UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284404 1

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s4cahiersdelaquinz11pg

ONZIÈME CAHIER DE LA CINQUIÈME SÉRIE

M. M. MANGASARIAN

Lecturer of the Independent Religious Society of Chicago

le monde sans Dieu

A NEW CATECHISM

139875
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

AP
20
C15
sér. 5
no 11-14

Nous ne mettons pas ce cahier dans le commerce; pour nos collections nous le marquons deux francs.

Nous mettons en vente à la *librairie des cahiers* un volume identique, — sous cette réserve que mon *avertissement* n'y est pas reproduit, édité par MM. Cornély et compagnie, éditeurs, 101, rue de Vaugirard, Paris ; ce volume est marqué un franc cinquante.

139875
4 10 10

Nous prévoyons que le premier cahier de la sixième série, paraissant le dimanche 2 octobre prochain, sera le *catalogue analytique sommaire de* nos *cinq premières séries ;* nous demandons à nos abonnés, de même que nous pensons dès aujourd'hui à préparer l'établissement de ce catalogue, de penser, pour leur part, à en préparer la distribution utile ; c'est-à-dire que nous leur demandons, pendant l'achèvement de cette cinquième série, de chercher et de nous indiquer à qui nous pourrons utilement envoyer ce *catalogue analytique sommaire,* comme nous envoyons nos *vient de paraître ;* pour savoir ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire ;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse ; avertir en même temps cette personne ; elle recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire.*

III

AVERTISSEMENT

J'ai dit plusieurs fois dans ces cahiers, je redirai autant que je le pourrai, autant qu'il sera nécessaire, autant qu'il sera convenable, à quel point et pourquoi je suis personnellement opposé à la fabrication de catéchismes laïques; provisoirement nous publions ci-après la traduction française d'un catéchisme rationaliste américain.

Premièrement ce nouvel exemple, après tant d'autres, et avant tant d'autres, prouve que, intellectuellement, nos différents cahiers sont, dans les séries, parfaitement libres.

Deuxièmement le catéchisme rationaliste américain dont nous publions ci-après la traduction française a des qualités toutes particulières; qu'on oublie pour un instant, qu'on ajourne ou qu'on laisse à leur place les critiques préalables que nous avons accoutumé de faire à tout catéchisme, et ces qualités apparaîtront.

Étant donné que le vice profond des catéchismes religieux est le dogmatisme, l'audace et l'affirmation dogmatique, étant donné d'autre part que les catéchismes laïques s'opposent aux catéchismes religieux comme une puissance à une autre puissance, et qu'une opposition est tentée de ressembler à la position à qui

elle s'oppose, la tentation d'un catéchisme laïque est d'opposer au catéchisme religieux, à l'autorité de commandement exercée par le catéchisme religieux, une autorité de commandement, égale, ou plutôt supérieure, et de sens contraire; ainsi le vice profond des catéchismes laïques est aussi le dogmatisme, l'audace, l'affirmation dogmatique; les catéchismes laïques, étatistes, que nous connaissons ne sont pour la plupart que des catéchismes religieux, en particulier des catéchismes catholiques, retournés, des catéchismes contre-catholiques, des contre-catéchismes; ils ne se proposent pas de libérer l'esprit humain; ils ne se proposent que d'exercer une autorité de commandement; ils parlent de la société moderne, ils traitent, ils enseignent de l'État moderne et du monde moderne au moins aussi catégoriquement, au moins aussi merveilleusement, au moins aussi miraculeusement que les vieux catéchismes enseignaient de l'Église et de la chrétienté; ils ne sont pas moins mystiques; ils ne sont pas moins autoritaires; ils ne sont pas même une réplique aux catéchismes religieux; ils sont de leur droite filiation; ils sont des catéchismes religieux plus particulièrement affectés au culte rituel d'un nouveau Dieu qui est l'État moderne.

Le *nouveau catéchisme* de M. M. Mangasarian n'est nullement un catéchisme religieux, un catéchisme catholique retourné.

C'est ce que l'on verra dès la première page : le baptême liminaire du vingtième siècle *au nom de la Paix, de la Liberté et du Progrès* n'est nullement un de ces baptêmes laïques et civils, répliques, imitations grossières et contrefaçons grotesques d'une cérémonie

religieuse, du baptême catholique ; cette invocation, cette réclamation, cette revendication du vingtième siècle est profondément humaine; et, pour qui ne s'arrête pas à quelques imitations de forme, symboliques et voulues, elle est profondément originale; pareillement les épigraphes ne sont pas deux citations, produites superstitieusement, de nouveaux livres saints.

Par l'*introduction* anglaise on connaîtra qui est l'auteur américain, et comment le livre est né ; l'auteur du livre, M. M. Mangasarian, est Arménien d'origine, et pour nous qui nous sommes tant occupés de l'Arménie et des Arméniens, qui personnellement connaissons quelques Arméniens, cette origine est extrêmement intéressante ; l'auteur est le conférencier de la Société de Religion indépendante de Chicago, *lecturer of the Independent Religious Society of Chicago,* que le traducteur français aimerait mieux traduire : *orateur de la Société de Libre Pensée religieuse de Chicago ;* on nous dit qu'une assemblée de deux mille personnes entend toutes les semaines sa parole; ce sont là des mœurs que nous n'avons guère en France, et qui, à première vue, pourraient nous déplaire un peu ; pour ce qui est d'un service hebdomadaire, nos prétendus libres-penseurs n'ont su rien imaginer que de manger gras, rituellement, tous les vendredis ; et, véritables libres penseurs, nous nous représentons malaisément ces sortes de sermons laïques américains ; mais nous sommes internationalistes ; nous admettons en notre entendement les mœurs des peuples étrangers, pourvu qu'elles soient honnêtes ; il ne nous suffit pas qu'une coutume s'établisse, qu'une institution naisse et fonctionne en dehors de cette nation française pour que

nous la réprouvions ; nous n'avons rien de commun avec ces radicaux de gouvernement nationalistes qui croient avoir tout dit contre l'Église catholique aussitôt qu'ils ont découvert, dans le catéchisme de leur enfance, qu'elle était l'Église romaine ; si l'Église catholique nous apportait la vérité, nous accepterions que l'Église et que la vérité, l'un portant l'autre, nous vînt de Rome ; c'est parce que nous croyons que l'Église catholique ne nous apporte pas la vérité, non parce qu'elle est romaine, que nous avons rejeté ses enseignements ; et nous ne croyons pas qu'il suffise que l'État français réside à Paris pour que les enseignements de l'État soient, plus que ceux de l'Église, miraculeusement soustraits aux critiques légitimes rationnelles.

Édité par la *Open Court publishing company* de Chicago, ce nouveau catéchisme obtint plusieurs éditions ; édité par la *Rationalist Press Association,* de Londres, on m'assure qu'il s'en est vendu plusieurs milliers d'exemplaires, quatre ou six mille, en quelques semaines, quatre mille en six semaines ; on ne doit pas m'attribuer l'initiative de la présente édition française ; notre collaborateur habituel, M. Jean le Clerc de Pulligny, ayant connu ce catéchisme nouveau, nous apporta la traduction toute prête.

Je dois avouer que j'hésitai longtemps à en faire un cahier ; j'avais tort ; mais pour les raisons que j'ai dites et pour celles que l'on devine ce mot et cette forme de catéchisme éveillent en nous des hésitations, des appréhensions peut-être exagérées ; aujourd'hui je suis revenu de presque toutes ces appréhensions.

En même temps que ce cahier parvient à nos abonnés

paraît chez MM. Cornély et compagnie, éditeurs, 101, rue de Vaugirard, Paris, un volume identique, sous cette réserve que le présent avertissement n'y est pas reproduit ; ce volume a été tiré à quinze cents exemplaires, au moins pour la première édition ; il forme la seule édition française qui soit aujourd'hui mise dans le commerce ; elle est donc la seule aussi qui soit en vente à la *librairie des cahiers;* l'auteur, le traducteur, les éditeurs ont entendu en faire une édition de propagande ; ils ont donc marqué le volume un franc cinquante, ce qui est un prix de propagande, un prix réduit, un prix inférieur au prix de revient strictement économique, au prix commercial, au prix marchand.

Le traducteur et les éditeurs, considérant que le mot de *catéchisme* avait subi en français une dépréciation que le mot de *catechism* n'avait pas subie dans l'anglais et dans l'américain, ont jugé qu'il valait mieux intituler la traduction française *le monde sans Dieu;* toutefois, par loyauté intellectuelle bien entendue, par simple fidélité de traducteur, ils ont, sur le livre français, fait mention du titre américain : *a new catechism ;* nous avons, pour le cahier correspondant, respecté scrupuleusement leurs intentions.

Quelque opinion que l'on ait de ce catéchisme nouveau, nous le présentons d'abord à nos abonnés, et les éditeurs le présentent au public particulier de leur maison, historiquement et géographiquement parlant, comme un exemple, comme un *specimen* de ce que l'on fait en Amérique, et peut-être comme un modèle de ce que, une fois le genre admis, on peut se proposer de faire en France.

A ce titre, comme *specimen,* et peut-être comme

modèle, quel accueil peut-on prévoir pour ce catéchisme nouveau?

Je suis pleinement rassuré sur l'accueil que nos abonnés feront à ce nouveau cahier; ils recevront ce cahier comme ils reçoivent tous nos cahiers, d'un esprit libre, d'une critique ouverte; ils le liront pour se renseigner, pour travailler; ce n'est pas en vain que depuis bientôt cinq années viennent régulièrement à nous, pour nous lire et pour nous critiquer, pour travailler avec nous et par nous, pour travailler eux-mêmes, spontanément et librement, pour que nous travaillions avec eux et par eux, tant d'hommes libres, tant de lecteurs qui savent lire, tant d'auditeurs qui savent écouter.

Je suis beaucoup moins rassuré sur l'accueil que ce catéchisme nouveau recevra du public spécial, du public anticlérical particulier français.

Son origine américaine le servira peu, si elle ne le dessert, auprès d'un public naïvement nationaliste.

Ses qualités propres le desserviront sans doute auprès d'un public singulièrement gâté; l'anticléricalisme, l'anticatholicisme français n'a jamais été bien fort, même celui du dix-huitième siècle, jadis tant vanté, même celui de Voltaire, même celui du dix-neuvième siècle, même celui de Renan, naguère tant célébré; le socialisme seul fournirait une base d'appui suffisante, je ne dis pas pour attaquer, car on ne doit pas attaquer pour attaquer, avant toute critique, avant toute expérience, mais pour critiquer honnêtement le christianisme, en particulier le catholicisme; mais qui parle encore de socialisme? le plus grand mouvement des temps modernes, remis criminellement aux mains des

politiques parlementaires, a versé presque entièrement dans la plus basse démagogie radicale.

Reste l'anticléricalisme, l'anticatholicisme radical et radical-socialiste, politique, parlementaire, autoritaire, bourgeois, traditionnel, conservateur, démocratique, démagogique, prétendu rationaliste, prétendu libre-penseur, gouvernemental, préfectoral, vulgaire, électoral.

Je dis anticatholicisme et non pas anticléricalisme seulement; c'est en effet la première tartufferie de ce mouvement bourgeois, sa première hypocrisie, qu'officiellement il est dirigé contre le cléricalisme, c'est-à-dire contre l'autorité de commandement exercée par l'Église, contre l'abus et contre l'ingérence de l'Église dans le domaine gouvernemental, mais qu'officieusement et dans la réalité, dans ses journaux, dans ses discours, dans ses entraînements, dans ses prétentions, il est dirigé contre le catholicisme, c'est-à-dire contre une certaine autorité de compétence exercée dans les consciences par des moyens religieux; qu'il soit juste, qu'il soit convenable, qu'il soit inévitable de combattre le catholicisme même et non pas seulement le cléricalisme, c'est une opinion parfaitement soutenable, et qui au moins mérite la discussion; mais la seule discussion qu'elle puisse mériter, et qu'elle puisse invoquer, est la discussion rationnelle; attaquer le catholicisme même par les moyens du gouvernement dans les consciences, comme on le fait tous les jours, et déclarer officiellement qu'on n'attaque rien que le cléricalisme, c'est effectuer une opération gouvernementale d'hypocrisie bourgeoise.

En tout état de la cause, on ne doit procéder contre

une religion que par la voie de la raison ; nulle autorité de commandement, en particulier nulle autorité de gouvernement, nulle autorité d'État, ne vaut dans les débats de la conscience.

Anticléricalisme, anticatholicisme radical, flottant, titubant d'un individualisme égoïste à un étatisme qui n'est lui-même qu'un individualisme égoïste, ne vaut, ne peut rien de conscientiel contre la charité chrétienne, en particulier catholique ; la seule solidarité socialiste peut, vaut quelque opération conscientielle au regard et en face de la charité chrétienne, en particulier catholique ; la seule solidarité socialiste peut, vaut contre la charité chrétienne, catholique.

Anticléricalisme, anticatholicisme radical-socialiste, s'il est radical, n'est nullement socialiste, et s'il est socialiste, n'est nullement radical, car il n'y a rien de si contraire au socialisme que le radicalisme, comme je me proposais de le dire dans une leçon récente et comme j'ai l'intention de le démontrer quelque jour ; mais en réalité, en un temps où le prétendu socialisme lui-même, abandonné aux politiques parlementaires, n'est lui-même qu'un radicalisme atténué, timide, à plus forte raison le radical-socialisme, inventé, imaginé par les politiques parlementaires, n'est-il qu'un radicalisme masqué, trompeur, et, comme tel, supporte-t-il, et au delà, tous les reproches que l'on peut faire au simple radicalisme.

Anticléricalisme, anticatholicisme politique, subordonnant la morale à la politique, traitant les personnes morales comme des moyens politiques et non comme des fins morales, employant les hommes et les institutions, les personnes morales, comme des moyens politiques,

admettant, professant que la fin justifie les moyens, en particulier que la fin politique, tout immorale soit-elle, justifie les moyens politiques, tout immoraux soient-ils, admettant, professant, enseignant le mensonge, le parjure et la trahison, ne peut rien, ne vaut rien contre la morale chrétienne, en particulier contre la morale catholique ; seule une morale socialiste, strictement kantienne en sa forme, astreinte à ne jamais traiter les hommes et les institutions comme des moyens, mais à les traiter toujours et sans exception comme des fins morales, peut et vaut elle-même comme institution conscientielle au regard et en face de la morale chrétienne, en particulier de la morale catholique, au besoin contre la morale chrétienne, en particulier contre la morale catholique.

En morale comme en physique et en chimie, les déplacements ne se font pas au hasard ; ils ne se font pas à l'avantage des vanités ; les plus graves déplacent les moins graves ; les plus efficients déplacent les moins efficients ; un État politique peut opprimer ; mais moralement il ne peut pas déplacer une *cité de Dieu ;* une cité morale seule peut déplacer une cité religieuse.

Anticléricalisme, anticatholicisme politique, subordonnant la sociale à la politique, ignorant, négligeant, méconnaissant les besoins économiques légitimes, ignorant, négligeant, méconnaissant le travail économique indispensable et dû, ignorant, négligeant, méconnaissant toute organisation du travail économique, toute organisation de la production économique, toute organisation de la consommation économique, ignorant, négligeant, méconnaissant toute servitude

économique, ne la connaissant que pour la subir servilement, ou pour la détourner aux fins politiques, ne la connaissant pas pour en libérer le travail humain, bref un anticléricalisme, un anticatholicisme inéconomique et misérablement politique ne peut rien, ne vaut rien contre le mysticisme chrétien, en particulier contre le mysticisme catholique ; seule une sociale, une économique socialiste, seul un socialisme, n'omettant rien de l'économique en sa matière, seule une sociale économique, strictement économique en sa matière, astreinte à ne jamais traiter les travailleurs et les institutions de travail, tout le travail économique, tout le travail social, comme un moyen négligeable, mais à le traiter toujours et sans exception ou bien comme une fin, ou bien au moins comme un moyen respectable, et en quelque sorte final, subsidiairement final, peut et vaut comme institution sociale, et pour la genèse d'institutions sociales, au regard et en face de la mystique chrétienne, en particulier de la mystique catholique, au besoin contre la mystique chrétienne, en particulier contre la mystique catholique.

En sociale comme en morale et ailleurs, les déplacements ne se font pas au hasard ; et ils ne se font pas à l'avantage des vanités ; les plus graves déplacent les moins graves ; les plus efficients déplacent les moins efficients ; un État politique, livré par ignorance, inertie, malfaçon aux servitudes économiques, peut opprimer ; mais socialement il ne peut pas déplacer une *cité de Dieu ;* une cité sociale, outillée pour sauver le monde humain des servitudes économiques, seule peut déplacer une cité religieuse.

Une politique ne déplace pas une religion ; une poli-

tique ne déplace pas une mystique ; une morale déplace une religion ; une sociale, une économique déplace une mystique.

A cette idée éternelle, à cette idée infinie, chrétienne, en particulier catholique, du salut éternel, une seule idée peut s'opposer, pour le débat, ou pour la simple confrontation, une seule idée peut se mesurer : l'idée, socialiste, économique, du salut temporel ; parce que, ainsi que je l'ai démontré ou montré toutes les fois que j'ai parlé de la misère, dans des cahiers précédents, en particulier traitant de *Jean Coste,* les servitudes, les avilissements, les supplices, les hontes, les crimes et les condamnations, les fermetures des misères économiques sont infinies, éternelles, absolues, autant, au même titre, exactement, que les damnations religieuses, chrétiennes, catholiques, représentées ; ainsi le salut économique, au sens où l'entendent les quelques socialistes qui ont survécu, étant la révolution, l'éversion de la misère, éternelle, infinie, absolue, étant donc lui-même le résultat d'une opération éternelle, infinie, absolue, exigeant une telle opération, peut se mesurer au salut éternel ; il exige une opération du même ordre ; il met en mouvement des grandeurs du même ordre.

Les misères des misères économiques sont du même ordre de grandeur que les misères des damnations religieuses ; le salut hors des misères économiques est donc du même ordre de grandeur que le salut hors des damnations religieuses.

Or une révolution ne peut affronter une conservation, ne peut se mesurer à elle, que si elle est au moins du même ordre de grandeur.

Anticléricalisme, anticatholicisme parlementaire peut valoir contre ce qu'il y a de parlementaire dans l'Église contemporaine ; il ne peut rien, il ne vaut pas contre ce qu'il y a de populaire dans une religion ; seul un socialisme populaire peut et vaut au regard et en face d'une religion, au besoin contre une religion beaucoup plus populaire que ne le disent ou que ne le croient ses adversaires, ses ennemis, ses docteurs, ses maîtres, — ses parlementaires.

Anticléricalisme, anticatholicisme autoritaire, exerçant une autorité de commandement, une autorité de gouvernement, une autorité d'État, peut valoir contre une Église exerçant elle-même une autorité de commandement, une autorité de gouvernement, une autorité d'État ; l'État-Église peut valoir contre l'Église-État ; il n'a aucune autorité de compétence ; il ne peut exercer aucune autorité morale, aucune autorité conscientielle, aucune autorité dans l'administration des croyances, dans les prières, dans les élévations, dans les contemplations, dans les méditations des consciences ; un socialisme seul, exprimant un mouvement profond de vie intérieure, ayant une valeur intrinsèque, manifestant un mouvement profond originel, répondant à une inquiétude profonde intérieure, exerçant, accomplissant, satisfaisant un profond désir intérieur de solidarité, accomplissant une opération intérieure de solidarité, toute une révolution intérieure, ayant sa source au plus profond de la conscience et de la connaissance, au cœur même de la vie morale, seul un socialisme peut exercer une autorité morale, une autorité conscientielle, une autorité de vie intérieure, une autorité intrinsèque, une auto-

rité dans l'administration des croyances, dans le travail, dans les méditations des consciences.

Anticléricalisme, anticatholicisme autoritaire peut s'opposer comme une puissance à la puissance de l'Église ; il peut opposer à son autorité de commandement, à sa soif de domination, une autorité de commandement, une soif de domination égale, au moins égale, plutôt supérieure, et de sens contraire ; mais pourquoi veut-on que l'humanité ne s'affranchisse d'une autorité de commandement que pour tomber sous une autorité de commandement au moins égale et de sens contraire ; pourquoi veut-on que l'humanité ne se sauve d'une domination que pour tomber sous une domination au moins égale et de sens contraire ; pourquoi surajouter tout un travail, tout un effort humain de libération, d'affranchissement, à tout un travail d'asservissement pour n'aboutir, en fin de compte, qu'à changer de servitude, pour n'aboutir, somme faite, qu'à remplacer une servitude par une servitude au moins égale et de sens contraire, pour n'aboutir qu'à substituer à une servitude insupportable une servitude au moins également insupportable et de sens contraire ; — et sans doute une servitude pire, car une servitude qui se présente comme un dogme, c'est-à-dire comme une servitude intellectuelle, et non pas comme une liberté, parce qu'elle est loyale, en ceci au moins, est moins dangereuse, plus honorable, moins avilissante, moins asservissante qu'une servitude qui est servitude et qui se présente comme une liberté ; et une servitude ancienne, ayant eu le temps qu'on l'ait généralement reconnue comme servitude, est moins dangereuse qu'une servitude récemment

fondée, qui ne manque pas de se présenter comme une liberté, sous prétexte que son établissement a nécessité qu'on se libérât de la servitude précédente antagoniste ; — seul un socialisme libertaire justifie le mouvement, le travail, tout l'effort de libération qu'il demande à l'humanité, car il ne lui demande pas cet effort pour fonder sur la libération même une servitude nouvelle ; mais au contraire sur l'affranchissement économique c'est l'affranchissement total qu'il se propose de fonder.

Anticléricalisme, anticatholicisme bourgeois ne peut soulever le monde ouvrier, ne peut émouvoir le prolétariat que par un perpétuel abus de confiance, par un perpétuel détournement du dévouement ouvrier, du travail et de l'effort prolétarien ; car le bourgeois voltairien, contre son adversaire, contre son ennemi, contre son concurrent le bourgeois catholique, fait perpétuellement appel au dévouement ouvrier, au travail, à l'effort prolétarien ; généralement l'ouvrier, le prolétariat répond à cet appel ; et même il y répond avec enthousiasme ; en échange de quoi, toutes les fois que les intérêts de classe ou les revendications ouvrières opposent les patrons ou les autres bourgeois voltairiens aux ouvriers, au prolétariat, une expérience constante, et qui n'a jamais souffert aucune exception, nous montre que le patron voltairien, comme patron, que le bourgeois voltairien, comme bourgeois, n'est pas moins féroce que le patron, que le bourgeois catholique, s'il ne l'est pas davantage ; — par exemple, et pour ne citer qu'un seul exemple, aujourd'hui, en temps de paix, le préfet de police est maître de Paris comme il ne l'a jamais été sous les précédents gouvernements

réactionnaires ; M. Lépine a commis impunément sous le gouvernement, historiquement et constitutionnellement responsable, de M. Combes, des abus d'autorité de commandement, — envahissement de la Bourse du Travail, et quantité d'autres, — qui n'avaient pas été commis sous le gouvernement de M. Méline ; — le réactionnaire de gauche n'est pas moins féroce que le réactionnaire de droite ; un gouvernement réactionnaire bourgeois de gauche emprisonne et fusille autant qu'un gouvernement réactionnaire bourgeois de droite ; les quelques atténuations apparentes s'expliquent toutes par des intérêts politiques parlementaires, en particulier par des considérations électorales ; regardez vers vos circonscriptions ; ces apparences tombent avec ces intérêts ; elles n'impliquent pas une modification profonde de l'attitude gouvernementale ; sommairement les bourgeois voltairiens, les patrons voltairiens, au nom de la liberté générale, au nom de la culture générale, au nom de la civilisation, au nom de la société moderne et du progrès, au nom du salut de l'humanité, invoquent l'énergie ouvrière, la révolution prolétarienne contre les bourgeois et les patrons chrétiens, en particulier contre les bourgeois et les patrons catholiques, leurs adversaires, au moins momentanés, leurs ennemis, au moins momentanés, leurs concurrents perpétuels, concurrents économiques et concurrents politiques ; le danger passé, quelquefois en plein danger, concurremment avec le danger, ils se retournent contre leurs auxiliaires, ils retombent sur le prolétaire avec une lourdeur, une férocité au moins égale à celle des bourgeois chrétiens, catholiques, des patrons chrétiens, catholiques.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette manœuvre, séduction, détournement et retournement, réussit toujours; le prolétariat marche toujours pour la bourgeoisie voltairienne et contre la bourgeoisie chrétienne, en particulier catholique; et toutes les fois que le mouvement de la bourgeoisie voltairienne contre la bourgeoisie catholique rate, c'est contre et sur le prolétariat que retombe le ressentiment féroce de la bourgeoisie catholique; mais toutes les fois que le mouvement de la bourgeoisie voltairienne contre la bourgeoisie catholique réussit, c'est contre et sur le prolétariat que tombe l'ingrate vacance féroce de la bourgeoisie voltairienne enfin libre.

Non qu'il faille attribuer au prolétariat un dévouement sublime, une vertu surnaturelle, un amour merveilleux et comme religieux, chrétien, du sacrifice, — d'un perpétuel sacrifice de classe pour le salut de la culture humaine.

Il y a dans le prolétariat conscient des parties entières qui vont perpétuellement au secours de la bourgeoisie voltairienne contre la bourgeoisie catholique et généralement chrétienne consciemment, sachant parfaitement le peu que vaut la bourgeoisie voltairienne, attendant de la bourgeoisie voltairienne exactement le traitement que peut en attendre un prolétariat conscient; ces fractions du prolétariat conscient, averties, désabusées, vont tout de même perpétuellement au secours de la bourgeoisie voltairienne contre la bourgeoisie chrétienne et particulièrement catholique; c'est qu'elles se proposent perpétuellement de sauver, de conserver, même sous une forme restreinte, en attendant de les pouvoir généraliser, universaliser,

certaines vérités, certaines libertés, en particulier de penser, de conscience, dont la bourgeoisie voltairienne, tout indigne, est, dit-on, provisoirement dépositaire; selon ces fractions du prolétariat dit organisé, qu'il vaut mieux nommer prolétariat conscient, la bourgeoisie voltairienne est, par l'effet d'événements qui la dépassent, provisoirement dépositaire de vérités et de libertés qui la dépassent, et que nous devons provisoirement sauvegarder en elle, au risque de la sauvegarder elle-même, en défendant le tout ensemble, dépôt et dépositaire, humanité future, éventuelle, et bourgeoisie présente, actuelle, ensemble contre la bourgeoisie réactionnaire de droite, catholique, généralement chrétienne, contre le patronat catholique, généralement chrétien; le raisonnement de ces fractions prolétariennes est éminemment respectable; il demanderait un examen sérieux; mais dans l'examen sérieux que l'on en ferait il faudrait faire entrer en ligne de compte ceci que la bourgeoisie voltairienne, ayant depuis longtemps découvert elle-même le point cardinal de son détournement et le secret de sa force, exerce un véritable chantage historique sur ces fractions du prolétariat, chanterie dont le gage est précisément ce trésor de vérités et de libertés humaines, supérieures à la bourgeoisie, dont des événements qui la dépassent l'ont faite provisoirement dépositaire.

De telles raisons respectables et discutables ne peuvent décider que quelques fractions particulièrement éclairées du prolétariat; c'est pour des causes beaucoup plus basses, et beaucoup plus mêlées, ce n'est pas pour des raisons et aussi hautes, et aussi pures, que la grande masse du populaire, inconscient, appuie le mou-

vement de la bourgeoisie anticatholique ; c'est pour des causes qui ne tiennent aucunement à la culture humaine, à la civilisation, aux vérités humaines, aux libertés humaines ; c'est enfin pour des causes qui ne relèvent que de la plus basse démagogie.

La grande masse du populaire appuie le mouvement de la bourgeoisie voltairienne contre la bourgeoisie catholique, ou plutôt se jette à corps perdu dans le débat et prend à son compte pour ainsi dire ce mouvement parce que la grande masse du populaire a une imbécillité mentale et une imbécillité sentimentale ; une imbécillité mentale qui la livre désarmée à tous les sophismes, à tous les entraînements de la démagogie ; et une imbécillité sentimentale qui lui fait aimer d'une affection particulière tous les vices, tous les entraînements de la démagogie.

Ainsi quand la grande masse du populaire emboîte le pas aux bourgeois anticatholiques, généralement aux bourgeois antichrétiens, quand la grande masse du populaire endosse même devant l'histoire et devant l'humanité la lourde responsabilité des mouvements anticatholiques, généralement des mouvements antichrétiens, il y a dans son cas énormément d'imbécillité mentale ; premièrement ce populaire inconscient et inorganisé demande aux bourgeois, aux bourgeois voltairiens, de lui accorder quelques fragments de justice sociale non pas comme les objets d'une revendication légitime et comme des objets justement exigibles, mais comme les récompenses facultatives d'un appui militaire prêté pour une bataille politique ; ainsi ce populaire ignorant et vénal remplace la révolution sociale, c'est-à-dire la revendication légitime de toute la justice

sociale, par une servile demande gracieuse de faveurs partielles troquées pour une avance de force, d'autorité de commandement.

Deuxièmement il faut une énorme imbécillité mentale pour croire, pour compter que les bourgeois voltairiens, une fois victorieux, tiendront leurs promesses, leurs engagements ; énorme imbécillité mentale doublée d'une énorme ignorance de l'histoire, puisqu'il n'y a pas d'exemple que les bourgeois voltairiens, une fois débarrassés ou victorieux de leurs adversaires, de leurs ennemis, de leurs concurrents catholiques, généralement chrétiens, une fois nantis du pouvoir politique, aient tenu envers la classe ouvrière les engagements souscrits à l'heure d'un danger que l'on disait commun.

Premièrement ensemble et deuxièmement le populaire ainsi abusé remplace la révolution sociale entière et légitime, universelle et droite, non seulement par un marché diminué, avili, fragmentaire, gauche, mais, ce qui double cette imbécillité mentale, par un perpétuel marché de dupes. Premièrement le populaire achète ce qui n'est pas à vendre ; il transforme en marchandise la justice ; et deuxièmement la livraison de la marchandise n'a jamais lieu.

Imbécillité sentimentale, beaucoup plus profonde encore et plus grave que l'imbécillité mentale ; si le populaire ainsi abusé abandonne lâchement la revendication légitime de toute une révolution sociale pour un vil marché fragmentaire, ce n'est pas qu'il ne voit pas clair seulement, et si pour un perpétuel marché de dupe, ce n'est pas seulement qu'il ne sait pas escompter ; beaucoup plus profondément, et beaucoup plus

gravement, c'est qu'il aime d'une affection singulière les entraînements de la démagogie.

Là est vraiment son cœur ; là sa dilection ; là est sa voie, sa vérité, sa vie.

Les citoyens qui parlent au peuple de travail et d'action, d'une révolution sociale de justice, d'une révolution sociale profonde essayée, commencée, patiemment poursuivie, achevée, accomplie, obtenue par le travail et par l'action, par l'effort, sont désagréables et impopulaires ; mais les flatteurs et les perpétuels courtisans, les inventeurs de panacées reçoivent des fortunes immédiates et momentanément illimitées ; surtout si leurs panacées politiques, surtout si leurs démagogies apportent un heureux assouvissement, et spécieusement justifié, aux éternels sentiments de la haine, et de l'envie, et de la jalousie.

Un des moyens qui réussissent le mieux parmi les innombrables moyens heureux de l'éternelle démagogie consiste à lancer le populaire, préalablement entraîné, sur une minorité habilement circonscrite ; le populaire est naturellement lâche, comme l'homme ; comme il est naturellement bête ; il ne demande qu'à se ruer sur des minorités déterminées ; mais son bonheur est sans égal si on peut lui fournir en outre cette apparence, qu'en se ruant ainsi sur des minorités il se sacrifie noblement pour quelque grande cause, pour quelque salut de l'humanité ; tomber sur de plus faibles ne procure qu'un bonheur mélangé ; mais tomber sur de plus faibles, et se représenter cette opération comme un grand sacrifice, un tel redoublement donne le bonheur pur.

Telle fut la double opération tentée naguère par la démagogie antisémitique, réactionnaire, nationaliste,

antidreyfusiste ; et qui réussit pendant plusieurs années ; l'économie de cette opération était simple ; et les politiciens catholiques réactionnaires, qui la mirent en représentation, ne se fatiguèrent pas la mentalité ; il s'était formé une minorité dreyfusiste résolue ; la démagogie consistait premièrement à représenter cette minorité dreyfusiste comme une minorité sémitique, ce qu'elle n'était pas, comme une minorité maçonnique, ce qu'elle n'était absolument pas, et pour cause, deuxièmement à représenter cette minorité juive comme dominante, comme écrasant la nation ; de manière premièrement à lancer le populaire sur cette minorité représentée comme juive et deuxièmement à représenter ce populaire à lui-même comme accomplissant une insurrection sainte, comme se sacrifiant, noblement, comme se révoltant contre une oligarchie souveraine au prix des plus grands dangers ; cette double opération réussit plusieurs années ; le populaire avait le bonheur de se ruer sur une minorité, le double bonheur de sauver la France en se ruant sur cette minorité.

C'est une double opération du même ordre, une double opération analogue et de tous points comparable que la double opération tentée aujourd'hui par la démagogie anticléricale, anticatholique, réactionnaire, nationaliste ; et qui réussit depuis plusieurs années ; l'économie de cette seconde opération double n'est pas plus compliquée ; les politiciens radicaux réactionnaires, qui la mettent en représentation, ne se fatiguent pas davantage la mentalité, pour ainsi dire ; ils ont un peu artificiellement constitué, circonscrit une minorité catholique, assez irrésolue ; la démagogie consiste

premièrement à représenter cette minorité catholique comme une minorité cléricale, deuxièmement à représenter cette minorité cléricale comme dominante, comme écrasant la nation ; de manière premièrement à lancer le populaire sur cette minorité représentée comme cléricale et deuxièmement à représenter ce populaire à lui-même comme accomplissant une insurrection sainte, comme se sacrifiant, noblement, comme se révoltant contre une oligarchie souveraine au prix des plus graves dangers ; l'insurrection est le plus sacré des devoirs; cette seconde opération double réussit depuis plusieurs années ; le populaire a le bonheur de se ruer sur une minorité, le double bonheur de sauver la République en se ruant sur cette minorité.

J'entends bien qu'on prétend que les catholiques dans l'État constituent une écrasante majorité, non une simple, faible et persécutée minorité ; c'est du moins ce que prétendent leurs ennemis, leurs adversaires, leurs concurrents les bourgeois voltairiens ; c'est ce que croit plus ou moins complaisamment ou fait semblant de croire le populaire plié aux entraînements de la démagogie.

Nous ne pouvons entamer un aussi gros débat d'évaluation dans ce simple *avertissement ;* mais personnellement je crois que dans presque toute l'histoire de l'humanité, je crois qu'en particulier dans l'histoire de la France contemporaine la majorité de force et de domination, la majorité souveraine et de domination n'est constituée par aucun parti ayant un sens, par aucune minorité ; elle n'est aujourd'hui et en France constituée ni par la minorité dreyfusiste, ni par la toute différente minorité sémitique, ni par la minorité maçon-

nique parasitaire, ni par la minorité nationaliste, ni par la minorité antisémitique, ni par la minorité catholique, ni par la moindre minorité protestante ; mais à tour de rôle, selon les événements de l'histoire et selon les combinaisons politiques, parlementaires, des hommes, selon les fortunes et les évolutions et les dévolutions des entreprises, des institutions, chacune de ces minorités, pour se sauver elle-même de la persécution, ou pour asseoir sa domination propre, et se donner à son tour le rare plaisir d'exercer à son tour une persécution, autant qu'elle peut, par politique et par démagogie, exerce l'entraînement de la véritable majorité ; qui est donc cette véritable majorité ? cette véritable et perpétuelle majorité, c'est la lourde et lâche masse du populaire informe ; car ce n'est pas seulement dans les assemblées parlementaires qu'il y a des masses flottantes, des libéraux populistes, des plaines et des marais ; ces planitudes parlementaires ne font que représenter d'énormes planitudes populaires ; c'est ici un des rares cas où la représentation parlementaire en effet représente ; il y a dans le pays des plaines infinies, des marais immenses.

Les politiciens réactionnaires catholiques exerçaient incontestablement, il y a plusieurs années, une énorme autorité de commandement, une extrêmement dangereuse domination ; mais il ne s'ensuit nullement, comme voudraient nous le faire croire leurs adversaires, leurs ennemis, leurs concurrents, leurs émules les politiciens bourgeois réactionnaires anticatholiques, il ne s'ensuit nullement que depuis plusieurs années leur situation soit demeurée la même ; leur force en effet, leur autorité de commandement, leur force de domination ne

résidait pas en eux-mêmes ; elle résidait dans les forces populaires, dans les masses que leur démagogie, au nom de la France, au nom de l'idée nationale, avait momentanément entraînées.

Quand donc, de ce que les politiciens catholiques réactionnaires, il y a plusieurs années, ont commis les attentats les plus odieux contre la justice, contre la vérité, contre l'humanité, on conclut qu'aujourd'hui encore, et depuis plusieurs années, le catholicisme est également odieux, et également redoutable, nous, dreyfusistes de la première heure, nous nions formellement la conséquence; la démagogie a tourné depuis ; elle est, comme toujours, du côté du plus fort; et nous qui en temps utile avons défendu la liberté, la justice, la vérité, l'humanité contre les servitudes, contre les iniquités, contre les abus, contre les injures et les injustices, contre les faux et les parjures, contre les forfaitures, les crimes et les inhumanités de la démagogie antisémitique réactionnaire, nous reconnaissons parfaitement aujourd'hui où est la réaction, où est la démagogie, où est la domination.

Nous avons depuis les premiers temps de l'affaire connu le goût même, la saveur, l'arrière-goût de la domination tyrannique ; cette connaissance fut le résultat d'un apprentissage que nous avons fait; aujourd'hui, formés par cet apprentissage même, nous connaissons où est le goût de la domination tyrannique.

Momentanément et en fait, l'autorité de commandement dominante n'est pas dans le catholicisme; et nous qui depuis les tout premiers commencements de l'affaire avons appris à connaître notre personnel poli-

tique parlementaire, et les masses populaires aussi, nous n'en voulons que cette preuve : si le catholicisme était aujourd'hui et depuis plusieurs années aussi dangereux qu'il était il y a plusieurs années, nous ne verrions point partir en guerre contre le catholicisme tant de politiciens valeureux, tant de comités intrépides, et tant de masses impétueuses, qui le flattaient, qui le ménageaient, qui le servaient du temps qu'il était redoutable.

Un simple recensement de comparaison nous en donne la certitude; il y a plusieurs années, dreyfusistes libertaires, nous avions contre nous la formidable ruée de tout le populaire, la trahison et l'oppression de tous les politiciens; aujourd'hui, comme alors, socialistes libertaires, aujourd'hui et depuis plusieurs années, depuis quelques années seulement, pour combien d'années ? nous avons contre nous le mauvais vouloir et sur nous la suspicion de tout le populaire, la trahison et l'oppression de tous les politiciens; comme l'avancement des hommes dans l'acheminement de la vie n'est point merveilleux et instantané, comme les générations de populaire et les générations de politiciens ne se renouvellent pas instantanément, ni en quelques années, à moins de supposer que dans un corps donné il peut y avoir deux majorités absolues qui n'aient pas d'éléments communs, ce à quoi l'arithmétique s'oppose immanquablement, à moins de supposer que dans un corps donné il peut y avoir deux unanimités qui ne soient pas formées des mêmes éléments, ce à quoi s'oppose infailliblement et la même arithmétique, et la logique formelle, par le principe d'identité, par le principe de non-contradiction, il faut

bien admettre que ce sont les mêmes éléments populaires et parlementaires, sommairement, il faut bien que ce soient les mêmes masses et les mêmes politiciens qui naguère exerçaient la démagogie antisémitique et aujourd'hui qui exercent la démagogie anticatholique.

Une simple inspection du personnel que nous connaissons, une simple expérience de recensement vérifie les résultats de ce simple raisonnement; naturellement les tout premiers éléments des états-majors, trop évidemment engagés, n'ont pu permuter avec toute la célérité désirable; mais dans les états-majors même, combien de retournements de vestes instantanés; c'était ce même Viger, aujourd'hui sénateur, qui fut ministre de l'agriculture dans le ministère de M. Brisson, c'était ce même Bourrat, toujours député, qui voulaient nous fusiller ou nous faire enfumer dans nos tanières; ce n'est que dans une *histoire du dreyfusisme en France* qu'il y aurait lieu de poursuivre, sans jamais l'épuiser, ce recensement.

Qu'il nous suffise aujourd'hui, et dans ce bref *avertissement,* de constater que l'opération démagogique effectuée par les politiciens bourgeois anticatholiques est exactement symétrique de l'opération démagogique précédemment effectuée par les politiciens catholiques bourgeois; les démagogues radicaux se servent de la République exactement comme les démagogues nationalistes s'étaient servis de la France.

Ni la France, tout de même cette grande nation de liberté, ni la République, ce régime de liberté, somme toute, ne sont responsables de ces accaparements, de ces contrefaçons et de ces détournements politiques;

il y a dans la réalité de la vie politique et sociale une importante minorité catholique sincère; comme il y a une importante minorité socialiste sincère; comme il y a une importante minorité de libres-penseurs sincères; cette importante minorité catholique sincère a été exploitée, dans sa sincérité même, par tout un personnel de politiciens prétendus catholiques; afin d'établir leur domination, ces politiciens prétendus catholiques, par les moyens de la démagogie, entraînaient la lourde masse amorphe contre la minorité socialiste sincère et contre la minorité des libres-penseurs sincères; et pendant tout le temps que cette opération d'entraînement réussissait, pendant tout ce temps les politiciens professionnels du socialisme et de la libre-pensée, les politiciens prétendus socialistes et libres-penseurs, parasites, en réalité, du socialisme et de la libre-pensée, voyant que les affaires ne marchaient pas, se taisaient, se terraient, se défilaient, — ou pactisaient avec l'ennemi, flattaient l'ennemi, traitaient avec l'ennemi, se faisaient ennemis; — et justement pour justifier l'entraînement de démagogie exercé, par eux, de la masse populaire et de la masse parlementaire, au nom et en exploitation de la minorité catholique sincère, contre la minorité socialiste et de libres-penseurs sincère, les politiciens catholiques, insincères, professionnels, reprochaient, attribuaient à cette minorité sincère ennemie justement les mauvaises qualités, les crimes et les vices des politiciens correspondants; d'autre part une minorité socialiste et de libres-penseurs sincère, exploitée, dans sa sincérité même, par tout un personnel de politiciens prétendus socialistes et prétendus libres-penseurs, bourgeois en

réalité, bourgeois, dogmatiques et parasites; afin d'établir aujourd'hui leur domination, ces politiciens radicaux, radicaux-socialistes, socialistes parlementaires, prétendus socialistes, prétendus libres-penseurs, par les moyens de la démagogie, entraînent la lourde masse amorphe, la masse populaire et la masse parlementaire, contre la minorité catholique sincère; — ici reconnaissons un manque dans la symétrie; avouons que si les mêmes platitudes et les mêmes abaissements se précipitent aux pieds de la démagogie anticatholique réactionnaire qui se précipitaient aux pieds de la démagogie réactionnaire catholique, du moins les politiciens, prétendus catholiques, les politiques parlementaires, les chefs nommément catholiques paraissent avoir un peu plus, un peu mieux couvert leurs troupes que dans des événements symétriques nos chefs ne nous avaient couverts; les chefs catholiques résistent à la bourrasque anticatholique un peu mieux que les chefs radicaux et radicaux-socialistes et socialistes parlementaires et socialistes prétendus révolutionnaires n'avaient résisté à la bourrasque antidreyfusiste; — aussitôt après la symétrie reprend, en ce que, pour justifier l'entraînement de démagogie exercé, par eux, de la masse populaire et de la masse parlementaire, au nom et en exploitation de la minorité socialiste et de libres-penseurs sincère, contre la minorité catholique sincère, les politiciens radicaux, radicaux-socialistes, socialistes parlementaires, socialistes prétendus révolutionnaires même, insincères, professionnels, reprochent, attribuent à cette minorité catholique sincère justement les mauvaises qualités, les crimes et les vices, les forfaitures et les faux, les injures et les

iniquités des politiciens qui lui correspondent; et dans la deuxième opération de démagogie, comme dans la première, le populaire et le parlementaire marche, parce que le populaire et le parlementaire se plaît à marcher magnifiquement, héroïquement, en troupe, en foule, ensemble du côté du plus fort.

En morale, en sociale, ces deux opérations sont équivalentes, comme étant symétriques ; également immorales ; de part et d'autre une minorité sincère ; de part et d'autre un personnel taré de politiciens professionnels, plus ou moins parlementaires, exploitant cette minorité, usurpant la représentation de cette minorité ; de part et d'autre, pour faire le poids, la même masse populaire, que représente sensiblement la même masse parlementaire ; de part et d'autre, comme levier, une grande idée innocente, la France, des nationalistes, la République, des radicaux ; de part et d'autre, comme prétexte, et pour la justification, pour l'apparence, l'attribution, par le personnel politicien dominant, à la minorité adverse persécutée, des abus exercés, des crimes commis, en face du personnel dominant et au même niveau que lui, en haut, par l'autre personnel politicien, par le personnel politicien symétrique lui-même et de tout point correspondant.

Attribution également injuste de part et d'autre; et mal fondée; car il est aussi injuste d'attribuer les crimes et les abus politiques des politiciens catholiques aux hommes qui ont fondé le *comité catholique pour la défense du droit,* qu'il serait injuste de nous attribuer les crimes et les abus politiques des hommes qui se réclament de nous, du socialisme et de la pensée libre.

Anticléricalisme, anticatholicisme traditionnel ne peut rien, ne vaut rien contre un christianisme, en particulier contre un catholicisme éminemment traditionnel; c'est un fait que l'anticléricalisme, que l'anticatholicisme radical est honteusement traditionnel; j'entends par là premièrement qu'il est traditionnel, et deuxièmement que lui-même en même temps il en a honte, qu'il s'en cache; et qu'il essaie de se faire passer pour ce qu'il n'est pas, pour nouveau, réformateur, novateur; et même révolutionnaire; il n'a ainsi ni pleinement la force traditionnelle, ni pleinement la force révolutionnaire.

Anticléricalisme, anticatholicisme radical est traditionnel en ce premier sens qu'il n'a pas apporté à l'humanité pensante un mode nouveau de penser, de travailler, une méthode nouvelle, une matière nouvelle, une révolution mentale, une mentalité nouvelle; mais au contraire que rien n'est si ancien, que rien n'est si vieux, si connu, si aboli, si entendu et réglé que ce que l'on me pardonnera de nommer la mentalité radicale anticléricale anticatholique; tout homme quelque peu habitué, quelque peu exercé au travail intellectuel, au maniement des idées, au travail mental, sans hésitation, sans tâtonnement, du premier regard, au premier aspect, au son, à la simple résonance, reconnaîtra du premier coup, du premier abord une imagination radicale, une invention, une fiction radicale, à beaucoup de marques, mais en particulier à ce qu'elle a de vieux, de déjà vu, d'imité, souvent de contrefait, de péniblement recommencé; le radicalisme est principalement un système de vieux qui veut se faire passer pour du neuf; un socialisme seul peut rompre

une tradition; un socialisme seul, neuf, entièrement nouveau, du moins autant qu'une institution humaine, actuellement, est entièrement nouvelle, un socialisme, sincèrement et profondément, intérieurement nouveau, peut briser une antique tradition, dans la mesure et au sens où il est permis honnêtement, où il est convenable de rompre une aussi antique tradition que la tradition catholique et généralement chrétienne.

La situation du radicalisme et d'un socialisme envers la tradition catholique et généralement chrétienne est sommairement la suivante: le christianisme et particulièrement le catholicisme est essentiellement, profondément, intérieurement traditionnel; et non seulement cela, mais il n'en est pas honteux, il n'en demeure pas confus, comme le radicalisme; au contraire il s'en vante, il s'en fait gloire; il se réclame de sa haute antiquité; il sait, il dit, et il proclame que l'antiquité catholique et généralement chrétienne est la plus haute, la plus ancienne, la plus antique antiquité réalisée dans le monde occidental de culture, d'inquiétude, et d'avancement.

En face et au regard de cette fierté, contre cette fierté, contre cette superbe, qui vaudra; contre cette antiquité, contre cette réclamation, contre cette revendication, contre une antiquité aussi hautement revendiquée, aussi hautement traditionnelle, qui vaudra; sera-ce une antiquité, une ancienneté bassement dissimulée, une ancienneté à la fois aussi ancienne et beaucoup moins ancienne; aussi ancienne en ce sens qu'elle enveloppe, qu'elle implique les mêmes antiques bassesses, les mêmes antiques vilenies, les mêmes antiques misères, — les mêmes antiques infirmités, les

mêmes antiques platitudes, vanités, faiblesses, habiletés, habitudes et débilités humaines, — les mêmes antiques servitudes, les mêmes antiques avilissements humains; et beaucoup moins ancienne en ce sens qu'elle n'implique pas les mêmes grandeurs antiques, les mêmes antiques forces, les mêmes antiques puissances et la même continuité ; non, tout radicalisme, étant à la fois traditionnel et honteux de ce qu'il est traditionnel, ne peut avoir pleinement ni l'avantage de la situation traditionnelle, ni l'avantage de la situation révolutionnaire ; traditionnel en réalité, il ne peut jamais donner que les illusions et les contrefaçons d'un mouvement révolutionnaire; honteux de cette réalité, il ne peut jamais donner que les apparents démentis, en réalité les contrefaçons d'une conservation traditionnelle ; en comparaison du christianisme et particulièrement du catholicisme, le radicalisme manque de tout ce qui fait l'antique force traditionnelle; en comparaison d'un socialisme, et en face du catholicisme, le radicalisme manque de tout ce qui fait une force neuve, révolutionnaire.

Le christianisme et particulièrement le catholicisme a pleinement l'avantage d'une situation traditionnelle ; un socialisme a pleinement l'avantage d'une situation révolutionnaire ; le radicalisme, traditionnel, ne peut avoir pleinement l'avantage d'une situation révolutionnaire, honteux, ne peut avoir pleinement l'avantage d'une situation traditionnelle.

Or ce qui peut valoir seulement contre une pleine situation traditionnelle, c'est une pleine situation révolutionnaire ; contre une pleine situation révolutionnaire une situation révolutionnaire atténuée ne vaut

pas ; contre une pleine situation traditionnelle une situation traditionnelle atténuée ne vaut pas ; contre une pleine situation traditionnelle rien ne vaut qu'une pleine situation révolutionnaire.

Ce qui fait la force d'une pleine situation traditionnelle, c'est que située actuellement elle ramasse dans l'action présente, et dans la vie actuelle, toute une pleine humanité passée, toute une antiquité de vie et d'action, de pensée, de sentiment, de passion, d'histoire ; contre cela rien, absolument rien ne vaut qu'une pleine action, une pleine situation révolutionnaire, c'est-à-dire non pas un renversement arbitraire, un retournement factice, une éversion politique, parlementaire, scolaire, livresque, mais au contraire un appel intérieur, un appel plus profond à d'autres forces humaines, à des humanités plus profondes, un nouveau et plus profond coup de sonde aux antiques, inépuisables et communes ressources.

Contre une situation traditionnelle pleinement traditionnelle, contre une pleine situation traditionnelle, rien, absolument rien ne vaut qu'une pleine situation révolutionnaire, c'est-à-dire non pas une situation de transbordement ou de chambardement autoritaire, arbitraire et livresque, mais, au fond, un appel à une tradition plus profonde ; une révolution est un appel d'une tradition moins parfaite à une tradition plus parfaite, un appel d'une tradition moins profonde à une tradition plus profonde, un reculement de tradition, un dépassement en profondeur ; une recherche à des sources plus profondes ; au sens littéral du mot, une ressource ; ce n'est pas seulement parce qu'elles sont également puissantes, ce n'est pas seulement parce

qu'elles sont également fortes, parce qu'elles sont des grandeurs du même ordre que seule une pleine situation révolutionnaire peut affronter une pleine situation traditionnelle ; ce n'est pas seulement parce qu'elles sont des grandeurs du même ordre ; c'est, beaucoup plus profondément, parce qu'elles sont des grandeurs de même espèce, de même nature ; c'est parce qu'elles constituent des opérations de même nature, la même opération à des profondeurs variables, et, autant que nous le pouvons, croissantes ; une révolution n'est vraiment et pleinement révolutionnaire et ne réussit comme révolution que si elle atteint, comme d'un coup de sonde, que si elle fait surgir et sourdre une humanité plus profonde que l'humanité de la tradition à qui elle s'oppose, à qui elle s'attaque ; elle ne vaut que si elle met dans le commerce une humanité plus profonde et, proprement, plus traditionnelle, que l'humanité courante, que l'humanité actuelle, usuelle, que l'humanité connue ; elle ne vaut que si elle apporte ce merveilleux renouvellement, ce merveilleux rafraîchissement de l'humanité, par approfondissement, qui donne tant de jeune ivresse aux véritables crises révolutionnaires, dans toute leur peine, dans toute leur misère, dans tout leur effort ; au fond une révolution n'est une pleine révolution que si elle est une plus pleine tradition, une plus pleine conservation, une antérieure tradition, plus profonde, plus vraie, plus ancienne, et ainsi plus éternelle ; une révolution n'est une pleine révolution que si elle met pour ainsi dire dans la circulation, dans la communication, si elle fait apparaître un homme, une humanité plus profonde, plus approfondie, où n'avaient pas atteint les

révolutions précédentes, ces révolutions de qui la conservation faisait justement la tradition présente. Une pleine révolution, il faut littéralement qu'elle soit plus pleine, s'étant emplie de plus d'humanité, il faut qu'elle soit descendue en des régions humaines antérieures, il faut qu'elle ait, plus profondément, découvert des régions humaines inconnues; il faut qu'elle soit plus pleinement traditionnelle que la pleine tradition même à qui elle s'oppose, à qui elle s'attaque; il faut qu'elle soit plus traditionnelle que la tradition même; il faut qu'elle passe et qu'elle vainque l'antiquité en antiquité; non pas en nouveauté curieuse, comme on le croit trop généralement, en actualité fiévreuse et factice; il faut que par la profondeur de sa ressource neuve plus profonde, elle prouve que les précédentes révolutions étaient insuffisamment révolutionnaires, que les traditions correspondantes étaient insuffisamment traditionnelles et pleines; il faut que par une intuition mentale, morale et sentimentale plus profonde elle vainque la tradition même en traditionnel, en tradition, qu'elle passe en dessous; loin d'être une superaugmentation, comme on le croit beaucoup trop généralement, une révolution est une excavation, un approfondissement, un dépassement de profondeur.

De si loin revenons au radicalisme; anticléricalisme, anticatholicisme radical est traditionnel en ce deuxième sens, particulier, que loin d'apporter à l'humanité pensante un mode nouveau de penser, de travailler, une méthode nouvelle, une matière nouvelle, une révolution mentale, une mentalité nouvelle, non seulement il n'apporte que du vieux, du déjà connu, mais ce

vieux, ce déjà connu est du vieux catholique, du déjà connu catholique; tout homme quelque peu habitué, quelque peu exercé aux comparaisons, aux rapprochements, aux analogies, aux méthodes comparatoires, au maniement de ces méthodes, qui ont tant contribué à l'avancement de nos connaissances, et aussi tout homme qui aura de quelque manière subi l'oppression de la domination catholique, et tout homme surtout qui, ayant subi de quelque manière l'oppression de la domination catholique, pour avoir tenu la même conduite morale et sociale, ensuite aura, exactement de la même manière, subi l'oppression de la domination radicale, tout homme réaliste, éprouvé, sans hésitation, sans tâtonnement, du premier regard, au premier aspect, au son, à la simple résonance, reconnaîtra du premier coup, au premier abord, dans une imagination radicale, dans une invention, dans une fiction radicale, toujours une inspiration catholique, retournée, grossièrement, imitée, obtenue par extrait et descendance, toujours le perpétuel esprit catholique, l'éternelle imagination, invention, fiction catholique; c'est un fait d'histoire aujourd'hui si universellement admis, que le radicalisme, autoritaire, dogmatique, politique, parlementaire, gouvernemental est un cas particulier du catholicisme, exactement un cas particulier de retournement du catholicisme, que l'on me permettra de n'y pas insister davantage dans cet *avertissement;* tout ce que j'en veux provisoirement dire est que c'est un cas si parfaitement réalisé que l'on pourrait, dans le besoin, en faire un cas modèle, un cas *specimen;* c'est un cas si parfaitement réalisé qu'il dépasse les cas imaginaires mêmes; si, avant l'expérience de l'histoire, on avait voulu imaginer un cas

particulier de retournement de catholicisme, on n'aurait jamais osé le supposer aussi topique, aussi parfait.

Anticléricalisme, anticatholicisme radical, étant conservateur, ne vaut pas contre un christianisme, et particulièrement contre un catholicisme aussi puissamment conservateur ; un socialisme seul, pleinement révolutionnaire, peut affronter une aussi énorme puissance de conservation ; qui veut de la tradition, il va aux pleins traditionnalistes, aux chrétiens, aux catholiques ; et qui généralement veut de la conservation, il va aux pleins conservateurs, aux chrétiens, aux catholiques ; mais qui ne veut ni tradition, ni conservation, il va aux pleins révolutionnaires, aux socialistes, libertaires, anarchistes ; les situations bâtardes, les traditions atténuées, les conservations atténuées, comme les révolutions atténuées, n'obtiendront jamais que des fortunes accidentelles, des réussites politiques, truquées, des autorités de commandement précaires ; un radicalisme, politique, n'obtiendra jamais ni des dévouements entiers, ni des collaborations entières, ni des fortunes entières.

Les dévouements entiers, les collaborations entières, les fortunes et les infortunes entières ne se sont jamais données qu'aux idées entières, aux théories entières, aux sentiments entiers, aux systèmes entiers.

Les idées entières, les théories entières, les sentiments, les systèmes entiers seuls vivent et meurent, vivent ou meurent, vivent puis meurent, se réalisent dans la vie ou s'éternisent dans la mort ; à eux seuls reviennent ces deux formes de la réalité, la vie et la mort ; les autres se meuvent dans l'irréel, dans l'imaginaire ; les autres ne vivent pas, comme ils ne meurent pas : ils font de la politique.

Une mort de réalité est plus éminente, plus importante, plus vivante, qu'une vie non réelle, imaginaire, politique.

Revenons au radicalisme anticatholique. Il est conservateur, mais partiellement, misérablement conservateur; il veut conserver ce qui est à lui et ne conserver pas ce qui n'est pas à lui; misérables distinctions ; ni les conservations, ni les révolutions ne peuvent distinguer ainsi ; les conservations ne se tiennent et ne peuvent conserver que si elles prétendent conserver tout un système social ou moral ou mental, tout un monde ; les révolutions ne prennent ou n'entament et ne réussissent que si elles prétendent renverser, éverser tout un système social et moral ou mental ; ni une tradition atténuée, timide, ni généralement une conservation, atténuée, timide, ne réussit à conserver, ni une révolution atténuée, timide, ne réussit à éverser.

Ni une tradition, une conservation, ni en face une révolution ne consiste à faire des mixtures, des combinaisons, calculées, politiques, à fabriquer des arrangements ; une tradition, une conservation consiste à faire vivre, dans la réalité, à maintenir la vie, réelle, de toute une organisation, vivante, réalisée, de tout un système social, moral, mental, de tout un monde ; une révolution consiste à faire vivre, dans la réalité, à instaurer la vie, réelle, de toute une organisation, qu'il faut qui soit vivante, réalisée, de tout un système social, moral, mental, à faire intervenir, de tout un monde à naître ; une conservation consiste à continuer à faire vivre, exactement à continuer à faire continuer de vivre ; une révolution consiste à commencer à faire vivre, exactement à commencer à faire commencer de vivre ; le

point d'appui de la tradition, de la conservation, est dans la réalité présente; mais le point d'appui de la révolution ne peut être que dans une réalité à venir, dans une réalité au moins éventuelle; dans une réalité à faire, à élaborer, à réaliser; une révolution qui n'aurait qu'un point d'appui tout imaginaire ne serait elle-même qu'une révolution imaginaire; elle ne serait pas une révolution; elle ne serait qu'une imagination, une invention, une fiction de révolution; à une tradition, à une conservation qui maintient, qui conserve de la réalité, il ne peut rien être opposé, qu'une révolution qui apporte de la réalité.

Ainsi une révolution n'est pas le contraire d'une conservation sur le même plan; elle ne s'oppose pas, elle ne s'attaque pas à une conservation comme une anti-conservation, comme une opération égale et de sens contraire; une révolution n'est rien, si elle n'est pas l'introduction d'un nouveau plan, si elle n'engage pas tout un nouveau regard, toute une nouvelle vue, toute une nouvelle vie, si elle n'introduit pas tout un nouveau plan, social, moral, mental; une révolution n'est révolution que si elle est entière, globale, totale, absolue.

La conservation, elle, n'a pas tant de précautions à prendre, ni autant d'attention à donner; par cela seul que ce qu'elle maintient, que ce qu'elle conserve, c'est du présent, donc du réalisé, elle est assurée que c'est en quelque sens du réel; au contraire la révolution, travaillant dans le futur, dans l'éventuel, se proposant de faire naître, ne se peut assurer de rien; n'ayant fait aucune expérience, du moins totale, qui seule vaudrait, n'ayant, somme toute, pas éprouvé la réalité qu'elle présente à l'acceptation de l'humanité, — car une expé-

rience totale de la révolution reviendrait à être la révolution même, — une révolution ne peut rigoureusement garantir la réalité, — en pareille matière la réalisation exige la réalité même, — une révolution ne peut rigoureusement garantir la réalité de son idéal, et ainsi la possibilité de sa réalisation, sur aucune épreuve, sur aucune expérience ; puisque par définition même il n'y a jamais eu aucune réalisation de cet idéal ; de ce que nous avons dit il résulte en effet que s'il y avait eu jamais quelque véritable réalisation, la révolution serait faite ; donc une révolution ne peut garantir la réalité de son idéal, et ainsi la possibilité de sa réalisation, que sur le témoignage du génie, qui est proprement le seul substitut de la réalité, le seul équivalent, le seul remplaçant de la réalité, qui en matière sociale peut en devenir le substitut provisoire, l'équivalent, le remplaçant provisoire ; car le talent, et encore quand il est bon et vrai, ne fait qu'un aménagement de la réalité, tandis que le génie, à lui seul, et lui seul, en est un substitut, en fait un remplacement ; ou plutôt le talent, quand il est vrai, quand il est bon, fait un aménagement de la réalité réalisée ; le génie est fort d'une intuition ; l'opération du génie est une intuition, le sens, l'intuition de la réalité non réalisée.

Ainsi la conservation ne demande que des hommes ordinaires, ou des hommes de talent ; la révolution demande et des hommes ordinaires, et des hommes de talent, et, en outre, elle exige du génie, que ce soit le génie d'un homme, ou de plusieurs hommes, ou le génie plus profond d'une race, ou d'un peuple, ou d'une classe, ou enfin ce génie particulièrement profond qui naît d'une expérience continuée de la misère.

La conservation ne requiert aucun génie, parce que la réalité réalisée, qu'elle conserve, lui confère de la réalité de quoi s'emplir ; la révolution au contraire exige impérieusement un génie, qui, ayant l'intuition d'une réalité non réalisée, lui confère cette réalité de quoi s'emplir.

Une révolution est en face de la conservation correspondante non pas comme un adversaire, non pas comme un ennemi sur le même plan, non pas comme un antagoniste, mais comme un candidat au remplacement total.

Ainsi une atténuation de la révolution est forcément à l'avantage de la conservation, puisque la conservation occupe ; une atténuation de la révolution, diminuant le remplacement ou l'éventualité du remplacement, renforce d'autant ce qui est, ce qui existe, ce qui est réalisé, puisque, en attendant, cela est toujours.

Mais une atténuation de la conservation n'est pas forcément à l'avantage de la révolution, car la révolution n'occupe pas ; elle attend ; elle n'occupe qu'en idée, en génie ; elle n'occupe qu'une réalité éventuelle, une réalité non présentement, non actuellement vivante, une réalité non fonctionnant, non réalisée, non actuelle ; une atténuation de la conservation peut fort bien tourner à l'avantage d'une autre situation réactionnaire, d'une situation plus réactionnaire même, ou simplement d'une autre conservation ; ou généralement, et malheureusement, une atténuation de la conservation peut tourner en corruption ; l'atténuation de la conservation romaine impériale n'a pas, dans la réalité, tourné à l'avantage de la révolution chrétienne ; elle n'a servi qu'à léguer à la révolution

chrétienne les germes, les corruptions de vice et d'autorité de commandement de la Rome impériale; l'atténuation de la conservation politique en France dans les dernières années du second Empire n'a pas, dans la réalité, tourné à l'avantage de la troisième République; elle n'a servi qu'à léguer à la troisième République les germes, les corruptions de vice et d'autorité de gouvernement du second Empire; logiquement, la diminution, l'atténuation de la conservation romaine impériale pouvait tourner à l'avantage de la révolution chrétienne, et la diminution de la conservation, de l'autorité politique en France pendant les dernières années du second Empire pouvait tourner à l'avantage de la troisième République; mais, en fait, il n'en a pas été ainsi; que la faute en soit aux premiers chrétiens et aux premiers républicains, ou à des circonstances, à des événements indépendants de leur action, les faits sont là, et on pourrait multiplier les exemples; et ils ne font que vérifier le raisonnement; une atténuation de la révolution est forcément, automatiquement, à l'avantage de la conservation; une atténuation de la conservation n'est pas forcément, automatiquement, à l'avantage de la révolution; la conservation, la réaction joue à qui perd peut gagner; la révolution joue à qui perd ne gagne rien; la conservation ne risque pas tout ; la révolution risque toujours son tout.

S'il en est ainsi, quiconque atténue, diminue la révolution fait en réalité les affaires de la conservation, quand il ne fait pas les affaires de la réaction; quiconque atténue au contraire, diminue la conservation ne fait pas forcément ni automatiquement les affaires de la révolution; c'est pour cela qu'il est rigoureuse-

ment vrai de dire que l'on voit dans la réalité beaucoup d'anciens ou de prétendus révolutionnaires trahir la cause de la révolution; tandis que, pour cette raison et pour beaucoup d'autres, on ne voit pas d'anciens ou de prétendus conservateurs trahir la cause de la conservation; qui n'est pas pour la révolution est contre elle; qui n'est pas contre la conservation est pour elle; une révolution a contre elle tous les neutres et tous les indifférents; la conservation a pour elle tous les neutres et tous les indifférents.

Ainsi encore tout ce qui est perdu pour une révolution est gagné forcément, automatiquement pour la conservation, ou pour de la réaction; mais tout ce qui est perdu pour la conservation n'est pas gagné forcément, automatiquement pour la révolution.

Tout ce qui est gagné sur une révolution est gagné forcément, automatiquement pour la conservation, ou pour de la réaction; mais tout ce qui est gagné sur la conservation n'est pas gagné forcément, automatiquement pour la révolution.

Ainsi enfin les fragments, les fractions de révolution ne constituent pas la révolution, tandis que les fragments, les fractions, les appoints de conservation constituent ou renforcent la conservation.

Ce qui est gagné sur la conservation n'est gagné pour la révolution que si c'est total, ou au moment où ce devient total; pour la révolution un gain n'est gain que s'il est un gain total, ou au moment où il devient un gain total.

Tout est gagné pour la conservation; tout gain est gain pour elle.

Un commencement de révolution ne fait pas une révo-

lution, même commencée, ne fait pas de la révolution, pas pour la valeur même de ce commencement; un commencement de conservation fait une conservation, fait de la conservation, au moins pour la valeur de ce commencement.

Un tiers de révolution ne fait pas de révolution, même pour un tiers; un tiers de conservation fait de la conservation, au moins pour un tiers.

Comme trois tiers de preuve ne font pas une preuve, ainsi trois tiers de révolution ne font pas une révolution; trois tiers de conservation font de la conservation pour ces trois tiers.

Parce qu'une révolution, n'ayant à sa disposition aucune réalité, réalisée, organisée, qui lui soit propre, qui soit sa matière et qui soit en elle, doit apporter elle-même, doit être elle-même une organisation; au lieu qu'une conservation, ayant à sa disposition toute, ou presque toute la réalité politique et sociale, réalisée, par conséquent organisée, qui lui appartient, qui est sa matière et qui est en elle, n'a plus besoin d'apporter elle-même, d'être elle-même une organisation; or c'est le propre d'une organisation qu'elle n'est une organisation que si elle est totale, globale, absolue; elle ne s'obtient point par une addition, par une juxtaposition de ses parties, mais elle n'existe que par une organisation, par une composition de ses membres.

C'est pour cela que les fractions de conservation, même inorganisées, sont valables pour la conservation; tandis que les fractions de révolution, si elles sont distinctes, si elles restent séparées, ne peuvent s'organiser et devenir valables pour la révolution, ni du fait de la révolution, ni du fait de la réalité; tant que

les fractions de révolution restent inorganisées elles-mêmes, tant qu'elles n'ont pas une organisation intrinsèque, elles ne peuvent attendre, de la révolution, de la réalité, une organisation introduite.

Quand on fait sa part à la révolution, quand on limite la révolution, on ne fait pas de révolution, on tue la révolution ; quand on fait sa part à la conservation, quand on limite la conservation, on fait de la conservation, on fait vivre la conservation, elle trouve la part bonne et s'en fait un avantage.

On ne peut pas faire de la révolution ; on est tenu de faire, on ne peut faire que la révolution ; tandis qu'on peut parfaitement faire de la conservation, sans faire absolument la conservation.

Si l'on veut bien prêter quelque attention à cette profonde disparité intérieure de la conservation et de la révolution, sans nier qu'il y ait eu des trahisons, des défaillances, des déviations individuelles ou personnelles, politiques, parlementaires, partielles, on s'apercevra que cette imparité profonde intérieure est peut-être la principale cause pourquoi il est si facile de faire de la conservation, et si difficile de faire la révolution ; pourquoi, par suite, il y a tant de gens qui font de la conservation, et si peu de citoyens qui font la révolution, tant de véritables conservateurs, si peu de véritables révolutionnaires ; enfin pourquoi nous voyons tant d'anciens ou de prétendus révolutionnaires devenir de véritables conservateurs ; ils suivent la ligne de la plus grande pente ; pourquoi nous voyons si peu de véritables conservateurs devenir de véritables révolutionnaires ; ils sont ou ils seraient contraints de remonter.

Il est sage d'être conservateur, si l'on croit que la conservation vaut mieux que la révolution; il est sage d'être absolument révolutionnaire, si l'on croit que la révolution vaut mieux que la conservation ; il n'est pas sage de fragmenter la révolution, si l'on croit que la conservation n'est pas bonne.

Loin que ce soient les modérés, les socialistes parlementaires, les socialistes radicaux, les socialistes opportunistes, les radicaux-socialistes, les radicaux, les opportunistes, les modérés, les progressistes qui soient sages et les socialistes révolutionnaires qui soient fous, ce sont au contraire tous les républicains non socialistes révolutionnaires qui ne sont pas sages, parce qu'ils veulent fragmenter un tout indivisible, et ce sont les conservateurs et les socialistes révolutionnaires, de part et d'autre, chacun de leur bord, qui sont sages.

Nous avons vu précédemment, et dans un certain détail, quelle était la situation du radicalisme anticlérical, anticatholique envers un catholicisme traditionnel, par ce qu'elle était envers la tradition même ; mais la tradition n'est qu'un cas particulier de la conservation ; la tradition est la conservation des usages, des habitudes, la conservation des mœurs ; la conservation est la tradition de tout ; la situation particulière du radicalisme anticlérical, anticatholique envers un catholicisme traditionnel et envers la tradition ne fait qu'annoncer la situation générale de ce même radicalisme envers un catholicisme conservateur, envers la conservation même, situation générale non moins misérable, non moins stérile, non moins précaire, non moins inégale ; car à une situation pleinement conser-

vatoire, une situation pleinement révolutionnaire se peut seule opposer ; le radicalisme entend conserver la propriété individuelle des moyens de production et d'échange dans la mesure où cette conservation profite à ses intérêts politiques, parlementaires ; il entend ne conserver pas cette propriété, ou la supprimer, dans la mesure où elle nuit à ses intérêts politiques, parlementaires, par exemple quand il s'agit des biens ecclésiastiques ; il entend conserver la petite propriété, la petite agriculture, la petite industrie et le petit commerce, la petite boutique, dans la mesure où cette conservation profite à ses intérêts politiques, parlementaires ; il entend ne les conserver pas, ou les supprimer, dans la mesure où ils nuisent à ses intérêts politiques, parlementaires ; il entend conserver la petite propriété, agriculture, industrie, commerce, boutique, pourvu qu'elle soit radicale ; mais il entend ne la conserver pas, ou la supprimer, pourvu qu'elle soit réactionnaire et catholique ; il entend conserver le capitalisme, le plus grand capitalisme, le patronat le plus injurieux, et même il décore les patrons des rubans les plus rouges d'honneur, pourvu que les capitalistes subventionnent les journaux radicaux, pourvu que les patrons subventionnent, entretiennent les députés radicaux, soit directement et personnellement, soit subventionnant les comités ; quand ce ne sont pas les grands patrons eux-mêmes et les grands capitalistes qui sont, comme c'est le cas le plus fréquent, députés radicaux ; il entend conserver le nationalisme quand le nationalisme profite à ses intérêts politiques, parlementaires, par exemple contre le catholicisme romain ; il entend ne le conserver pas quand il nuit à

ses intérêts politiques, parlementaires, quand il est par exemple le nationalisme catholique, réactionnaire; ennemi du nationalisme réactionnaire, il ne se propose que de passer les nationalistes réactionnaires en nationalisme même; il flatte bassement les associations militaires, les sociétés de tir et de gymnastique; il entend conserver le surnaturel, merveilleux, miraculeux, il entend conserver le miracle quand la conservation du miracle profite à ses intérêts politiques, parlementaires, quand il s'agit par exemple du miracle politique, patriotique, démocratique, du miracle que l'on nous demande aujourd'hui d'accorder pour la reconnaissance surnaturelle de l'État moderne; il entend ne pas les conserver quand le miracle nuit à ses intérêts politiques, parlementaires, quand il est, par exemple, le miracle catholique, ecclésiastique.

CHARLES PÉGUY

Je suis contraint de continuer cet avertissement *à la quatrième page de la couverture.*

le monde sans Dieu

139875
4/10/16

TRADUCTION DE L'AMÉRICAIN

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

LE CLERC DE PULLIGNY

DE

a new catechism

PAR M. M. MANGASARIAN

Nous baptisons le vingtième siècle au nom de la Paix, de la Liberté et du Progrès. Nous le nommons — Le Siècle du Peuple. Nous demandons à ce siècle nouveau une Religion sans surnaturel ; une Politique sans guerre ; une Science et un Art sans grossièreté ; et de la Richesse sans misère ni injustice !

Notre pensée grandissante nous est une révélation grandissante.

GEORGE ELIOT

Croyez-le, mes bons amis, aimer la vérité pour l'amour de la vérité est la partie principale de la perfection humaine dans ce monde. De là découlent toutes les autres vertus.

LOCKE

Introduction

L'auteur de ce livre, M. M. Mangasarian, Arménien d'origine, a l'honneur d'être le conférencier de la Société de Religion indépendante de Chicago, et chaque semaine, sa parole charme, paraît-il, une assemblée de deux mille personnes qui, pour leur qualité, constituent la plus nombreuse chambrée de fidèles qui soit connue dans aucun pays. Nous en avons de plus nombreuses en Angleterre, mais ce sont des enfants du Dogme qui s'y entassent. Les auditeurs de M. Mangasarian sont des fils de la Raison, qui cherchent l'Esprit et la Morale. C'est une race bien plus rare. La *Open Court publishing company,* (1) de cette cité vivante et tumultueuse qu'est Chicago, a publié plusieurs éditions de ce livre, pour la commodité des lecteurs américains. La *Rationalist Press Association* (2) a eu raison, je crois, de décider qu'elle donnerait aux lecteurs de Grande-Bretagne une pareille facilité pour posséder ce catéchisme original et nouveau.

La forme la plus difficile de composition littéraire,

---

(1) Société américaine d'édition.

(2) L'association d'édition rationaliste (de Londres). La préface de M. George Jacob Holyoake a été écrite pour l'édition de *A new catechism* publiée par cette société.

qui ait la qualité d'intéresser le lecteur, est sans aucun doute le catéchisme.

L'auteur doit être expert à plonger dans l'océan profond des polémiques pour y retrouver les faits essentiels cachés dans ces profondeurs. Un catéchisme est une méthode courte et commode pour acquérir un savoir précis. Il n'y a que deux personnes en scène — le Questionneur et le Répondant. Un bon questionneur est un type distinct. Il doit savoir quels renseignements demander. S'il est banal, il ne sert à rien ; s'il est vague, on ne peut lui répondre. Le Répondant doit être maître du sujet en discussion et précis dans l'expression de sa pensée. Le « Nouveau Catéchisme » possède ces qualités. C'est le plus hardi, le plus vif, le plus varié et le plus instructif de tous les ouvrages qui existent dans ce genre. Il fait irruption dans les principaux champs du savoir humain que les Religions ont entourés comme de barrières par des terreurs surnaturelles : il chérit ce qui est beau et montre ce qui a été déformé. Les notes sont nombreuses, et touchent à l'antiquité comme aux temps modernes : les unes et les autres sont aussi frappantes que le texte. Ce livre est une encyclopédie de théologie et de raison logée dans une coquille de noix.

L'Esprit de Recherche, dont la curiosité a pour objet salutaire la vérification de la vérité, est l'instrument de savoir le plus efficace dont dispose l'humanité. Une question bien posée est comme le pic du mineur, — qui libère l'or du quartz qui l'environne. Des systèmes entiers d'erreur tombent parfois à terre sous l'effort de questions auxquelles il n'est pas de réponse.

Toute erreur renferme une contradiction intérieure :

celle-ci peut être révélée par une interrogation libératrice là où une artillerie de contre-affirmations n'ouvrirait pas de brèche.

On peut éluder des arguments, tandis qu'une question loyale et pertinente ne crée pas d'animosité et exige une réponse, ou bien le silence est un aveu d'erreur ou d'ignorance.

L'auteur du catéchisme a montré beaucoup de jugement dans le choix des questions. Les réponses sont simples et sans prétention ; elles arrivent avec promptitude et décision, apportant souvent une documentation inédite qui a l'attrait de la surprise. Ces réponses ne se traînent pas comme un attelage surchargé, mais elles volent comme un message de télégraphie sans fil, rompant les entraves, franchissant les obstacles, par dessus l'océan de la pensée nouvelle. Comme il convient à la célérité de notre époque, ces réponses sont exprimées brièvement. La prodigalité des mots appauvrit celui qui les distribue et déprave le goût de ceux qui les acceptent.

M. Mangasarian, comme Phocion, conquiert avec peu de soldats et convainc avec peu de paroles. Il n'est pas de meilleure définition, dit Landor, d'un capitaine ou d'un maître vraiment grands.

Eastern Lodge, Brighton. — 20 octobre 1902

Note du traducteur français. — *Tout dans ce volume, texte et notes, appartient à l'auteur américain. Si le traducteur avait écrit ce livre pour exprimer sa pensée propre, il l'aurait fait différent sur quelques points. Tel quel, il a jugé utile de le faire connaître au public français. Il n'y a rien ajouté.* — Jean le Clerc.

Préface de l'auteur

Les vieux catéchismes qui furent imposés à notre jeunesse — quand notre intelligence ne pouvait pas encore se défendre — ne commandent plus notre respect.

Ils se rouillent à l'abandon. Les temps où ils furent conçus et composés sont morts — bien morts !

Il faut un catéchisme nouveau pour exprimer ce que pensent les hommes, femmes et enfants qui vivent dans les temps nouveaux.

Ce livre est un modeste effort dans cette direction.

CHAPITRE PREMIER

Raison et Révélation

1. *Demande.* — Qu'est-ce que la religion ?

Réponse. — La foi dans la vérité. (1)

2. *Demande.* — Définissez la vérité.

Réponse. — C'est le savoir le plus parfait qui puisse être atteint sur une question donnée. (2)

3. *Demande.* — Que veut dire « la foi dans la vérité » ?

Réponse. — La confiance qu'on peut compter sur ce savoir pour atteindre les fins les plus élevées de la vie.

4. *Demande.* — Comment un homme peut-il montrer sa foi dans la vérité ?

Réponse. — En élevant sa conduite à la hauteur de son savoir.

---

(1) La vérité est définie par Thomas d'Aquin « *adaequatio intellectus et rei* ». Kirchhoff définit le savoir une « description de faits ». — Cf. Carus. *Primer of Philosophy,* pages 37 et 46.

(2) Le savoir nous révèle les choses telles qu'elles sont; donc la vérité, qui est le plus haut savoir, est un reflet de la réalité. « La sagesse, » dit Schopenhauer, n'est pas la perfection purement théorique mais aussi pratique; c'est la connaissance ultime et vraie de toutes choses en gros et en détail, qui a tellement pénétré l'être humain qu'elle apparaît comme le guide de toutes ses actions. » — Zimmern. *Vie de Schopenhauer.*

5. *Demande.* — Comment la vérité, c'est-à-dire le « savoir le plus parfait », peut-elle s'acquérir ?

Réponse. — Par l'expérience et l'étude.

6. *Demande.* — N'existe-t-il pas d'autre moyen?

Réponse. — Il n'en existe pas.

7. *Demande.* — M'avez-vous donné de la religion la définition généralement admise ?

Réponse. — Non. D'après l'opinion populaire, la religion est ce qu'un homme croit relativement aux êtres surnaturels et ce qu'il fait pour obtenir leur faveur.

8. *Demande.* — Qu'est-ce que le surnaturel ?

Réponse. — Tout ce qui est actuellement inexplicable par les lois connues de la nature.

9. *Demande.*— Quelle attitude l'esprit doit-il garder à l'égard de toutes les questions de ce genre ?

Réponse. — Nous ne devons pas nous quereller à leur sujet, mais permettre qu'elles soient discutées librement.

10. *Demande.* — La « Révélation » ou « parole de Dieu » ne nous enseigne-t-elle pas bien des choses que nous ne pourrions pas savoir sans elle ?

Réponse. — Comme on connaît plusieurs « révélations », il faut d'abord décider de laquelle nous nous occupons.

11. *Demande.* — Nommez-en quelques-unes.

Réponse. — Celles de Zoroastre ; de Brahma ; de Buddha ; des juifs ; des chrétiens; des mahométans ; des mormons...

12. *Demande.* — Toutes ces « révélations » se réclament-elles d'une origine divine ?

Réponse. — Elles s'en réclament.

13. *Demande.* — Se respectent-elles l'une l'autre ?

Réponse. — Au contraire, chacune condamne les autres comme indigne de confiance ou incomplète.

14. *Demande.* — De quelle manière ?

Réponse. — Buddha a dit, paraît-il : « Il n'est aucune personne semblable à moi sur terre ni au ciel. Seul je suis le parfait Buddha. » (1)

15. *Demande.* — Donnez un autre exemple.

Réponse. — Jésus aurait dit : « Je suis la porte des Brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi étaient des larrons et des voleurs. Nul ne peut aller au Père que par moi. » (2)

16. *Demande.* — Que doit-on considérer comme une preuve plus forte que celles-ci ?

Réponse. — Le fait que les disciples de chaque révélation essayent de convertir ceux des autres.

17. *Demande.* — Que veut dire « convertir » ? (3)

Réponse. — Amener les autres personnes à penser et à croire précisément comme nous.

---

(1) Oldenberg, *Buddha.*

(2) Évangile de saint Jean. Il est possible que ni Jésus ni Buddha n'aient jamais exprimé ces sentiments étroits.

(3) « Cette vraie foi catholique hors laquelle nul ne peut être sauvé. » — *Credo* du pape Pie IV. — « Je déteste toute... secte opposée à la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. » — Paroles en usage pour la réception des protestants dans l'Eglise catholique. *Catholic Belief*, page 254. — Le même esprit prévaut dans les principales Eglises protestantes ; — voir le chapitre sur la Prière et le Salut.

18. *Demande.* — Pour quel motif ?

Réponse. — Parmi d'autres, celui-ci, que si ces personnes ne croient pas comme nous elles seront damnées pour toujours.

19. *Demande.* — Laquelle de ces différentes révélations est la vraie ?

Réponse. — Aucune d'entre elles n'est entièrement vraie ni entièrement fausse.

20. *Demande.* — Comment pouvons-nous savoir ce qui est vrai et ce qui est faux dans chaque ?

Réponse. — En nous servant de notre meilleur jugement.

21. *Demande.* — Ceci n'implique-t-il pas que la raison est une autorité plus haute que la Révélation ?

Réponse. — Sans aucun doute.

22. *Demande.* — Si nous possédons la plus haute autorité en nous-mêmes, avons-nous cependant besoin d'une Révélation ?

Réponse. — Non ; car cette Révélation doit être reconnue par notre raison avant que nous l'acceptions.

23. *Demande.* — Si vous aviez la croyance qu'un certain livre contient « la parole de Dieu », ne lui obéiriez-vous pas par cela même, que votre raison l'approuve ou non ?

Réponse. — Non.

24. *Demande.* — Et pourquoi ?

Réponse. — Si j'obéissais en aveugle, mon obéissance n'aurait aucun mérite ; si c'était par compulsion, ce ne serait pas de l'obéissance volontaire. Mais si

j'obéis intelligemment et avec l'approbation de ma raison, alors c'est à ma raison que j'obéis et non au livre.

25. *Demande.* — Donnez un exemple.

Réponse. — Si une quelconque des *bibles* qui existent dans le monde enseignait, par exemple, que la Terre est plate, nous ne pourrions le croire, parce que notre propre expérience et l'étude nous enseignent précisément le contraire.

26. *Demande.* — Si, cependant, la « révélation » vous commandait de faire ce que votre raison condamne comme *mal,* n'obéiriez-vous pas à « la parole de Dieu » plutôt qu'à votre raison ?

Réponse. — Si je faisais ce que mon meilleur jugement me défend de faire, je ne serais pas un être moral.

27. *Demande.* — N'est-il pas possible de regarder comme vrai ce que la raison reconnaît être faux ?

Réponse. — C'est impossible. La raison est un souverain absolu. *Aucune puissance ne peut l'obliger à tenir pour vrai ce qu'elle a déclaré ne pas l'être.*

28. *Demande.* — Mais est-il vrai que ces « bibles » enseignent des choses contraires à la raison ?

Réponse. — C'est absolument certain.

29. *Demande.* — Lesquelles, par exemple ?

Réponse. — L'histoire de la création.

30. *Demande.* — Donnez un autre exemple.

Réponse. — Le déluge.

31. *Demande.* — Donnez encore un autre exemple.

Réponse. — La chute originelle de l'homme.

32. *Demande.* — Que savons-nous aujourd'hui sur ces questions?

Réponse. — Nous savons avec certitude qu'il n'y eut jamais ni « chute de l'homme », ni « déluge universel », ni « création » dans le sens où ces anciennes bibles rapportent ces faits.

33. *Demande.* — Quelles autres erreurs commettent ces bibles?

Réponse. — Elles commettent bien d'autres erreurs en histoire et en science; elles se contredisent en maints endroits et dans plus d'un cas elles enseignent des choses que nous savons être mal.

34. *Demande.* — Comment expliquez-vous ces erreurs dans les bibles?

Réponse. — Il est humain d'errer.

35. *Demande.* — Sont-elles donc toutes l'œuvre des hommes?

Réponse. — Elles ne sont rien de plus que les archives de la sagesse et de la folie, des vertus et des vices de l'homme.

36. *Demande.* — Que devons-nous faire dans ces circonstances?

Réponse. — Suivre la meilleure lumière que nous possédions.

37. *Demande.* — Laquelle?

Réponse. — Notre raison.

38. *Demande.* — Mais notre raison peut-elle nous induire en erreur?

Réponse. — Oui.

39. *Demande.* — Pourquoi la suivre alors?

Réponse. — Parce que nous n'avons rien de mieux, et qu'il est de notre devoir de suivre la meilleure lumière que nous possédions. (1)

40. *Demande.* — Pourquoi certaines personnes attachent-elles une si grande importance à la Révélation?

Réponse. — Par crainte que sans Révélation il n'y ait plus de moralité.

41. *Demande.* — Une telle crainte est-elle justifiée?

Réponse. — Non. Au nom de la Révélation ou de « la parole de Dieu » bien des crimes les plus affreux ont été perpétrés, (2) tandis que d'autre part plusieurs

---

(1) « Perdu à la nuit tombante dans une forêt, je n'ai qu'une faible lumière pour me guider. Arrive un étranger : « Soufflez votre « chandelle », dit-il, « et vous verrez d'autant mieux votre chemin. » Cet étranger est un théologien. » (Diderot) — « Toutes les religions ont demandé le sacrifice de la raison. La religion de l'avenir rendra ce terrible sacrifice inutile. » — Cf. la brochure de l'auteur *Religion of the future*, page 6.

(2) Théodore de Bèze, le successeur de Jean Calvin comme chef de l'église réformée de Genève, fit publiquement l'éloge de Poltrot de Méré, l'assassin de François de Guise, prince catholique, et lui promit une croix lumineuse dans le ciel. Jean Calvin lui-même, au nom de « la parole de Dieu », condamna Michel Servet aux flammes.

L'assassin d'Henri III de France reçut presque des honneurs divins des mains des catholiques. Son nom fut introduit dans les litanies de l'Eglise, son portrait fut exhibé sur les saints autels, et son lâche forfait fut assimilé aux sacrés mystères de la religion. La mère de Jacques Clément, l'assassin, vint à Paris demander une récompense pour le crime de son fils, et les prêtres organisèrent une souscription en sa faveur, et la portèrent en procession comme la femme bénie qui avait donné le jour à l'assassin d'un roi qui favorisait les hérétiques. — Cf. *Esprit de la ligue*, Estoile, volume III, page 94; aussi Jules Simon, *la liberté de conscience*, pages 86, 87. — On pourrait aisément fournir bien des exemples similaires, pour montrer que la Révélation, au lieu de dominer les passions, les a souvent rendues plus violentes. Tous les massacres que raconte l'ancien Testament ont été commis avec la formule : « Et le Seigneur parla à Moïse, disant, etc... »

des plus nobles esprits du monde n'ont jamais rien su d'aucune Révélation. (1)

42. *Demande.* — Y eut-il toujours une Révélation dans le monde?

Réponse. — Non. On croit que la première fut donnée il y a quelque cinq mille ans.

43. *Demande.* — N'existait-il pas de moralité dans le monde avant cette date?

Réponse. — Il en existait, sans aucun doute; car des hommes, des sociétés et des nations vivaient bien avant cette époque.

44. *Demande.* — La Révélation a-t-elle été donnée à chaque nation de la terre en particulier?

Réponse. — Non. La croyance générale (2) est que les Juifs ont été le seul peuple favorisé d'une Révélation.

45. *Demande.* — Les Juifs étaient-ils donc le seul peuple moral dans le monde?

Réponse. — En aucune manière; les Grecs qui n'avaient pas de Révélation étaient le peuple le plus avancé de l'antiquité.

46. *Demande.* — Que signifie ce fait?

Réponse. — Que la moralité est indépendante d'une Révélation.

---

(1) Socrate, Phocion, Epaminondas, Épictète, Marc-Aurèle et bien d'autres sages du monde païen. De Chilon, un des sept sages de la Grèce, on raconte qu'il réunit ses amis auprès de son lit de mort et leur déclara que dans sa longue vie il ne pouvait se rappeler qu'une seule action qui attristât son heure dernière. C'était d'avoir, par un défaut momentané de vigilance, permis à l'amitié d'obscurcir sa notion de la justice.

(2) Des chrétiens. — *Note du traducteur.*

47. *Demande.* — Est-il bon d'enseigner que toute moralité est impossible sans une Révélation?

Réponse. — Ce n'est pas bien; d'abord parce que ce n'est pas vrai et, en second lieu, parce que les gens en perdant leur foi dans la Révélation perdraient aussi leur foi dans le Bien.

48. *Demande.* — Comment pouvons-nous rendre durable notre foi dans le Bien?

Réponse. — En aimant et en pratiquant le Bien pour lui-même.

49. *Demande.* — Quels sont les autres motifs pour se bien conduire?

Réponse. — Les plus forts sont ceux qui proviennent d'une exigeante estime de soi, puis l'impulsion altruiste (1) et le sentiment du devoir.

50. *Demande.* — Que veut dire le « sentiment du devoir » ?

Réponse. — Le sentiment que nous devons faire les actions qui rendent la vie plus intense ou la font belle, et nous retenir de faire celles qui amènent à leur suite la honte, la misère et le mal.

51. *Demande.* — Est-il toujours agréable de faire notre devoir?

Réponse. — Les vieilles religions enseignent que le devoir est « une croix » et que pour être bons il faut nous sacrifier.

---

(1) Pour nous respecter nous-même, nous devons respecter l'humanité dont nous sommes une partie.

52. *Demande.* — Quelle est la conséquence d'un tel enseignement?

Réponse. — Que les hommes ont peur de vivre en gens de bien et que leur esprit associe une telle vie à des idées de tristesse et d'oppression.

53. *Demande.* — Quoi encore?

Réponse. — Que cet enseignement fait croire que seuls les méchants peuvent être heureux dans ce monde.

54. *Demande.* — Quelle est la conception juste du devoir?

Réponse. — Que ce n'est pas « une croix » ou un sacrifice de soi, mais harmonie, beauté et joie. Nous nous sacrifions et nous faisons de notre vie « une croix » quand nous désobéissons aux lois (1) du corps et de l'esprit.

---

(1) Pour une définition de la loi, voir au dernier chapitre.

CHAPITRE II

La Révélation chrétienne

1. *Demande.* — Des révélations que vous avez citées, laquelle a exercé la plus grande influence dans le monde ?

Réponse. — Sans aucun doute, la révélation chrétienne.

2. *Demande.* — Comment cela ?

Réponse. — Elle a contribué à constituer l'histoire des nations de premier ordre qui existent dans le monde.

3. *Demande.* — Cette influence a-t-elle été bonne ou mauvaise ?

Réponse. — Elle a été bonne et mauvaise.

4. *Demande.* — Où trouve-t-on la révélation chrétienne ?

Réponse. — Dans un livre appelé la *Sainte Bible* et consistant dans l'ancien et le nouveau Testaments.

5. *Demande.* — Faites-moi connaître votre documentation la plus exacte au sujet de cette *Sainte Bible.*

Réponse. — C'est une collection de soixante-six livres écrits par divers auteurs, à diverses époques, en divers langages et en divers pays du monde.

6. *Demande.* — Comment se fait-il alors que nous les ayons tous en un seul volume ?

Réponse. — Ils ont été réunis graduellement en un seul volume par des synodes et conciles religieux.

7. *Demande.* — Quels sont les plus anciens livres de la Bible ?

Réponse. — Ceux qui sont contenus dans l'ancien Testament, au nombre de trente-neuf environ.

8. *Demande.* — De quoi ces livres traitent-ils ?

Réponse. — De l'origine et des progrès du peuple juif, de ses lois et coutumes, de ses guerres et persécutions.

9. *Demande.* — Ce récit diffère-t-il en rien de l'histoire d'aucun autre peuple primitif ?

Réponse. — Matériellement, non.

10. *Demande.* — Y trouvons-nous une seule vérité intellectuelle ou morale de première main ?

Réponse. — Non. La Vérité ou le Savoir se conquièrent. Ils ne sont fournis par aucune Révélation.

11. *Demande.* — Alors pourquoi regarder l'histoire des Juifs comme la « parole de Dieu » ?

Réponse. — Il n'existe absolument aucune raison pour attribuer cette qualité à l'histoire d'aucun peuple, ancien ou nouveau.

12. *Demande.* — Combien de livres sont compris dans le nouveau Testament ?

Réponse. — Vingt-sept — quatre Évangiles, un recueil d'Actes des apôtres, vingt et une Épîtres, et une rêverie ou vision appelée l'Apocalypse de saint Jean.

13. *Demande.* — Le Nouveau Testament a-t-il toujours contenu le même nombre de livres ?

Réponse. — Non. C'est seulement cent cinquante ans après la mort de Jésus qu'une collection d'écrits a été reconnue comme la nouvelle Alliance. — Le mot « testament » est probablement une traduction erronée de ce mot.

14. *Demande.* — La « révélation » n'a donc pas été enregistrée à l'époque où elle a été donnée aux hommes ?

Réponse. — Non.

15. *Demande.* — Ni par les hommes qui l'ont reçue?

Réponse. — Non. A l'exception des quatre épîtres de Paul et d'une de Jacques nous ne possédons absolument aucune connaissance certaine quant à l'attribution des autres livres du nouveau Testament.

16. *Demande.* — Alors comment expliquez-vous ces titres d' « Évangile selon Matthieu », « selon Luc », « selon Marc », etc. ?

Réponse. — Ces titres représentent les opinions des éditeurs ou traducteurs. Il est très probable que quelque compilateur a choisi dans une quantité d'anecdotes mémorables — *memorabilia* — celles qui se rapportaient à Jésus, et les a publiées sous le nom d'un apôtre pour donner à son œuvre une plus grande autorité. Le mot « selon » en tête de chaque évangile prête de la vraisemblance à cette théorie.

17. *Demande.* — Pourquoi les Apôtres n'ont-ils pas écrit eux-mêmes ?

Réponse. — Ils n'en voyaient pas l'utilité, car ils

étaient persuadés que le monde allait finir de leur temps.

18. *Demande.* — De quelle époque est la tentative la plus ancienne faite en vue de rédiger les enseignements de Jésus ?

Réponse. — Du temps de la destruction du temple de Jérusalem par les Romains, en l'année 70 de l'ère chrétienne.

19. *Demande.* — Quel effet la destruction de Jérusalem produisit-elle sur les sectateurs du Christ ?

Réponse. — Elle mit fin à leur espoir dans le retour immédiat du Messie.

20. *Demande.* — Les quatre Évangiles sont-ils les seules biographies du Christ qu'on ait jamais connues?

Réponse. — Non, il y en eut bien d'autres. (1)

21. *Demande.* — Pourquoi tous ces évangiles ne sont-ils pas dans la Bible ?

Réponse. — Ils en sont exclus comme apocryphes. (2)

22. *Demande.* — Qu'est-ce qu'un évangile apocryphe ?

Réponse. — C'est un évangile qui n'a pas recueilli un nombre de suffrages suffisant dans les conciles ecclésiastiques pour être considéré comme inspiré.

23. *Demande.* — Ces évangiles « apocryphes » ont-ils toujours été exclus du nouveau Testament ?

---

(1) L'Évangile de l'Enfance, l'Évangile de Nicodème, ceux de Hermas, de Jacques le Mineur, de Thomas l'Israélite ; l'Evangile de la Nativité de Marie et de l'Enfance de Jésus, et les Evangiles attribués à Jésus-Christ, à la Vierge et aux Apôtres.

(2) De deux mots grecs signifiant « dissimulé, caché ».

Réponse. — Non. Le « Berger d'Hermas » et d'autres, probablement, y furent compris à une certaine époque.

24. *Demande.* — En quelle langue furent écrits les livres de la Bible ?

Réponse. — En hébreu, en grec, et peut-être aussi en araméen.

25. *Demande.* — Possède-t-on les manuscrits originaux sur lesquels la Bible actuelle aurait été traduite ?

Réponse. — Ils n'existent plus.

26. *Demande.* — Comment savons-nous alors si notre traduction est exacte ?

Réponse. — Nous n'avons aucun moyen de le savoir, puisque nous ne pouvons comparer la traduction à l'original. (1)

27. *Demande.* — Si les manuscrits originaux sont perdus, qu'a-t-on traduit dans les langues modernes ?

Réponse. — Les copies supposées des originaux disparus.

28. *Demande.* — Savons-nous si ces copies sont dignes de confiance ?

Réponse. — Non.

29. *Demande.* — Quand ces copies ont-elles été produites ?

Réponse. — Peut-être quelques centaines d'années après que les originaux eurent été perdus.

---

(1) Denis, de Corinthe, au deuxième siècle, — an 170 de l'ère chrétienne, — se plaignait que « les écritures du Seigneur étaient falsifiées ».

30. *Demande.* — Combien existe-t-il de ces « copies ? »
Réponse. — Un très grand nombre.

31. *Demande.* — Sont-elles toujours d'accord entre elles ?
Réponse. — Nous savons qu'elles ne le sont pas.

32. *Demande.* — Comment les traducteurs surmontèrent-ils les difficultés que présentaient ces nombreuses variantes contradictoires ?
Réponse. — En votant finalement pour décider ce qui serait accepté et rejeté.

33. *Demande.* — Si les manuscrits originaux sont perdus, comment expliquez-vous les mots « traduction de l'original grec » qui figurent à la page de couverture du Nouveau Testament ?
Réponse. — Les reviseurs ont fini par supprimer ce mot, ne pensant pas qu'il était honnête de le conserver plus longtemps à cette place.

CHAPITRE III

Le canon de la Bible

1. *Demande.* — Qu'entend-on par le « canon » de la Bible ?

Réponse. — « Canon » est un mot grec qui signifie « règle » et qui sert à désigner la collection ou catalogue des livres que les conciles ecclésiastiques ont déclaré être d'autorité divine dans les questions de foi et de pratique religieuse.

2. *Demande.* — Le « canon » de la Bible est-il demeuré le même depuis l'origine ?

Réponse. — Non. Les premiers chrétiens, étant pour la plupart juifs, ne considéraient que l'Ancien Testament comme la parole autorisée de Dieu. (1)

3. *Demande.* — Que disent à ce sujet les pères apostoliques ? (2)

Réponse. — Nous inférons de leurs écrits qu'ils n'at-

---

(1) Après l'Ancien Testament, la tradition était la principale source de savoir dans l'Église primitive.

(2) Hermas, Barnabias, Papias, Polycarpe, Ignace, Justin et Clément ne font presque aucune citation expresse du Nouveau Testa-

tribuaient pas au Nouveau Testament une autorité égale à celle de l'Ancien.

4. *Demande.* — A quelle époque le Nouveau Testament vint-il à être placé au même niveau que l'Ancien?

Réponse. — Le schisme entre les chrétiens Juifs et Gentils donna naissance à l'idée d'une Église Catholique (1) possédant autorité pour décider de toutes les matières relatives à la doctrine et à la pratique religieuse. Pour réaliser cette idée il était nécessaire d'avoir une « parole de Dieu » généralement acceptée. Le besoin créa l'organe à temps et le résultat fut le « canon » du nouveau testament.

5. *Demande.* — A quelle époque se place la plus ancienne référence à un tel « canon »?

Réponse. — Dans la dernière partie du second siècle. (2)

6. *Demande.* — Quels étaient les livres contenus dans les plus anciens « canons »?

Réponse. — Les pères de l'Église Justin, Tertullien, Irénée, Origène (3) et bien d'autres en donnent chacun une liste différente.

---

ment et appliquent l'appellation de « les Écritures » à l'ancien Testament seulement. — Cf. Davidson, *Introduction*, etc. — Hégésippe, qui écrit en l'an 180 après Jésus-Christ, ne fait appel qu'à « l'Ancien Testament et au Seigneur » comme à la source de toute autorité.

(1) « La formation d'une Eglise Catholique et celle d'un canon furent simultanées. » — Davidson.

(2) Fisher, *Christian Doctrine*, page 72.

(3) Origène parle de trois catégories d'Écritures : les authentiques, les inauthentiques et la classe intermédiaire. Dans celle-ci il rangeait l'épître de Jacques, celle de Jude, la deuxième de Pierre et la troisième de Jean, qui sont dans la Bible actuelle.

7. *Demande.* — Qu'était le canon de Muratori?

Réponse. — Il a paru vers l'an 170 après Jésus-Christ et ne contenait pas l'épître de Paul aux Hébreux, ni celles de Pierre, ni la première de Jean, ni celle de Jacques.

8. *Demande.* — Qu'était le canon de l'empereur Constantin?

Réponse. — Il a paru en l'an 352 après Jésus-Christ et contenait les mêmes livres qu'à présent moins l'Apocalypse.

9. *Demande.* — Qu'était le « canon syrien »?

Réponse. — Il excluait la seconde épître de Pierre, la troisième de Jean, l'épître de Jude et l'Apocalypse.

10. *Demande.* — Quels autres livres de la Bible ont été mis en question?

Réponse. — Les Épîtres de Paul, l'Épître de Jacques, le recueil des Actes des Apôtres; et le livre de Job, (1) d'Esther, et d'autres, dans l'Ancien Testament.

11. *Demande.* — Qu'était la Bible de Luther?

Réponse. — Luther ne considérait pas l'Apocalypse ni l'Épître de Jacques comme faisant partie de la parole de Dieu.

12. *Demande.* — Quelle est la position des confessions modernes sur la question du « canon »?

Réponse. — L'article 6 des trente-neuf Articles de l'Église d'Angleterre est ainsi conçu: « Sous le nom

---

(1) Luther rejetait le livre de Job comme n'étant rien autre qu'un « pur *argumentum fabulae* ».

d'Écritures saintes nous comprenons tous les livres canoniques du Vieux et du Nouveau Testament dont l'autorité n'a jamais été mise en doute dans l'Église. » Mais ceci est à la fois obscur et trompeur, car il n'y a presque pas un seul livre dans le Nouveau Testament qui n'ait été mis en question dans l'Église. (1)

13. *Demande.* — La Bible Catholique est-elle d'accord à tous les points de vue avec la Bible Protestante ?

Réponse. — Non. La Bible Catholique contient soixante-douze livres « inspirés ».

14. *Demande.* — Comment cela ?

Réponse. — Les Catholiques acceptent comme inspirés plusieurs livres que les Protestants rejettent comme apocryphes.

15. *Demande.* — Comment l'Église Catholique traite-t-elle ceux qui nient l'inspiration de ces livres apocryphes ?

Réponse. — Le Concile de Trente (2) les a frappés d'anathème.

16. *Demande.* — Quand la Bible Catholique a-t-elle été traduite ?

Réponse. — On assure qu'elle a été traduite par saint Jérôme au quatrième siècle.

---

(1) La position des autres Églises Chrétiennes est à peu près la même.

(2) Un des conciles infaillibles ; — voir l'*Introduction à la Bible catholique*, version de Douay.

17. *Demande.* — Quel est le nom de cette traduction?
Réponse. — La Vulgate Latine. (1)

18. *Demande.* — La Bible Catholique fut-elle jamais revisée?
Réponse. — Oui, par le pape Sixte Quint et par Clément VIII.

19. *Demande.* — Quand a été faite la traduction protestante de la Bible actuellement en usage?
Réponse. — En 1611, sous le roi Jacques d'Angleterre.

20. *Demande.* — A-t-elle été revisée depuis lors?
Réponse. — Oui, en 1880 une nouvelle traduction a été produite.

21. *Demande.* — Diffère-t-elle aucunement de la version du Roi Jacques?
Réponse. — Elle en diffère certainement.

22. *Demande.* — Les variations sont-elles importantes?
Réponse. — Quelques-unes sont très importantes.

23. *Demande.* — Lesquelles?
Réponse. — Le verset septième du chapitre premier de Jean: « Car ils sont trois qui portent témoignage dans le ciel, — le Père, le Fils et le Saint-Esprit et ces trois sont un seul. » Ce verset, qui a été cité à l'appui de la doctrine de la Trinité, n'apparaît pas dans la nouvelle version.

---

(1) Une version anglaise en a été faite en 1609.

24. *Demande.* — Quoi encore?

Réponse. — Les notes insérées dans la marge de la nouvelle version jettent le doute sur bien des passages qui étaient jusque-là acceptés comme d'une autorité indiscutable.

25. *Demande.* — Donnez un exemple.

Réponse. — Dans le dernier chapitre de l'Évangile selon Marc on trouve en marge une note ainsi conçue : « Les deux manuscrits grecs les plus anciens et d'autres autorités omettent les versets 9 et suivants jusqu'à la fin. » (1) Une autre note dit : « D'autres autorités donnent une fin différente à cet Évangile. »

26. *Demande.* — Les versets manquants sont-ils importants?

Réponse. — Oui. Ils se rapportent à la résurrection et à l'ascension de Jésus et, par dessus tout, à la doctrine de la damnation éternelle.

27. *Demande.* — Que doit-on inférer aussi de ces mots marginaux : « quelques autres autorités donnent une fin différente à cet Évangile »?

Réponse. — Que les traducteurs disposaient de plusieurs manuscrits parmi lesquels ils pouvaient choisir « la parole de Dieu ». (2)

---

(1) Onze versets à omettre en tout.

(2) La commission américaine n'ayant pu faire accepter ses observations par la commission anglaise, elle les publia en appendice à l'édition revisée... Parlant de l'auteur d'un des livres saints, Justin le martyr fait remarquer négligemment « un homme d'entre nous, nommé Jean, l'écrivit ». Et l'introduction de Luc à son évangile contient ces mots significatifs : « Pour autant que *plusieurs* ont entrepris d'avancer, etc..., il m'a semblé bon d'écrire aussi... » — Luc, chapitre I, versets 1-3. — Est-ce là le langage infaillible de l'inspiration?

28. *Demande.* — Ces traductions sont-elles les seules qui ont été faites?

Réponse. — Non. Bien des savants ont fait des traductions indépendantes, croyant que les versions autorisées étaient inexactes.

29. *Demande.* — Les Catholiques et les Protestants regardent-ils la Bible du même point de vue?

Réponse. — Non.

30. *Demande.* — Expliquez la différence.

Réponse. — Les catholiques croient que c'est l'Église qui donne à la « parole de Dieu » son autorité. (1)

31. *Demande.* — Quelle est leur argumentation?

Réponse. — Ils citent saint Augustin qui confessa « qu'il y avait plus de choses qu'il ne comprenait pas, dans la Bible, que de choses qu'il comprenait ». Si un aussi grand docteur ne peut pas comprendre la « parole de Dieu » sans un interprète infaillible, disent les Catholiques, bien moins encore le peuvent des mortels ordinaires. (2)

32. *Demande.* — Les catholiques permettent-ils l'interprétation individuelle de la Bible?

Réponse. — Non.

---

(1) « Nous catholiques... non seulement ne voudrions pas, mais simplement nous ne pourrions pas croire que la Bible est la parole inspirée de Dieu si nous n'avions pas pour elle l'autorité de l'Eglise. » — Révérend John Scully.

(2) *Catholic belief,* chapitre VIII, par le Révérend Louis Saint-Lambert.

33. *Demande.* — Permettent-ils aux fidèles la lecture de la Bible?

Réponse. — Seulement avec l'approbation de leur évêque. (1)

34. *Demande.* — Quelle est la doctrine protestante de la Bible?

Réponse. — Que c'est l'infaillible « parole de Dieu » que chacun doit lire et interpréter pour lui-même.

35. *Demande.* — Comment un homme faillible peut-il interpréter la Bible infailliblement?

Réponse. — On prétend que l'Esprit Saint révèle le vrai sens des Écritures à tous les hommes.

36. *Demande.* — Le saint Esprit révèle-t-il le même sens à tous les lecteurs?

Réponse. — Évidemment non, car il y a bien des interprétations contraires.

37. *Demande.* — Tous les protestants sont-ils d'accord sur la question du baptême ? (2)

Réponse. — Non.

38. *Demande.* — Ou sur la question de la Prédestination?

Réponse. — Non.

---

(1) « Pour protéger des fidèles contre l'erreur, il a été jugé nécessaire de défendre la lecture des Ecritures en langues vulgaires sans la permission des guides spirituels. » — *Bible Catholique,* Préface.

(2) « De quelle manière le lavage de bébés nouveau-nés » assure leur salut est encore un sujet de discussion dans les Eglises ; — voir les ouvrages de James Martineau.

39. *Demande.* — Ou sur la Damnation éternelle?

Réponse. — Non.

40. *Demande.* — Ou sur la doctrine de l'Expiation?

Réponse. — Non.

41. *Demande.* — Ou sur la divinité de Jésus?

Réponse. — Non; et cependant ils prétendent avoir une Révélation infaillible sur toutes ces matières disputées.

42. *Demande.* — S'il n'y avait eu aucune Révélation infaillible sur ces questions, eût-il existé plus de divergences entre les Églises à leur sujet?

Réponse. — Ce n'est pas probable.

43. *Demande.* — Quel secours pourrait concilier les sectes en désaccord?

Réponse. — Celui d'une nouvelle Révélation venant rendre claire la signification de l'ancienne.

44. *Demande.* — Quelle est la principale objection contre un livre inspiré?

Réponse. — Il limite la possession de la vérité à un peuple ou à une race, et la recule au rang des antiquités.

45. *Demande.* — Et encore?

Réponse. — Il rend inutiles toute nouvelle discussion et toute investigation ultérieure; il donne à une secte ou à une Église le pouvoir de supprimer toute vérité nouvelle, et de persécuter tous ceux qui aident à élargir l'horizon de l'esprit.

46. *Demande.* — Quel est le témoignage de l'histoire à cet égard?

Réponse. — 1° Il est dit qu'Omar ordonna de réduire en cendres la bibliothèque d'Alexandrie, parce que le Coran contient tout ce qui vaut la peine d'être su. 2° Dans le même esprit, l'Église catholique, croyant que la Bible suffisait à tous les besoins humains, fit la guerre aux cultures grecque et romaine jusqu'à ce que toute trace en eût disparu en Europe pendant près de mille ans. 3° Dans les temps modernes, tous les hommes de science, tous les auteurs de découvertes ont été flétris comme infidèles, sinon persécutés à mort, pour avoir publié des conclusions qui diffèrent de celles qu'on tire de la « parole de Dieu ». (1)

47. *Demande.* — Quelle conséquence découle de ces exemples?

Réponse. — Qu'un livre infaillible est un obstacle sur la route du progrès de l'humanité.

48. *Demande.* — Quelle opinion a-t-on de la Bible aujourd'hui, en Europe et en Amérique?

Réponse. — En général on la considère comme la littérature de peuples primitifs et dénués de connaissances.

---

(1) Martin Luther dénonça les astronomes en ces termes : « Des gens ont prêté l'oreille à un astrologue ambitieux qui s'efforce de démontrer que c'est la Terre qui tourne et non pas les cieux ni le firmament... Cet insensé veut renverser toute la science de l'astronomie. Mais l'histoire sainte nous enseigne que Josué a commandé au Soleil de s'arrêter et non pas à la Terre. » Quand l'imprimerie fut inventée, elle fut haïe par l'Eglise comme une magie noire, et un gouverneur de la Virginie disait : « Je remercie Dieu de ce qu'en ce temps-là il n'existait pas une presse à imprimer ni une école dans toute la Virginie pour y engendrer l'hérésie. »

49. *Demande.* — Est-elle encore vénérée quelque part comme une autorité infaillible ?

Réponse. — Uniquement parmi les personnes les moins instruites. (1)

50. *Demande.* — Quel est l'usage convenable à faire de la Bible ?

Réponse. — Accepter tout secours qu'on peut y trouver et rejeter le reste. (2)

---

(1) « Il existe des personnes vulgaires et il faut qu'elles aient leur religion. » (James Martineau) — Mais ne laissons pas oublier qu'il existe aussi des hommes et des femmes cultivés, savants et raffinés, qui ont un droit égal à avoir une religion pour eux. — Voir les *James Martineau's Speeches*, etc., page 433.

(2) Quand l'Église était toute puissante, personne n'avait la permission de rejeter une partie quelconque de la Bible. Pour sanctionner les persécutions contre les savants et les philosophes, on citait les versets 18 et 19 du dernier chapitre de l'Apocalypse, qui menacent d'horribles fléaux tous ceux qui ajouteront ou retrancheront quelque chose à la Parole écrite. L'auteur d'un livre hérétique devait signer la rétractation suivante pour échapper au bûcher : « L'auteur a fait une soumission louable et réprouvé son livre. » *(Auctor laudabiliter se subjecit et opus reprobavit.)*

CHAPITRE IV

Dieu

1. *Demande.* — Dites-moi quelque chose des idées courantes au sujet de Dieu.

Réponse. — La plupart des gens considèrent Dieu comme la Personne qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent.

2. *Demande.* — Et encore ?

Réponse. — Ils pensent qu'il sait tout, voit tout, possède tout et est partout.

3. *Demande.* — Que pense-t-on de ses qualités ?

Réponse. — Qu'il est juste et saint.

4. *Demande.* — Quoi encore ?

Réponse. — Qu'il est un Dieu d'amour.

5. *Demande.* — L'a-t-on toujours considéré comme un Dieu d'amour ?

Réponse. — Non. Dieu devient meilleur à mesure que l'homme améliore son intelligence et sa moralité.

6. *Demande.* — Expliquez votre pensée.

Réponse. — Le dieu des sauvages était un sauvage et un bandit; le dieu de Job, chef arabe, était un des-

pote oriental; le dieu des Juifs était un homme de guerre et de vengeance; et le dieu de bien des chrétiens est un être qui punit les erreurs de cette courte vie par des tortures sans fin. (1)

7. *Demande.* — Quelles sont les autres idées relatives à Dieu?

Réponse. — Qu'il prend un intérêt profond à ce que nous pensons, disons et faisons.

8. *Demande.* — Et pourquoi?

Réponse. — Pour nous récompenser de ce qui lui cause du plaisir et nous punir de ce qui l'offense.

9. *Demande.* — Sous quel nom Dieu est-il connu?

Réponse. — Sous des noms différents, selon les pays. Les Grecs l'appelaient Zeus; les Romains, Jupiter; les Persans, Ormuz; les Hindous, Brahma; les Juifs et Chrétiens, Jéhovah ou Elohim; les Mahométans, Allah.

10. *Demande.* — Quels autres noms les hommes ont-ils donnés à Dieu?

Réponse. — « L'Être Suprême », « l'Infini », « la Cause première », « l'Ame suprême », « l'Énergie éternelle », « l'Univers », « la Nature », « l'Esprit », « l'Ordre », etc.

---

(1) Bien que la croyance en des châtiments éternels soit encore professée par les chrétiens pratiquants, il est difficile de trouver une personne de nos jours qui agisse comme si elle croyait réellement à une doctrine aussi horrible. Abraham Lincoln disait que si cette doctrine était vraie, personne ne devrait prendre le temps de faire rien autre dans cette vie que de prier à genoux depuis le berceau jusqu'à la tombe.

11. *Demande.* — Mais quand les gens disent « Dieu », n'attachent-ils pas tous le même sens à ce mot ?

Réponse. — Pas exactement, car les uns ont en vue une personne; les autres, une idée, une loi; ou la force inconnue ou inconnaissable qui trouve son expression dans le monde phénoménal; pour d'autres, enfin, Dieu est « le tout » ou le *Point de confluence* des forces de la matière et de l'esprit. (1)

12. *Demande.* — Les gens ont-ils toujours cru en un Dieu ?

Réponse. — Sous une forme ou une autre, la majorité des gens a toujours cru à un dieu ou à des dieux.

13. *Demande.* — A-t-il existé plus d'un dieu ?

Réponse. — Dans l'opinion populaire, oui.

14. *Demande.* — Comment nomme-t-on les gens qui croient en plus d'un dieu?

Réponse. — Des *polythéistes;* tandis que ceux qui croient en un seul dieu s'appellent *monothéistes.*

15. *Demande.* — Nommez quelques-uns des peuples polythéistes qui ont existé dans le monde.

Réponse. — Les Égyptiens, les Hindous, les Grecs et les Romains.

16. *Demande.* — Quels furent les peuples monothéistes ?

Réponse. — Les Juifs, les Chrétiens (2) et les Mahométans.

---

(1) Cf. au chapitre sur la Prière la discussion relative à la personnalité de Dieu.

(2) Doit-on exclure les Chrétiens de cette liste à cause de leur croyance en la Trinité ?

17. *Demande.* — Ces peuples ont-ils toujours cru en un seul Dieu ?

Réponse. — Non. Le polythéisme a été la religion primitive de toutes les nations. (1)

18. *Demande.* — Quels étaient les dieux des polythéistes ?

Réponse. — Le soleil, la lune, les esprits invisibles, les ombres, les géants, les fées et les génies, les animaux, arbres, montagnes, rochers, les rivières, — tout, pour ainsi dire.

19. *Demande.* — Comment savez-vous que ces objets étaient regardés comme des dieux ?

Réponse. — Parce qu'on leur adressait des prières, on leur bâtissait des églises ou des temples, on façonnait des images et des idoles qui les représentaient, et on leur offrait des sacrifices.

20. *Demande.* — Considérait-on tous ces dieux comme d'égale importance ?

Réponse. — La minorité intelligente considérait ces dieux multiples comme les serviteurs ou les symboles du dieu unique qui les dominait tous.

21. *Demande.* — Et les ignorants ?

Réponse. — Ils croyaient que quelques-uns de ces dieux étaient plus puissants, plus obligeants, plus beaux et plus savants que d'autres.

---

(1) La prétention que l'Unité de Dieu a été divinement révélée aux Juifs n'est pas justifiée par les faits. Les récits de l'Ancien Testament montrent clairement que les Juifs croyaient en d'autres dieux et que leur dieu était jaloux de ceux-là.

22. *Demande.* — Quelle est l'origine de la croyance en des dieux ?

Réponse. — Cette question a donné lieu à plusieurs théories.

23. *Demande.* — Mentionnez-en quelques-unes.

Réponse. — On rencontre d'abord celle-ci que l'ignorance a conduit les peuples primitifs, qui ressemblaient beaucoup à des enfants, à *craindre* ce qu'ils ne comprenaient pas, et à attribuer ce qu'ils *craignaient* à l'action d'êtres invisibles, constitués d'après le même modèle qu'eux-mêmes mais à une échelle beaucoup plus grande. Une seconde théorie est que le sentiment de la faiblesse des hommes et de leur sujétion est responsable de la croyance dans des êtres plus puissants qu'eux-mêmes. En troisième lieu, d'après une autre théorie, l'homme, qui est un être sociable par sa nature, sent la nécessité d'entrer en relation avec les forces invisibles qui l'entourent, et c'est dans ce but qu'il les personnifie. Enfin la quatrième théorie est que la mort est la cause principale de la croyance dans des dieux.

24. *Demande.* — De quelle manière ?

Réponse. — Il est dit que si nous pouvions vivre sur cette terre pour toujours, nous passerions notre chemin sans imaginer l'existence d'êtres surnaturels. C'est la certitude que nous mourrons qui nous fait croire à une autre vie, et à des êtres qui gouvernent la vie et la mort. Les animaux n'ont pas de dieux parce qu'ils n'ont pas connaissance de leur mortalité.

25. *Demande.* — Le nombre des dieux est-il en croissance ?

Réponse. — Il est en décroissance.

26. *Demande.* — Pourquoi ?

Réponse. — A mesure que les hommes avancent en connaissance et en puissance ils se sentent de plus en plus capables de prendre soin d'eux-mêmes.

27. *Demande.* — Les peuples instruits ont-ils moins de dieux que les peuples ignorants ?

Réponse. — Oui. La croyance en plusieurs dieux ne persiste que dans les pays les moins civilisés.

28. *Demande.* — Et la croyance en un seul dieu ?

Réponse. — Elle est encore très répandue.

29. *Demande.* — Existe-t-il des gens qui ne croient pas en un dieu ?

Réponse. — Il en existe.

30. *Demande.* — Pourquoi n'y croient-ils pas ?

Réponse. — Ils disent qu'un être tel qu'il est conçu par la croyance populaire est en dehors de la sphère de notre connaissance.

31. *Demande.* — L'existence d'un dieu ne peut-elle être démontrée ?

Réponse. — Certains pensent qu'elle peut l'être et d'autres qu'elle ne le peut pas. (1)

32. *Demande.* — Présentez quelques-uns des principaux arguments pour l'existence de Dieu ?

Réponse. — Le premier est basé sur la loi de causalité.

---

(1) Consulter la *Critique* de Kant, *l'Idée de Dieu dans la critique contemporaine,* de Caro, et *l'Irréligion de l'avenir,* de Guyau.

33. *Demande.* — Qu'est-ce que cela ?

Réponse. — Tout effet ou être doit avoir une cause. L'univers est un être, donc l'univers a une cause qui est Dieu.

34. *Demande.* — N'est-ce pas un argument très fort ?

Réponse. — Il est très fort, mais il n'est pas décisif.

35. *Demande.* — Pourquoi pas ?

Réponse. — Si tout être doit avoir une cause, Dieu, qui est un être, doit avoir une cause aussi.

36. *Demande.* — Mais Dieu ne pourrait-il exister de toute éternité ?

Réponse. — S'il pouvait exister sans cause, alors l'argument qu'il n'y a pas d'être sans cause devient sans valeur.

37. *Demande.* — Et encore ?

Réponse. — Si Dieu a pu exister depuis le commencement sans cause, l'univers a pu exister de même.

38. *Demande.* — Qu'adviendrait-il si nous admettions que Dieu aussi a eu une cause ?

Réponse. — Alors nous demanderions à connaître la cause de cette cause, construisant une chaîne éternelle sans commencement ni fin. (1)

39. *Demande.* — Quel est l'argument suivant ?

Réponse. — L'argument de la perfection.

---

(1) Voir le chapitre sur Kant dans l'*Histoire de la philosophie*, de George Henry Lewes.

40. *Demande.* — Expliquez ceci.

Réponse. — Il est dit que, bien que nous soyons des êtres imparfaits, néanmoins nous portons dans nos esprits, comme dans un miroir, l'idée ou l'image d'un être parfait.

41. *Demande.* — Quelle est la conclusion ?

Réponse. — Que cette réflexion d'un être parfait dans le miroir de l'esprit prouve l'existence d'un tel être, qui est — Dieu. (1)

42. *Demande.* — Expliquez davantage.

Réponse. — Si nous avons dans nos esprits l'image d'un être parfait, cet être doit aussi posséder l'existence, car, si elle lui manquait, il ne serait pas parfait.

43. *Demande.* — Que s'ensuit-il ?

Réponse. — Il s'ensuit que notre idée de Dieu prouve que Dieu existe, car s'il n'existait pas un tel être, nous n'aurions pas pu penser à lui comme existant.

44. *Demande.* — Quelle est la valeur de cet argument ?

Réponse. — Il n'est pas considéré comme aussi fort que le précédent.

45. *Demande.* — Pourquoi ?

Réponse. — La perfection est une *qualité,* l'existence est une *condition* et l'argument confond l'une avec l'autre. Nous pouvons avoir dans nos esprits par exemple l'image ou le rêve d'une cité parfaite cachée

---

(1) Ceci est le célèbre argument de Descartes, qui, avec de légères modifications, a été présenté aussi par Malebranche, Leibnitz, Reid, et bien d'autres.

dans le sein de l'Océan ou flottant dans les nuages, sans qu'il existe aucune cité de ce genre pour correspondre au tableau qui est dans notre esprit.

46. *Demande.* — Donnez un autre exemple.

Réponse. — Pendant bien des siècles on a nourri l'idée que la Terre était plate, cependant cette idée logée dans les esprits de ce temps-là n'était pas la réflexion de la Terre, car une Terre plate n'a jamais existé.

47. *Demande.* — Les êtres parfaitement bons ou parfaitement mauvais n'existent-ils que dans nos esprits ?

Réponse. — En effet.

48. *Demande.* — Quel est l'argument suivant ?

Réponse. — On l'appelle l'argument du plan de l'univers. (1)

49. *Demande.* — Qu'est-ce là ?

Réponse. — De même qu'une montre dont les mécanismes sont combinés pour sonner l'heure prouve indubitablement l'existence d'un horloger, le monde, par ses rouages plus merveilleux encore, prouve l'existence d'un organisateur.

50. *Demande.* — Quelle est la valeur de cet argument ?

Réponse. — Une montre et l'univers ne sont pas comparables. Il n'est pas aussi facile d'être d'accord sur le but en vue duquel le monde fut fait que de dire pourquoi une montre a été faite.

---

(1) Paley et l'évêque Butler ont été les grands avocats de cet argument.

51. *Demande.* — Ne reconnaît-on pas un plan dans la nature avec autant d'évidence que dans une montre ?

Réponse. — Si cela était, il n'y aurait pas de mystères et nous saurions toutes choses.

52. *Demande.* — Voulez-vous dire que nous ne comprenons pas le monde aussi clairement que nous comprenons une montre ?

Réponse. — Oui, et que par conséquent nous ne pouvons pas en donner une explication aussi satisfaisante que dans le cas de la montre.

53. *Demande.* — Que peut-on dire encore contre cet argument ?

Réponse. — Qu'une montre prouve seulement l'existence d'un horloger et non celle d'un être qui a créé les matériaux dont la montre est faite.

54. *Demande.* — Et alors ?

Réponse. — Même en admettant un confectionneur du monde nous aurions encore à prouver un créateur du monde.

55. *Demande.* — En présence de ces difficultés, quelle doit être l'attitude convenable de l'esprit envers cette question ?

Réponse. — Celle de l'investigation sincère. Nous ne devons être ni dogmatiques ni cavaliers mais continuer à chercher la lumière.

56. *Demande.* — Quelle est la signification propre à donner au mot « Dieu » ?

Réponse. — Il doit représenter les plus hauts idéals d'une nation. Tout bien en lequel nous croyons de tout

notre cœur et dont nous cherchons la possession avec toute notre volonté, celui-là est notre Dieu.

57. *Demande.* — Doit-on conclure que les dieux de certaines personnes sont meilleurs et plus nobles que d'autres ?

Réponse. — Sans aucun doute ; chaque homme est la mesure de son propre Idéal ou Dieu.

58. *Demande.* — Expliquez-vous davantage.

Réponse. — De même que nous voyons autant et aussi loin que le permet la structure de nos yeux, ainsi nous ne pouvons penser et désirer que d'après l'ouverture de notre esprit.

59. *Demande.* — Qui alors a fait Dieu ?

Réponse. — Chaque homme fait son propre Dieu. (1)

---

(1) On peut aussi à bon droit parler de Dieu comme représentant la constitution de l'Univers ; cependant même alors elle ou il ne serait pour nous ni plus ni moins qu'une image dans notre esprit. C'est seulement avec un Dieu subjectif que nous pouvons avoir des relations quelconques.

CHAPITRE V

La Terre

1. *Demande.* — Quel est l'âge de la Terre?

Réponse. — L'âge de la Terre se compte par millions d'années.

2. *Demande.* — A-t-elle toujours été habitée?

Réponse. — Pendant longtemps la Terre a été trop chaude pour permettre la vie. (1)

3. *Demande.* — Quelle est l'origine du monde?

Réponse. — Les savants nous disent que le monde fut jadis un nuage de feu errant dont l'excessive chaleur empêchait les molécules ou particules de se réunir.

4. *Demande.* — Qu'est-il arrivé alors?

Réponse. — Dans le cours de longs siècles la chaleur diminua, permettant ainsi aux atomes de se condenser.

5. *Demande.* — Quel fut le résultat de cette concentration d'atomes?

Réponse. — Le Soleil fut formé, vaste sphère de feu qui, dans ses mouvements de rotation et de révolution,

---

(1) Cf. Clifford, *Virchow on the Teachings of science;* Winwood Reade, *Martyrdom of man.*

lança des fragments qui devinrent des mondes. La Terre est un de ceux-là.

6. *Demande.* — Comment la vie commença-t-elle sur la Terre? (1)

Réponse. — A mesure que la Terre, — qui est comme une bulle au milieu d'un Niagara de mondes, — devint plus froide, elle se rétrécit et se contracta, et se sépara en terre et en eau.

7. *Demande.* — Et alors?

Réponse. — Au cours de ce refroidissement, l'atmosphère épaisse et fumeuse qui l'avait enveloppée jusqu'alors disparut, laissant les rayons du Soleil pénétrer jusqu'à elle.

8. *Demande.* — Qu'arriva-t-il?

Réponse. — « La Terre se peupla de jeunesse. » (2)

9. *Demande.* — Sous quelle forme la vie apparut-elle d'abord?

Réponse. — Sous la forme de taches qui flottaient à la surface des eaux et qui se multipliaient.

10. *Demande.* — Comment appelle-t-on ces taches?

Réponse. — En langage scientifique on les appelle des plantes embryonnaires.

11. *Demande.* — Quelle fut la forme suivante de la vie?

Réponse. — Il apparut alors d'autres taches qui vivaient aux dépens des premières; celles-ci possédaient

---

(1) *Tyndall's Belfast lectures,* 1874; *Revue d'anthropologie : Philosophie zoologique* (Lamarck); *The Origin of species* (Charles Darwin, 1859); *The Physical basis of life* (Huxley).

(2) Winwood Reade.

une organisation plus compliquée et on les appelle des animaux embryonnaires.

12. *Demande.* — Ces taches vivantes étaient-elles les ancêtres de l'homme?

Réponse. — Oui. L'histoire de notre race commence avec elles.

13. *Demande.* — Êtes-vous certain de m'avoir exposé la véritable histoire de la Terre?

Réponse. — Non. Ce n'est qu'une hypothèse ou supposition.

14. *Demande.* — A-t-elle une valeur quelconque?

Réponse. — Elle a une grande valeur, car ce n'est pas une supposition faite au hasard, mais le résultat des patientes recherches des plus grands savants du monde.

15. *Demande.* — Comment s'appelle cette hypothèse?

Réponse. — La théorie de l'évolution.

16. *Demande.* — A-t-on proposé d'autres théories sur ce sujet?

Réponse. — On a aussi proposé la théorie de la création.

17. *Demande.* — Quelle est la plus ancienne?

Réponse. — La légende de la création.

18. *Demande.* — Qu'est-ce que cela?

Réponse. — D'après cette théorie, les cieux et la Terre et tout ce qu'ils contiennent ont été créés dans l'espace de six jours, par « la parole de Dieu ».

19. *Demande.* — Quelqu'un était-il présent quand Dieu a créé les cieux et la Terre?

Réponse. — C'était impossible.

20. *Demande.* — Sur l'autorité de qui, alors, est basée cette assertion?

Réponse. — Sur l'autorité d'hommes qui n'étaient pas eux-mêmes témoins oculaires.

21. *Demande.* — Pourquoi accepte-t-on leur parole?

Réponse. — On prétend que Dieu leur a dit comment il a fait le monde.

22. *Demande.* — Et comment le savons-nous?

Réponse. — Ce sont ces hommes eux-mêmes qui le disent.

23. *Demande.* — Attend-on que nous acceptions leur parole sur leur seule autorité?

Réponse. — C'est la seule preuve qu'ils offrent.

24. *Demande.* — La théorie de la création, par conséquent, est une supposition aussi?

Réponse. — En effet.

25. *Demande.* — Des deux laquelle devons-nous préférer?

Réponse. — Celle qui se recommande aux esprits les plus éclairés et qui explique le mieux les faits connus.

26. *Demande.* — En acceptant l'une ou l'autre théorie, acceptons-nous par cela même d'être enchaînés à elle pour toujours?

Réponse. — Non! Nous nous réservons la liberté de la changer pour adopter une théorie meilleure si jamais nous pouvons le faire.

27. *Demande.* — Quel est l'auteur de la théorie de l'Évolution ?

Réponse. — Charles Darwin est l'homme dont le nom, plus qu'aucun autre, est associé à la théorie de l'Évolution.

28. *Demande.* — Quel est l'auteur de la légende de la création ?

Réponse. — Moïse est peut-être l'autorité qui est citée le plus souvent à ce sujet.

29. *Demande.* — Veuillez comparer ces deux hommes.

Réponse. — Darwin était un chercheur et un savant qui a passé toute sa vie à interroger la nature ; Moïse n'était pas un savant, il n'a fait aucune recherche personnelle, et il a accepté les idées sur l'origine de la Terre qui étaient courantes dans ces temps reculés.

30. *Demande.* — Comment distingue-t-on les idées de Darwin de celles de Moïse ?

Réponse. — Les idées de Darwin s'appellent science ; celles de Moïse, théologie. (1)

31. *Demande.* — Quel rang occupe Moïse par rapport aux savants modernes ?

Réponse. — Comme savant il n'occupe aucun rang.

32. *Demande.* — Convient-il de signaler les erreurs d'un homme considéré comme infaillible ?

Réponse. — S'il commet des erreurs, oui.

---

(1) Moïse lui-même, en essayant d'expliquer le monde, a obéi à une impulsion scientifique, — son histoire de la création étant la meilleure solution qu'il pût imaginer. Mais la science de Moïse est devenue la théologie des Eglises.

33. *Demande.* — A-t-on jamais employé une violence quelconque pour propager les idées de Darwin ?

Réponse. — Non.

34. *Demande.* — Et pour propager celles de Moïse?

Réponse. — Oui. Des hommes ont été mis à mort par le fer et par le feu.

35. *Demande.* — Lesquelles de ces idées ont pris le dessus aujourd'hui ?

Réponse. — Celles de Darwin.

36. *Demande.* — Quelle est la signification de ce fait ?

Réponse. — Que l'erreur ne peut être maintenue par force, et qu'aucun miracle inscrit dans les calendriers ou dans les bibles du monde ne peut empêcher le triomphe de la vérité. (1)

---

(1) Le mahométanisme est aujourd'hui la religion de près de 200 millions d'hommes ; mais nous devons penser à l'effusion de sang, aux longues périodes de persécution, et aux grandes sommes d'argent qui ont été nécessaires pour perpétuer l'Islam. On peut en dire autant du christianisme ; il a coûté deux mille ans de guerre, de persécution, d'inquisition, et des océans de vies humaines et d'argent. Mais tournons nos yeux vers cet autre tableau : Il y a peu d'années, quelques savants, parmi lesquels au premier rang Charles Darwin, ont annoncé une nouvelle doctrine, — la doctrine d'Evolution, qui était aussi nouvelle, aussi radicale, aussi révolutionnaire que le mahométanisme ou le christianisme, et cependant elle a surmonté l'opposition la plus déterminée et la plus fanatique, et elle est, à l'heure actuelle, acceptée et enseignée dans le monde entier. Et pourtant, pour achever ce stupéfiant triomphe, il a suffi d'un demi-siècle de temps, sans le moindre soupçon de persécution, sans seulement roussir un cheveu d'un seul être humain. Peut-on imaginer un plus grand hommage à la puissance de la vérité ? Dans le cours de quelques années la science a établi un empire plus grand que ne l'ont pu faire toutes les Bibles du monde, malgré les mers de sang dont elles ont couvert la terre pendant des milliers d'années.

CHAPITRE VI

L'homme

1. *Demande.* — Qu'est-ce que l'homme ? (1)
Réponse. — Un animal doué de raison.

2. *Demande.* — A quelle époque remonte l'homme ?
Réponse. — A des centaines de mille ans en arrière.

3. *Demande.* — Quels sont ses ancêtres ?
Réponse. — Les mammifères. (2)

4. *Demande.* — Comment le savez-vous ?
Réponse. — Dans la composition, la structure, et les fonctions de ses organes, l'homme est exactement conforme aux animaux.

5. *Demande.* — Veuillez spécifier quelques points de ressemblance entre l'homme et les animaux.
Réponse. — L'homme n'a pas un muscle, pas un os et pas un organe dont le correspondant ne se retrouve chez les animaux.

---

(1) Cf. *Natural history of man* de Pichard ; *Man's place in nature* du professeur Huxley ; *Descent of man* de Charles Darwin ; *Unité de l'espèce humaine,* de Quatrefages, Paris, 1861 ; *Early history of man,* de Tylor ; *Antiquity of man,* de Lubbock.

(2) La plus haute classe des vertébrés, — tous les animaux qui nourrissent leurs petits de leur lait.

6. *Demande.* — Quoi encore ?

Réponse. — Ils sont composés des mêmes matériaux, possèdent les mêmes parties physiques, et sont sujets aux mêmes lois de vie et de mort.

7. *Demande.* — L'homme diffère-t-il en rien des animaux ?

Réponse. — Intellectuellement et moralement l'homme est supérieur à tous les animaux.

8. *Demande.* — En quelle autre manière diffèrent-ils ?

Réponse. — L'animal recherche seulement la satisfaction de ses appétits ; l'homme poursuit la réalisation de ses idéals.

9. *Demande.* — Quoi encore ?

Réponse. — L'homme vit et travaille pour l'avenir, pour la postérité, pour ses semblables non encore nés ; l'animal ne montre aucun sentiment de l'avenir.

10. *Demande.* — Quelle est la position de l'homme par rapport à l'animal ?

Réponse. — L'homme descend de l'animal ou plutôt s'est élevé hors de l'animalité. (1)

11. *Demande.* — Quelle est la plus forte preuve que l'homme s'est élevé hors de l'animalité ?

Réponse. — Ce fait que l'embryon humain, avant la

---

(1) « L'abîme qui, grâce à l'ignorance de l'homme, a été jeté entre lui et le monde des animaux, cet abîme n'existe pas. » — Docteur G.-L. Duprat, professeur de l'Université de Lyon, France.

naissance, traverse des phases de développement où il a des ouïes comme un poisson, une queue, de longs orteils, un corps couvert de poils, et un cerveau pareil à celui du singe.

12. *Demande.* — Quelle est la signification de ces faits ?

Réponse. — Que l'homme à travers sa longue histoire s'est élevé à travers toutes ces formes jusqu'à son état actuel.

13. *Demande.* — Voulez-vous dire qu'il fut un temps où l'homme était un animal pareil à l'un de ceux qui nous sont connus aujourd'hui ?

Réponse. — Pendant bien, bien des années il a été pareil au singe, au gorille, au chimpanzé ou à l'orang-outang.

14. *Demande.* — Il y a combien de temps de cela ?

Réponse. — Il est difficile de le dire, mais il s'agit probablement de centaines de mille ans.

15. *Demande.* — L'homme n'a pas été créé séparément, alors ?

Réponse. — Non. Il s'est élevé lentement en partant des formes inférieures de la vie.

16. *Demande.* — Y eut-il jamais un témoin oculaire de l'évolution d'un animal en homme ?

Réponse. — Non. La nature travaille en secret. Des animaux inférieurs à l'homme le passage s'est fait par des gradations douces, lentes, imperceptibles, comme une vue de projection se fond dans la suivante.

17. *Demande.* — Cette croissance ou ce développements sont-ils limités à son corps ?

Réponse. — Son esprit ou sa raison sont juste autant que son corps les résultats d'une évolution.

18. *Demande.* — Pourquoi tous les animaux ne se développent-ils pas de façon à devenir des hommes ?

Réponse. — Pour la même raison que toutes les tribus sauvages ne sont pas devenues des peuples civilisés.

19. *Demande.* — Quelle est cette raison ?

Réponse. — Les conditions défavorables.

20. *Demande.* — Veuillez expliquer ceci.

Réponse. — Le progrès résulte de la nécessité. Animaux et sauvages restent stationnaires aussi longtemps qu'ils peuvent se maintenir à l'aise. Ils n'inventent et ne développent de nouvelles ressources que quand ils sont forcés ou menacés par le danger et la mort.

21. *Demande.* — Veuillez vous expliquer davantage.

Réponse. — L'homme et les animaux sont l'expression des conditions dans lesquelles ils vivent. Quand celles-ci changent, hommes et animaux changent avec elles.

22. *Demande.* — Quelle circonstance a contribué plus qu'aucune autre au développement de l'homme ?

Réponse. — La lutte pour la vie.

23. *Demande.* — Existe-t-il d'autres opinions sur la genèse de l'homme ?

Réponse. — Oui. Un grand nombre de gens croient

encore qu'il fut créé par Dieu, d'une seule pièce et parfait, il y a quelque six mille ans. (1)

24. *Demande.* — Que veut-on dire par « créé parfait » ?
Réponse. — Fait à l'image de Dieu.

25. *Demande.* — Prétend-on qu'il fut un temps où l'homme était aussi parfait que Dieu ?
Réponse. — Je ne le pense pas.

26. *Demande.* — Alors il était imparfait, par comparaison avec Dieu ?
Réponse. — Oui.

27. *Demande.* — Pourquoi dit-on alors que l'homme fut créé parfait ?
Réponse. — J'imagine qu'on veut dire aussi parfait qu'un homme pût jamais espérer d'être.

28. *Demande.* — Pourquoi n'est-il plus parfait maintenant ?
Réponse. — On raconte qu'il déchut de sa perfection par un acte de désobéissance contre son créateur.

29. *Demande.* — Comment un homme parfait put-il commettre un crime ?
Réponse. — On dit que le créateur l'a permis pour sa propre gloire.

---

(1) L'Association américaine pour l'avancement des sciences, par un vote presque unanime, a déclaré « qu'Adam et Eve étaient des mythes ». — *Procès-verbaux in extenso de l'Association, 29 août 1901.* — Nonobstant l'unanimité des hommes de science sur ce point, à travers toute la terre, le clergé persiste à continuer le tralala de ses phrases creuses sur le premier homme, etc. Le clergé peut-il ignorer les faits et gestes des hommes de science ?

30. *Demande.* — Alors il a obéi à Dieu au lieu de lui désobéir ?

Réponse. — Oui, s'il a aidé à réaliser les éternels desseins de Dieu.

31. *Demande.* — Quelles furent les conséquences de la chute de l'homme ?

Réponse. — Le péché, la souffrance et la mort pour toute l'humanité.

32. *Demande.* — Le mal n'existait-il pas dans le monde avant la chute de l'homme ?

Réponse. — Il existait, d'après la science ; et aussi d'après la Bible, puisqu'on dit que Satan a tenté Adam. (1)

33. *Demande.* — Quelle est la croyance populaire au sujet de Satan ?

Réponse. — Qu'il est le grand ennemi de Dieu et de l'homme.

34. *Demande.* — Quoi encore ?

Réponse. — Qu'il est aussi puissant pour le mal que Dieu pour le bien.

35. *Demande.* — A quelle époque remonte le diable ?

Réponse. — Il est presque aussi vieux que Dieu dans la croyance populaire.

36. *Demande.* — Comment peut s'expliquer la croyance en un diable ?

Réponse. — L'humanité, dans son enfance, en es-

---

(1) Comme Satan et l'Enfer existaient avant Adam, l'homme ne peut pas être rendu responsable de l'introduction du mal dans l'univers.

sayant de se rendre compte de l'existence de la lumière et des ténèbres, de la vie et de la mort, de l'amour et de la haine, a accepté la solution la plus simple, celle qui supposait l'existence de deux êtres, l'un bon et l'autre méchant, gouvernant le monde.

37. *Demande.* — Le diable est-il aussi savant que Dieu ?

Réponse. — Non, mais il passe pour être très rusé.

38. *Demande.* — Quel serait le but de son existence ?

Réponse. — De tenter et de ruiner les hommes, et de gâter l'ouvrage de Dieu.

39. *Demande.* — Qui est responsable de son existence ?

Réponse. — La croyance commune est qu'il fut jadis comme le premier homme un être parfait, un archange, qui désirant être dieu lui-même, fut mis à la porte du ciel.

40. *Demande.* — Pourquoi Dieu ne détruit-il pas le diable ?

Réponse. — Pour la même raison qui l'aurait décidé à permettre la chute de l'homme.

41. *Demande.* — Quelle est-elle ?

Réponse. — Sa propre gloire.

42. *Demande.* — Existera-t-il toujours un diable et un enfer ?

Réponse. — D'après beaucoup de personnes, oui.

43. *Demande.* — Pourquoi les gens croient-ils à de telles histoires sur le diable, etc... ?

Réponse. — Parce que leurs père et mère y ont cru.

44. *Demande.* — Que pensez-vous de telles croyances ?

Réponse. — Les opinions et les croyances des gens sur des sujets qu'ils n'ont pas étudiés attentivement sont de peu de valeur.

45. *Demande.* — Quels sont les effets de la croyance au diable ?

Réponse. — Elle rend les hommes superstitieux, mélancoliques, poltrons et cruels.

46. *Demande.* — Comment peut-on déraciner la croyance en un diable ?

Réponse. — En éclairant les esprits.

47. *Demande.* — Que devons-nous redouter par dessus tout au monde ?

Réponse. — La peur.

48. *Demande.* — Pourquoi ?

Réponse. — Parce qu'elle paralyse à la fois notre esprit et notre corps, et par là nous retire la capacité de nous défendre nous-mêmes ; et quand nous ne pouvons nous défendre nous-mêmes, nous devenons le jouet des fantômes de la politique et de la religion.

CHAPITRE VII

Jésus

1. *Demande.* — Quelle est la croyance dominante relativement à Jésus ?

Réponse. — Qu'il était un Dieu et un fils de Dieu.

2. *Demande.* — Quoi encore ?

Réponse. — Qu'il était aussi un homme comme nous-mêmes.

3. *Demande.* — Était-il donc à la fois dieu et homme ?

Réponse. — Telle est bien la croyance populaire.

4. *Demande.* — Quelles sont les preuves de sa divinité ?

Réponse. — Il est dit qu'il fut conçu du Saint Esprit ; qu'il était sans péché ; qu'il faisait des miracles, et qu'il se proclamait lui-même l'égal de Dieu.

5. *Demande.* — Quelle est la valeur de ces assertions ?

Réponse. — On ne peut les admettre comme certaines.

6. *Demande.* — Pourquoi pas ?

Réponse. — En ce qui concerne l'Immaculée Conception, nous pouvons dire que de Jésus en tant que « miracle » nous ne pouvons avoir aucune opinion, quelle qu'elle soit.

7. *Demande.* — Mais pourrait-on empêcher les gens de croire à sa naissance miraculeuse ?

Réponse. — Non ; parce que les gens forment généralement leur croyance sans s'inquiéter aucunement de l'évidence.

8. *Demande.* — Comment appelle-t-on une telle croyance ?

Réponse. — La crédulité.

9. *Demande.* — Comment les gens instruits diffèrent-ils du vulgaire à cet égard ?

Réponse. — Ils proportionnent leur croyance à l'évidence.

10. *Demande.* — Qu'y a-t-il à dire des miracles de Jésus ?

Réponse. — Comme nous n'avons vu par nous-mêmes aucun de ces miracles, ils ne peuvent avoir le même poids pour nous que pour ceux qui en ont été censément les témoins oculaires.

11. *Demande.* — Continuez votre argument.

Réponse. — Et comme un petit nombre seulement parmi ceux qui ont vu les miracles les ont considérés comme probants, — car beaucoup hésitaient et demandaient plus de signes, — nous, qui ne les avons pas vus du tout, nous avons le droit de traiter l'élément mira-

culeux dans la vie de Jésus comme nous le traitons dans les vies de Buddha, de Moïse et de Mahomet.

12. *Demande.* — Expliquez-vous davantage.

Réponse. — Sans entrer dans la discussion des miracles en général, on peut dire que, en tant qu'ils sont un appel aux sens de ceux qui peuvent avoir été présents, il reste à établir, en premier lieu, que leurs sens ne les ont pas trompés, et en second lieu que leur témoignage est infaillible, avant que nous puissions les accepter comme des témoins.

13. *Demande.* — Nous n'avons, par conséquent, que des affirmations humaines relativement aux miracles faits par Jésus ?

Réponse. — Rien d'autre.

14. *Demande.* — Si un homme, affirmant être dieu, ressuscitait les morts en *notre* présence, cela prouverait-il la vérité de son assertion ?

Réponse. — Certainement non.

15. *Demande.* — Pourquoi ?

Réponse. — Parce que, même s'il créait en plus un nouveau monde en notre présence, il ferait seulement un certain nombre de choses que nous ne pourrions faire nous-mêmes. Parce qu'un homme peut ressusciter les morts, etc., il n'en suit pas qu'il puisse faire n'importe quoi. (1)

---

(1) Voir le chapitre I, *Raison et Révélation.* Une règle sûre en ces matières est de toujours préférer le moins merveilleux au plus merveilleux : il est plus probable que les hommes qui ont rapporté les miracles de Jésus se sont trompés, comme on l'admet pour ceux qui ont rapporté les miracles de Mahomet, qu'il n'est probable que les morts, par exemple, se sont levés de leur tombeau.

16. *Demande.* — Que faudrait-il qu'il fasse pour prouver qu'il est Dieu ?

Réponse. — *Tout.* Mais dans la nature des choses, aucun homme ne peut donner des preuves qu'il peut tout faire.

17. *Demande.* — Et par conséquent ?

Réponse. — Aucun homme ne peut prouver qu'il est un dieu.

18. *Demande.* — Quel est le plus fort argument contre les miracles comme preuve de la divinité ?

Réponse. — Le fait que des miracles furent aussi pratiqués par le diable et ses agents. (1)

19. *Demande.* — Jésus admettait-il que d'autres personnes que lui-même pouvaient faire des miracles ?

Réponse. — Oui, quand il dit : « Si je chasse les démons par Béelzébuth, par qui *vos fils les chassent-ils ?* »

20. *Demande.* — Fut-il jamais une religion qui n'ait pas revendiqué le pouvoir de faire des miracles ?

Réponse. — Nous n'en connaissons aucune.

21. *Demande.* — Que peut-on dire de l'assertion que Jésus était sans péché ?

Réponse. — « Et le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit », dit l'Évangéliste. Si Jésus devenait

---

(1) Des pouvoirs surnaturels sont attribués au diable et à ses anges dans toutes les écritures religieuses du monde : les Mages d'Egypte rivalisaient avec Moïse, et Simon le Magicien avec les Apôtres dans l'accomplissement des miracles.

meilleur en grandissant, il est impossible qu'il ait été parfait depuis sa naissance. (1)

22. *Demande.* — Parlez maintenant de Jésus-homme. — Quand naquit-il et où ?

Réponse. — Il naquit en Palestine, il y a deux mille ans environ.

23. *Demande.* — Les écrivains de cette époque parlent-ils de Jésus et de son œuvre ?

Réponse. — Il n'existe, à proprement parler, aucune mention importante de Jésus dans aucun écrit en dehors du Nouveau Testament. (2)

24. *Demande.* — Que signifie ce silence ?

Réponse. — Ou bien qu'il n'était pas un personnage assez important pour qu'on le mentionnât, ou qu'il était complètement inconnu des auteurs.

25. *Demande.* — Quelle est l'histoire que le Nouveau Testament raconte de lui ?

Réponse. — Qu'il fit nombre de bonnes et merveilleuses actions ; qu'il fut arrêté et jugé pour s'être appelé lui-même « Roi des Juifs » et « Fils de Dieu » ; qu'il fut condamné et crucifié et qu'il ressuscita d'entre les morts.

26. *Demande.* — Quoi encore ?

Réponse. — Qu'il se montra à ses disciples après sa résurrection, et qu'il monta au ciel sur les nuées.

---

(1) Voir chapitre VIII. — *Enseignements de Jésus.*

(2) Sénèque, Ovide, Epictète, Josèphe, Philon, Pline, Tacite, Juvénal et Quintilien vivaient à peu près à la même époque que Jésus et ses apôtres.

27. *Demande.* — Combien de temps Jésus a-t-il vécu sur la terre ?

Réponse. — Entre trente-trois et cinquante ans d'après la tradition et les Évangiles. (1)

28. *Demande.* — Sa carrière publique fut-elle longue ?

Réponse. — Non. Sa vie publique s'est étendue probablement sur un peu plus d'une année, bien que l'apôtre Jean semble lui assigner une durée de trois ans et demi.

29. *Demande.* — Jésus avait-il une famille ?

Réponse. — Il n'était pas marié.

30. *Demande.* — Avait-il des frères et des sœurs ?

Réponse. — Oui, il appartenait à une famille de nombreux enfants. (2)

31. *Demande.* — Tous les membres de sa famille crurent-ils en lui ?

Réponse. — Non, pas tous.

32. *Demande.* — Y eut-il des hommes avant ou depuis Jésus qui ont affirmé qu'ils venaient de Dieu et qu'ils faisaient des miracles ?

Réponse. — Il y en eut plusieurs. (3)

---

(1) Une tradition de l'Église primitive relatait que Jésus avait vécu jusqu'à près de cinquante ans.

(2) « N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous ? » — Marc, VI, 3.

(3) Plusieurs centaines d'années avant que Jésus fût né, Gautama, le Buddha, était adoré comme le Sans Péché. On racontait qu'il était né sans avoir eu de père, et qu'il faisait des miracles. Les mêmes choses ont été dites de Sérafis, d'Apollonius, et de bien d'autres. Les Chinois croient que Lao-Tseu, le fondateur d'une des religions de cet empire, est né à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, avec des cheveux gris, afin qu'il pût posséder la sagesse dès sa naissance.

33. *Demande.* — Eurent-ils eux aussi leurs fidèles ?

Réponse. — Oui, et leurs temples et leurs autels, et ils les ont encore aujourd'hui.

34. *Demande.* — Étaient-ils tous des imposteurs ?

Réponse. — Aucunement. La plupart croyaient sincèrement qu'ils étaient divinement choisis pour instruire ou pour diriger les peuples.

35. *Demande.* — Leur sincérité rend-elle vraies toutes les choses qu'ils ont enseignées ?

Réponse. — Non. La sincérité ne peut pas faire que l'enveloppe du grain de blé devienne le grain lui-même.

36. *Demande.* — Quels sentiments convient-il de garder vis-à-vis de ces anciens prophètes ?

Réponse. — Ceux de la reconnaissance de leurs services et d'une critique loyale de leurs erreurs.

CHAPITRE VIII

Les enseignements de Jésus

1. *Demande.* — Quelles étaient les idées de Jésus?

Réponse. — A peu près celles des gens de son temps et de son pays.

2. *Demande.* — A quelle nationalité appartenait Jésus?

Réponse. — C'était un Juif.

3. *Demande.* — Quelle était la condition politique des Juifs à cette époque?

Réponse. — Ils avaient été conquis par les Romains et étaient soumis à leur domination.

4. *Demande.* — Était-ce la première fois que les Juifs avaient perdu leur liberté?

Réponse. — Non. On peut dire qu'ils avaient passé la plus grande partie de leur existence dans l'esclavage et l'oppression, d'abord en Égypte, puis en Assyrie, et finalement sous les Perses et les Romains.

5. *Demande.* — Quel était leur état intellectuel?

Réponse. — En raison de la longue période d'oppression politique sous laquelle les Juifs vivaient, les arts,

les industries, les sciences, la littérature et la philosophie, étaient nécessairement négligés par eux.

6. *Demande.* — Par quoi les Juifs se distinguaient-ils ?

Réponse. — Par leur religion.

7. *Demande.* — Quel était le grand espoir que leur conservait cette religion ?

Réponse. — L'espoir d'un Messie, — un Christ, (1) — qui délivrerait les Juifs de la domination étrangère.

8. *Demande.* — Qu'est-ce que Jésus enseigna touchant cet espoir national ?

Réponse. — Il s'offrit lui-même comme le Messie des Juifs.

9. *Demande.* — Délivra-t-il les Juifs de leur joug étranger ?

Réponse. — Non. Les Juifs n'ont pas encore un gouvernement ni une patrie qui leur soit propre et ils continuent à être opprimés dans beaucoup de pays.

10. *Demande.* — Espèrent-ils encore dans un « Christ » ?

Réponse. — La plupart d'entre eux l'attendent, mais ceux qui sont instruits ont abandonné l'espoir d'un Messie et ont sagement adopté comme leur le pays où ils vivent.

11. *Demande.* — Quelles étaient les autres idées politiques de Jésus ?

Réponse. — Il croyait que tous les royaumes de la

---

(1) Le mot *christ* est *Christos*, un mot grec qui, — comme *messiah* en hébreu, — signifie « l'oint ».

terre appartenaient au diable, mais qu'un jour il serait lui-même reconnu comme le roi des rois. (1)

12. *Demande.* — Quelle était son attitude vis-à-vis de César ?

Réponse. — Il reconnaissait son autorité et recommandait aux autres de faire de même.

13. *Demande.* — Jésus a-t-il blâmé la guerre ?

Réponse. — Non ; du moins pas directement.

14. *Demande.* — Ou l'esclavage ?

Réponse. — Il a gardé le silence sur ce point.

15. *Demande.* — L'esclavage existait-il de son temps ?

Réponse. — L'esclavage de la pire espèce existait presque partout à cette époque.

16. *Demande.* — Que dit-il au sujet de la paix et de la bienveillance ?

Réponse. — Qu'il n'est pas venu « pour apporter la paix, mais l'épée ».

17. *Demande.* — Quoi encore ?

Réponse. — A ses disciples, il a dit : « Je vous donne ma paix. »

18. *Demande.* — Tous ceux qui s'intitulent chrétiens ont-ils vécu en paix l'un avec l'autre ?

Réponse. — Non. Bien des fois ils se sont fait la guerre et se sont persécutés l'un l'autre.

---

(1) Voir la tentation de Jésus dans le désert.

19. *Demande.* — Quels ont été les pires persécuteurs dans le monde ?

Réponse. — Sans aucun doute, ceux qui se sont intitulés chrétiens.

20. *Demande.* — Les enseignements de Jésus doivent-ils en être rendus responsables ?

Réponse. — Seulement en partie.

21. *Demande.* — Par exemple ?

Réponse. — Quand il dit que ceux qui ne croient pas en lui sont enfants du démon et seront damnés. (1)

22. *Demande.* — Jésus souhaitait-il d'obliger les gens à croire en lui ?

Réponse. — Non. Mais s'ils ne croyaient pas, ils devaient être punis sévèrement.

23. *Demande.* — Que firent ses sectateurs ?

Réponse. — Pour sauver les gens de cet affreux châtiment, ils les persécutèrent ou les obligèrent à devenir chrétiens.

---

(1) On trouvera ci-après quelques paroles de Jésus à ce sujet : — « Quant à mes ennemis qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, amenez-les ici et faites-les mourir en ma présence. » (Luc, XIX, 27.) — « Et partout où l'on ne vous recevra pas, et où l'on n'écoutera pas vos paroles... je vous dis en vérité que Sodome et Gomorrhe seront traitées moins rigoureusement au jour du jugement que cette ville-là. » (Matthieu, X, 14.) — « Et celui qui ne croit pas sera damné. » (Marc, XVI, 10.) — « Retirez-vous de moi, maudits ! et allez dans le feu éternel. » (Matthieu, XXV, 41.) — « Et s'il ne daigne pas écouter l'Eglise, regardez-le comme un païen et un péager. » (Matthieu, XVIII, 17.) — Lire aussi ce que Jésus aurait dit sur la branche qui doit être jetée au feu ; sur ceux qui refusent de le confesser devant les hommes ; et aussi les paroles : « Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus », etc...

24. *Demande.* — Définissez la persécution.

Réponse. — C'est une tentative en vue de soutenir une opinion par la violence.

25. *Demande.* — Expliquez davantage.

Réponse. — C'est un complot pour conquérir la raison sans l'éclairer. (1)

26. *Demande.* — La persécution a-t-elle jamais aidé la vérité ?

Réponse. — Jamais. Elle a seulement causé beaucoup de souffrance et soumis les gens à la tentation de commettre un parjure par crainte.

27. *Demande.* — Quelle leçon devons-nous tirer de là ?

Réponse. — Que la liberté et la fraternité valent mieux que la haine et la persécution. (2)

28. *Demande.* — Jésus croyait-il à la liberté de conscience ?

Réponse. — Aucun fondateur religieux affirmant son autorité divine n'y a jamais cru.

29. *Demande.* — De quels autres sujets Jésus parlait-il ?

Réponse. — Il parlait d'amour, de foi, de charité, de fraternité, de bonté, de justice, et d'oubli des injures.

---

(1) « La bouche d'où sortent de telles hérésies doit être fermée à coups de trique et non par des arguments. » — Extrait d'une lettre de saint Bernard au pape Innocent II. — Cf. *Abélard*, par de Rémusat et Jules Simon. — Voir aussi le chapitre sur les *Credo*.

(2) Voir la conclusion au chapitre sur la Terre.

30. *Demande.* — Quelle opinion a-t-on de ses enseignements sur ces sujets ?

Réponse. — Une très haute opinion.

31. *Demande.* — Quelles furent quelques-unes des plus belles paroles de Jésus ?

Réponse. — Sa parabole du bon Samaritain ; l'enfant prodigue ; le souci du berger pour ses brebis perdues ; les vierges sages et les vierges folles ; le semeur qui sortit pour semer son grain ; la veuve et son denier ; et son miséricordieux appel à ceux qui sont fatigués et lourdement chargés, de venir à lui pour trouver le repos.

32. *Demande.* — Quelle est la valeur de ces paroles de Jésus ?

Réponse. — Elles sont aussi exquises que des paroles humaines peuvent être.

33. *Demande.* — Arriva-t-il jamais à Jésus de dire ou de faire des choses que nous aurions tort d'imiter ?

Réponse. — Oui. Dans un moment de colère et d'impatience, il a « maudit » ses ennemis et les a invectivés. (1) Il employa la force matérielle (2) contre les changeurs ; il méprisait les lois de l'hygiène et de la propreté, et il détruisait la propriété du prochain.

---

(1) Luther excusait souvent sa véhémence en citant l'exemple de Jésus : « Que pensez-vous du Christ... quand il appelait les Juifs une génération adultère et perverse, une race de vipères, d'hypocrites et des enfants du démon ? Que pensez-vous de Paul, qui appelle les ennemis de l'Evangile des chiens et des séducteurs ? » — Luther. *Propos de table.*

(2) Voir l'histoire de son recours au fouet contre les marchands du Temple.

34. *Demande.* — Donnez des détails.

Réponse. — Dans ce temps-là, en Orient, les gens mangeaient avec leurs doigts, car on ne se servait ni de couteaux ni de fourchettes, et quand on demanda à Jésus pourquoi ses disciples ne se lavaient pas les mains avant de manger, il défendit cette habitude malpropre en disant que rien de ce qui entrait dans le corps venant du dehors ne pouvait causer de mal à personne. (1) C'est aussi la doctrine des Derviches, qui ne se lavent jamais.

35. *Demande.* — Est-il vrai que rien de ce qui entre dans le corps venant du dehors ne peut nous causer de dommage ?

Réponse. — Non. Les germes de maladies, les gaz putrides, les nourritures toxiques ou les substances médicamenteuses, les liqueurs qui causent l'ivresse, etc. nous endommagent fréquemment à la fois l'esprit et le corps.

36. *Demande.* — Quand Jésus détruisit-il des biens appartenant à son prochain ?

Réponse. — Quand il fit noyer un troupeau de deux mille pourceaux sans s'assurer au préalable le consentement de leur propriétaire. (2)

37. *Demande.* — Personne serait-il autorisé aujourd'hui à faire ce que Jésus fit dans cette occasion ?

Réponse. — Nos lois punissent des actes comme celui-là.

---

(1) Nul doute que les moines et anachorètes du Moyen-Age qui cultivaient la malpropreté comme une vertu ne se rappelassent cette célèbre parole de Jésus.

(2) Matthieu, VIII, 28-34.

38. *Demande.* — Mais si Jésus était Dieu, n'a-t-il pas eu le droit de faire ce qu'il voulait ?

Réponse. — Si c'est la réponse, alors il est absurde que nous ayons une opinion quelconque en ce qui le concerne. Si Jésus pouvait faire tout ce qui lui plaisait, sans égard pour le bien ou le mal, tels que nous les comprenons, alors nous n'avons aucun étalon auquel nous puissions même juger qu'il était bon. Nous ne pouvons pas respecter ou aimer quelqu'un qui est purement une énigme.

39. *Demande.* — Serait-il équitable de déduire de ce qui précède que Jésus était sévère et injuste?

Réponse. — Non. Bien des passages de l'Écriture le décrivent comme le plus doux, le plus généreux et le plus fraternel des hommes, celui qui « allait faisant le bien ».

40. *Demande.* — N'est-ce pas une contradiction?

Réponse. — Non, si nous ne le regardons pas comme un Dieu, car dans tout homme il y a deux natures : la meilleure et l'autre. Les meilleurs des hommes ne sont pas toujours dans leur mieux ; ainsi de Jésus lui-même.

41. *Demande.* — Est-il bien de découvrir les deux faces de la nature d'un homme ?

Réponse. — Il est nécessaire de le faire. Nous ne pouvons pas comprendre la nature humaine si nous ne comprenons pas aussi ses contradictions.

42. *Demande.* — Que fut l'enseignement de Jésus touchant le mariage?

Réponse. — Il préférait le célibat (1) et recommandait l'exemple de ceux qui deviennent eunuques (2) pour l'amour du Royaume des cieux. (3)

43. *Demande.* — Quel était l'enseignement de Jésus touchant l'avenir ou le « Royaume des cieux » ?

Réponse. — Il enseignait que l'autre monde était plus important que celui-ci et, au lieu de s'efforcer de substituer le bien à l'injustice dès lors et ici-bas, il conseillait la non-résistance au mal. (4)

44. *Demande.* — Que disait-il à ceux qui pleuraient et souffraient, et qui étaient persécutés et dépouillés de leurs libertés et de leurs droits ?

Réponse. — Il leur disait de se réjouir et d'exulter de joie, car ils auraient leur dédommagement dans l'autre monde. (5)

---

(1) On peut voir par le passage suivant de quelle manière l'Église a interprété cet enseignement de Jésus : « Si quelqu'un dit que l'état de mariage doit être préféré à l'état de virginité ou de célibat, qu'il soit anathème... » (Canon du concile de Trente.)

(2) Dans l'un des évangiles apocryphes une femme demande à Jésus pendant combien de temps ce monde de péché durera. A quoi Jésus répond : « Aussi longtemps que vous, femmes, vous vous marierez et porterez des enfants. »

(3) Il est curieux que les catholiques, qui croient au célibat des prêtres, font de saint Pierre, -- un homme marié, — leur apôtre préféré, tandis que les protestants, qui croient au mariage, montrent une préférence marquée pour saint Paul, le célibataire.

(4) « Et si quelqu'un t'ôte ton manteau, ne l'empêche point de prendre aussi l'habit de dessous. Donne à tout homme qui te demande. Et si quelqu'un t'ôte ce qui est à toi, ne le redemande pas. » (Luc, VI, 29-30.) — « Ne résiste pas au mal ; et à celui qui te frappe à une joue présente lui aussi l'autre. » (Luc, VI, 29.)

(5) Matthieu, V, 12 ; et aussi : « Heureux ceux qui sont dans l'affliction, car ils seront consolés. » (Matthieu, V, 4.) — « Vous êtes bienheureux, pauvres, parce que le Royaume des cieux est à vous. Vous êtes

45. *Demande.* — Quel serait l'effet d'un pareil enseignement ?

Réponse. — Pendant qu'il aiderait peut-être quelques personnes à supporter les maux de l'existence, il découragerait la généralité des hommes de tout effort en vue de redresser les torts qu'ils souffrent présentement.

46. *Demande.* — Quel autre effet aurait-il encore ?

Réponse. — Il encouragerait les riches et les puissants à répondre au cri de justice des opprimés en leur conseillant de se satisfaire avec la récompense qui leur est promise dans l'autre monde.

47. *Demande.* — Les pauvres ont-ils le droit de se plaindre de leur condition actuelle s'ils doivent en être dédommagés dans une vie future ?

Réponse. — Non ; car ils seraient assurés que justice leur sera rendue dans l'autre monde, et puisque leurs oppresseurs seraient sûrement punis *là-bas,* ils pourraient être laissés en paix ici-bas. (1)

48. *Demande.* — Convient-il d'être content dans la pauvreté et l'oppression ?

Réponse. — Ce serait une trahison envers nos semblables d'encourager ces maux en nous y soumettant.

---

bienheureux vous qui avez faim maintenant, parce que vous serez rassasiés. Vous êtes bienheureux vous qui pleurez maintenant, parce que vous serez dans la joie. » (Luc, VI, 20-21.) — « Mais malheur à vous, riches, parce que vous avez déjà reçu votre consolation. » (Luc, VI, 24-25.)

(1) Comparer à la parabole du blé et de l'ivraie qui grandissent ensemble jusqu'au jour de la moisson.

49. *Demande.* — Est-ce une bénédiction d'être pauvre, faible et misérable ?

Réponse. — C'est un grand malheur.

50. *Demande.* — Que devons-nous faire alors ?

Réponse. — Faire tout au monde pour améliorer notre condition, dès à présent et ici-bas.

51. *Demande.* — Résumez les vues de Jésus au sujet de la justice.

Réponse. — Ceux qui possèdent leur récompense maintenant, comme le Riche, par exemple, rouvriront les yeux en enfer; tandis que ceux qui, comme Lazare, souffrent ici-bas, iront dans le sein d'Abraham. (1)

52. *Demande.* — Jésus n'a-t-il pas blâmé ceux qui font le mal ?

Réponse. — Oui, il a parlé en termes d'une vertueuse indignation contre tous ceux qui, sachant le bien, préfèrent le mal.

53. *Demande.* — Dans l'ensemble, l'influence de Jésus a-t-elle été bonne ou mauvaise ?

Réponse. — Ses paroles d'amour et de bonté ont parfumé les siècles, mais ses doctrines théologiques ont causé beaucoup de haine et d'effusion de sang.

---

(1) Luc, XVI, 19.

CHAPITRE IX

L'Église

1. *Demande.* — Définissez le mot « église ».

Réponse. — Il dérive du grec « ecclesia », qui veut dire assemblée ou congrégation.

2. *Demande.* — Définissez cette idée.

Réponse. — Au commencement l'Église fut d'abord une république de fidèles de la même foi, — une organisation en Esprit ; ensuite il s'éleva graduellement une séparation entre les clercs et les laïques. L'enseignement dans l'Église fut monopolisé par le prêtre et l'évêque, qui prétendirent aussi au pouvoir de sauver ou de damner les âmes pour l'éternité. République à l'origine, l'Église devint un corps hiérarchisé.

3. *Demande.* — Quelles sont les plus anciennes Églises ?

Réponse. — Les églises Catholique, Grecque, Arménienne et Nestorienne ; et les églises modernes sont les églises Luthérienne, Épiscopalienne, Presbytérienne, Baptiste, Méthodiste, etc.

4. *Demande.* — Existe-t-il d'autres Églises ?

Réponse. — Les églises libérales, — savoir l'église

Unitarienne, Universaliste, et Non-Sectarienne,— *Unsectarian.*

5. *Demande.* — Fraternisent-elles entre elles ?

Réponse. — Oui, davantage aujourd'hui qu'autrefois. Les progrès des sciences ont arrêté toutes les persécutions de secte à secte qui ont jadis déshonoré l'humanité.

6. *Demande.* — Coopèrent-elles quelquefois sur le terrain de la charité et de la réforme des âmes ?

Réponse. — Plus dans ce pays (1) que dans aucun autre, ce qui est un symptôme plein d'espoir, car il montre que l'esprit de tolérance gagne du terrain.

7. *Demande.* — Quelles causes contribuent à cette évolution libérale ?

Réponse. — L'instruction et le commerce; et aussi les efforts et les exemples d'hommes et de femmes courageux.

8. *Demande.* — Quelle est l'Église Chrétienne la plus formidable aujourd'hui ?

Réponse. — L'Église Catholique.

9. *Demande.* — Comment l'Église Catholique est-elle née ?

Réponse. — Elle fut organisée à peu près à l'époque où l'Empire romain a été converti au christianisme. L'empereur Constantin (2) fut le premier empereur chrétien et le protecteur de l'Église Catholique.

---

(1) [Aux États-Unis.]

(2) Cf. Jules Simon, *la liberté de conscience*, pages 32-35.

10. *Demande.* — Quelle sorte d'homme était-ce ?

Réponse. — Il était à la fois cruel et faible. Parmi beaucoup d'autres crimes, il assassina sa femme et son fils ; néanmoins il a présidé, revêtu de ses vêtements impériaux, les conciles importants de l'Église. (1)

11. *Demande.* — Quel effet produisit son impérial patronage sur l'Église primitive ?

Réponse. — Il rendit l'Église avide de richesses et d'influence, et le clergé ambitieux, intrigant, sectaire et intolérant.

12. *Demande.* — Puis encore ?

Réponse. — C'est depuis lors que les prélats, pontifes et papes prétendent à une autorité universelle sur toutes choses, aussi bien temporelles que spirituelles.

13. *Demande.* — L'Église Catholique devint-elle prospère ?

Réponse. — Elle devint avec le temps plus puissante que l'Empire romain.

14. *Demande.* — Quel usage l'Église fit-elle de cette vaste puissance ?

Réponse. — Elle ajouta sans cesse à ses ressources pécuniaires et politiques, domina la conscience des peuples, mit à mort tous les hérétiques, et proclama

---

(1) Constantin, dans sa robe de soie brodée d'or, a présidé le concile de Nicée, réuni pour procéder contre l'hérésie d'Arius. Au concile de Chalcédoine, les prêtres présentèrent l'adresse suivante à l'empereur : « Vous avez établi la Foi, exterminé les hérétiques. Que le roi du ciel garde le roi de la terre, telle est la prière de l'Eglise et du clergé », etc.

que nul ne pouvait avoir Dieu pour père, à moins qu'il n'acceptât aussi l'Église pour mère. (1)

15. *Demande.* — Quel est le verdict de l'histoire sur les persécutions de l'Église Catholique ?

Réponse. — Qu'elle a causé plus de souffrance inutile sur la terre qu'aucune autre institution. (2)

16. *Demande.* — L'Église Catholique regrette-t-elle son passé ?

Réponse. — L'Église Catholique croit qu'elle ne peut jamais se tromper, et en conséquence elle n'a pas de regrets. (3)

17. *Demande.* — Pourquoi ne persécute-t-elle plus aujourd'hui ?

Réponse. — L'État ne le permet pas.

---

(1) Cf. Winwood Reade, *Martyrdom of man.*

(2) Cf. Lecky, *History of European morals.*

(3) Cf. Jules Simon sur le massacre de la Saint-Barthélemy, *Liberté de conscience*, pages 43-84. Dans son *Histoire de France*, Henri Martin cite ces terribles mots d'un prêtre catholique en réponse aux soldats qui se plaignaient de ne pas reconnaître les catholiques des hérétiques : « Tuez, tuez tout », répondit le prêtre, « Dieu reconnaîtra les siens. » La joie de l'Europe catholique lors du massacre de la Saint-Barthélemy fut si grande que le Parlement français décida qu'une procession annuelle serait instituée à Paris pour commémorer le fait. Heureusement, cette mesure ne fut jamais exécutée. A Rome, toutefois, Grégoire XIII organisa une procession qui parcourut les rues en chantant et louant Dieu pour le massacre des hérétiques. Le même pape commanda aussi une fresque représentant les scènes de massacre de la nuit de la Saint-Barthélemy, et on peut la voir encore aujourd'hui à la Chapelle Sixtine. Dans un sermon prêché devant ce pape, quelques jours seulement après le massacre, Muret, le prédicateur, disait : « O nuit mémorable ! O la plus glorieuse de toutes les solennités de l'Eglise ! Dans cette nuit les étoiles elles-mêmes ont lui plus brillantes », etc... Le sermon se terminait en déclarant que Charles IX, Catherine sa mère, et le Pape étaient bénis entre tous les hommes d'avoir été choisis pour exécuter le massacre des huguenots ! — *Les prédicateurs de la Ligue*, de Labitte.

18. *Demande.* — L'influence de l'Église Catholique a-t-elle été entièrement mauvaise?

Réponse. — Non, elle a aussi servi l'humanité de plusieurs manières, — en protégeant les pauvres, en encourageant les arts, et en formant une coalition européenne contre les envahisseurs asiatiques.

19. *Demande.* — Comment l'Église Catholique perdit-elle son prestige?

Réponse. — Au seizième siècle, un moine allemand se rebella et réussit à créer une fissure dans l'église. C'était Martin Luther, (1) l'auteur du mouvement religieux connu sous le nom de la Réforme.

20. *Demande.* — Toutes les Églises protestantes datent-elles de la Réforme?

Réponse. — Oui, sauf l'Église d'Angleterre.

21. *Demande.* — Quel a été le fondâteur de celle-ci?

Réponse. — Henri VIII d'Angleterre, qui s'était querellé avec le pape.

22. *Demande.* — Quel était le motif de la dispute?

Réponse. — Le Roi souhaitait de renvoyer sa femme pour en épouser une autre, et le pape ne voulait pas y consentir. (2)

---

(1) Sur son lit de mort, Martin Luther put dire qu'il avait vaincu trois papes, un roi et un empereur.

(2) Il existait d'autres motifs de discussion, mais le désir du roi de renvoyer la reine Catherine pour épouser une femme plus jeune, précipita la rupture entre l'Angleterre et Rome. Pendant longtemps après, l'Eglise d'Angleterre demeura, sauf en nom, catholique romaine de croyance et de pratique. Cf. Mosheim, *Ecclesiastical history*. On dit que Charles V, parent de la Reine d'Angleterre, usa

23. *Demande.* — Que fit alors le roi ?

Réponse. — Il fonda une nouvelle Église, dont il devint le maître absolu, et qui lui laissa faire ce qui lui plut. (1)

24. *Demande.* — Quel est le nom de l'Église d'Amérique ?

Réponse. — L'Amérique n'a ni Église d'État ni Église nationale.

25. *Demande.* — Toutes les Églises y sont-elles tolérées ?

Réponse. — Oui, et toutes les religions ; mais tandis qu'en Amérique l'État ne confère à l'Église aucun droit propre, — en exemptant d'impôts les biens des Églises il force indirectement le public à payer pour elles.

26. *Demande.* — L'Église est-elle aujourd'hui sur un pied d'égalité avec l'État dans aucun pays ?

Réponse. — Non. L'Église, qui jadis gouvernait à la fois les rois et les peuples, est maintenant partout subordonnée à l'État.

---

de son influence pour empêcher le pape d'accorder le divorce. Henri se maria six fois, envoya trois femmes à l'échafaud, et fit aussi décapiter sir Thomas Moore pour avoir refusé de le reconnaître comme le chef suprême de l'Église. Léon X a appelé Henri VIII « le Défenseur de la Foi » pour avoir écrit contre Luther.

(1) Henri VIII changea la formule du serment du couronnement qui devint comme il suit : « Le roi jurera alors de maintenir et garder les droits légaux et libertés du temps jadis accordées par les très justes Rois Chrétiens d'Angleterre à la Sainte Église d'Angleterre, sans préjudice à ses juridiction et dignité royales. » Nous avons ici la première affirmation formelle de la suprématie de l'État Séculier sur le Spirituel. Les théologiens de Westminster, qui ont formulé un des *credo* les plus autocratiques qui soient, l'ont présenté au Parlement comme « leur humble avis ».

27. *Demande.* — Quelle conséquence implique ceci?

Réponse. — Qu'une Église qui obéit au pouvoir séculier au lieu de lui commander ne peut pas être une institution divine. (1)

28. *Demande.* — La constitution américaine reconnaît-elle la religion chrétienne d'une manière quelconque?

Réponse. — Non. Les mots « Dieu » ou « chrétien » ne figurent pas dans la constitution américaine. (2)

29. *Demande.* — Les protestants ont-ils jamais persécuté au nom de leur religion?

Réponse. — Presque autant que les catholiques, mais les protestants ont honte de leurs persécutions passées. (3)

30. — *Demande.* — Les persécuteurs catholiques ou protestants étaient-ils toujours de méchants hommes?

Réponse. — Non. C'était fréquemment leur sincérité qui les conduisait à persécuter. Croyant fermement que l'hérésie causait la damnation des âmes, ils employaient le fer et le feu pour l'exterminer. (4)

---

(1) Autrefois l'Église s'arrangeait de cette objection en déclarant que le Roi était « l'oint du seigneur, délégué par le Christ au gouvernement de la terre et que l'obéissance au Roi était l'obéissance à Dieu ». Mais la valeur de cet argument s'est évanouie avec le « droit divin » des rois. L'Etat moderne exerce son autorité comme venant de l'Homme, — et non comme venant de Dieu.

(2) George Washington, dans son message au Sénat, en 1776, constata que le gouvernement américain n'était « en aucun sens fondé sur la religion chrétienne ».

(3) Cf. Schaff, *Creeds of Christendom.*

(4) On a fait observer aussi que peut-être l'hérétique était brûlé au pilori parce qu'il était plus facile de le réduire au silence par le feu que par des arguments. L'Eglise dans ce temps-là revendiquait le droit de tuer tous ceux qu'elle ne pouvait pas convertir. Cf. *Story of the Crusades, the Inquisition, etc.*

31. *Demande.* — Pourquoi l'hérésie n'est-elle pas dénoncée de nos jours avec autant de véhémence qu'autrefois ?

Réponse. — Parce que nous avons appris qu'un doute honnête vaut mieux qu'une croyance aveugle. (1)

32. *Demande.* — Un homme qui ne sait pas douter peut-il savoir comment croire ?

Réponse. — Pas avec intelligence.

33. *Demande.* — Comment appelle-t-on la foi qui est inintelligente ?

Réponse. — La superstition.

34. *Demande.* — Analysez et définissez la superstition.

Réponse. — Attribuer à un objet des vertus ou des pouvoirs qu'il ne possède pas est une superstition.

35. *Demande.* — Donnez un exemple.

Réponse. — C'est une superstition de porter sur son corps une chaîne, une image ou un crucifix en croyant qu'il possède des pouvoirs bienfaisants ou des vertus.

36. *Demande.* — Comment appelle-t-on un objet investi de vertus imaginaires ?

Réponse. — Un fétiche.

---

(1) Il y a plus de foi vivante dans un doute honnête que dans la moitié des *credo*. (Tennyson.)

CHAPITRE X

L'Église libérale (1)

1. *Demande.* — En quoi les Églises libérales diffèrent-elles des orthodoxes ?

Réponse. — Les Unitariens et les autres Églises libérales soumettent dans une certaine mesure les doctrines de la religion au jugement de la raison.

2. *Demande.* — Les orthodoxes ne font-ils pas de même ?

Réponse. — Pas au même degré, car ils croient que la Révélation est une autorité plus haute que la raison.

3. *Demande.* — Quelles sont les croyances des Églises libérales ?

Réponse. — C'est très difficile à dire, car les Églises libérales ne suivent ni la Révélation ni la raison exclusivement, mais elles s'efforcent de se faire guider un peu par toutes deux.

---

(1) [Protestante.]

4. *Demande.* — La Révélation ne peut-elle se concilier avec la raison?

Réponse. — Quand la Révélation s'accorde avec la raison, il n'y a que de la raison. C'est seulement quand elle est en désaccord avec la raison, qu'il existe, ou qu'on pense qu'il existe, une révélation.

5. *Demande.* — Développez votre pensée.

Réponse. — Quand la Révélation enseigne que l'homme est mortel, elle ne fait que nous répéter ce que nous savons; mais quand elle enseigne que l'homme a été créé parfait, elle enseigne ce qui est contraire à notre raison ou à notre expérience et c'est ainsi qu'elle prend le caractère de révélation.

6. *Demande.* — Quelles sont quelques-unes des doctrines orthodoxes que l'Église libérale rejette?

Réponse. — L'expiation, la damnation éternelle; l'inspiration plénière de la Bible; un diable personnel; la dépravation totale, etc.

7. *Demande.* — Citez quelques-unes des doctrines orthodoxes que l'Église libérale accepte.

Réponse. — Un Dieu personnel; Jésus sans péché; l'immortalité de l'âme; le devoir de la prière; la supériorité de la Bible sur tout autre livre, et les rites du baptême et de la communion. Certaines Églises libérales sont plus rationalistes que d'autres.

8. *Demande.* — Comment les Églises libérales justifient-elles la position qu'elles ont prise?

Réponse. — Généralement d'après la Bible.

9. *Demande.* — Et les Églises orthodoxes?

Réponse. — Exclusivement d'après la Bible.

10. *Demande.* — Quel est le but principal de l'enseignement des Églises libérales?

Réponse. — Elles s'inquiètent peu de la théologie et beaucoup des âmes.

11. *Demande.* — Les Églises libérales sont-elles en croissance?

Réponse. — Elles n'augmentent pas numériquement, mais leur influence a été grande dans le monde religieux. (1) Elles ont obligé les orthodoxes à délaisser bien des croyances et des pratiques enfantines ou ridicules, et ont contribué à ramener l'attention des fidèles de la théologie à la science, à la philosophie et à la morale. Les Églises libérales ont rendu à la religion le service inestimable de l'arracher aux dialectiques stériles pour la ramener aux réalités concrètes.

12. *Demande.* — Quels autres mouvements religieux existent dans ce pays ? (1)

Réponse. — Le Spiritisme, la Théosophie, la Science chrétienne, etc...

13. *Demande.* — Quelle est la doctrine spirite?

Réponse. — Elle enseigne que nous pouvons communiquer avec les esprits des morts.

14. *Demande.* — Comment essaye-t-on de prouver cette assertion ?

Réponse. — Par des citations de la Bible et par le

(1) [Aux États-Unis].

témoignage d'hommes et de femmes actuellement vivants.

15. *Demande.* — Qui sont ceux-ci ?

Réponse. — Généralement des *mediums,* qui gagnent leur vie en donnant des consultations ou en organisant des séances.

16. *Demande.* — Quelle est la réputation de ces *mediums?*

Réponse. — Elle n'est pas des meilleures.

17. *Demande.* — Qu'est-ce que la Théosophie ?

Réponse. — Cette doctrine enseigne qu'il existe des « Sages », ou « adeptes », ou « maîtres », qui sont devenus dieux et qui dirigent les affaires humaines et révèlent l'avenir aux vivants.

18. *Demande.* — Quelles sont les autres doctrines de la Théosophie ?

Réponse. — La doctrine de Karma ou Justice et de la Réincarnation. (1)

19. *Demande.* — Quelle est la valeur de la Théosophie en tant que religion ?

Réponse. — C'est une pure spéculation.

20. *Demande.* — Qu'est-ce que la Science Chrétienne?

Réponse. — La croyance qu'une certaine dame de la Nouvelle Angleterre a récemment reçu une révélation spéciale de Dieu.

---

(1) « Nous récoltons dans cette vie ce que nous avons semé dans une existence précédente », telle est l'idée fondamentale du Bouddhisme et de toutes les philosophies religieuses de l'Orient.

21. *Demande.* — Précisez la nature de cette révélation.

Réponse. — Rien n'existe que Dieu ; Dieu est santé et pureté ; donc les maladies et le péché sont des illusions.

22. *Demande.* — Ceci est-il logique ?

Réponse. — Non ; car si Dieu est tout, *de qui* la maladie et le péché sont-ils des illusions ?

23. *Demande.* — La maladie est-elle une illusion de « l'esprit mortel ? » (1)

Réponse. — La maladie est l'effet d'une ou plusieurs causes, telles que l'ivrognerie, la débauche, la malpropreté, etc... Si ces causes sont des illusions, alors leurs effets sont des illusions aussi.

24. *Demande.* — Les fâcheux effets de l'ivrognerie ou de la malpropreté peuvent-ils être traités, sans écarter d'abord leurs causes ?

Réponse. — Ce n'est pas possible.

25. *Demande.* — Quelles sont les autres prétentions des Savants Chrétiens ?

Réponse. — Ils prétendent traiter avec succès, pour une somme d'argent, toute espèce de maladie, sauf celles qui sont du domaine de la chirurgie. (2)

---

(1) Les Savants Chrétiens, en appelant le mal du nom d' « esprit mortel », ont seulement changé un nom sans régler ce qui concerne la chose.

(2) Voir la défense de madame Eddy, [la fondatrice de cette religion], quand elle alla chez un dentiste. — *Mélanges.*

26. *Demande.* — Que font de l'argent ces Savants Chrétiens ?

Réponse. — Ils l'emploient pour les nécessités du corps.

27. *Demande.* — Les Savants Chrétiens croient-ils au corps ?

Réponse. — Non.

28. *Demande.* — Que doit être un jugement impartial sur la Science Chrétienne ?

Réponse. — Comme tous les systèmes humains, il contient à la fois de la vérité et de l'erreur.

29. *Demande.* — Existe-t-il dans ce pays (1) des mouvements religieux dont l'élément surnaturel soit complètement banni ?

Réponse. — Il existe des organisations Éthiques, (2) Positivistes et d'autres associations rationalistes qui font de la science leur autorité la plus haute dans les matières de croyance et de conduite.

30. *Demande.* — Quelle est la nature de leur enseignement ?

Réponse. — Il est purement pratique. Faire de notre vie ici-bas l'usage le plus élevé que nous pouvons, sans établir aucun rapport entre cette vie et une vie avant, ou une vie après, et sans aucun rapport, non plus, avec des dieux, des démons, un ciel ou un enfer.

---

(1) [Aux États-Unis.]
(2) [Pour la culture de la morale.]

31. *Demande.* — Cet enseignement nie-t-il Dieu et la vie future?

Réponse. — Non; car il sait que nous n'avons pas encore de connaissances assez certaines sur ces questions pour en traiter d'une façon définitive et positive.

32. *Demande.* — Est-ce là une attitude convenable de l'esprit?

Réponse. — Oui, et c'est aussi celle qui est le plus pleine d'espérance, car jusqu'à ce que nous comprenions notre ignorance, nous ne chercherons pas à savoir. (1)

33. *Demande.* — La connaissance de notre ignorance est-elle le commencement de la science?

Réponse. — Oui, et la promesse des lumières futures. (2)

---

(1) « Rien n'éloigne un homme de la science et de la sagesse comme de croire qu'il les possède toutes deux. » (Sir W. Temple.)

(2) Comme ce catéchisme est écrit en partant de ce point qu'il n'existe pas de surnaturel, il est inutile de donner ici un exposé plus complet de la philosophie de ces Sociétés indépendantes.

CHAPITRE XI

Les « credo »

1. *Demande.* — Qu'est-ce qu'un *credo?*

Réponse. — Une règle de foi, c'est-à-dire une expression autorisée des doctrines d'une Église. (1)

2. *Demande.* — Quelle est l'origine du mot?

Réponse. — Il vient du premier mot du symbole des apôtres (*credo*, je crois).

3. *Demande.* — Quelle est l'origine de l'idée?

Réponse. — Les dissentiments et les désaccords entre les fidèles sont responsables des *credo* du christianisme. (2)

4. *Demande.* — De quelle époque datent les premiers dissentiments dans l'Église?

Réponse. — Le premier eut lieu entre les Apôtres Pierre et Paul; le premier représentant le parti Juif dans l'Église, et le second le parti des Gentils.

---

(1) On l'appelle aussi un « symbole » ou une « confession » de foi — *Symbolicum apostolicum.*

(2) On prétend que Jésus a proclamé la nécessité d'un *credo* quand il a dit : « Quiconque donc me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon père qui est aux cieux. » (Matthieu, X, 32, 33 ; Epître de Paul aux Romains, X, 9, 10.)

5. *Demande.* — Le désaccord fut-il sérieux ?

Réponse. — L'Apôtre Paul le considéra comme tel, car il accusa Pierre de dissimulation, d'hypocrisie, et d'une conduite *inique.* (1)

6. *Demande.* — Quel était l'objet primitif d'un *credo?*

Réponse. — D'établir par force l'unité de la croyance et d'excommunier les hérétiques. (2)

7. *Demande.* — En pratique quelle fut la première tentative appuyée sur ces *credo?*

Réponse. — Celle d'empêcher personne de penser librement.

8. *Demande.* — Quel est le *credo* considéré comme le plus ancien ?

Réponse. — Celui des Apôtres, qui, nous le savons de façon certaine, n'a pas été rédigé par les Apôtres du tout.

9. *Demande.* — Pourquoi, alors, l'appelle-t-on ainsi?

Réponse. — Pour la même raison que les Évangiles ont été attribués aux Apôtres, — pour leur donner une plus grande autorité.

10. *Demande.* — Qui alors est l'auteur du Symbole des Apôtres?

Réponse. — La question de cette origine est entourée d'une aussi grande obscurité que celle de l'origine des Évangiles.

---

(1) Lire l'Épître de Paul aux Galates, et aussi les premiers chapitres de l'Apocalypse et les Actes des Apôtres.

(2) Hérésie vient d'un mot grec et signifie « examiner », « choisir ».

11. *Demande.* — Quels sont les points fondamentaux de ce *credo ?*

Réponse. — La croyance dans la Trinité, l'Immaculée Conception de Jésus et la résurrection de la chair.

12. *Demande.* — Quelles preuves donne-t-on à l'appui de ces affirmations ?

Réponse. — Aucune. On accepte de croire qu'elles sont vraies.

13. *Demande.* — Les Mahométans et les Bouddhistes offrent-ils des preuves à l'appui des doctrines de leurs *credo ?*

Réponse. — Non, ils acceptent également les leurs.

14. *Demande.* — Comment pouvons-nous savoir laquelle de ces doctrines admises est la vérité ?

Réponse. — La coutume générale a été d'admettre que le *credo* du pays dans lequel on est né est le vrai.

15. *Demande.* — Est-ce une bonne coutume ?

Réponse. — C'est une très mauvaise coutume, car elle nous prive du plus grand privilège de la vie, — la poursuite de la vérité ; elle fait de la vérité la possession d'une dénomination d'Église ou d'une secte, et la créature du climat ou des limites géographiques ; et elle nous fait croire que tandis que nous sommes nous-mêmes inspirés et élus par Dieu, tous les autres hommes sont damnés.

16. *Demande.* — Parlez-moi maintenant du symbole de Nicée.

Réponse. — Celui-ci a été formulé par une assemblée de 318 évêques dans la ville de Nicée, près de Constantinople, en l'année 325. Ce concile a excom-

munié les Ariens (1) et a fulminé l'anathème contre eux pour avoir mis en doute le dogme de la Trinité.

17. *Demande.* — Quel est ensuite le plus important *credo?*

Réponse. — Celui d'Athanase, qui est le plus désagréablement dogmatique et intolérant des anciens *credo* et qui est unique dans ses clauses damnatoires. Néanmoins il était tenu en haute estime. (2) On le chantait comme un cantique dans toutes les Églises et il est encore en vigueur dans le christianisme officiel.

18. *Demande.* — Quel est le *credo* de l'Église grecque ?

Réponse. — L'Église grecque ou orientale soutient que le Saint Esprit procède du Père seulement et non du Fils. Pour cette hérésie elle fut excommuniée par l'Église catholique, mais l'Église grecque, en retour, excommunia celle-ci.

19. *Demande.* — Quel est le *credo* de l'Église anglicane ?

Réponse. — Il consiste en trente-neuf articles adoptés en plusieurs fois, et finalement promulgués solennellement en 1628 par Charles premier comme « la Déclaration de Sa Majesté ».

20. *Demande.* — Quel en est l'objet ?

Réponse. — « D'abolir la diversité des opinions » et « d'extirper du pays les doctrines papiste et calviniste ».

---

(1) Les sectateurs d'Arius, qui avaient des opinions hérétiques sur la divinité du Christ.

(2) Cf. Schaff, *Creeds of christendom,* volume I, page 41.

21. *Demande.* — Était-il obligatoire en Angleterre de souscrire aux trente-neuf articles ?

Réponse. — Oui. Même les universités d'Oxford et de Cambridge exigeaient de tous ceux qui prenaient un grade qu'ils souscrivissent aux trente-neuf articles avant de recevoir leur diplôme ; un *Bill* du parlement obligeait tous les professeurs et prédicateurs à y souscrire.

22. *Demande.* — Cette loi atteignit-elle son but ?

Réponse. — Non.

23. *Demande.* — La coercition peut-elle empêcher les gens de penser ?

Réponse. — Elle peut seulement les empêcher d'enseigner ce qu'ils pensent.

24. *Demande.* — Que sont des gens qui pensent une chose et enseignent une autre ?

Réponse. — Des hypocrites.

25. *Demande.* — Que s'ensuit-il ?

Réponse. — Que le seul résultat de la coercition est de faire des hypocrites.

26. *Demande.* — Quel est le plus important des *credo* modernes ? (1)

Réponse. — Le symbole de Westminster, formulé par une assemblée consistant en cent cinquante membres choisis et réunis par un *Act* du Parlement en 1643 pendant le court règne du Presbytérianisme en Angleterre.

---

(1) [Protestants.]

27. *Demande.* — Quelles sont les idées dominantes de ce Symbole?

Réponse. — La prédestination, le salut des enfants élus (1) seulement, la damnation de tous les gens et de toutes les nations qui ne sont pas chrétiens et l'emploi de la force matérielle contre tous les hérétiques.

28. *Demande.* — Comment ce symbole définit-il la doctrine de la Damnation?

Réponse. — Comme un « décret de la justice de Dieu » par lequel « en raison de la faute d'Adam »... « il a plu à Dieu de condamner » d'autres hommes « à la honte et à la colère » — « à la mort éternelle »... « et leur nombre est si certain et défini qu'il ne peut être accru ni diminué ». (2)

29. *Demande.* — Comment ce symbole recommande-t-il la force matérielle contre l'hérésie?

Réponse. — Il dit : « Le pouvoir séculier a le droit et le devoir de prendre des mesures pour que l'unité et la paix soient maintenues dans les Églises, *pour que toutes les hérésies soient supprimées* et pour que les abus du culte soient empêchés; et l'article 4 du chapitre XX (3) porte : « Ils (les hérétiques) peuvent être valablement cités à comparaître et poursuivis par *le pouvoir séculier.* » Et le verset 109 du catéchisme porte que les

---

(1) Les calvinistes modernes admettent la *probabilité* de salut pour *tous* les enfants. — Schaff, volume I, page 795.

(2) Le péché originel était considéré comme si grand qu'un des clergymen déclara : « Si un homme n'était jamais né, il serait néanmoins damné à cause de ce péché. »

(3) Les Eglises américaines ont modifié cet article.

« Dix commandements défendent de tolérer une fausse religion ». (1)

30. *Demande.* — Peut-il exister une Église sans aucun *credo ?*

Réponse. — Non. Une organisation, quel que soit son but, doit avoir un programme, une déclaration de principes qui serve de lien d'union, et ceci, dans le sens le plus large, est un *credo.*

31. *Demande.* — Pourquoi alors incrimine-t-on les *credo ?*

Réponse. — Ce n'est pas parce qu'ils renferment un énoncé de croyances, mais parce que cet énoncé est étroit, intolérant, et fermé au progrès.

32. *Demande.* — Quel est le meilleur *credo?*

Réponse. — Celui qui est le plus d'accord avec les constatations de la science, et qui se tient à la hauteur des connaissances grandissantes de l'homme.

33. *Demande.* — Établissez la différence qui existe entre un *credo* fondé sur l'autorité et un autre fondé sur la science.

Réponse. — L'un est fini, l'autre grandit encore ; l'un est un écho du passé, l'autre est une voix du présent ; l'un est une immobilité, l'autre est un *mouvement ;* l'un ne peut être accepté que sous des conditions inadmissibles pour la raison, l'autre accueille toutes

---

(1) « Non seulement il est permis de punir par la mort ceux qui travaillent à renverser la vraie religion, mais les magistrats et le peuple ont le *devoir* de le faire sous peine d'attirer la colère de Dieu sur eux-mêmes. » — John Knox, *History of Mary I., queen of England ;* E. P. Dutton and Co.

les forces dont le progrès des connaissances est capable de l'animer.

34. *Demande.* — Devons-nous jamais souscrire à un *credo* qui interdit la liberté de pensée et de parole ?

Réponse. — Non. La dignité de l'homme est dans sa raison, la dignité de la raison est dans la liberté ; détruire la liberté est détruire la raison et sans raison nous cesserions d'être des humains.

35. *Demande.* — Pourquoi la liberté de parole est-elle indispensable ?

Réponse. — Parce que sans cette liberté nous ne pouvons jamais savoir si le prêtre ou celui qui enseigne disent ce qu'ils veulent ou seulement ce qu'ils sont contraints de dire.

CHAPITRE XII

Le Clergé

1. *Demande.* — Qu'est-ce qu'un membre du clergé ?

Réponse. — Un homme qui a reçu les « ordres sacrés ».

2. *Demande.* — De qui les a-t-il reçus ?

Réponse. — De l'Église et par l'imposition des mains. (1)

3. *Demande.* — D'où vient le mot *clergé ?*

Réponse. — Il vient des mots *clèros* ou *clèricos,* qui en grec signifient un tirage au sort ou un mode de votation quelconque.

4. *Demande.* — Que signifie ceci ?

Réponse. — Que les prêtres étaient désignés par un tirage au sort. (2)

5. *Demande.* — Quelle autre explication donne-t-on ?

Réponse. — On a aussi supposé que le mot grec pouvait se traduire par « rang » et que ce terme était

---

(1) La formule de l'ordination est : « Reçois le Saint Esprit par l'imposition de nos mains .»

(2) Telle était l'opinion de saint Augustin et aussi de Jérôme. Saint Matthieu a été désigné par les apôtres pour remplacer Judas, au moyen d'un tirage au sort. La coutume la plus répandue était d'écrire les noms des différents candidats sur des bulletins et de les mettre dans une boîte ; alors, après avoir dit des prières, on remuait la boîte et le premier nom qui en tombait était considéré comme « choisi par le Seigneur ».

appliqué aux apôtres et aux premiers prédicateurs pour marquer leur autorité. (1)

6. *Demande.* — Sous quels autres noms sont connus les membres du clergé ?

Réponse. — Sous ceux de prêtres, prélats, pontifes, évêques, popes, etc...

7. *Demande.* — Quelle est la prétention du clergé ?

Réponse. — Que Jésus, le Souverain, a confié « les clefs du royaume des cieux aux chefs de l'Église, » en vertu de quoi « ils ont le pouvoir de retenir et de remettre les péchés, »... « de fermer ce royaume » et « de l'ouvrir ». (2)

8. *Demande.* — Les prêtres ont-ils exercé un grand pouvoir dans le monde ?

Réponse. — Oui, et ils ont joui de privilèges exceptionnels.

9. *Demande.* — Quels sont ces privilèges ?

Réponse. — L'exemption des devoirs civiques, des impôts et de la contribution aux travaux publics. Dans plusieurs pays un membre du clergé, quel que fût son crime, ne pouvait être cité devant un juge séculier. (3)

---

(1) Bauer, de l'École allemande, est le défenseur de cette théorie.

(2) Voir le *credo* de Westminster. Les mots suivants de Jésus ont été cités à la fois par les catholiques et les protestants pour établir leurs affirmations : « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur terre sera délié dans les cieux. » (Matthieu, XVI, 19.) — Cf. ce qui est dit au chapitre de la Prière relativement à la pression exercée sur Dieu.

(3) Cf. *Benefit of clergy in England.* Dans les pays catholiques, si quelqu'un avait frappé un prêtre, il était excommunié pour la vie, car l'absolution lui était refusée jusqu'à l'heure de sa mort.

10. *Demande.* — Quel usage les membres du clergé ont-ils fait de ces privilèges ?

Réponse. — Dans l'ensemble ils en ont abusé et c'est pourquoi ils ont été dépouillés de presque tous.

11. *Demande.* — Comment un homme devient-il membre d'un clergé aujourd'hui ?

Réponse. — En passant un examen pour prouver qu'il adhère au *credo* de l'Église dans le clergé de laquelle il désire entrer.

12. *Demande.* — Ces examens sont-ils aussi rigoureux que par le passé ?

Réponse. — Non. Il est admis maintenant que les candidats aux ordres sacrés pratiquent ce qu'on appelle des « restrictions mentales ».

13. *Demande.* — Qu'est-ce que cela ?

Réponse. — C'est la faculté, tout en souscrivant au *credo* tel qu'il est, d'y lire le sens qu'on lui attribue personnellement, — de l'accepter comme vrai au point de vue théologique seulement et non au point de vue philosophique également. Le candidat peut répondre à la question : « Croyez-vous à ceci ? » par les mots : « J'y crois », en ajoutant à part lui : « non pas suivant l'interprétation commune, mais selon que je l'interprète moi-même ».

14. *Demande.* — Expliquez ceci par un exemple.

Réponse. — Le candidat peut dire : « Je crois dans la « parole de Dieu » mais entendre par là non seulement les écritures chrétiennes auxquelles les *credo* limitent l'inspiration, mais tout ce qu'il considère comme vrai et

pur partout où il le trouve. De la même manière il peut croire à la divinité du Christ, dans ce sens que tous les hommes bons et nobles sont divins.

15. *Demande.* — Les gens comprennent-ils toujours ce que le candidat veut dire ainsi ?

Réponse. — S'il désirait être compris, il ne recourrait pas à la « restriction mentale ».

16. *Demande.* — Un membre du clergé qui n'est plus en complet accord avec son Église doit-il continuer d'en faire partie ?

Réponse. — Pour une âme consciencieuse et délicate un tel lien serait intolérable. (1)

17. *Demande.* — Mais un prêtre n'est-il pas obligé d'attendre que ses fidèles soient prêts pour des idées nouvelles ?

Réponse. — Oui, si son intention est de *suivre* ses fidèles, mais non, s'il désire être un éducateur et un guide.

---

(1) James Martineau cite la louange suivante déversée par un Français sur cette catégorie de prêtres : « Notre clergé, bien certainement, est tout entier parjure ; mais aussi, comme il est délicieusement libéral. » — *Essays and Reviews*, volume II, page 187.

CHAPITRE XIII

Prière et Salut

1. *Demande.* — Qu'est-ce que la prière?

Réponse. — C'est une supplication adressée à Dieu ou un désir d'être en communion avec lui.

2. *Demande.* — Les gens prient-ils quelquefois aussi les lois de la nature ?

Réponse. — Non.

3. *Demande.* — Ou de grands idéals ou de grandes chimères ?

Réponse. — Non; la prière est toujours adressée à une personne, parce que seule, une personne peut entendre une prière et y répondre.

4. *Demande.* — Tous ceux qui prient croient-ils en un Dieu personnel?

Réponse. — Ils le devraient; car si Dieu n'est pas une personne il ne doit pas être distinct des lois de la nature ou des idéals de notre esprit.

5. *Demande.* — Qu'est-ce qu'une personne?

Réponse. — Un être qui sait qu'il est lui-même et non un autre.

6. *Demande.* — Dieu peut-il être une personne ?

Réponse. — Il ne peut pas être Dieu et une personne à la fois.

7. *Demande.* — Pourquoi ?

Réponse. — Être Dieu c'est être infini ; être une personne c'est être fini. L'infini ne peut avoir conscience de lui-même, car une telle conscience impliquerait qu'il se distingue de quelque autre chose, et qu'il n'est pas, conséquemment, le « Tout ». Pour pouvoir dire « ceci est moi », l'infini doit pouvoir dire aussi « ceci n'est pas moi », ce qui voudrait dire que l'infini n'est pas infini.

8. *Demande.* — Ne peut-il exister une personne infinie ?

Réponse. — Non, comme il ne peut exister un fini infini.

9. *Demande.* — Quelle est l'origine de l'habitude de prier ?

Réponse. — Cette habitude eut pour origine le désir des gens d'apaiser la colère et de s'assurer les faveurs d'êtres invisibles.

10. *Demande.* — Donnez un exemple.

Réponse. — Vers la fin d'une longue sécheresse, le Pope, l'Archevêque ou le Ministre compose une prière pour la pluie, qu'il adresse à Dieu, croyant qu'il a permis la sécheresse et peut être induit à la faire cesser.

11. *Demande.* — Les prières de ce genre sont-elles quelquefois exaucées ?

Réponse. — Oui, parce qu'une sécheresse ne peut pas durer toujours.

12. *Demande.* — N'arrive-t-il pas fréquemment que tandis que les uns prient pour une chose les autres prient aussi ardemment pour le contraire ?

Réponse. — Oui. Les uns demandent à Dieu dans un endroit *de faire* ce que d'autres, dans quelque lieu différent, le supplient aussi ardemment *de ne pas faire.*

13. *Demande.* — Qu'y a-t-il à inférer de telles prières ?

Réponse. — Que Dieu est une individualité prête à s'adapter aux convenances de chacun.

14. *Demande.* — Dieu a-t-il aucune action sur le temps qu'il fait ?

Réponse. — Pas plus que sur la loi de la chute des corps.

15. *Demande.* — Les gens prient-ils jamais pour que la loi de la chute des corps soit suspendue dans leur intérêt ?

Réponse. — Plus maintenant.

16. *Demande.* — Pourquoi ?

Réponse. — Ils ont appris que la loi de la chute des corps est inviolable.

17. *Demande.* — Quand cesseront-ils de prier à propos du beau temps ?

Réponse. — Quand ils apprendront que les lois qui le gouvernent sont également inviolables.

18. *Demande.* — Est-il aussi inutile de prier pour acquérir la sagesse, les lumières, la vertu ?

Réponse. — Oui ; car ces qualités ne peuvent pas nous être données. On les acquiert par un long effort.

19. *Demande.* — Mais la prière n'aide-t-elle pas certaines gens à les acquérir ?

Réponse. — Ils *croient* qu'elle les aide, tout à fait comme un Asiatique pense qu'il doit toute sa bonne fortune à l'amulette qu'il porte sur lui ou au tatouage qui est sur son bras ; ou comme le bigot croit la devoir à la Vierge Marie ou aux cierges qu'il brûle devant l'autel de quelque saint.

20. *Demande.* — Quel est le sens de la prière en tant que louange de Dieu ?

Réponse. — Dieu, est-il dit, demande que ses créatures s'adressent continuellement à lui en termes de glorification et de tendresse ; et par conséquent, un des objets de la prière est de satisfaire à ce désir de Dieu.

21. *Demande.* — Une telle idée peut-elle faire honneur à qui que ce soit ?

Réponse. — Non. Un être vraiment grand et bon serait vite fatigué des génuflexions et des louanges de sectateurs intéressés.

22. *Demande.* — D'où vient une idée de ce genre ?

Réponse. — Elle vient d'Orient, où l'on ne peut approcher les sultans qu'avec des prosternations, des présents et des salamalecs.

23. *Demande.* — Quel est l'argument moral contre la prière ?

Réponse. — Elle habitue les hommes à attendre leur secours de l'extérieur et par miracle ; ce faisant elle atrophie et mutile leur énergie.

24. *Demande.* — Quoi encore ?

Réponse. — C'est une tentative pour corrompre Dieu en lui offrant des présents. Quand nous demandons à Dieu de faire pour nous plus que nous ne méritons, nous lui demandons de nous accorder une faveur pour laquelle nous lui offrons de douces paroles de louange, nous lui bâtissons des églises, nous donnons de l'argent, nous allons en pèlerinage, etc...

25. *Demande.* — La prière alors, est-elle une supplication en vue d'une faveur ?

Réponse. — Oui, car il est dit que nous n'avons pas de droits et que Dieu peut, s'il le veut, tout nous refuser.

26. *Demande.* — Le salut est-il une faveur aussi ?

Réponse. — Oui, comme il est montré par le larron sur la croix qui reçut en don le salut quelques instants avant d'expirer.

27. *Demande.* — Quelles sont les idées de l'apôtre Paul sur cette question ?

Réponse. — Il dit : « Qu'un homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi, car à celui qui ne travaille pas mais croit, sa foi sera comptée pour vertu » ; on en infère que nous ne pouvons pas, par quelque œuvre que ce soit, mériter le salut. Et le symbole de Westminster dit : « Encore bien moins peuvent être sauvés les hommes qui ne professent pas la religion chrétienne, *quand bien même ils seraient plus diligents qu'on ne le fut jamais à ordonner leurs vies selon les lumières de la nature ;* et d'affirmer et de soutenir qu'ils le peuvent

est une idée très pernicieuse, et qui doit être détestée. » (1)

28. *Demande.* — Quel est l'effet de tels enseignements ?

Réponse. — Ils placent la moralité, le caractère et la justice au second plan par rapport aux rites de l'Église, à ses prières et à ses dogmes, (2) et ils impliquent aussi que nous pouvons imposer notre volonté à Dieu.

29. *Demande.* — Expliquez ce point.

Réponse. — L'Athée dit qu'il n'y a pas de Dieu ; le Déiste dit : Il y a un Dieu, mais il n'a de relations d'aucune espèce avec nous ; le Théiste dit : Dieu existe et gouverne les hommes, mais par des prières et des

---

(1) Luther dit : « Tous ces accomplisseurs de la loi, tous ces ouvriers d'œuvres morales sont maudits, car ils marchent dans la présomption de leur justification. Celui qui dit que l'Evangile exige des œuvres pour le salut, je dis moi, tout simple et net, qu'il est un menteur ». — *Propos de table.* — Et John Wesley, fondateur de l'Eglise méthodiste, était aussi positif dans son opinion que le salut n'est pas quelque chose que nous puissions conquérir pour nous-mêmes, car il dit : « Nous sommes très heureux que nos paroissiens deviennent plus diligents et honnêtes, qu'ils pratiquent à la fois la justice et le pardon ; en un mot qu'ils se conduisent en hommes moraux ; mais la vérité est que les méthodistes savent et enseignent que *tout cela n'est rien* devant Dieu. » — Œuvres de John Wesley, volume III, page 99. — « Le salut est un acte de grâce, et peut être accordé même à celui qui n'a aucun mérite. » — *Catholic Belief*, page 363, par le Père Lambert. — La doctrine du salut par la grâce seule est sans aucun doute enseignée dans les textes suivants du Nouveau Testament : Jean, VI, 44 ; Ephésiens, II, 8. C'est aussi la thèse de saint Augustin dans son ouvrage sur la « grâce ». C'est cette doctrine qui a conféré une si haute valeur aux sacrements et aux offices de l'Eglise et qui a placé la médiation des prêtres parmi les moyens de salut.

(2) « La religion catholique est une méthode pour obtenir le ciel en mendiant, parce qu'il serait trop pénible de le gagner. Les prêtres sont les courtiers de cette transaction. » — *Vie de Schopenhauer*, par Zimmern, page 124. — Cette critique s'applique avec autant de force aux Eglises protestantes.

louanges, des pénitences et des offrandes, nous pouvons influencer sa volonté. Par conséquent toutes ces opinions aboutissent en pratique à nier Dieu.

30. *Demande.* — Comment cela ?

Réponse. — Il y a peu de différence entre un Dieu qui n'existe pas et un Dieu qui existe seulement en dehors des affaires humaines ou un Dieu qui peut être influencé par nous.

31. *Demande.* — Quelle est la forme de prière la moins recommandable ?

Réponse. — La prière publique, parce qu'elle n'est pas silencieuse, mais bruyante ; parce qu'elle n'est pas spontanée, mais formelle ; parce qu'elle n'est pas personnelle, mais professionnelle ; parce qu'elle n'est pas courte, mais longue ; parce qu'elle n'est pas libre, mais obligatoire ; et parce qu'elle est plus souvent adressée à l'assemblée des fidèles présents qu'à Dieu. Jésus a dit clairement que nous ne devons pas prier en public.

32. *Demande.* — Quelle est la vraie prière ?

Réponse. — D'apprendre diligemment quelles sont les lois de la vie et de leur obéir.

33. *Demande.* — Que devons-nous apprendre aux gens au lieu de leur apprendre à prier ?

Réponse. — A penser. (1)

---

(1) Maistre de Balliol disait que plus il avançait dans la vie, moins il priait et plus il pensait. Lire aussi l'essai d'Emerson sur « la confiance en soi ». Les gens perdus, d'après Dante, sont ceux qui ne peuvent plus penser. Kant dit que « celui qui a fait un grand progrès moral cesse de prier, car l'honnêteté est une de ses maximes principales ». Il dit aussi que de prier devant les gens est « faire appel à leur sensualité », c'est-à-dire « s'abaisser jusqu'à eux ».

CHAPITRE XIV

La mort

1. *Demande.* — Depuis combien de temps la mort existe-t-elle sur la terre?

Réponse. — Depuis aussi longtemps que la vie. (1)

2. *Demande.* — Quelle est la relation entre la vie et la mort?

Réponse. — Ce sont des manifestations différentes de la même puissance.

3. *Demande.* — Qui est?

Réponse. — Le mouvement.

4. *Demande.* — Qu'arrive-t-il du corps au moment de la mort?

Réponse. — Il commence à retourner à la vie. Les molécules dont le corps est composé se délient, se séparent et reprennent la forme de leurs éléments d'origine, l'eau, la chaux, le fer, le phosphore, etc. Ainsi désagrégées, elles se mêlent au soleil et à l'air et ayant renouvelé leur jeunesse, elles rentrent en combinaison dans de nouveaux corps.

---

(1) Ceci est vrai dans un sens général en tant qu'appliqué aux formes connues de la vie. Pour parler exactement, quelque chose a dû exister avant que rien pût mourir; tandis que quelques-uns des organismes les plus simples ne meurent pas mais se multiplient par scission en deux moitiés dont chacune devient un organisme entier.

5. *Demande.* — Se retrouvent-elles toujours dans le même corps ?

Réponse. — Non. S'il en était ainsi les morts ressusciteraient.

6. *Demande.* — La mort est-elle une punition ?

Réponse. — Pas plus que la vie.

7. *Demande.* — Pourquoi les gens craignent-ils la mort ?

Réponse. — Ils ont appris à la regarder comme la malédiction de Dieu pour les péchés de l'homme, et à croire qu'elle marque le commencement d'un jugement irrévocable ; mais les peuples sont en train de se débarrasser rapidement de ces terreurs.

8. *Demande.* — La mort est-elle désirable ?

Réponse. — Elle ne l'est pas jusqu'à ce que nous sachions davantage à son sujet.

9. *Demande.* — Mais est-elle toujours un malheur?

Réponse. — Quand elle termine une carrière utile, sépare des cœurs aimants et rend des enfants orphelins, elle paraît une calamité. Mais quand elle apporte la délivrance à ceux qui sont fatigués, âgés et souffrants, elle est une bénédiction. (1)

---

(1) « Parmi les légendes à moitié païennes qui avaient cours en Irlande au Moyen-Age, une des plus belles est celle des Iles de la vie et de la mort. Dans un certain lac, à Munster, est-il raconté, se trouvaient deux îles; dans la première la mort ne pouvait jamais entrer, mais l'âge, la maladie et le dégoût de la vie y étaient tous connus. Ils firent leur œuvre à tel point que les habitants, fatigués de leur immortalité, apprirent à jeter leurs yeux sur l'autre île comme sur un port de refuge ; ils lancèrent leurs barques sur les flots sombres; ils touchèrent son rivage, et furent en repos. » — Lecky, *History of European morals*, volume I, page 214.

10. *Demande.* — Pourrait-il exister aucun progrès dans le monde sans la mort ?

Réponse. — Comme les vieilles feuilles doivent tomber des branches pour faire place aux nouvelles, — plus vertes, — ainsi nous devons mourir pour faire place aux hommes et femmes de l'avenir, — meilleurs que nous.

11. *Demande.* — Comment pouvons-nous apprendre à surmonter la peur de la mort ?

Réponse. — 1° En essayant de nous plier aux lois de la nature, qui ne veulent pas se plier à nous.

2° En cultivant en nous le même esprit qui fut aussi celui des plus braves et des plus nobles de notre race.

3° En nous rappelant que nous sommes ici pour apprendre à vivre et non pour apprendre à mourir.

12. *Demande.* — Quelle est la conception philosophique de la mort ?

Réponse. — Qu'elle nous apporte ou le bonheur ou la fin de nos souffrances.

13. *Demande.* — Comment Socrate jugeait-il la mort ?

Réponse. — Il pensait que si elle terminait la vie, ce n'était pas un malheur ; mais que si elle libérait l'âme du corps, c'était certainement « le plus grand des bienfaits ». (1)

---

(1) « Il n'est pas de sujet auquel le sage pense moins qu'à la mort. » — Spinosa, *Morale*, IV, 67. — « La mort ne nous concerne pas, car tant que nous sommes la mort n'est pas, et quand la mort est, nous ne sommes plus. » — Epicure, *Diog. Laert.*, X, 27. — « Les nobles esprits sont affranchis des superstitions qui sont le cauchemar des faibles. » — Lecky, *History of European morals*, volume I, page 213. — Perdre ce qui ne peut plus nous manquer n'est pas un mal.

14. *Demande.* — Est-il mal de pleurer les morts ?

Réponse. — C'est naturel; car tandis que nous devons faire face à notre destinée comme des hommes, nous devons aussi sentir comme des hommes.

15. *Demande.* — Comment pouvons-nous triompher de la mort?

Réponse. — En aimant et servant quelque noble cause, dans laquelle nous puissions nous survivre longtemps après que nous avons disparu.

16. *Demande.* — Quels ont été les plus grands bienfaiteurs de l'homme ?

Réponse. — Ceux qui ont soulagé son esprit d'une frayeur et qui l'ont aidé à faire un pas en avant dans la voie de l'affranchissement de la pensée.

CHAPITRE XV

Immortalité

1. *Demande.* — Que signifie le mot : Immortalité ?

Réponse. — C'est l'état d'un être qui ne meurt pas, c'est-à-dire une vie sans fin.

2. *Demande.* — Veut-on dire que les hommes ne mourront jamais ?

Réponse. — Non ; mais qu'ils vivront pour toujours après la mort.

3. *Demande.* — Sous leur forme actuelle ?

Réponse. — Ceci est une question controversée.

4. *Demande.* — Le corps revivra-t-il aussi et pour toujours ?

Réponse. — La doctrine générale est que l'âme seule est immortelle.

5. *Demande.* — Qu'est-ce que l'âme ?

Réponse. — Dans la croyance populaire c'est une étincelle, une flamme, ou une essence logée temporaire-

ment dans le corps, mais qui, à la mort, retourne vers son auteur — Dieu.

6. *Demande.* — Tous les hommes ont-ils une âme ?
Réponse. — On le croit ainsi.

7. *Demande.* — Les animaux ont-ils aussi une âme ?
Réponse. — Peu de personnes le croient.

8. *Demande.* — Le corps peut-il vivre sans l'âme ?
Réponse. — Non.

9. *Demande.* — Et l'âme, peut-elle vivre sans le corps ?
Réponse. — On croit qu'elle le peut.

10. *Demande.* — A-t-on une connaissance scientifique à cet égard ?
Réponse. — Pas précisément.

11. *Demande.* — A-t-on jamais vu quelque chose qui n'avait un corps de quelque espèce ?
Réponse. — Non ; quoique certains assurent avoir vu des esprits.

12. *Demande.* — Pouvons-nous voir quelque chose qui n'a ni forme, ni couleur, ni étendue ?
Réponse. — C'est impossible.

13. *Demande.* — Pouvons-nous même *imaginer* un esprit sans lui donner une forme et un corps dans notre pensée ?
Réponse. — Nous ne le pouvons pas.

14. *Demande.* — Que s'ensuit-il ?

Réponse. — Que l'âme et le corps sont, autant que nous avons le droit de parler ou de penser, inséparables et que si l'un est immortel, l'autre doit l'être aussi.

15. *Demande.*— Le désir d'immortalité est-il général ?

Réponse. — Oui, mais il n'est pas universel. Les anciens Juifs n'avaient évidemment aucune conception claire d'une autre vie ; et les Chinois actuels ne l'ont pas non plus.

16. *Demande.* — Exposez la doctrine admise sur l'immortalité.

Réponse. — L'âme, à la mort, quitte le corps et va dans un autre monde pour y vivre éternellement.

17. *Demande.* — Comment nomme-t-on aussi l'autre monde ?

Réponse. — Le ciel, le Paradis, les Iles des Bienheureux et ainsi de suite.

18. *Demande.* — Quel genre d'endroit est-ce ?

Réponse. — Il y a autant de conceptions différentes du ciel qu'il y a de religions.

19. *Demande.* — Dites quelques-unes d'entre elles.

Réponse. — Pour les Bouddhistes, le ciel signifie la cessation de tout désir, c'est-à-dire le *Nirvana ;* pour le Mahométan, c'est un lieu de plaisir et de danse ; pour le Chrétien, c'est un éternel *Sabbat*.

20. *Demande.* — Croit-on que tout le monde ira au ciel ?

Réponse. — Non ; seulement ceux-là, proclame-t-on,

qui ont la vraie foi ; tous les autres, d'après les *credo*, iront en enfer.

21. *Demande.* — Qu'est-ce que cela ?

Réponse. — C'est aussi dans l'autre monde.

22. *Demande.* — Les hommes et femmes, bons et grands, qui n'eurent pas la « vraie foi » seront-ils exclus du ciel ?

Réponse. — Les *credo* disent qu'ils le seront. Et conséquemment l'espoir de l'immortalité n'est pas un *espoir* du tout pour la plupart des gens.

23. *Demande.* — Le ciel et l'enfer sont-ils tous deux éternels ?

Réponse. — C'est la croyance ordinaire. (1)

24. *Demande.* — Quelle autre opinion existe sur l'autre monde ?

Réponse. — Qu'il n'y a ni ciel ni enfer et que l'autre monde ou l'autre vie consistent dans la continuation de ce monde-ci.

25. *Demande.* — Sera-ce un monde meilleur que celui-ci ?

Réponse. — Oui, si nous le rendons tel.

26. *Demande.* — Cette opinion exclut-elle la possibilité d'un au-delà conscient ?

Réponse. — Non. Mais elle laisse la question ouverte.

---

(1) Henry Ward Beecher fut le premier parmi les modernes prédicateurs orthodoxes à protester contre cette doctrine. — Cf. *The Passing of orthodox Religion*, par l'auteur.

27. *Demande.* — Quels sont les arguments en faveur d'une immortalité consciente ?

Réponse. — L'un des plus forts est l'universalité de cette croyance. (1)

28. *Demande.* — Est-ce une preuve ?

Réponse. — Non. Bien des croyances furent universelles et on a reconnu par la suite qu'elles n'étaient que des illusions, — par exemple la croyance que l'homme et le monde ont été créés spécialement par décret divin ; la croyance que le soleil, la lune et les étoiles ont été faits pour procurer la lumière à notre planète et tourner autour d'elle ; et la croyance en la sorcellerie, la magie, l'alchimie, etc... (2)

29. *Demande.* — Quel est l'argument qui vient après ?

Réponse. — On dit que l'homme, en sa qualité d'âme et d'esprit pensant, est trop précieux pour ne pas être préservé à jamais de la destruction.

30. *Demande.* — Cela prouve-il son immortalité ?

Réponse. — Pas plus que la divinité de César n'était prouvée par l'opinion qu'il avait de lui-même.

---

(1) Comme toutes les religions proclament l'immortalité, si vraiment il n'existe rien de semblable, le monde entier se trouve dupé. Tel est l'argument auquel Pomponace de Padoue (1462-1526) a répondu en disant : « Comme il existe trois religions, — celles de Moïse, de Jésus, et de Mahomet, — ou elles sont toutes trois fausses et le monde entier est dupé ; ou deux d'entre elles, au moins, sont fausses, et alors c'est la majorité qui est dupée.

(2) Même Lord Bacon, le fondateur de la méthode inductive, et sir Thomas Brown et sir Matthieu Hale partageaient la croyance populaire dans l'existence des sorcières.

31. *Demande.* — Quel est l'argument qui vient après ?

Réponse. — L'argument moral, qui est le plus fort.

32. *Demande.* — Exposez-le.

Réponse. — Comme il y a beaucoup de souffrance imméritée dans le monde, nous regardons instinctivement en avant de nous vers un autre monde où tous les comptes seront balancés; où les larmes seront essuyées des yeux qui pleurent et où ceux qui s'aiment se retrouveront.

33. *Demande.* — Cet argument est-il décisif?

Réponse. — Il est très fort, mais il n'est pas décisif. Si Dieu est aussi bon et aussi puissant maintenant qu'il le sera jamais, on n'a aucune raison de compter qu'il changera radicalement sa manière de gouverner le monde dans un temps à venir.

34. *Demande.* — Quelle est la conception que nous devons nous faire d'une vie à venir?

Réponse. — Que tout ce que nous pensons, disons et faisons maintenant, concourra à bâtir le monde de l'avenir, dans lequel nous revivrons tous sous forme d'influences, de tendances, d'exemples, et de forces intellectuelles et morales. Nous sommes la continuation de la vie qui nous a précédés et la source de la vie qui nous suivra. L'âme d'un homme est la somme de toutes ses facultés et de ses forces, de ses pensées, de ses actions et de ses affections. Celles-ci, pas plus que les molécules qui composent son corps, ne périssent à sa mort,

mais elles s'incorporent à de nouvelles formes de la vie, et ainsi de suite toujours. (1)

35. *Demande.* — Quel effet une pareille croyance produirait-elle sur nous ?

Réponse. — Elle nous encouragerait à ne cultiver en nous, — pour l'amasser comme un trésor, — que ce qui est vrai et noble, pour en faire le cerveau et l'âme de l'avenir. (2)

---

(1) « Sous cet aspect la mort cesse d'apparaître comme un anéantissement ; car notre âme ne peut pas plus être effacée que la loi de causalité ne peut être suspendue. » — Paul Carus, *Whence and Wither*, page 135.

(2) Quand nous serons au-dessus de cette illusion que l'existence est limitée à notre individualité personnelle, quand nous étendrons notre être jusqu'à le fondre dans l'humanité, qui est immortelle, et par laquelle nous continuons à vivre à jamais, — la mort, à la vérité, ne sera plus que le « clignement d'une paupière qui n'interrompt pas le regard ».

CHAPITRE XVI

La fin suprême de l'homme

1. *Demande.* — Qu'y a-t-il de plus grand au monde?
Réponse. — Vivre, avec honneur; car sans vivre nous ne pouvons avoir rien autre de bon.

2. *Demande.* — Quel est, en conséquence, le devoir de l'homme?
Réponse. — De rechercher ce qui élargit et élève la vie.

3. *Demande.* — Comment nommons-nous les actions qui font la vie plus large et meilleure?
Réponse. — Les vertus; et celles qui diminuent et dégradent la vie, les vices.

4. *Demande.* — De quels autres noms les nomme-t-on?
Réponse. — Le bien et le mal; ce qui est moral et immoral; ce qui est bon et ce qui est mauvais.

5. *Demande.* — Comment apprenons-nous ce qui est le vice et ce qui est la vertu?
Réponse. — Par l'expérience; par l'expérience accumulée de l'humanité autant que par la nôtre.

6. *Demande.* — Est-ce par l'expérience que nous apprenons tout ce que nous savons du bien et du mal ?

Réponse. — Absolument tout.

7. *Demande.* — N'avons-nous pas besoin d'une révélation pour nous parler infailliblement du bien et du mal ?

Réponse. — Non. Si nous ne savons pas discerner nous-mêmes le bien du mal, une révélation ne nous sera pas de plus d'utilité qu'aux animaux.

8. *Demande.* — Par quelles autres preuves pouvez-vous montrer qu'une révélation n'est pas nécessaire pour les besoins de la vie morale ?

Réponse. — Une révélation est seulement un accident, (1) tandis que la vie morale est une loi de la nature humaine.

9. *Demande.* — Qu'est-ce qu'une loi ?

Réponse. — Une obligation qui nous est imposée par une autorité supérieure. (2)

10. *Demande.* — Qu'est-ce qui constitue l'autorité ?

Réponse. — Le savoir supérieur, la bonté et la puissance.

11. *Demande.* — Donnez des exemples.

Réponse. — L'autorité du père sur l'enfant ; du maître sur l'élève ; de l'État sur l'Individu ; de l'Humanité sur l'État et de la Nature sur tout.

---

(1) Un événement qui arrive seulement une fois et sous des conditions irrégulières ou miraculeuses peut être qualifié d'accident.

(2) Le mot « loi » s'emploie aussi dans le sens de relation ou d'un mode d'action constaté par l'observation.

12. *Demande.* — Qu'est-ce que la Nature?

Réponse. — La somme de toutes les forces qui entretiennent le mouvement du monde.

13. *Demande.* — Pourquoi l'autorité de la Nature est-elle la plus haute de toutes?

Réponse. — Parce que c'est le premier et le plus ancien auteur de l'homme et son plus vieux maître.

14. *Demande.* — Pourquoi faut-il obéir à la Nature?

Réponse. — Parce que nous avons appris par l'expérience des siècles qu'il le *faut.*

15. *Demande.* — Qu'arriverait-il si nous n'obéissions pas?

Réponse. — Elle nous remplacerait rapidement par ceux qui lui obéissent.

16. *Demande.* — Donc, nous n'avons pas le choix?

Réponse. — Pas le moins du monde.

17. *Demande.* — Par quelle précaution la Nature a-t-elle incité à l'obéissance à ses lois?

Réponse. — Elle a lié l'action à la réaction, la cause à l'effet.

18. *Demande.* — Expliquez ceci.

Réponse. — A chaque pensée, à chaque parole, à chaque action, la Nature a donné la même puissance qu'à la semence, — de croître et de porter le fruit que chacun comporte.

19. *Demande.* — Quels autres moyens la Nature emploie-t-elle pour imposer l'obéissance?

Réponse. — Elle a logé en nous un représentant de

son autorité que nous pouvons appeler la « conscience ».

20. *Demande.* — Veuillez l'analyser et la définir.

Réponse. — La conscience est faite du mélange des voix du Passé et de celles de l'Avenir dans chaque individu. L'homme est un foyer de vibrations où convergent les expériences collectives et les tendances du Passé avec les espérances, les intuitions et les idéals de l'Avenir. La *pression* de l'un et l'*aspiration* de l'autre trouvent une voix en lui; cette voix est la conscience. (1)

21. *Demande.* — Est-ce là la définition communément acceptée ?

Réponse. — Non. Bien des gens croient que la conscience est « la voix de Dieu dans les âmes »; mais, comme cette voix n'est pas infaillible, on ne gagne rien à l'appeler « la voix de Dieu ».

22. *Demande.* — Quelles autres théories de la conscience ont cours ?

Réponse. — Quelques philosophes enseignent que la conscience est une faculté ou organe spirituel, distinct, dont la fonction consiste à distinguer par intuition le Bien du Mal. On admet aussi qu'il existe une loi morale, qui est éternelle et absolue, et dont les comman-

---

(1) Nos habitudes nous relient au passé, notre liberté à l'avenir; le conflit entre l'habitude ou instinct et la liberté ou volonté est la lutte pour la suprématie entre le Passé et l'Avenir. L'homme est le champ clos de cette lutte. Le professeur Clifford définit ainsi la conscience : « Les instincts accumulés de la race coulant à flots dans chacun de nous, et débordant comme si l'océan était versé dans une tasse » — page 134.

dements sont impératifs, (1) mais tout ceci est de la spéculation métaphysique.

23. *Demande.* — Quels sont les enseignements de l'évolution à ce sujet ?

Réponse. — Que de même que l'œil s'est adapté à la lumière et l'oreille au son, avec tous leurs merveilleux mécanismes, de même les relations entre les hommes ont formé le sens moral par l'éducation et l'expérience des siècles; et que la moralité est une faculté acquise comme le langage, la musique, l'amour et l'humanité.

24. *Demande.* — Pourquoi devons-nous faire le bien, dans cette théorie ?

Réponse. — Pour son utilité, sa beauté et sa joie.

25. *Demande.* — Est-il obligatoire de faire le bien ?

Réponse. — Oui, si nous souhaitons le bonheur de tous en même temps que le nôtre.

26. *Demande.* — Quelle est la récompense de la bonté et de la justice ?

Réponse. — D'être juste et bon. (2)

27. *Demande.* — Mais devons-nous être justes et bons sans attendre ni récompenses ni châtiments de l'au-delà ?

Réponse. — Si nous n'agissons pas ainsi, d'autres le feront, et par la loi de la survivance des plus aptes, c'est à eux qu'appartiendront la royauté, la puissance, et l'avenir.

---

(1) L'impératif catégorique de Kant a été comparé à un Dieu *fait sur commande,* un *deus ex machina.*

(2) « Cherchez-vous une récompense plus grande que celle-là ? » (Epictète.)

28. *Demande.* — Le bien est-il en croissance dans le monde ?

Réponse. — A travers bien des oscillations en arrière et en avant, l'humanité progresse constamment quoique très lentement.

29. *Demande.* — Pourquoi existe-t-il encore du mal et de la souffrance dans le monde ?

Réponse. — Parce que nous n'obéissons pas à toutes les lois de la Nature.

30. *Demande.* — Pourquoi ne leur obéissons-nous pas ?

Réponse. — Principalement par ignorance.

31. *Demande.* — Est-il juste que nous soyons punis de notre ignorance ?

Réponse. — Oui, si c'est la seule manière pour nous d'apprendre à connaître et à observer ces lois.

32. *Demande.* — Quelle chose nous est le plus nécessaire pour que nous-mêmes et le monde devenions meilleurs ?

Réponse. — Le *savoir ;* car nous ne pouvons rien faire que nous ne sachions comment le faire ; et pour agir de la meilleure manière possible, nous devons savoir ce qui est conforme à notre bien suprême. (1)

---

(1) Le but de la science est le savoir et le but de l'art est l'action ; mais nous ne pouvons ni produire ni créer sans le savoir. Il est également sans intérêt d'insister sur ce qu'une philosophie exacte de la vie n'est pas nécessaire aux fins de la Vertu. Pensée ou Savoir sont la graine dont la Conduite est la fleur et le fruit. Il est vrai cependant que notre savoir s'améliore et s'accroît aussi souvent que nous « faisons » ce que nous « savons ». Charlemagne, dans une lettre à Sturm, abbé de Fulda, écrivait : « Quoique l'action soit meilleure que le savoir, cependant il est impossible d'agir sans savoir. »

33. *Demande.* — Que fera encore le *savoir ?*

Réponse. — Il emploiera les forces immenses qui croupissent actuellement dans l'ignorance ; il remplacera le préjugé par la sympathie, l'oppression et la rapacité par la justice et l'humanité, la guerre et l'effusion du sang par la paix et la fraternité.

34. *Demande.* — Quel est le sauveur du monde, — le vrai Christ de l'humanité ?

Réponse. — La Vérité ! qui est le plus parfait *savoir* que nous puissions posséder ; et la confiance qu'on peut compter sur ce savoir pour atteindre les fins les plus élevées de la vie.

35. *Demande.* — Quelle est par conséquent la fin suprême de l'homme ?

Réponse. — De chercher la sagesse suprême par la raison, et de pratiquer le souverain bien par la volonté, (1) *et cela pour le bien de l'humanité.*

---

(1) Giordano Bruno et de Tocqueville.

TABLE

Pages

AVERTISSEMENT. V

le monde sans Dieu. 1

(a new catechism). 3

Adresse liminaire 5

Épigraphes. 6

George Jacob Holyoake. — *Introduction*. 7

Note du traducteur français. 10

Préface de l'auteur. 11

Chapitre premier. — Raison et Révélation 13

Chapitre II. — La Révélation chrétienne. 23

Chapitre III. — Le canon de la Bible. 29

Chapitre IV. — Dieu. 40

Chapitre V. — La Terre 51

Chapitre VI. — L'homme. 57

Chapitre VII. — Jésus 65

Chapitre VIII. — Les enseignements de Jésus 72
Chapitre IX. — L'Église 83
Chapitre X. — L'Église libérale 91
Chapitre XI. — Les « credo ». 98
Chapitre XII. — Le Clergé 106
Chapitre XIII. — Prière et Salut. 110
Chapitre XIV. — La mort 117
Chapitre XV. — Immortalité. 121
Chapitre XVI. — La fin suprême de l'homme 128

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce onzième cahier le mardi premier mars 1904.

Le Gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués.

IMPRIMERIE DE SURESNES (E. PAYEN administrateur), 9, rue du Pont. — 8603

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

Nous servons :

des abonnements de souscription à cent francs ;
des abonnements ordinaires à vingt francs ;
et des abonnements de propagande à douze francs.

Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient ; le prix de nos abonnements de propagande est donc sensiblement inférieur au prix de revient. Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

L'abonnement de propagande cesse de fonctionner pour chaque série à l'achèvement de cette série ; la quatrième série normale ayant fini fin juin 1903, on pouvait jusqu'au 30 juin 1903 avoir au prix de propagande les vingt premiers cahiers de cette série.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier juillet au 31 décembre 1903 on pouvait avoir pour vingt francs les vingt-deux cahiers de la quatrième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1904 la quatrième série se vend trente-cinq francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.

Depuis le troisième cahier de cette série inclus, *cahier de l'inauguration du monument de Renan à Tréguier le dimanche treize septembre 1903,* nous faisons tirer à dix mille exemplaires, pour chacun des cahiers qui le comportent, sur deux, quatre ou huit pages, un *vient de paraître ;* devant les premiers résultats obtenus par l'envoi raisonné de ces *vient de paraître,* nous avons en effet résolu d'étendre ce service autant que nous le pourrons, et nous demandons à nos abonnés de nous y aider; pour savoir ce qui paraît dans les cahiers, il suffit d'envoyer son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra régulièrement nos *vient de paraître;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui paraît dans les cahiers, il suffit d'envoyer à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse; avertir en même temps cette personne; elle recevra régulièrement nos *vient de paraître.*

143
C

Le radicalisme anticlérical, anticatholique entend conserver tout ce qui profite à ses intérêts politiques parlementaires ; il entend ne conserver pas, au besoin supprimer tout ce qui nuit à ses intérêts politiques parlementaires, quand bien même c'est du même ordre ; ni les pleines et seules vraies conservations, ni les pleines et seules vraies révolutions n'admettent de ces marchandages ; à toute une vie, comme est la vie chrétienne, en particulier catholique, rien ne se peut mesurer que toute une vie nouvelle, toute une révolution, c'est-à-dire un fouissement plus profond ; *res nova,* disaient les Latins ; *vita nova,* dirons-nous, car une révolution revient essentiellement à fouir plus profondément dans les ressources non épuisées de la vie intérieure ; et c'est pour cela que les grands hommes d'action révolutionnaire sont éminemment des grands hommes de grande vie intérieure, des méditatifs, des contemplatifs ; ce ne sont pas les hommes en dehors qui font les révolutions, ce sont les hommes en dedans.

Je continuerai cet *avertissement,* si je le puis, dans un prochain cahier.

CHARLES PÉGUY

DOUZIÈME CAHIER DE LA CINQUIÈME SÉRIE

CAHIER DE COURRIERS

petites garnisons

LAVAL — ORLÉANS — PARIS

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

139876
+1.0.0

Nous prévoyons que le premier cahier de la sixième série, paraissant le dimanche 2 octobre prochain, sera le *catalogue analytique sommaire de* nos *cinq premières séries ;* nous demandons à nos abonnés, de même que nous pensons dès aujourd'hui à préparer l'établissement de ce catalogue, de penser, pour leur part, à en préparer la distribution utile ; c'est-à-dire que nous leur demandons, pendant l'achèvement de cette cinquième série, de chercher et de nous indiquer à qui nous pourrons utilement envoyer ce *catalogue analytique sommaire,* comme nous envoyons nos *vient de paraître ;* pour savoir ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire ;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse ; avertir en même temps cette personne ; elle recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire.*

petites garnisons

139876
4/10/12

LA FRANCE VUE DE LAVAL

AVERTISSEMENT

Dans le quatorzième cahier de la troisième série, bon à tirer du mardi 22 avril 1902, nous avons publié de notre collaborateur Félicien Challaye un bref courrier : **la Russie vue de Vladivostock**, *journal d'un expulsé;* le premier *jour* de ce journal était le vendredi 21 juin 1901, et le dernier le lundi 24 juin.

De Vladivostock Challaye revint, enseigner, à Laval en France; tout aussitôt je lui demandai un courrier réciproque : *la France vue de Laval;* j'entendais par là qu'il y aurait de bons courriers à faire de France et de pays que nous croyons connus; l'étrange n'est pas toujours au pays étranger; on ferait d'immenses découvertes chez soi; on obtiendrait de singuliers résultats, si l'on savait regarder le pays habituel d'un regard inhabitué; regarder la France comme si on n'en était pas; j'entendais un peu aussi par là qu'une *France vue de Laval* ne serait pas sans répondre à une *Russie vue de Vladivostock,* parce que toutes les servitudes ne résident pas en Russie.

Je suis particulièrement heureux que ce nouveau courrier de Challaye soit prêt au moment des élections municipales; comment se font les élections d'arrondis-

sement et de commune, c'est ce que permet de se représenter un courrier comme celui que l'on va lire; comment elles se préparent, c'est ce que Challaye lui-même a pu éprouver récemment; il avait accepté de faire à Évreux, autre petite garnison, où il a enseigné, où il a conservé des relations amicales, une série de conférences populaires sur le socialisme; ces conférences étaient organisées sous les auspices, comme on dit, de la *Société de la jeunesse républicaine;* cette Société fait là-bas, si l'on veut, fonctions d'Université Populaire; les conférences étaient fixées à certaines dates; elles se faisaient le dimanche; la première conférence, *la critique socialiste,* alla bien; c'était la première; et puis on est habitué à ce que les socialistes critiquent; c'est même un peu devenu leur fonction sociale, dans le monde bourgeois, par entente mutuelle; et s'ils ne critiquaient pas, ils auraient l'air de vouloir être des révolutionnaires; de vouloir changer les habitudes; un certain instinct conservateur des bourgeois républicains et réactionnaires est flatté quand ils voient que les socialistes critiquent; c'est signe, évidemment, que rien n'est changé encore; s'ils ne critiquaient pas, c'est alors qu'on s'inquiéterait; enfin les bourgeois sont contents d'eux-mêmes, de leur courage, comme des dompteurs, de leur libéralisme, quand dans une salle populaire ils écoutent un socialiste critiquer; on voit bien qu'ils n'ont pas peur d'un socialiste; on voit bien qu'ils savent écouter toutes les opinions; ils n'ont pas peur des idées avancées; la deuxième conférence, *l'idéal socialiste,* n'excita presque point de mouvements divers; le bourgeois aime qu'on lui parle d'idéal; par une bonne après-midi, ou par une bonne après-dînée,

parler d'idéal réchauffe un peu le cœur; pendant la troisième conférence, *la réalisation de l'idéal socialiste,* le conférencier remarqua des mouvements divers; les gens se regardaient; une salle très légèrement houleuse; car si parler d'un idéal après un bon repas réchauffe le cœur, un idéal que l'on parle de réaliser devient singulièrement inquiétant; Challaye expliquait à ses auditeurs que la révolution sociale, bien entendue, ne fermait pas l'avenir, qu'elle ne prétendait pas instituer un état définitif, stable, arrêté, que le progrès, qui a tant marché, marche et marcherait toujours; que par exemple il n'était pas défendu d'imaginer que la liberté croîtrait tous les jours davantage et que l'on parviendrait à des organisations d'anarchisme croissant, à des anarchies croissantes; ce mot d'anarchie a, dans les petites garnisons, une extraordinaire valeur d'épouvantement; les gens se regardaient, gênés, peinés, honteux de se trouver là, d'avoir entendu ce mot, devant tel ou tel, qui l'avait entendu aussi, d'avoir été à une conférence où on avait prononcé, entendu ce mot; en public; devant tout le monde; et en sortant Challaye vit bien que les gens se regardaient, encore, et qu'il y avait quelque chose.

Rentré à Paris, il reçut une lettre de ses amis d'Évreux, lui demandant, au nom de leur amitié même, et dans l'intérêt supérieur de la République, de ne pas faire sa quatrième conférence; les élections municipales approchaient ; et de telles conférences enlèveraient énormément de voix à la liste républicaine.

Dédié aux quelques socialistes sincères qui s'imaginent, aujourd'hui encore, après tant d'expériences

malheureuses, que le radicalisme électoral politique parlementaire fait un acheminement au socialisme ; avis et renseignement aux démocrates soucieux d'étudier dans la réalité le fonctionnement du suffrage universel ; tout le jeu du radicalisme électoral revient à faire tout ce que les électeurs demandent, quoi que ce soit, pour être assuré que l'on aura les voix des électeurs ; hâtons-nous, républicains, de faire de la réaction, pour que ce ne soient pas les réactionnaires qui en fassent.

Charles Péguy

LA FRANCE VUE DE LAVAL

Faire la psychologie d'une petite ville de 30.000 habitants, située à l'ouest de la France ; décrire sa vie morale, religieuse, politique, sociale, en étudiant les événements qui s'y passent pendant une année ; établir ainsi quelles forces de résistance et quelles forces de progrès s'y combattent ; tel est l'objet de cette monographie sur Laval.

Stendhal disait que pour connaître la France il faut passer huit à dix mois dans une petite ville de province, peu accoutumée à voir des étrangers : Laval répond à cette définition.

Il serait faux de dire que toute la France subisse, comme Laval, la tyrannie d'un état d'esprit catholique et réactionnaire. Mais il faut comprendre au sens large le mot de tyrannie. Quand ce n'est pas le cléricalisme catholique qui opprime les consciences, c'est l'anticléricalisme radical, ou le patriotisme nationaliste, ou le moralisme protestant, ou le socialisme verbal de certains révolutionnaires. Partout des tyrannies occultes limitent la liberté des individus. Partout l'opinion publique, médiocre et lâche, cherche à écraser les initiatives intéressantes. Les hommes qui osent vouloir sont rares partout. Ce qu'il faut aux petites villes pour qu'elles s'éveillent, à la nation pour qu'elle prospère, à

l'humanité pour qu'elle progresse, au socialisme pour qu'il s'accomplisse, c'est un nombre croissant de consciences audacieuses.

la ville

Laval, chef-lieu du département de la Mayenne, est une ville de 30.374 habitants, sur la Mayenne, à 74 mètres d'altitude. Les géographies disent que Laval est à 301 kilomètres de Paris; les Lavalois pensent que Paris est à 301 kilomètres de Laval.

La ville s'étend sur un double coteau au pied duquel coulent les eaux lentes de la Mayenne. On peut en avoir une harmonieuse vue d'ensemble, du haut du viaduc, haut de 28 mètres, sur lequel passe la ligne de chemin de fer Paris-Brest. Aux matins d'automne surtout, le paysage est évocateur de rêveries et de pensées. Un brouillard léger enveloppe la ville, voilant le détail des rues et des toits; on n'aperçoit nettement que les flèches de nombreuses églises et les ruines d'un vieux château. De mystiques sons de cloches traversent les brumes grises. On devine une cité fidèle au passé, vivant de souvenirs, pieuse et féodale. Impression mélancolique, dont aurait su jouir Rodenbach : c'est Laval-la-Morte...

La ville est agréable à habiter. Les quartiers neufs sont d'une élégante propreté. Les vieilles rues sont pittoresques, mêlées de ruelles et de culs-de-sac si étroits que le soleil n'y descend jamais. Quelques monuments historiques éveillent le sentiment des siècles lointains : le vieux château des comtes de Laval, onzième et douzième siècles, très pittoresque, servant aujourd'hui de prison; la cathédrale de la Trinité, commencée au douzième siècle; les ruines de fortifica-

tions anciennes, l'imposante *Porte Beucheresse,* quinzième siècle, couverte de lierres, couronnée de broussailles ; la *Maison du Grand Veneur,* et d'autres maisons du quinzième et du seizième siècle; le nouveau château des comtes de Laval, seizième et dix-septième siècles, servant de Palais de Justice ; la *Halle aux toiles,* élevée au dix-huitième siècle par le comte de la Trémouille. Parfois, en se promenant dans les rues, on a le sentiment précieux d'un contact direct avec les siècles lointains ; l'imagination du passé enrichit l'âme presque autant que la vision d'un pays nouveau : c'est comme un voyage autour de l'histoire.

Les rues sont généralement bien entretenues, mais mal éclairées. On n'allume qu'un réverbère sur quatre les nuits pour lesquelles l'almanach promet l'apparition de la lune, — même quand des nuages en interceptent les rayons. — Dans l'obscurité de la ville, des grincheux verraient un symbole. L'éteigneur de réverbères, qu'on rencontre à onze heures du soir accomplissant sa médiocre tâche, symbolise d'autres éteigneurs de lumière, plus dangereux. (1)

Aux environs de Laval la campagne est charmante. Les rives de la Mayenne sont exquises, en automne surtout, au coucher du soleil, quand la lune rose s'élève parmi les peupliers jaunis.

les habitants

A qui cherche à faire la psychologie d'une petite ville, les monographies anciennes sont précieuses. Car

(1) On me dit que depuis 1903 les rues sont beaucoup mieux éclairées. Serait-ce aussi un symbole ?

avant le développement moderne des voies de communication, les villes, plus isolées, avaient sans doute une physionomie plus distincte. Pour Laval, nous avons une curieuse étude écrite en 1807 : « La topographie médicale de la ville de Laval, par M. J.-B. Denis Bucquet, médecin. » (1) Ce petit livre, d'une saveur antique, fleuri de citations d'Hippocrate, nous renseigne sur tous les aspects de la vie lavaloise au temps du Premier Empire. L'auteur, en bon déterministe, explique par le climat uniforme et mou du pays « le tempérament lymphatique bien prononcé » des habitants, comme aussi, au point de vue moral, « cette tranquillité flegmatique propre au tempérament pituiteux ». Voici quelques-uns des traits par lesquels il caractérise le Lavalois : « Le Lavalois vit trop près de la nature ; sa civilisation se borne à vivre paisiblement en société, étranger à toutes ces passions qui remuent fortement le cœur de l'homme, et tirent les individus de leur sphère particulière pour les lancer dans le tourbillon des affaires générales. Les sciences, les arts et les lettres ne lui sont connues que de nom. Nul peuple n'est plus que lui attaché à son sol, à ses pénates, à ses coutumes ; il ne voit rien au delà : hors de sa famille et de ses habitudes, il n'y a rien pour lui... — Un Lavalois ne fera jamais que ce que font les autres, il ne suivra jamais son impulsion et n'osera rien entreprendre sans s'être assuré un nombre d'imitateurs ; il craint toujours les suites, les conséquences ; si quelqu'un s'écarte de la ligne tracée, on le montre au doigt, il encourt la censure

(1) Bulletin de la *Société des Études Scientifiques* d'Angers, 1893. — Angers, Germain et Grassin, 1894.

générale et devient l'objet de tous les regards comme de toutes les conversations... — Le Lavalois a un caractère indolent qui touche le mélancolique; ses sensations sont peu vives et encore moins profondes; ses idées sont peu nombreuses et peu rapides; il articule mal et traîne ses mots. Il a le jugement sain, mais point d'esprit ni d'imagination... S'il éprouve le sentiment de la haine, c'est avec modération, mais persévérance... »

Ce portrait du Lavalois de 1808 ressemble étonnamment au Lavalois de 1902. Deux traits surtout sont à retenir, comme toujours vrais : l'indolence des habitants, leur crainte de l'opinion publique.

Ce qui frappe quand on arrive à Laval, c'est la lenteur avec laquelle la vie se déroule. — A Paris, à Londres, à Chicago, les gens se pressent dans les rues, à pied, en voiture, à bicyclette, en tramway, en omnibus; chacun court à son travail, à son plaisir, à la satisfaction de ses besoins, à la réalisation de ses rêves; emporté dans cette agitation formidable, on est comme nécessairement entraîné à agir. Et à voir se succéder dans la foule les êtres les plus divers, tant de costumes, tant d'attitudes, tant d'expressions, on sent s'étendre son intelligence, on devine la complexité des âmes, on a pitié de leurs mille façons de souffrir. Puis on s'instruit à regarder les affiches nouvelles, les devantures constamment changées des magasins innombrables. Tout suggère le sentiment philosophique, tour à tour délicieux et angoissant, de la fuite rapide des jours... — A Laval, nul mouvement dans les rues, sauf aux heures où les ouvriers vont à leur travail ou en reviennent. Les gens se promènent lentement, lentement. *On se fait remarquer* en marchant vite. Ce sont toujours les

mêmes personnes qu'on rencontre aux mêmes endroits ; ce sont les mêmes affiches qu'on aperçoit aux mêmes carrefours ; ce sont les mêmes devantures qu'on regarde aux mêmes magasins. Nul travail ne presse : on met des semaines à paver une petite rue ; on demande plusieurs jours pour exécuter la moindre commande. — Dans cette vie somnolente, l'immobilité l'emporte sur le mouvement. Toute conservation paraît bonne, tout changement paraît odieux.

Dans la petite ville somnolente, la plupart s'ennuient. Étonnante maladie que l'ennui : il serait si facile de ne pas s'ennuyer, en travaillant et en aimant : le travail donne la certitude d'être utile, l'amour appelle l'amour ; la joie d'être utile, la joie d'être aimé suffiraient à remplir la vie. Et il y a encore toute la science et tout l'art ; il y a la joie de s'intéresser à toutes les complexités de l'humanité et de l'univers. Dans la petite ville, on n'est pas assez cultivé pour prendre grand plaisir à ces jouissances intellectuelles ; pas assez généreux pour se consacrer à une grande cause qui serait à tous les instants une nouvelle raison de vivre. On cherche à éviter l'ennui en introduisant, dans son existence monotone, la diversité dont elle manque, par ce qu'on nomme les distractions. Distractions médiocres et elles-mêmes somnolentes : à Laval, le jeu préféré, l'art du pays, c'est la pêche à la ligne. Les hommes jouent aussi aux cartes, dans les cercles et dans les cafés. Les femmes se font des visites à leur *jour :* dans des salons mal éclairés, on potine sur les uns et sur les autres ; on cause des décès et des mariages, mais surtout du temps et des domestiques. Pauvre petite vie mondaine, touchante à force d'être mesquine : un jeune professeur

nouvellement arrivé me raconte la première journée des visites faites aux femmes de ses collègues : l'une n'a pas fait allumer de feu et a oublié de mettre du pétrole dans ses lampes, parce qu'elle pensait que la pluie arrêterait les visiteurs; une autre s'est déjà déshabillée parce qu'il est tard, six heures du soir; un vieux professeur, qui a des filles à marier, conseille le mariage à son jeune collègue et lui précise le chiffre de sa fortune. Pendant l'hiver, au plaisir des visites se mêle le plaisir de quelques dîners et de quelques bals. Les hommes en profitent pour faire la cour aux femmes; et ensuite ils se plaisent à annoncer à tous leurs bonnes fortunes : la fatuité des mâles est un des spectacles les plus écœurants que donne la province, pour qui aime d'un cœur tendre les intimités de l'amour.

Dans cette vie si lente que toute énergie s'y endort, il n'y a plus d'autre règle d'action que le respect passif de l'opinion publique.

Plus un milieu social est étroit, plus s'y fait sentir la contrainte de la société sur l'individu. La psychologie de la petite ville confirme cette loi sociologique.

Dans la petite ville tout le monde se connaît. Les familles établies depuis un certain temps ont passé des années à se visiter, à s'étudier, à se rapprocher ou à se haïr. Les nouveaux venus sont vite connus et classés. L'œil du citadin, habitué à l'aspect familier de la ville, a vite distingué l'étranger de passage, celui qui, ne sachant où aller, hésite aux coins des rues. Si l'étranger paraît se fixer, l'indigène a vite fait de se renseigner sur lui, de connaître sa profession, son milieu, ses idées politiques et religieuses. Le nouveau venu, accueilli d'abord par la curiosité de

tous les regards, devient bientôt l'un de ces passants dont on attend la rencontre, objet accoutumé des sensations visuelles d'autrui.

Dans la petite ville tout le monde se connaît, et chacun constamment cherche à savoir ce que font tous les autres. Chez soi, derrière les rideaux de la fenêtre, on regarde les passants, et à leur costume, à leur allure, on cherche à deviner où ils vont. On se pose la même question au sujet des gens qu'on rencontre dans la rue : si M. X... passe aujourd'hui *rue du Gué-d'Orger* ou *rue du Pin-Doré* avec un chapeau haute forme sur la tête, c'est sans doute qu'il va faire visite à madame Y... ou assister à l'enterrement de M. Z... — On remarque avec soin les gens que vous saluez, ceux que vous arrêtez dans la rue, ceux avec qui vous vous promenez. On interprète l'amplitude des coups de chapeau, la tendresse des sourires; on cherche à deviner les sympathies et les antipathies.

Si un jeune homme et une jeune fille ou une jeune femme causent ensemble dans la rue, — avec cette bonne familiarité anglo-saxonne qu'il faudra bien réussir à introduire dans nos mœurs françaises, — tout de suite on imagine un mariage ou un adultère.

Ce qu'on ne constate pas directement, on l'entend dire. Le bavardage est une des distractions préférées de la petite ville : c'est des autres surtout que l'on cause, de leurs faits et gestes, de leurs intentions, de leurs sentiments supposés. Tous les endroits où l'on se rencontre deviennent des *potinières* où s'échangent les nouvelles : les salons, les cafés et les cercles; le *Trimard,* la place sur laquelle tous se promènent en été; le tennis du préfet, et celui du secrétaire général;

l'*Hôtel de Paris* et l'*Hôtel du Grand Dauphin*, où dînent les fonctionnaires célibataires; le marché du samedi, où les dames se retrouvent; la *Halle aux poissons*, qu'elles fréquentent le vendredi. — Quelques personnes se font une gloire d'être informées de tout ce qui se passe : elles colportent partout ce qu'elles viennent d'apprendre. Elles confient à d'autres, sous le sceau du secret, ce qu'on leur a confié à elles, sous le sceau du secret. — Le contraste est saisissant, entre la lenteur de la vie provinciale, et la rapidité avec laquelle circulent les moindres bruits.

Pour comprendre la petite ville, il faut attacher à ces commérages la plus grande importance : ils résument toute la vie mentale et sentimentale de la plupart des habitants.

L'information de chacun sur tous est minutieuse, et généralement exacte ; l'interprétation des faits est beaucoup moins sûre. La méchanceté, la vanité, la jalousie sont constamment causes de graves erreurs psychologiques. Le parti pris de juger avec malveillance est fréquent; on accepte presque toujours la version la plus défavorable. A force d'étudier les autres on pourrait devenir psychologue dans la petite ville, si l'on apportait à ces analyses un peu d'indulgente sympathie.

Cette perpétuelle surveillance d'autrui caractérise la province; mais elle se retrouve aussi à Paris, dans certains quartiers isolés, dans certains milieux fermés. La province est un état d'esprit autant qu'une expression géographique.

Dans la petite ville, chacun constamment cherche à savoir ce que tous les autres font ; quand il faut agir,

chacun se préoccupe d'abord de ce que les autres diront. Le sentiment fondamental des habitants, celui qui oriente toute leur vie psychologique, c'est le souci, la crainte, le respect, la hantise de l'opinion.

La plupart cherchent à désarmer la critique, à éviter qu'on parle d'eux, en se conformant à tous les usages, en faisant, comme on dit, *ce qui se fait.* — Le même mot condamne les grosses malhonnêtetés et les généreuses initiatives : *on en parlerait ; cela ne se fait pas.* — Ce qui se fait, c'est une suite monotone de petits actes égoïstes, mesquins et plats ; ce qui se fait, c'est d'être méprisant vis-à-vis des petits, et rampant devant les forts ; ce qui se fait, c'est de n'éprouver et de n'exprimer que des sentiments artificiels, d'ignorer toutes les naïvetés, toutes les vaillances, toutes les tendresses. — La vie dans la petite ville est une quotidienne éducation de la lâcheté.

Et c'est aussi une quotidienne éducation de la vanité. On cherche moins à être heureux qu'à être envié. Paraître riche ou influent, tout est là. L'idéal, c'est d'arriver par protection à une fonction honorifique où il n'y ait rien à faire. — On se soucie moins d'avoir un mérite réel que d'obtenir une distinction banale, signe d'un mérite prétendu. On s'aplatit devant les gouvernants qui peuvent par des rubans récompenser les platitudes. Que de bassesses on commet pour obtenir la croix d'honneur ! Les belles carrières dissimulent de laides vies.

Dans ce concours de vanités, certains arrivent à se distinguer par une vanité plus outrancière. Le snob provincial cherche à attirer sur lui l'attention de tous. Qu'il arrive à se faire inviter aux soirées intimes de la

Préfecture, ou à forcer les portes d'un salon réactionnaire, qu'il séduise la femme d'un ami, qu'il arbore une nouvelle cravate ; il sait qu'on en parlera : il est heureux.

Rares sont, dans la petite ville, ceux qui ne craignent ni ne se réjouissent qu'on jase sur eux ; rares sont ceux qui ne soumettent leur conduite qu'au fier jugement de leur idéal personnel ; rares sont les esprits libres et les consciences audacieuses. L'action morale la plus urgente, c'est de donner l'exemple d'une calme révolte contre la tyrannie de l'opinion, contre les préjugés inintelligents et les partis pris égoïstes de la foule bête et jalouse. Malheur à ceux par lesquels il n'arrive pas de scandale ! Il faudrait que dans toutes les petites villes la morale ibsénienne fût prêchée ; que partout fût lu, commenté l'*Ennemi du Peuple :*

« La majorité n'a jamais raison. Jamais ! C'est là un de ces mensonges sociaux contre lesquels un homme libre doit se révolter. Qu'est-ce qui forme la majorité ? est-ce les gens intelligents, ou les imbéciles ? Je suppose que nous serons tous d'accord pour dire que les imbéciles forment une majorité horriblement écrasante ! Est-ce une raison pour que les imbéciles règnent sur les intelligents ?...

« Quelles sont les vérités que la majorité proclame ? des vérités tellement vieilles qu'elles sont décrépites. Or quand une vérité est devenue si vieille, on ferait mieux de l'appeler un mensonge, parce qu'elle est sur le point de se transformer en mensonge !...

« L'homme le plus puissant du monde, c'est celui qui est le plus seul. »

les groupes sociaux

Le mouvement économique n'est pas encore assez développé à Laval pour que les classes y soient nettement différenciées. La grande industrie, le grand commerce sont encore inconnus ; la moyenne industrie fait à peine son apparition ; la petite industrie et le petit commerce dominent. Les ouvriers peuvent encore assez facilement devenir petits commerçants ; les petits commerçants peuvent encore assez facilement devenir petits patrons. Les industriels se différencient à peine de leurs contremaîtres, surveillent en général eux-mêmes leurs usines, travaillent avec leurs ouvriers. Dans les environs, beaucoup de paysans possèdent les terres qu'ils cultivent. Les Lavalois adressent au socialisme l'objection courante que la propriété est la récompense du travail et de l'épargne ; et s'ils ne sentent pas l'erreur monstrueuse d'une telle affirmation en présence du développement du capitalisme moderne, c'est qu'ils peuvent invoquer, à l'appui de cette prétendue loi économique, des exemples empruntés à l'étroite expérience de leur petite ville.

Cependant on peut déterminer dans la population certains groupes, différenciés surtout par leur effort pour se distinguer des autres. Un penseur hindou, mon ami Lala Baij Nath, remarque judicieusement que le système des castes repose sur des sentiments d'un caractère universel : en Europe comme dans l'Inde, les classes dites supérieures cherchent à se constituer en castes héréditaires fermées. A Laval, c'est une vanité commune qui rapproche les membres d'un même

groupe social; c'est leur mépris réciproque qui distingue les uns des autres ces groupes sociaux.

D'abord la noblesse. Elle comprend quelques authentiques nobles d'Ancien Régime, des nobles de l'Empire, et aussi plusieurs roturiers enrichis, ayant ajouté à leur nom le nom de terres achetées par eux. Quelle que soit leur origine, ils ont tous le même désir de constituer une petite société aristocratique fermée : madame de B..., dont le mari est à la fois noble et fonctionnaire, reçoit le vendredi les fonctionnaires et le mercredi la noblesse.

Les fonctionnaires constituent aussi un groupe social assez distinct : ils se visitent, participent aux mêmes cérémonies officielles, se rencontrent au bal de la préfecture. Un sentiment les rapproche, une vanité vraiment comique : l'orgueil d'être fonctionnaire, — plus grotesque encore que l'orgueil d'être noble. Le préfet invite un jour à un bal officiel la femme et les filles d'un grand marchand de nouveautés, ayant reçu d'ailleurs une excellente éducation; dans le monde des fonctionnaires cette audace fait scandale.

Nobles et fonctionnaires : ces deux groupes sociaux occupent à Laval le devant de la scène. Ils empêchent presque de voir deux autres groupes, beaucoup plus importants à tous points de vue : les petits commerçants et les ouvriers. C'est dans le milieu aristocratique et dans le milieu fonctionnaire que s'élabore surtout cette opinion publique à laquelle presque tous obéissent. Le Lavalois a un égal respect pour les titres de noblesse et les décorations gouvernementales, pour ce qu'on appelle les *grands noms*, et les *hautes situations*.

D'ailleurs presque tous les Lavalois, quel que soit leur groupe social, sont nés catholiques; beaucoup sont

catholiques pratiquants. Il y a une trentaine de protestants, une seule juive, un tout petit nombre de libres-penseurs. L'opinion publique, que tous redoutent, subit à la fois l'influence des préjugés aristocratiques, officiels, et catholiques.

les journaux

Les journaux, à Laval comme ailleurs, sont des entreprises commerciales, destinées à faire vivre quelques journalistes, et à rapporter des rentes à quelques capitalistes. Pour être lus, ils doivent faire connaître au public local les faits auxquels celui-ci peut s'intéresser, et lui présenter les idées susceptibles de lui plaire. Les journaux subissent l'influence de l'opinion, mais, en l'exprimant, ils contribuent à la rendre plus précise et plus agissante. La crainte de la presse est une des formes les plus caractérisées de la lâcheté lavaloise.

Les journaux lavalois se distinguent des journaux des grandes villes par la place considérable qu'ils accordent aux menus événements du lieu. On peut y lire des nouvelles de cette importance :

> *Malaise.* — Lundi soir, une dame âgée s'est trouvée mal sur la place de la Préfecture. Néanmoins peu après elle a pu sans trop de peine regagner son domicile.
>
> (*Avenir de la Mayenne,* premier février 1903)

On peut y lire des allusions aux potins locaux, ainsi formulées :

> On connaît les relations adultères qui existent depuis quelques mois entre la femme B... et son ami G... A la requête du mari, les amoureux ont été pincés...
>
> (*Avenir de la Mayenne,* 16 février 1902)

Etc...

Au point de vue politique, le groupe des journaux réactionnaires est de beaucoup le plus important : toutes les nuances de l'opposition s'y trouvent représentées.

La Mayenne (le Nouvelliste de Laval et du département), cinq centimes, paraît tous les soirs sauf le dimanche. C'est le journal catholique-clérical ; le journal des congrégations. Il est résolument hostile à la République laïque, à tous les fonctionnaires, à tous les républicains ; résolument hostile à l'évêque nommé par l'État républicain. Journal d'une extrême violence et d'une sournoise perfidie, mêlant les attaques brutales aux calomnies ingénieuses. Il prêche toutes les formes de la haine catholique et chauvine : la haine des Juifs, des protestants, des libres-penseurs ; la haine des Allemands, des Italiens, des Anglais, de tous les étrangers. La lecture de cette feuille immonde est extrêmement instructive : elle révèle l'opposition de la moralité catholique actuelle, vide de toute bonté chrétienne, et de la morale chrétienne primitive, dont l'esprit continue à animer les philosophies laïques et révolutionnaires, pacifiques et fraternelles.

La Mayenne, étant le seul journal lavalois paraissant tous les soirs, est fort lue ; c'est par elle qu'on apprend les événements nationaux ou mondiaux de la journée. La première version qui circule est souvent déformée par la partialité du journal clérical ; l'opinion en subit une empreinte que ne suffit pas toujours à effacer la connaissance exacte des faits, apportée le lendemain à deux heures du soir par les journaux de Paris.

Le Courrier du Maine, hebdomadaire, paraissant le

dimanche, est le journal royaliste. Il attaque aussi la République, les républicains et l'évêque. Il garde cependant plus de tenue que *la Mayenne,* montre parfois un peu plus d'impartialité. Les grosses calomnies qu'il veut répandre sans en prendre la responsabilité, il les emprunte à *la Mayenne.*

Dans le même groupe des journaux réactionnaires violents, il faut ranger *le Patriote de la Mayenne,* qui parut, hebdomadairement, pendant la période électorale : (1) organe nationaliste, ardent, injuste, tout plein d'attaques personnelles, mais intéressant, souvent spirituel, le mieux écrit des journaux lavalois.

Il faut faire une place à part dans la presse locale à *l'Écho de la Mayenne,* paraissant tous les matins, sauf le lundi. D'une tout autre nuance que *la* cléricale *Mayenne, l'Écho* est le journal catholique officiel, le journal épiscopal. Il défend l'évêque; il n'attaque qu'avec modération la République, parle avec éloge du préfet et des républicains modérés lavalois. Organe honnête d'apparence, mais bêtement honnête; froid, terne, pleurard, geignard, le plus ennuyeux des journaux lavalois. Généralement l'article de fond est une sorte de sermon morose, fait de lamentations sur le malheur des temps. Les informations sont d'une stupidité prodigieuse. Un article du rédacteur en chef nous apprend que le Japon est un pays *sauvage :*

> Le traité de la chrétienne Angleterre avec le Japon polythéiste, sauvage, et à peine civilisé, est une honte et un scandale.
>
> (*Écho,* 15 février 1902)

---

(1) Interrompu quelques mois, *le Patriote* a recommencé à paraître régulièrement toutes les semaines.

Un article paru au moment de la grève générale des mineurs peint avec des couleurs charmantes la situation des travailleurs du sous-sol :

Peuvent-ils accuser les pouvoirs publics de n'avoir jamais rien fait pour eux ? Certes, non ! Un édit de Henri IV, promulgué le 14 mai 1604, prescrit de retenir un trentième de la recette totale de chaque mine, d'établir un compte spécial du produit de ces retenues, et d'employer le fonds à l'entretien de prêtres, de chirurgiens, et à l'achat de médicaments.

(*Écho*, 23 octobre 1901)

A la première lecture, j'avais pris cet article sérieux pour une aimable fantaisie d'Alphonse Allais...

Le grand journal républicain modéré est *l'Avenir de la Mayenne*, daté du dimanche, paraissant le vendredi ; quatre pages, dont deux d'annonces ; dix centimes. Ce journal, assez bien rédigé, soutient non sans habileté une politique d'union républicaine. Ses patrons politiques et financiers appartiennent à ce parti qui se nomme progressiste parce qu'il s'oppose à tout progrès. *L'Avenir* est en même temps le journal de la préfecture : or, à travers la succession des ministères contradictoires, le préfet est ou doit paraître ministériel. Les rédacteurs de *l'Avenir* sont personnellement des républicains avancés, très sympathiques à l'École laïque, résolument anticléricaux : le rédacteur en chef a jadis écrit des articles ardemment révolutionnaires dans un journal socialiste au temps de la Commune. Enfin une partie des lecteurs de *l'Avenir* est catholique et modérée ; une autre est plutôt radicale et anticléricale. — Il faut beaucoup de diplomatie pour maintenir l'accord entre

ces éléments opposés. Pour rapprocher tous ses amis en un même sentiment de républicanisme atténué, *l'Avenir* attaque à la fois les royalistes ou les nationalistes, adversaires de la République, et les socialistes, destructeurs de la patrie, de la famille et de la propriété. Par de savants appels à l'histoire, il critique la Monarchie et l'Empire ; il triomphe quand une crise de « patriotisme » verbal unit tous les républicains « patriotes » de la Chambre contre les internationalistes de l'Extrême Gauche. Quand un conflit s'élève entre le Ministère et les progressistes, entre les modérés et les radicaux, il cherche à l'atténuer, fait appel à la bonne volonté de tous. Dans les cas graves, tiraillé entre des intérêts contradictoires, il se contente d'exposer les faits, de citer les textes ; ce conflit de tendances opposées arrive ainsi à donner au journal un certain air d'impartialité, d'honnêteté. — C'est dans la politique locale que se manifeste le mieux cet ingénieux esprit d'union républicaine : par exemple, dans la passionnante question des processions, ne pouvant réclamer leur suppression sans blesser ses patrons progressistes et ses lecteurs catholiques, ne pouvant invoquer en faveur de leur maintien l'intérêt de la religion sans choquer certains lecteurs anticléricaux, *l'Avenir* résout élégamment la difficulté, en réclamant qu'on les laisse libres, parce qu'elles

> sont agréables à voir, font la joie des parents et surtout celle des enfants,... font marcher le petit commerce.
>
> (*Avenir*, 28 juin 1903)

Remarque importante : les rédacteurs de *l'Avenir*

connaissent le fait historique de l'innocence de Dreyfus; pourtant ils écrivent :

L'Avenir de la Mayenne n'a jamais été dreyfusard, et nous considérons ici cette épithète comme injurieuse.

(*Avenir*, 22 mars 1903)

Reste enfin *le Journal de Laval et de la Mayenne*, « organe politique, agricole, départemental », paraissant les mardi, jeudi, samedi et dimanche, cinq centimes. C'est le journal le plus avancé du pays, se disant radical et anticlérical, d'ailleurs fort mal rédigé. L'un des collaborateurs du journal radical, celui qui y écrit, sous un pseudonyme, les articles de haute philosophie politique, est un chanoine bien connu à Laval pour l'audace de ses idées et la liberté de sa conduite. Ami personnel de certains républicains notoires, le chanoine soutient avec complaisance cette thèse, que, le Pape ayant conseillé de se rallier à la République, les catholiques disciplinés doivent devenir des radicaux. Trois jours après avoir informé ses lecteurs qu'il venait d'être choisi comme correspondant pour la Mayenne par le *Comité exécutif du Parti radical-socialiste* (28 décembre 1902), *le Journal de Laval* annonçait avec joie qu'un de ses meilleurs amis, le chanoine D..., venait de recevoir la bénédiction du Pape, et il publiait complaisamment, en première page, le télégramme du cardinal Rampolla (premier janvier 1903). A ce propos, le journal modéré, *l'Avenir*, écrivait assez justement :

Notre confrère a toutes les chances. Les honneurs pleuvent sur lui de tous les points cardinaux. Être distingué par un libre-penseur comme Henri Brisson, et recevoir trois jours après la bénédiction du Pape, voilà assurément

qui n'est pas banal. Faut-il conclure que nous assistons à la formation d'un nouveau parti, le parti radical-socialiste-ultramontain, avec notre confrère de la *Rue du Lieutenant* pour organe et pour grand-prêtre le chanoine D... ?

(*Avenir*, 11 janvier 1903)

Il est remarquable, en tout cas, que le radical-socialisme lavalois, quand il cherche à se déduire de principes philosophiques, se réclame surtout des instructions pontificales.

Ainsi, à Laval, le groupe des journaux réactionnaires est de beaucoup le plus important; les seuls journaux paraissant tous les jours sont les deux organes catholiques des deux nuances opposées; des deux organes républicains, l'un n'est qu'hebdomadaire, l'autre est si mal rédigé qu'il compte à peine, et d'ailleurs tous les deux subissent des influences progressistes ou catholiques. La conscience collective de la petite ville s'exprime par la presse locale; et à son tour elle subit l'influence de la presse locale. Par les journaux se précise et se fortifie la tyrannie de l'opinion.

la vie religieuse

Dans la petite ville, peuplée presque exclusivement de catholiques, dont beaucoup sont pratiquants, ce sont les questions religieuses qui s'imposent d'abord à l'attention. Non pas que le sentiment religieux soit sincère et profond ici; non pas qu'il pénètre les cœurs et crée de nouvelles manières de vivre. A Laval, comme ailleurs, il y a peu d'âmes chrétiennes. Mais la religion est une de ces conventions généralement

acceptées, auxquelles les individus doivent obéissance. Il est *convenable* d'être catholique.

Tout révèle, à Laval, l'importance du catholicisme : le grand nombre des églises et des chapelles; la fréquence des prêtres dans les rues, leur allure orgueilleuse et dominatrice; la multiplicité des niches à saints dans les maisons des vieux quartiers; l'abondance des croix et des christs aux carrefours des routes dans la campagne. — Le dimanche, hommes et femmes vont à la messe et aux vêpres, en beaux habits, fiers d'exhiber leur luxe provincial, heureux d'humilier les pauvres. C'est d'un paganisme inférieur, mesquin et triste. Dans les églises, au premier rang triomphent les riches, les mondains, les oisifs, les puissants, les gens *arrivés,* — tous les ennemis de Jésus. — Rien de commun entre le catholicisme des Lavalois bien habillés et le christianisme des guenilleux suivant Jésus le long du lac de Tibériade.

L'aspect de Laval est surtout extraordinaire les deux dimanches après la Fête-Dieu : les fenêtres sont ornées; des reposoirs se dressent au coin des rues. Des sociétés catholiques passent, portant haut leurs bannières, précédées de fanfares bruyantes; des prêtres les conduisent, marchant au pas, militairement, comme s'ils allaient à la conquête du monde. Des processions se déroulent lentement, suivies de foules immenses. On éprouve quelque frisson à voir passer ces masses sombres : le catholicisme apparaît d'une réalité redoutable ici, fort des cerveaux de tous ces fidèles, de leurs bras et de leurs poings. Presque tous se découvrent. Les rares spectateurs qui n'ôtent pas d'eux-mêmes leurs chapeaux sont parfois encore contraints

ces luttes de charlatans. Il s'y fût précipité de bonne foi jadis : il y eût trouvé la victoire. Son disciple bien-aimé, Dominique, se présente pour le remplacer dans l'épreuve du feu. Le prieur de Saint-Marc se trouve ainsi vaincu par le plus simple de ses frères. *Consummatum est.* Le peuple ne croit plus en lui. On fausse les votes à la Seigneurie. La foule se rue contre le vaincu, l'accable de coups et d'outrages, en attendant qu'il se renie lui-même dans la chambre de torture. Le repos! Le repos! Il implore le coup de grâce.

Quand Dieu même, mon Dominique, m'ouvrirait ces régions brûlantes, où ton cœur te transporte déjà, je repousserais cette extase. Je ne veux plus que dormir!... Dormir!...

Encore un prodige pourtant avant le dernier sommeil. Sandro Botticelli et Francesca, qui s'aiment et qui vont vivre, se prennent, devant ce bûcher, à douter de la vie, de l'amour, et c'est le vaincu lui-même qui leur rend l'espérance de vivre.

... La vie! oui, je vous rends à elle. Je vous donne à elle tous deux. Je vais mourir et vous allez vivre, apprendre ce que je n'ai pas su. Malade, j'ai voulu guérir les autres. J'ai voulu étouffer la nature sous une discipline féconde. Elle triomphe et je suis vaincu. Mais vous me restez, vous, ma revanche. Soyez l'aube qui naît de la nuit, le printemps qui sort de l'hiver, l'arc-en-ciel qui jaillit de l'orage, la fleur qui germe de la tombe. Soyez l'espérance de la terre qui repousse immortellement...

Restons-en là. Sur cette parole d'espérance, je veux fermer le beau livre de M. Trarieux. C'est une grande pensée de ce jeune homme de nous avoir offert, à l'heure

précise où nous sommes, de hautes méditations sur les grands vaincus de l'Histoire. D'autres s'offraient en foule. J'aurais voulu montrer le lien profond des âmes dans les trois drames qu'il a choisis. Le lecteur se lasserait de tant d'articles sur le même sujet. Je saurai me borner. Il me suffit d'avoir fait entrevoir que toutes ces accumulations de défaites sont des victoires en devenir et qu'il n'y a jamais de vaincus historiquement que ceux qui ont tort. Que M. Trarieux, surtout, soit remercié de nous avoir donné la forte joie de sa poésie, de sa pensée. Il y a encore une jeunesse en France. Espérons.

GEORGES CLEMENCEAU

de la messe, faire une visite de politesse à l'église : autrement, lui écrit-on, son mari perdra toute sa clientèle catholique.

Petits faits très significatifs : ils démontrent que l'Église n'a pas changé depuis les jours sanglants des persécutions contre les hérétiques et les penseurs. Les catholiques, s'ils pouvaient, dresseraient encore des bûchers sur les places publiques de Laval. L'Église, pour soumettre les esprits à son autorité, se servait jadis de la toute-puissance des rois, de leur police et de leur justice; elle utilise aujourd'hui, pour assurer sa domination, le pouvoir des riches sur les pauvres. Elle ne regrette pas son intolérance ancienne; elle ne se repent pas d'avoir employé la force à imposer ses dogmes : l'Église infaillible n'a pas de remords. Son rêve de tyrannie spirituelle est immuable; pour le réaliser, elle emploiera éternellement les mêmes moyens autoritaires; dès qu'elle le pourra, elle renouvellera ses crimes. La faiblesse de l'Église catholique est la seule garantie du maintien de la société civile, de la pensée libre, de la libre croyance, de la civilisation laïque...

Dans la petite ville unanimement catholique, de graves dissentiments séparent les croyants. Une lutte ardente est engagée entre l'évêque et la congrégation, entre les catholiques républicains et les catholiques antirépublicains. Je n'ai pas assisté aux premières hostilités de l'évêque, M. Geay, et des Pères de Pontigny; à la fermeture des chapelles du collège libre, *l'Immaculée Conception,* par l'autorité épiscopale ; aux manifestations des élèves du collège et des jeunes catholiques royalistes sifflant et huant leur prélat. En 1902 la bataille continue dans les journaux, dans les

conversations : sur la personnalité de l'évêque, sur sa valeur morale, sur les causes de la campagne menée contre lui, deux thèses s'opposent radicalement.

La thèse des adversaires de l'évêque est exprimée, entre autres, dans une brochure d'Albert Monniot, — de *la Libre Parole*, — intitulée *l'Apostat de Laval*. Avec une extrême violence, l'auteur attaque « l'évêque indigne, impudique, rebelle au pape, faussaire et excommunié » (page 2). Il lui reproche sa platitude devant le pouvoir et son immoralité. « C'est son indignité même qui le maintient à la tête du diocèse de Laval » (page 3). « Le prélat s'est dépouillé du prestige et de l'autorité inhérente à sa mission sacrée pour endosser la livrée chamarrée du plus plat des fonctionnaires de Waldeck et Millerand » (page 5). En ce qui concerne l'immoralité de l'évêque, citons les passages les moins orduriers de la brochure : « C'est pendant qu'il était curé à Lyon que l'abbé Geay amène une novice du couvent des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à jeter la robe de bure aux orties... C'est cette novice qui devait suivre la fortune de l'abbé Geay, travestie en marraine du neveu lors de l'installation à Laval » (pages 5-6). « La marraine, que l'évêque faisait passer pour sa parente, habitait des mois entiers l'évêché dans une chambre contiguë à celle de monseigneur, » etc., etc. (page 9). « Parlant de l'abbé Geay, un nonce s'écriait, navré : « C'est un « cochon au milieu des lys ! » (page 7). L'accusation se précise à propos d'un incident survenu au couvent des Carmélites, qui fit grand bruit à Laval : au moment de la retraite « l'évêque s'enferma dans leurs cellules avec les novices pour les confesser... Un jour, une novice s'enfuit de sa cellule, échevelée, n'ayant certainement

pas la vocation que lui supposait l'évêque. La prieure dut aviser aux moyens de sauver le Carmel, et pendant de longs mois, elle dut subir seule les assauts du zèle épiscopal. On ne pourrait écrire cette page de l'histoire du Carmel que dans le huis clos de la Cour d'assises. De ce siège d'une sainte religieuse, il reste des preuves tangibles. Un jour, pour en finir, la Prieure se détermina à un éclat : deux de ses compagnes assistèrent à l'un de ses entretiens avec l'évêque, et lui donnèrent pour conclusion une exclusion en bonne et due forme accompagnée de l'ordre formel de ne plus remettre les pieds au Carmel. L'autorité supérieure, après enquête, ratifia cette expulsion, et le Carmel fut directement placé sous la juridiction de Monseigneur de Tours » (pages 10-11). L'auteur cite à l'appui de sa thèse une lettre singulière du propre père de la Prieure où celui-ci écrit : « Il a fallu que je lise la correspondance de cet indigne prélat pour croire à sa monstrueuse duplicité. Ce que vous nous dites par ailleurs est, hélas ! la vérité, mais bien atténuée ! » (page 13).

Cependant beaucoup de catholiques républicains défendent leur évêque contre ces accusations. Selon eux, si M. Geay est ainsi vilipendé, c'est parce qu'il s'est toujours montré un fonctionnaire loyalement républicain ; c'est parce qu'il s'est permis quelques ironies à l'adresse des faux nobles de la haute société lavaloise ; c'est parce qu'il a recommandé à ses prêtres une stricte neutralité politique, assurant ainsi le succès du candidat républicain aux élections sénatoriales ; c'est enfin parce qu'il a osé s'attaquer au collège libre qui élève toute la jeunesse réactionnaire du pays.

Il est difficile de résoudre avec certitude ce petit pro-

blème d'histoire locale. Pour ma part, interprétant les affirmations très nettes des personnes les mieux informées, je serais assez porté à croire que plusieurs des accusations dirigées contre l'évêque sont bien fondées, particulièrement en ce qui concerne l'affaire du Carmel. La culpabilité de l'évêque est la seule hypothèse qui explique tous les incidents, souvent fort comiques, de la lutte. — Par exemple, tout le monde croit à Laval que la supérieure du Carmel a pour ami très intime le chanoine républicain qui écrit au *Journal de Laval;* un jour, paraît-il, des jeunes gens l'ont surpris quittant le Carmel à trois heures du matin; ils l'ont attaqué à coups de bâton et meurtri au point qu'il dut garder quinze jours la chambre. Au cours de la lutte, l'évêque met en interdit le chanoine ami du Carmel; la supérieure du Carmel se garde de démentir les accusations portées contre l'évêque, auxquelles son nom est mêlé. En octobre 1901 paraissent, le même jour, un ordre de l'évêque levant l'interdit prononcé contre le chanoine, et une lettre de la supérieure assurant l'évêque de ses respects. Tout le monde remarque la coïncidence, et pense que la lettre de la supérieure paye la levée de l'interdit prononcé contre son ami.

En tout cas, il est certain que les cléricaux auraient fait le silence sur ce qu'ils appellent « l'indignité » du prélat, si celui-ci avait consenti à adopter une politique antirépublicaine. A un moment où les Pères de Pontigny crurent que l'évêque renonçait à la lutte, ils lui écrivirent une lettre l'assurant de leur « religieux respect » et de leur « obéissance filiale ». Albert Monniot, qui cite la lettre, ajoute que l'évêque « avait fait, pour l'obtenir, les plus belles promesses » (même

brochure, page 29). S'il avait tenu ces prétendues promesses, s'il avait consenti à servir la cause des adversaires de la République, sans aucun doute les attaques contre lui auraient cessé. Il est donc bien vrai que l'immoralité du prélat n'a été que le prétexte de la campagne cléricale; la raison véritable en est le loyalisme républicain de l'évêque.

Pendant toute l'année 1901-1902, la bataille continue. Quelques extraits de journaux à titre d'exemples : *la Semaine Religieuse* ayant annoncé que l'évêque a réussi à maintenir le collège libre à Laval, *la Mayenne* écrit :

Ne dirait-on pas que l'expulsé du Carmel cherche dès maintenant à faire échouer la tentative de résurrection de l'Immaculée-Conception?

On sait ce qu'il advient des maisons où il a introduit ses créatures.

Si les prêtres qui vont succéder aux Pères de Pontigny obtiennent la confiance des familles chrétiennes, — et nous espérons qu'ils l'obtiendront, car ils la méritent, — ce n'est pas *parce que* l'évêque Geay les aura choisis; c'est *malgré* leur état de dépendance à l'égard du fonctionnaire que persiste à nous imposer le ministère Dreyfus.

Ce sont des prêtres de chez nous, que nous avons pu voir à l'œuvre, qui n'ont pas dissipé leur existence entre les bords du lac de Genève et les rivages de la Méditerranée, et qui heureusement ne sauraient être compromis par le patronage d'un Geay.

(*Mayenne*, 31 septembre 1901)

Le même journal catholique décrit ainsi la platitude de l'évêque devant les moindres fonctionnaires :

Au seul nom du préfet, tout l'être de l'illustrissime Pierre-Joseph tressaille. Le moindre désir de son collègue noir est pour le préfet violet un ordre... Qui ne l'a vu,

notre préfet violet, plat comme une punaise en face d'un lourdaud magistrat rural?... Qui n'a été témoin des courbettes de notre mitré en présence du pauvre maire épaté, ébahi?

(*Mayenne*, 14 décembre 1901)

Le royaliste *Courrier du Maine* raconte ainsi les réceptions du premier janvier :

Le premier janvier

A L'ÉVÊCHÉ

L'expulsé du Carmel a eu soin de publier dans *la Semaine* dite *religieuse* la liste des personnes qui se sont présentées à l'Évêché le premier janvier.

Excellente idée !

Cette liste n'est pas longue, et il suffit de la parcourir pour constater à quel point le *Préfet violet* est tombé bas dans l'estime de ses diocésains : des fonctionnaires, rien que des fonctionnaires, c'est-à-dire des hommes qui étaient contraints et forcés à saluer celui qui figure l'évêque de Laval.

Quel contraste avec les réceptions du jour de l'an, au temps où ce n'était pas un *citoyen-évêque*, mais des prélats en communion avec Rome qui résidaient à l'Évêché !

A LA PRÉFECTURE

Là, Pierre-Joseph s'est retrouvé dans son élément.

A l'aspect du représentant du *Pouvoir*, il plongea trois fois par des révérences progressivement profondes, si bien qu'à la troisième son occiput faillit se faire une bosse contre la poignée du sabre de bois préfectoral ; puis il laissa couler son éloquence.

Prenant pour texte et dénaturant, suivant son habitude, la parole d'un illustre et austère *protestant*, il entreprit d'expliquer quel respect, quelle soumission les ministres de l'Église *catholique* doivent avoir à l'égard de la République actuelle, maçonnique, juive, dreyfusarde et athée.

Alors M. le Préfet répondit.

Quoiqu'il soit habitué aux platitudes de son Illustrissime compère et ami, il n'en est pas blasé. Il n'a donc pas manqué d'exprimer ses remerciements . . . . . .

Enfin, ça ne fait rien, rendons hommage au zèle religieux de M. le Préfet.

En parlant au clergé, il sut unir à la fermeté tant d'onction sacerdotale, qu'à la fin de son speech, son état-major n'éprouva plus le besoin de crier *Vive la République!* mais se surprit à faire *Au nom du Père.*

(*Courrier du Maine,* 12 janvier 1902)

L'abbé B... ayant représenté l'évêque à une fête donnée au *collège libre*, *le Courrier du Maine* annonce le fait en ces termes :

M. l'abbé B... était venu, envoyé tout exprès par notre épiscopal auvergnat, jeter le refroidissement de sa seule présence.

(*Courrier du Maine,* 16 mars 1902)

Si l'attitude républicaine de l'évêque provoque les attaques violentes des réactionnaires cléricaux, elle lui mérite en revanche l'énergique appui du préfet. Le plus cordial accord règne à Laval entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Même la loi sur les associations n'a pas réussi à rompre cette entente. Il y a eu concessions réciproques. Par exemple, quand la loi fut votée, le Carmel de Laval se transforma en société civile ; la supérieure quitta le vêtement religieux, s'habilla en femme du monde, se fit appeler sur ses cartes de visite : « Supérieure de l'ex-Carmel, en son hôtel, rue de Paradis ». Ce fut le seul changement accompli dans la pieuse maison. — Ironique destinée des lois républicaines : les Ministres, les Députés, les Sénateurs travaillent et discutent pendant des mois,

gravement ; le seul résultat de leurs efforts, c'est d'obliger la supérieure d'un couvent à modifier la couleur de sa jupe...

Seuls les adversaires politiques de l'évêque et du préfet protestèrent contre la loi sur les associations, au nom de la liberté. Le libéralisme catholique consiste à réclamer la liberté pour les catholiques. Dans plusieurs usines, les patrons contraignirent leurs employés et leurs ouvriers à signer des protestations contre la loi « tyrannique ». La plupart consentirent, craignant, s'ils refusaient, d'être renvoyés. Un ouvrier, anticlérical, me disait, les yeux humides : « J'ai dû donner mon nom ; j'ai quatre enfants à nourrir. » — Ainsi furent signées à Laval les pétitions catholiques invoquant la liberté.

la vie administrative, l'enseignement

L'entente cordiale de la Préfecture et de l'Évêché, c'est le trait le plus significatif de la vie administrative à Laval. Double ralliement : ralliement de l'évêque à la République préfectorale ; ralliement du préfet au catholicisme épiscopal.

La grande pensée du préfet paraît être de constituer, à égale distance des cléricaux réactionnaires et des républicains avancés, un parti républicain modéré, sympathique au catholicisme et, au point de vue social, résolument conservateur. Il s'agit de faire accepter à une population timide le mot seul de République, en le vidant de tout contenu proprement républicain. La formule républicaine devient alors la plus conservatrice de toutes, la mieux adaptée à une population

molle et passive. Les royalistes eux-mêmes, puisqu'ils veulent changer quelque chose à la société actuelle, prennent une allure révolutionnaire, quand on les compare aux républicains lavalois.

C'est au nom de l'opinion publique de la petite ville que le préfet recommande cette politique particulière. A la distribution des prix du lycée, répondant au discours du professeur de philosophie, le préfet dit :

> Je suis moins prompt que MM. les professeurs de philosophie à traiter de sotte la crainte de l'opinion publique... Elle est souvent bon juge, et c'est faire fausse route, en tout cas, que de prétendre la braver. Que nous le voulions ou non, il n'est pas en notre pouvoir de nous soustraire complètement à ses jugements... N'essayons pas de nous affranchir sans limite de ce respect de l'opinion publique : il est pour beaucoup d'entre nous le commencement de la sagesse.
>
> (*Avenir de la Mayenne*, 3 août 1902)

Ces paroles discrètes résument tout un programme. Le préfet veut plier ses fonctionnaires au respect de l'opinion publique lavaloise, leur imposer la timidité de son vague modérantisme. La vie administrative à Laval présente cette double anomalie : le préfet, fonctionnaire gouvernemental, qui devrait être l'agent discipliné du Ministère, obéissant comme un valet, a une politique personnelle distincte de la politique ministérielle ; les fonctionnaires d'administration, auxquels on ne devrait jamais demander que d'accomplir consciencieusement leur devoir professionnel en toute indépendance, sont tenus d'accepter l'orientation politique choisie par le préfet.

De tous les services publics, c'est l'enseignement qui porte surtout la marque de la politique préfectorale.

C'est aussi celui où il est le plus facile de distinguer la pression de l'opinion publique catholique. L'Église exerce une influence presque égale sur les écoles laïques et sur les écoles libres : pourquoi n'arriverait-elle pas à réaliser, sous une République nominale, son rêve de domination spirituelle et de tyrannie politique?

L'enseignement primaire n'est qu'à demi laïcisé. Il y a des crucifix dans toutes les écoles laïques de la ville, sauf une, et dans toutes celles du département. Les instituteurs et institutrices sont tenus de faire la prière plusieurs fois par jour et d'enseigner à l'école même le catéchisme. Dans l'emploi du temps pour l'enseignement moral et civique, un mois sur dix est consacré à l'étude des devoirs envers Dieu. Les adjoints et adjointes sont obligés d'accompagner leurs élèves, de l'école à l'église, non seulement aux processions, mais tous les dimanches matin à la messe, et tous les dimanches soir aux vêpres. Une adjointe, de famille non religieuse, me disait : « Je ne vais à l'église que depuis que je suis institutrice laïque. » (1)

L'esprit de l'enseignement surtout est profondément catholique. L'inspecteur d'Académie, à l'occasion d'une œuvre de charité, vante ceux qui s'en sont occupés, et termine ainsi son discours :

Ils auront à leur heure dernière, selon le mot du grand poète que l'on vient de répéter devant vous, un mendiant puissant au ciel.

(*Avenir de la Mayenne*, 11 janvier 1903)

---

(1) Ces faits, exacts en 1901-1902, ne sont plus tous vrais pour 1904. Ainsi les adjoints et adjointes ont réussi à faire supprimer à Laval le service supplémentaire du dimanche pour la messe et les vêpres.

A l'inspection académique, on recommande aux rares institutrices protestantes envoyées dans l'intérieur du département, d'aller dès leur arrivée faire une visite au curé du village. — *La Petite République* du 6 juillet 1902 raconte le fait suivant, qui est authentique :

L'année prochaine, on se propose d'ouvrir à Laval des cours d'enseignement secondaire pour les jeunes filles. Une institutrice de la ville, ayant tous les grades nécessaires et six ans de service, mais le grave défaut d'être protestante, s'en va trouver l'autre jour le pieux inspecteur d'Académie, M. L... B..., et demande s'il est possible de lui confier la classe préparatoire.

— Non, répond l'inspecteur ; jamais vous ne serez nommée à ce poste.

— N'ai-je pas les titres suffisants ?

— Ce n'est pas la question.

— Alors, si vous ne voulez pas de mes services, c'est donc parce que je suis protestante ?

— Oui, parce que vous êtes protestante.

— Et vous ne nommerez qu'une catholique ?

— Oui, je ne nommerai qu'une catholique.

(*Petite République*, 6 juillet 1902)

Des cours du soir et conférences populaires ont été organisés par l'inspecteur d'Académie, certains professeurs du lycée, quelques notables de la ville. Systématiquement on ne demande de conférences sociales ou philosophiques qu'aux catholiques déclarés. Un professeur du lycée, catholique pratiquant, intelligent et sincère, — qui eut le rare courage, à Laval, d'être dreyfusard, — utilise ces conférences populaires à faire une apologie hardie et insinuante du christianisme. Un hiver, il parle de la devise républicaine :

liberté : l'homme n'est libre qu'en se subordonnant à Dieu ; il faut choisir entre Dieu et César. « Nous ne voudrions pourtant ni de l'un ni de l'autre, » me disait un ouvrier. La conférence sur l'égalité se termine par une prosopopée en l'honneur du Christ. En l'hiver 1901-1902, le même conférencier étudie, dans le même esprit, « l'éducation du troisième, quatrième et cinquième État : » bourgeois ; ouvriers ; vagabonds. Les ouvriers se sentent médiocrement fiers d'être considérés comme une classe intermédiaire entre les capitalistes et les va-nu-pieds... Dans l'une de ces conférences, l'orateur critique l'institution des bourses, et il représente la plupart des boursiers, venus du peuple, comme intelligents, mais manquant de conscience. Dans une autre, citant un passage de l'Évangile, il ajoute : « Sans doute notre démocratie méprise cette leçon parce que c'est un Dieu qui l'a donnée... » — Un autre professeur du lycée, parlant sur la tolérance, développe complaisamment ce thème, que le catholicisme n'a pas été plus intolérant que les autres religions et les autres philosophies ! — Le ton même de ces conférences populaires suffirait à en indiquer l'esprit conservateur : on y garde la forme oratoire et prétentieuse de la prédication catholique, au lieu de parler avec cette simplicité élégante qui convient en une démocratie.

Les ouvriers, nombreux aux premières conférences, se rendirent vite compte de l'esprit clérical et bourgeois qui animait l'œuvre ; ils cessèrent de venir, et commencèrent à souhaiter la création d'une Université Populaire d'esprit laïque, républicain, prolétarien.

Sur l'enseignement secondaire, même influence du catholicisme. Certains professeurs appellent plaisam-

ment le lycée « notre petit séminaire ». Il y a des croix dans toutes les classes, dans tous les dortoirs. (1) Le lycée prend une grande part aux cérémonies de la Fête-Dieu. Après le proviseur, l'aumônier est le personnage le plus influent. Les internes catholiques doivent assister à la messe non seulement le dimanche, mais le jeudi. Les élèves qui n'accomplissent pas leurs devoirs religieux se prétendent mal notés par l'administration. — Chaque année le palmarès fixe la date de la messe du Saint Esprit et ajoute : « Les externes devront y assister. » L'instruction religieuse, au lieu d'être placée, comme ailleurs, parmi les cours accessoires, occupe les premières pages du palmarès ; en 1902, il n'y a pas moins de 30 prix et 42 accessits d'instruction religieuse ou catéchisme.

En avril 1902, au lendemain des élections, un certain nombre d'élèves du lycée envoient une adresse de félicitations au nouveau député nationaliste ; ils « lui expriment leur admiration pour la campagne qu'il a menée d'une façon si chevaleresque et si glorieuse contre le candidat officiel du ministère Waldeck ». — *Le Patriote de la Mayenne,* 8 mai 1902. — Un seul de ces élèves est puni, et seulement d'une consigne. Indulgence qu'il faudrait approuver si elle provenait d'un sincère libéralisme ; mais il est vraisemblable que si des élèves avaient envoyé une adresse semblable au candidat socialiste, l'administration les aurait immédiatement jetés à la porte.

Chargé du discours à la distribution des prix du

---

(1) Les journaux ont annoncé que l'administration a fait enlever les croix du lycée de Laval en octobre 1903.

lycée, le professeur de philosophie, dans le projet remis à l'administration, paraît mettre en doute les châtiments et les récompenses d'une vie future; il reçoit l'ordre suivant : « Atténuez ce passage, où l'on pourrait voir une négation de l'immortalité, alors que le mot est encore sur les programmes de votre enseignement. » Comme si la position du problème impliquait nécessairement une solution affirmative ! D'autre part il a nommé ensemble, parmi les philosophies dont procède notre morale, le bouddhisme, le socratisme, le christianisme ; on lui demande, par écrit, de supprimer le mot « christianisme » : « Vous ne pouvez, dans un discours de distribution des prix, mettre le christianisme sur le même rang que les autres religions ou que des doctrines purement humaines. » — L'amusant de l'histoire, c'est qu'à la sortie de la séance, l'aumônier se plaint au professeur de n'avoir pas entendu nommer le catholicisme parmi les doctrines dont procède notre morale actuelle ; et le journal royaliste, *le Courrier du Maine,* lui demande assez justement si le christianisme n'a pas agi sur nos croyances plus que l'hindouisme et le bouddhisme. — *Courrier du Maine,* 10 août 1902. — Mais ce petit fait, s'il est comique, est instructif aussi ; la formule employée caractérise à merveille l'état d'âme qui domine encore dans les milieux gouvernementaux de l'ouest de la France : le christianisme ne peut pas être considéré comme une religion purement humaine; il est encore officiellement la religion divine, la vraie religion. C'est l'affirmation du catholicisme religion d'État. C'est la négation la plus brutale de tout esprit laïque, de tout esprit scientifique, de toute histoire impartiale, de toute libre philosophie.

Comment arrivera-t-on à faire pénétrer à Laval la civilisation laïque ? Comment pourra-t-on faire sentir aux Lavalois l'incomparable valeur de l'esprit laïque ? Sans doute en insistant moins sur ce qu'il détruit que sur ce qu'il fonde. L'esprit laïque affirme la double nécessité d'une science sincère et d'une morale sans étroitesse. — La science laïque est exactement sincère : elle n'a pour objet que de connaître et de faire connaître la réalité telle qu'elle est ; aucune doctrine, aucune tradition ne limite ni n'influence la libre recherche. — La morale laïque est infiniment large en sa méthode : elle tâche de découvrir, en les traditions philosophiques et religieuses les plus diverses, « l'âme de vérité », l'âme de bonté, cachée sous les symboles obscurs ; et elle interprète les expériences morales des grands sages et des grands saints à la lueur de la conscience, qui nous révèle comment la vie morale se développe en chacun de nous. Infiniment large en sa méthode, elle est encore infiniment large en ses conclusions : elle ne condamne que l'inintelligence et l'étroitesse de l'égoïsme ; elle oppose à la vie étroite de l'égoïste, vivant, comme l'animal, pour les seuls plaisirs de son corps, la vie large de l'homme réfléchi, trouvant son bonheur à vivre pour les grandes réalités supra-individuelles qui l'entourent, la famille, la nation, l'humanité, l'univers. — Devant l'esprit laïque s'ouvrent les horizons immenses d'une science et d'une morale que rien ne limite. L'esprit laïque consiste à ne laisser aucune réalité en dehors de notre compréhension et de notre sympathie. Aucun idéal ne saurait être plus vaste : tout comprendre et tout aimer. — « L'homme n'est produit que pour l'infinité. » L'esprit laïque pro-

cède du besoin fondamental qu'éprouve l'homme, d'étendre à l'infini sa personnalité finie, par la connaissance et par l'amour.

la vie politique; les élections

A Laval et dans la Mayenne, le niveau de la vie politique est très bas. C'est le triomphe d'intérêts égoïstes vulgaires et de stupides préjugés sociaux.

Ouvertement, cyniquement, le candidat cherche à attirer, l'élu cherche à retenir l'électeur en s'adressant à ses appétits les plus grossiers. Aux réunions publiques tenues pendant les campagnes électorales, le candidat a l'habitude d'offrir à ses auditeurs des *bolées* de cidre; parfois il les autorise à aller chercher, à ses frais, chez le charcutier du village, des pots de rillettes. Le comte d'Elva, député depuis plus de treize ans, tient sa circonscription par les services qu'il rend à ses électeurs, utilisant à leur profit ses relations avec les grands propriétaires, avec les prêtres, avec les officiers de la garnison, avec l'administration de la Compagnie de l'Ouest, — jadis même, au temps du ministère Méline, avec la Préfecture.

Tout autant que les réactionnaires, les républicains font appel aux intérêts les plus bas des électeurs. Voulant faire nommer au conseil d'arrondissement un certain M. Lesellier, républicain, contre un certain M. Brochard, conservateur, le journal républicain, *l'Avenir de la Mayenne,* publie une prétendue lettre de cultivateurs, écrite dans les bureaux du journal,

et exprimant avec naïveté des sentiments fort répandus :

Nous agirions contre nos intérêts personnels en suivant leurs conseils [des conservateurs] et nous le regretterions plus tard.

Nous voterons pour celui qui peut nous soutenir et nous rendre service, c'est-à-dire pour M. Lesellier que nous connaissons. C'est un homme de *notre rang*, bon, affable, loyal, qui a toujours tenu à ses engagements, et avec lequel nous n'avons jamais eu la moindre contestation quand nous avons été en affaires avec lui.

Quand nous avons un service à demander soit pour un soutien de famille, un congé de moisson, un sursis ou une dispense militaire, une perte de bestiaux, une place dans l'administration des chemins de fer ou des postes, etc., nous allons d'abord nous adresser à la mairie, et chacun de nous sait bien que notre demande n'est pas portée chez ces messieurs pour être appuyée, *mais bien chez le conseiller d'arrondissement d'abord et ensuite chez le conseiller général.* Or, M. Mesange consentirait-il à se charger d'une affaire particulière d'une personne qui serait déjà recommandée par M. Brochard ? Nous ne le pensons pas, et il aurait tort s'il le faisait.

(*Avenir de la Mayenne*, 15 mars 1903)

Une autre lettre de cultivateurs constate que les deux candidats protestent contre la loi votée sur les bouilleurs de cru ; et pour attaquer directement le candidat réactionnaire, M. Brochard, elle ajoute :

Non seulement *M. Brochard* ne *peut rien* contre l'application de ces lois, mais il ne sera même *pas capable d'arrêter* un *procès* ou *d'en faire adoucir* la *peine* lorsque la loi sur les bouilleurs sera mise à exécution ; tandis que M. Lesellier... dame !... Ne croyez-vous pas qu'il aura plus

d'influence?... C'est encore pour *cette raison que nous voterons tous pour lui.*

Propriétaires, bouilleurs de cru, — *cultivateurs, ouvriers*, votez pour M. Lesellier, *il y va de votre intérêt !...*

Vos dévoués serviteurs,

PLUSIEURS CULTIVATEURS

(*Avenir de la Mayenne*, 15 mars 1903)

C'est ainsi que la presse républicaine travaille à l'éducation politique du peuple : l'avantage essentiel d'un élu républicain, c'est qu'il facilitera la fraude.

Le conseil municipal de Laval est, dans son ensemble, républicain très modéré, bien que plusieurs de ses membres s'intitulent radicaux, et que deux soient socialistes. — Le conseil profite de toutes les occasions pour manifester son respect du catholicisme. Le maire radical, dans un banquet célébrant l'ouverture de la chapelle de l'hôpital, fait un vif éloge des sœurs. — Le conseil fait distribuer par les sœurs les fonds du bureau de bienfaisance : il en résulte ce fait monstrueux que les sœurs privent de tout secours municipal les parents envoyant leurs enfants à l'école laïque ! C'est une des raisons qu'invoquent les instituteurs pour expliquer l'insuccès de leurs efforts. — Il y a quelque temps, un vieillard, secouru par la Ville, est surpris dans la rue par son curé, lisant *la Raison;* il a beau s'excuser auprès du prêtre; désormais les sœurs du Bureau de bienfaisance lui refusent tout subside.

En avril 1902 ont lieu les élections législatives.

Dans la première circonscription, le député sortant est le comte d'Elva, qui se représente. Une fois de plus

il sera « le candidat des services rendus ». Sûr de son succès, il se contente de faire afficher et distribuer la proclamation suivante :

ÉLECTEURS,

Voici treize années que je suis votre mandataire au Parlement, c'est dire que je suis parfaitement connu de vous tous.

Je vous disais, il y a quatre ans, que mon concours était acquis à une République tolérante et modérée, vis-à-vis d'une République intolérante et oppressive.

Nous avons fait du chemin depuis quatre ans!

Le Gouvernement est tombé entre les mains des sectaires.

Sous prétexte de liberté, les ministres qui nous gouvernent, pour la honte et la ruine de la Patrie, se sont livrés aux pires attentats contre cette même liberté.

Le ministère, créé par les Juifs pour la réhabilitation du condamné Dreyfus, a commis les actes les plus scandaleux, aux applaudissements répétés des cosmopolites, qui se sont abattus comme une bande d'oiseaux de proie sur notre beau pays.

Rien ne nous est épargné :

Gaspillage insensé de nos finances;

Persécutions de certaines catégories de citoyens français;

Désorganisation de l'Armée nationale, sauvegarde de notre honneur et de notre indépendance;

Ruine à brève échéance de notre Industrie et de notre Commerce;

Appauvrissement de notre Agriculture.

Plus encore : les collectivistes se sont introduits dans le Gouvernement.

Leur représentant attitré, le citoyen Millerand, y parle en maître. Sous prétexte de favoriser l'ouvrier, il a fait voter des lois qui ne sont qu'un affreux trompe-l'œil et dont le plus clair résultat a été de rendre plus difficile la situation des Travailleurs.

Si vous ne mettez un frein à ce débordement de passions honteuses et malsaines, gare l'avenir!

Électeurs,

Vous pouvez comme toujours compter sur moi.

Je reste le candidat de la République tolérante et libérale; de la République patriote; en un mot, de la République française.

Je suis l'implacable adversaire de ce ministère de sectaires et de tyrans.

Votre choix n'est pas douteux.

Vive l'union de tous les bons Français, de tous les patriotes, de tous les vrais libéraux.

A bas les Dreyfusards!

A bas le Ministère!

CHRISTIAN D'ELVA,
Maire de Changé,
Conseiller général de Laval-Ouest,
Député de la Mayenne.

Il n'y a peut-être pas eu dans toute la France une proclamation aux électeurs plus bête et en même temps plus cavalière et méprisante que celle du comte d'Elva : pas une idée; pas l'indication du moindre projet de réforme; un appel brutal au fanatisme, à l'intolérance, à la stupide crédulité.

Aucun républicain modéré n'ose se présenter contre le comte d'Elva.

Le petit groupe socialiste, qui comprend l'élite des ouvriers et employés syndiqués, et deux ou trois bourgeois, décide d'organiser une candidature de propagande. Le candidat sera un cordonnier, le citoyen Lanslin, conseiller municipal ouvrier, vice-président de l'Université Populaire. — On fait venir de Paris les affiches du *Comité général : Déclaration de principes*

et *Programme de Réformes*. Que les électeurs lisent et discutent ces affiches, c'est tout l'intérêt de cette campagne de propagande. Un zèle extraordinaire anime les militants. A la fin de la longue journée de travail, une fois la nuit tombée, des ouvriers, des employés, vêtus de blouses blanches, circulent mystérieusement, portant des pots de colle, affichant partout des proclamations socialistes. Quelques-uns, à cette besogne, passent la moitié de la nuit. Beaucoup d'affiches sont lacérées ou recouvertes : il faut constamment recommencer le même travail. — Le dimanche, les militants vont dans les villages coller les affiches socialistes : les paysans les regardent faire, parfois avec malveillance, parfois avec une ironique curiosité. — Le secrétaire du Syndicat du Bâtiment rentre à Laval, un dimanche soir, brisé de fatigue ; il me raconte les incidents de la journée. Dans un village où il a posé une affiche juste à la sortie de la messe, un paysan le suit, l'aborde et lui demande : « Combien qu'on vous paye pour ce travail ? » Le maçon calcule qu'ayant dû déjeuner dehors, il dépensera, sans avoir rien gagné, une vingtaine de sous de plus qu'à l'ordinaire. Le paysan ne comprend pas. Alors l'ouvrier, âme ardente, essaie de lui faire sentir la généreuse espérance qui l'anime ; mais il n'est pas orateur, les mots lui manquent. « C'est pour le Parti, comprenez-vous ? c'est pour l'Idée... »

Les partisans exclusifs de l'action syndicale ou coopérative condamnent l'action politique sous prétexte qu'elle est toujours automatique et machinale, — ne consistant jamais qu'à compter des bulletins dans des urnes. — C'est méconnaître les efforts positifs des

libres individus qui, dans la petite ville, luttent peu nombreux contre la majorité compacte. Il faut un beau déploiement d'énergies viriles, pour arriver à grouper, à Laval, plusieurs centaines de voix sur un programme socialiste...

Sur ces entrefaites, un scandale pénible afflige le monde des fonctionnaires. Gagné par l'enthousiasme des ouvriers qu'il fréquente à l'Université Populaire, heureux peut-être aussi de mystifier les épais bourgeois, le jeune professeur de philosophie du lycée affiche sous ses propres fenêtres, au-dessus des fenêtres du cercle le plus convenable, une bande écarlate portant le nom du candidat socialiste. Navrée de voir sa maison ainsi profanée, la femme du propriétaire arrache de ses propres mains l'affiche déshonorante ; le propriétaire menace d'expulser et de poursuivre son locataire indigne. Le journal nationaliste déclare : « Ces intellectuels sont stupéfiants ! » — *Patriote de la Mayenne,* 19 mai 1902.

Le petit groupe socialiste dépense, pour tous les frais de sa campagne électorale, 163 francs.

Le 27 avril, le comte d'Elva est élu par 11.374 voix contre 2.367 voix au candidat socialiste. — Un certain nombre de républicains radicaux ont voté, à Laval, pour le citoyen Lanslin. Le socialiste obtient 100 voix de majorité sur son adversaire dans la petite ville industrielle de Port-Brillet. — Le comte d'Elva obtient dans la circonscription un millier de voix de plus qu'en 1898 ; et dans la seule ville de Laval, 749 voix de plus.

A la mairie, où sont proclamés les résultats du vote, je rencontre le secrétaire de la Bourse du Travail ; il me

dit, avec un calme énergique : « Il faut continuer à travailler ; il faut *piocher les cerveaux.* »

Dans la deuxième circonscription, le député sortant est M. Heuzey, qui s'intitule radical. Contre lui la campagne est vivement menée par un candidat nationaliste, ancien officier de cuirassiers, M. Dutreil.

Des incidents singuliers animent cette violente campagne électorale. M. Heuzey, victime un soir d'un accident de voiture, accuse les nationalistes d'avoir attenté à ses jours, sans pouvoir arriver à rendre vraisemblable cette formidable affirmation. — Une autre fois, il fait annoncer que son concurrent nationaliste est fils d'une Allemande et possède des terres en Allemagne ; et il fait répandre un pamphlet immonde contre son adversaire, signé par un abbé alsacien. M. Dutreil prouve que sa mère est Alsacienne et qu'il est propriétaire en Alsace, non en Allemagne. Dans cette affaire, c'est évidemment l'adversaire radical du candidat nationaliste qui fait preuve du nationalisme le plus bas.

Le soir du 27 avril, on apprend que M. Dutreil est élu par 5.587 voix contre 5.463 à M. Heuzey. On raconte qu'en apprenant la nouvelle, à la Préfecture, le député sortant battu a pleuré.

Le préfet songe quelque temps à demander l'invalidation du député nationaliste; puis, craignant un nouvel échec, il cesse de la conseiller. Un groupe d'électeurs de M. Dutreil, à Evron, écrit à ce propos au *Patriote de la Mayenne :*

On prête ici à M. Heuzey l'intention de faire invalider l'élection de M. Maurice Dutreil, notre nouveau député. Je ne sais si c'est vrai, mais, si oui, jamais cette phrase latine : *Lasciate ogni speranza,* ce qui veut dire en français :

« Laissez toute espérance », n'aura si bien trouvé son emploi. (Je traduis, car bien qu'il soit apprenti avocat, M. Heuzey ne sait peut-être pas le latin.)

(Cité par *Avenir de la Mayenne*, 18 mai 1902)

Ainsi aux élections de 1902, les deux circonscriptions de Laval sont perdues pour les républicains. Quand la République se réalisera-t-elle à Laval? Il est difficile de le prévoir. Mais on peut au moins déterminer la méthode à suivre pour préparer son avènement.

Tâcher de rallier à un républicanisme verbal des électeurs profondément conservateurs et cléricaux, c'est se condamner à l'hypocrisie, et c'est énerver l'action républicaine, qui a surtout besoin d'élan. Il faudrait renoncer à toute préoccupation de succès immédiat, travailler pour l'avenir. Il faudrait pénétrer d'esprit laïque l'enseignement primaire, pour préparer des générations *sincèrement, intérieurement républicaines*. Il faudrait surtout aider la classe ouvrière à se développer, à s'organiser, à se cultiver. Le prolétariat est la seule classe qui ait un immense intérêt au maintien et au progrès de la démocratie : c'est au prolétariat qu'il faut confier les destinées de la République.

Justement, dans la somnolente petite ville, le prolétariat commence à s'éveiller.

la classe ouvrière; le mouvement syndical

A Laval, la classe ouvrière est en général dans une situation très précaire. C'est à l'industrie du coton qu'appartiennent la plupart des ouvriers. Quatre

grandes usines mécaniques de tissage, une grande filature, une dizaine de petites maisons. Il y a 2.200 travailleurs du coton, 450 hommes, 1.300 femmes, 450 enfants. L'industrie reste stagnante par suite de la mollesse des industriels ; les salaires sont extrêmement bas. « Quand ils travaillent, les hommes gagnent 3 francs en moyenne, les femmes 1 franc 50, les enfants 0 franc 75 ; et beaucoup ne gagnent que : hommes, 1 franc 50 ; femmes, 1 franc ; enfants, 0 franc 60. » Et ils chôment souvent. « Avec le chômage actuel, il y a des chefs de famille qui n'ont gagné que 5 francs, non pas par jour, mais par quinzaine. »

Dans les autres métiers la situation n'est pas beaucoup plus satisfaisante. Les ouvriers cordonniers « travaillent à domicile quatorze heures en moyenne et gagnent environ 2 francs 25 par jour... Une des fabriques chôme trois mois par an ». Les maçons qui, en vertu du tarif syndical accepté par les patrons, mais non appliqué, devraient gagner 3 francs 50 en ville, « sont obligés d'aller travailler à la campagne pour 2 francs 25 ». (1)

Il y a peu d'années que quelques ouvriers socialistes ont commencé à prêcher l'idée syndicale. Ces ouvriers socialistes sont des esprits libres et des consciences audacieuses. Dans beaucoup de grandes villes c'est passivement et sous l'influence du milieu qu'on peut arriver à professer les opinions les plus révolutionnaires ; à Laval, pour être socialiste, il faut avoir rompu avec bien des préjugés, et méprisé bien des craintes ; il faut avoir réfléchi personnellement, et oser vouloir.

---

(1) *Pages libres*, 15 novembre 1902.

Quelques ouvriers socialistes commencent à organiser en syndicats la classe ouvrière. En même temps, grâce à l'appui de certains radicaux, ils exigent que la liste républicaine, aux élections municipales, contienne quelques noms d'ouvriers et de socialistes : celui d'un docteur socialiste, entre autres, dont l'entrain et l'activité sont connus et aimés de tous les travailleurs. Les républicains se résignent à cette concession pour obtenir les voix ouvrières ; la liste ainsi formée est élue. Bien que ce conseil municipal soit dans son ensemble plus que modéré, les conseillers municipaux ouvriers et socialistes lui arrachent une subvention de 2.000 francs pour la Bourse du Travail. A ce moment, la classe ouvrière, qui commence à s'organiser, ne possède absolument rien en commun ; la subvention municipale est indispensable. L'action politique communale, dans ce cas particulier, a seule rendu possible l'action syndicale. Au lieu de comparer et d'opposer les mérites relatifs de ces deux formes d'action, comme aiment à le faire certains théoriciens socialistes ou syndicalistes, les ouvriers lavalois ont eu la sagesse d'utiliser ensemble tous les moyens pratiques d'améliorer leur situation et de préparer un avenir meilleur.

La Bourse du Travail réunit six syndicats : le Livre, le Bâtiment, l'Industrie cotonnière, la Chaussure, les Employés, les Marbriers. Le syndicat des cotonniers comprend 700 membres, hommes et femmes : Laval est une des villes de France qui compte le plus de femmes syndiquées.

Au secrétariat de la Bourse, les travailleurs ont la sagesse de placer celui de leurs camarades qui mérite le mieux de les représenter : un ouvrier d'une rare intel-

ligence pratique et d'une belle activité ; un socialiste en qui l'on a la joie de découvrir un précieux mélange d'ardeur révolutionnaire et de bon sens.

l'Université Populaire

Tandis que progresse le mouvement syndical, quelques travailleurs commencent à souhaiter la création d'une Université Populaire. Les conférences organisées par l'administration universitaire ne répondent au désir des ouvriers ni par leur programme, trop spéculatif, ni par leur esprit, conservateur et clérical. Un menuisier, ayant fait à Paris vingt-huit jours de service militaire, vante à ses camarades la *Coopération des Idées,* qu'il a fréquentée. Un typographe, instruit, et désireux d'une culture plus large, écrit un jour au nom de ses camarades à l'un des universitaires dont les professeurs du Lycée dépendent ; il prie cet administrateur d'autoriser ou d'engager ses subordonnés à faire quelques conférences à la Bourse du Travail : il ne reçoit pas de réponse. Faute de conférenciers, l'idée d'une Université Populaire est provisoirement abandonnée.

En octobre 1901, un jeune professeur de philosophie arrive à Laval, débutant dans l'enseignement après un an de séjour en Allemagne et en Angleterre, et deux ans de voyage autour du monde. Il souhaite d'échapper, par l'action, à la morne oisiveté provinciale ; parmi toutes les joies de la vie, il préfère ces émotions, nommées par les Anglais *exciting,* qui se mêlent à l'action, à la lutte contre l'indifférence des choses et la méchanceté des hommes ; socialiste enfin, il désire travailler à répandre ses croyances, surtout parmi les

travailleurs, dans la petite ville inconnue où le hasard l'a envoyé.

Il comprend vite l'impossibilité de faire œuvre utile aux *conférences populaires* officielles, d'un esprit étroitement bourgeois, où les ouvriers ne viennent plus. — Un jour il exprime à un de ses collègues du lycée son désir de mettre au service des travailleurs les connaissances acquises dans les livres et par les voyages. Le professeur plus ancien, lavalois de naissance, prévient aimablement du danger son jeune camarade : « Vous ne connaissez pas notre ville : un professeur qui irait à la Bourse du Travail faire des conférences aux ouvriers syndiqués serait à tout jamais compromis. L'opinion publique le condamnerait. — Laval est comme une ville entourée d'une haute muraille, fermée aux agitations du dehors. Tous les pouvoirs sont d'accord à maintenir ce calme : l'Église, la Préfecture, la Mairie, l'Université. Le poids formidable des autorités de tout ordre écraserait l'individu coupable de troubler la cité paisible... N'allez pas à la Bourse du Travail : vous ne resteriez pas ici plus d'un an. »

Ces paroles, destinées à arrêter le jeune philosophe, l'encouragent à agir. La fondation d'une Université Populaire, puisqu'elle présente quelque danger, devient tout à fait intéressante à entreprendre : il lui paraît que ce sera une belle action, sœur d'un bon rêve.

Alors il se rend d'un pas léger à la Bourse du Travail, cause longuement avec le secrétaire, se met à sa disposition pour les conférences que les syndicats pourront vouloir organiser. — Quelques jours après, une réunion a lieu à la Bourse, dans une petite salle, ornée d'affiches syndicalistes et antialcooliques, et de la

Déclaration des Droits de l'Homme. Tous les secrétaires de syndicats sont là, avec le docteur conseiller municipal socialiste, et le jeune philosophe. Tous sont unanimes à vouloir la fondation d'une U. P. Le docteur promet de trouver l'argent nécessaire à la location d'une grande salle, dans le local même de la Bourse, pendant trois mois. On décide d'exiger des adhérents une cotisation, mais extrêmement minime; car toute cotisation un peu élevée empêcherait de venir à l'U. P. les ouvriers, si mal payés, de l'industrie textile; la cotisation est fixée à dix centimes par mois. On décide de ne demander aucune subvention aux pouvoirs publics, ni aux hommes politiques, ni à ceux des bourgeois qui ne viendraient pas spontanément se faire inscrire à l'U. P. — Les ouvriers déterminent eux-mêmes, tenant compte des circonstances locales, les jours et heures des conférences ou lectures; ils discutent les noms des conférenciers possibles, éliminant les uns, approuvant les autres. On demandera des conférences au professeur de mathématiques élémentaires du lycée, dont les sentiments démocratiques sont connus; à un jeune avocat qui, sans être socialiste, a consenti souvent à défendre les ouvriers victimes d'accidents du travail.

En quelques jours, l'U. P. en formation recrute quatre-vingts membres, ouvriers et employés.

Le 15 décembre a lieu solennellement, à la Mairie, l'inauguration de l'Université Populaire. — On vote les statuts :

« Article premier. — Il est fondé, sous les auspices de la Bourse du Travail de Laval, une Association

laïque dite *l'Éducation mutuelle*. Elle se propose de développer l'enseignement populaire supérieur...

« Article II. — L'Association n'a aucun caractère politique ni religieux. Toutefois, elle adopte pour base de son enseignement la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

« Article III. — Le siège social est à Laval, à la Bourse du Travail...

« Article V. — L'Association est administrée par un comité de douze membres, élus pour deux ans au scrutin secret et à la majorité absolue par les membres actifs réunis en Assemblée générale. Six membres seront pris de préférence parmi les membres actifs appartenant aux associations ouvrières ou corporatives légalement constituées, et quatre au moins de ces six membres parmi les membres ouvriers ou employés faisant partie de la Bourse du Travail de Laval. Les six autres membres seront pris parmi les autres membres actifs, et quatre au moins dans le corps enseignant de l'Université Populaire...

« Article XIX. — Tous les travaux commandés par l'Association devront être exécutés par des ouvriers syndiqués. »

En même temps que l'Assemblée générale vote les statuts, elle nomme le comité d'administration. Président : le professeur de philosophie; vice-président : un cordonnier, conseiller municipal ouvrier; secrétaire : un typographe ; secrétaire-adjoint : l'avocat; trésorier : le

docteur; trésorier-adjoint : un typographe. Membres : le secrétaire de la Bourse, le professeur de mathématiques, un employé de l'industrie cotonnière, un menuisier, un cordonnier, un maçon. — Ainsi, sur les douze membres du comité, huit sont des ouvriers ou employés syndiqués.

Les membres du comité élus, et les statuts votés, une fête publique commence. Avant le concert, le professeur de philosophie fait une brève causerie pour définir ce que doit être l'Université Populaire.

Il constate, en commençant, que l'Université Populaire de Laval est fondée sous les auspices de la Bourse du Travail; qu'elle a été voulue et créée par la Bourse du Travail. C'est dire qu'elle a été désirée par la classe ouvrière elle-même, dont la Bourse du Travail est la plus exacte représentation. La classe ouvrière a senti le besoin d'une Université Populaire...

Une Université Populaire est une association travaillant à l'éducation mutuelle des citoyens...

Ayant ainsi défini l'Université Populaire, le conférencier se demande quel en sera l'esprit. L'esprit en sera nettement républicain et ouvrier.

L'esprit en sera républicain. Les statuts de l'Université Populaire Lavaloise proclament que la base de l'enseignement est la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. La République, d'après cette déclaration même, ce n'est pas le gouvernement de la nation par une minorité qui se dirait républicaine : c'est le gouvernement de la nation par la nation. Or la République n'est qu'un mot, le principe du gouvernement de la nation par la nation n'est qu'une formule vide, tant que les citoyens ne sont pas instruits.

Les ouvriers, les employés, les paysans, les travailleurs manuels de tout genre constituent l'immense majorité des nationaux, la plus grande part de la nation. En vertu de la doctrine républicaine, c'est eux qui devraient diriger la

nation. Si, en fait, ils ne la dirigent pas encore, c'est que les travailleurs ne sont pas assez instruits pour tirer parti du pouvoir que leur accorde la constitution républicaine. La doctrine républicaine exige donc que les travailleurs soient instruits : l'Université Populaire est une conséquence nécessaire du principe républicain. *Nous sommes*, dit M. C..., *des républicains qui prenons au sérieux l'idée républicaine, qui ne la considérons pas comme morte ou épuisée, mais comme vivante et féconde en conséquences nouvelles ; nous sommes des républicains qui travaillons à l'éducation populaire pour réaliser plus exactement la République, le gouvernement de la nation par la nation...*

L'esprit de l'Université Populaire est aussi nettement ouvrier. L'Université Populaire est une association ouvrière travaillant à l'éducation ouvrière, comme le syndicat est une association ouvrière travaillant à la défense des intérêts corporatifs de la classe ouvrière, comme la coopérative est une association ouvrière travaillant à l'abaissement du prix de la vie ouvrière. Ces trois associations ouvrières s'efforcent ensemble d'améliorer la situation matérielle et morale de la classe ouvrière, et d'accroître son influence dans la nation ; elles sont des produits d'un mouvement historique profond et durable, qui fait la grandeur et la beauté de l'époque actuelle. *Nous demandons*, dit le conférencier, *à tous les républicains sympathiques au mouvement ouvrier, de travailler avec nous ; mais nous ne demandons de travailler avec nous qu'aux républicains sympathiques au mouvement ouvrier.* (Applaudissements prolongés)...

Certains ouvriers rêvent déjà d'une Maison du Peuple qui grouperait les bureaux de la Bourse du Travail et des Syndicats, les bureaux et les magasins des coopératives, l'Université Populaire et aussi, sans doute, une buvette de tempérance. *Voilà*, dit en terminant M. C..., *un beau rêve qui sûrement se réalisera un jour. Les beaux rêves ont ceci de bon, qu'ils préparent les belles actions. Aujourd'hui, très petitement, nous commençons à réaliser un beau rêve. Dans la société actuelle, décimée par les haines et les intérêts hostiles des individus, nous créons une maison commune,*

une œuvre collective de cordiale camaraderie. Dans la société actuelle, encore si laide, bête et tyrannique, nous créons une union joyeuse et vivante pour la beauté, l'intelligence et la liberté. Dans la société actuelle, tout écrasée sous les forces injustes du passé, nous créons une œuvre qui regarde délibérément vers l'avenir, l'appelle et le prépare.

(*Avenir de la Mayenne*, 22 décembre 1901)

Fondée en décembre 1901, l'Université Populaire se développe graduellement pendant les premiers mois de 1902. Quelques bourgeois, d'idées avancées, se font inscrire : le pasteur protestant, le procureur de la République, l'inspecteur primaire, quelques instituteurs et institutrices. Le nombre des adhérents ouvriers et employés surtout croît sans cesse. Quelques-uns viennent là seulement par curiosité : 350 à 400 noms passent ainsi sur la liste des adhérents ; il reste environ 150 à 200 adhérents fermes, payant leur cotisation. Ce qui surtout est remarquable, c'est que la plupart d'entre eux suivent au moins l'une des trois conférences ou lectures de la semaine. Pour les fêtes et les conférences les plus suivies, la salle, contenant cent places assises, est trop petite; les conférences les moins suivies ont encore une trentaine ou une quarantaine au moins d'auditeurs. Pendant les trois premiers mois, il y a en moyenne quatre-vingts auditeurs par soirée. C'est un succès considérable, si l'on tient compte de l'état d'esprit timoré, conservateur et clérical des Lavalois.

L'Université Populaire réussit parce que les travailleurs ont confiance en elle. Ils s'étaient détournés des conférences populaires organisées par l'administration universitaire, sentant bien l'esprit conservateur qui

les animait : on n'y cherchait qu'à justifier l'actuelle répartition du travail et de la propriété, qu'à rapprocher les classes dans l'intérêt de la *paix sociale,* c'est-à-dire du maintien de la société injuste. Au contraire, les travailleurs conscients viennent à l'U. P., parce qu'ils en comprennent bien le caractère révolutionnaire et prolétarien : l'enseignement donné à l'U. P. les rend plus forts pour la lutte contre les iniquités sociales. Les travailleurs se rendent compte qu'après avoir étudié dans un libre esprit les grands problèmes politiques et sociaux, ils seront mieux capables de les résoudre dans l'intérêt de leur classe et dans l'intérêt de l'humanité.

Et ils ont confiance aussi en l'administration de l'U. P., dirigée par un comité de camarades dont les deux tiers sont des ouvriers ou employés syndiqués. Ils ont confiance dans les intellectuels venus travailler avec eux : ceux-ci sont d'un désintéressement incontestable; dans la petite ville cléricale, c'est par le catholicisme et le modérantisme qu'on arrive, ce n'est pas par le socialisme. Immense avantage pour l'U. P. que les socialistes et les anticléricaux soient une toute petite minorité à Laval. En venant à l'U. P., on se compromet. Ce n'est pas autour de la Bourse du Travail qu'il faut chercher le troupeau des arrivistes.

Dans les trois premiers mois de 1902, il y a régulièrement à l'U. P. trois réunions par semaine, deux consacrées à des séries de leçons, une à des lectures. Quatre cours, dont chaque classe a lieu alternativement toutes les deux semaines : cours de médecine usuelle; cours de législation ouvrière; cours sur la situation des ouvriers à l'étranger; cours de musique.

Enseignement cohérent, systématique, pratique et populaire, bien fait pour intéresser les travailleurs. Dès le début, on se décide à faire suivre de discussion la causerie ou la lecture. Les ouvriers, se sentant chez eux, prennent souvent la parole, posent des questions, soulèvent des objections.

Les réunions consacrées aux lectures sont fort suivies : on lit *les Châtiments,* de Victor Hugo; *Résurrection,* de Tolstoï; *Travail,* de Zola, — étudié en trois séances; — les *Avariés,* de Brieux; les *Cordicoles,* de Gustave Téry; les *Mémoires* de Kropotkine. — Un soir, un typographe lit certains fragments de *l'Histoire d'un crime,* de Victor Hugo, et ayant installé, sur la table de la salle de conférences, une imprimerie clandestine, montre quels procédés typographiques employèrent les républicains pour imprimer leurs protestations contre le coup d'État.

La réussite des premières conférences sur la musique, faites par un jeune socialiste, employé à la Poste, le décide à créer parmi les adhérents de l'U. P. une société chorale. La nouvelle œuvre réussit fort bien. Grâce à elle, les femmes, les jeunes filles, les jeunes gens, participent plus activement à la vie de l'U. P. Tous apprécient la joie de chanter ensemble les plus beaux chants de Maurice Bouchor.

Souvent le dimanche ont lieu des fêtes. Chacun apporte aux autres tout ce qu'il peut leur donner de joie ; les uns font de la musique, les autres jouent de petites comédies; d'autres chantent ou récitent ; on montre Guignol aux enfants, toujours fort nombreux. Même, en ces fêtes intimes d'une cordialité touchante, des enfants de dix ans, de six ans, n'hésitent pas à dire des

vers : quand ils sont trop petits, on les juche sur une chaise, pour que toute la salle les voie. — Les adhérents de l'U. P. sont invités à la fête donnée par la Bourse du Travail à l'occasion de son anniversaire : le professeur de philosophie, président du comité de l'Université Populaire, ouvre le bal avec la femme du secrétaire de la Bourse du Travail.

En été, les fêtes du dimanche sont remplacées par des promenades. Ouvriers, employés et bourgeois, hommes, femmes et enfants, partent ensemble à pied ou dans de vastes voitures louées par l'U. P. Au milieu de la promenade on s'arrête pour *collationner*, — comme on dit à Laval ; — et les chœurs chantent l'*hymne à la France*, ou l'*hymne à la Jeunesse*, de Maurice Bouchor.

Ces réunions fréquentes, ces discussions amicales, ces fêtes, ces promenades, créent entre tous les adhérents de l'U. P. des liens de sincère solidarité. Tous s'appellent *camarades ;* et l'on se sent vraiment entre camarades, entre égaux. — Plusieurs de ces ouvriers sont remarquablement intelligents, — d'une intelligence pratique qui rappelle celle des travailleurs anglais, — s'intéressant aux faits précis plus qu'aux grandes phrases méridionales ; plusieurs se sont donné une culture assez étendue ; plusieurs lisent *Pages libres* et s'intéressent aux *Cahiers de la Quinzaine*. — Surtout l'activité de certains de ces travailleurs est stupéfiante. A la suite de leurs journées de travail, ils passent presque toutes leurs soirées aux réunions de l'U. P. ou des syndicats. Voilà de belles vies, pleines et saines, utiles et généreuses. Ces hommes représentent vraiment non seulement une élite ouvrière, mais encore une élite humaine.

De véritables amitiés s'établissent entre certains travailleurs et certains intellectuels. Ces relations sincèrement égalitaires entre bourgeois et ouvriers, c'est un étrange et nouveau spectacle, dans la petite ville où de mesquines vanités divisent et hiérarchisent les classes. Comme les premiers chrétiens avaient le sentiment, par leur mutuelle charité, de s'opposer à la société antique, injuste et haineuse, les camarades de l'U. P. ont la joie d'opposer leur fraternité intelligente au lourd snobisme de la petite ville. « Ils n'étaient, dit saint Paul, qu'un cœur et qu'une âme... »

Cependant le succès de l'œuvre entreprise encourage les syndiqués de la Bourse et les adhérents de l'U. P. à étendre les institutions ouvrières existant déjà, à en créer d'autres nouvelles. On projette de former une Fédération des U. P. de l'ouest, de s'entendre avec les U. P. voisines pour des échanges de conférences. On songe à annexer à l'U. P. une salle de lecture et une bibliothèque; — jusqu'ici le temps et l'argent ont manqué. — On rêve de fonder à l'U. P. un patronage laïque dont les enfants, aux vacances, pourront être envoyés quelques jours ou quelques semaines au bord de la mer. On se préoccupe d'établir, autour de la Bourse du Travail et de l'Université Populaire, tout un système de coopératives qui transformeront la condition économique des ouvriers : buvette coopérative, restaurant coopératif, coopératives de boulangerie, peut-être de boucherie. Quelques-uns parlent de créer un journal local socialiste, honnête. — Dans leur enthousiasme pour l'action, les camarades de l'U. P., au milieu de 1902, discutent tous ces projets. Mais au moment même où ils songent à étendre ainsi leur œuvre, ils se voient forcés de la défendre contre

des attaques qui deviennent de plus en plus fréquentes et violentes.

la ville contre l'Université Populaire

Dès le début, les catholiques se sont montrés résolument hostiles à l'U. P. C'est une œuvre de pensée libre, de libre critique religieuse et sociale. Et c'est peut-être aussi le premier groupement qui se constitue à Laval en dehors de toute influence catholique. Sans se rattacher à aucun mouvement d'anticléricalisme verbal, la fondation de l'U. P. est un acte d'anticléricalisme réel. — On ne détruit que ce qu'on remplace ; ou plutôt on ne détruit qu'en créant ; on ne peut détruire efficacement qu'après avoir créé. On ne détruira l'Église qu'en satisfaisant par des œuvres nouvelles les besoins profonds que l'Église satisfait encore. Le besoin religieux essentiel, que cherchent à apaiser toutes les religions, théistes, panthéistes ou athées, c'est le besoin qu'ont tous les hommes d'éprouver en commun des émotions désintéressées et fortifiantes, de communier en l'intelligence et l'amour de la Vie Universelle. Une inclination puissante nous pousse à partager avec d'autres hommes les idées qui résument notre expérience, les croyances qui dirigent notre action, les rêves dont la beauté console notre misère. Comme l'Église catholique, orientée vers le passé, l'Université Populaire socialiste, orientée vers l'avenir, satisfait ce besoin profond. (1) A l'U. P.

(1) Au congrès tenu en novembre 1902 à Rennes, par la *Fédération socialiste de Bretagne,* à laquelle se rattachent les socialistes lavalois, un délégué de Rennes propose « de s'appuyer sur le sentiment religieux qui est en chaque homme pour répandre la pensée socialiste » — *Pages libres,* 15 novembre 1902.

l'ouvrier cesse de se sentir isolé ; à côté de ses camarades, aidé par leur amitié, il atteint à la connaissance des grands faits de l'histoire, des grandes hypothèses de la science, des grandes créations de l'art ; il précise les idées morales nouvelles qui le poussent à agir pour la libération de ses frères ; il participe à la haute espérance révolutionnaire, qui commence à animer, d'un bout du monde à l'autre, toutes les consciences généreuses. — Alors il n'a plus besoin de l'Église. — Les catholiques doivent être hostiles à un groupement d'hommes qui veulent se passer de l'Église ; ils doivent tout tenter pour le détruire. Le libéralisme catholique consiste à ne vouloir la liberté que pour les catholiques. Le libéralisme catholique consiste à refuser la liberté aux non-catholiques.

Dès l'inauguration de l'U. P., l'attaque commence. Le président du comité, dans la conférence d'ouverture, a parlé de lire des fragments de *Travail* de Zola ; *la Mayenne* et *le Courrier du Maine* lui prêtent l'intention d'étudier à l'U. P. toutes les œuvres (tout le travail) de Zola :

> Jusqu'à présent, la description minutieuse des œuvres pornographiques a été considérée généralement comme une arme très médiocre contre le vice.
>
> (*Courrier du Maine*, 22 décembre 1901)

Le journal républicain, *l'Avenir de la Mayenne*, défend l'U. P. : il répond au journal clérical qu'on peut trouver dans la Bible des passages aussi lestes que dans n'importe quel roman de Zola (5 janvier 1902). Sur quoi *la Mayenne* publie une analyse de *Travail*,

juxtaposant les passages les plus violents et les plus audacieux, pour terroriser les bourgeois; l'analyse se termine par cette conclusion très littéraire :

Cette dernière citation montrera que ce livre, avec des utopies dangereuses, des doctrines révolutionnaires, des théories philosophiques absolument condamnées, des longueurs et des répétitions oiseuses, des symboles burlesques et des facéties scientifiques, contient aussi des passages d'un faux réalisme déplaisant et d'une sensiblerie vraiment bébête.

Sur quel singulier volet sont triés les sujets de méditation de l'U. P. L.!!!

(*Mayenne*, 13 février 1902)

La polémique continue quelque temps encore :

Le professeur de philosophie du lycée de Laval est-il, comme Zola, pour la suppression du patronat, du commerce, de la magistrature, de l'armée, etc., etc.

Il serait temps que le public soit enfin fixé à cet égard.

(*Mayenne*, 23 mars 1902)

Malheureux ouvriers auxquels on veut faire renier l'Évangile du Christ, et imposer l'Évangile de Zola!

(*Courrier du Maine*, 9 mars 1902)

Un dimanche, à la suite d'une fête terminée par *la Marseillaise*, quelques membres de l'U. P., la séance levée, chantent *l'Internationale*. Le bruit s'en répand dans Laval; les bourgeois s'alarment. Le préfet fait appeler le professeur président du Comité de l'U. P.; il lui déclare qu'il ne connaît pas *l'Internationale*, mais qu'il sait que c'est un chant séditieux : si on la chante à nouveau, il interdira aux fonctionnaires d'aller à l'U. P.

— Les journaux réactionnaires exploitent l'incident. Le maire ayant autorisé l'U. P. à se réunir dans un local municipal, destiné à être démoli quelques mois après, *la Mayenne* écrit :

> Nous nous étions laissé dire que le Conseil municipal de Laval comptait encore dans son sein des hommes qui refusaient de frayer avec les représentants socialistes que l'administration avait imposés dans leurs rangs. Si ces messieurs n'ont pas changé d'opinion, comment laissent-ils la municipalité fournir un lieu de réunion aux soldats de Millerand, dont le chant de ralliement n'est autre que l'hymne des sans-patrie, *l'Internationale* ?
>
> (*Mayenne*, 13 avril 1902)

Redoutant les effets de cette habile campagne de presse sur les timides Lavalois, les républicains modérés commencent à témoigner à l'U. P. quelque froideur. La puissance des journaux réactionnaires est faite de la lâcheté des politiciens républicains.

Le dimanche 27 avril, quand est proclamé le résultat des élections, quelques socialistes, présents à la mairie, y chantent *l'Internationale*. Comme ils sont membres de l'U. P., les journaux réactionnaires rendent l'U. P. responsable de la manifestation. L'incident paraît très grave. Sous la pression des autorités, plusieurs maîtresses de l'École Normale et le mari d'une institutrice envoient leur démission d'adhérents; l'avocat envoie sa démission de membre du Comité et cesse de faire des conférences. Le parti républicain modéré, tout autant que le parti clérical, commence à souhaiter la disparition de l'U. P.

Cependant l'U. P. cherche à résister à la tourmente.

L'avocat est remplacé au Comité par l'employé de la poste qui a si remarquablement organisé la Chorale; les leçons de législation ouvrière sont remplacées par un cours d'astronomie dont se charge un employé de commerce, intéressé par cette science, d'une intelligence lucide et d'une parole étonnamment précise.

Alors, comme à la suite d'un mot d'ordre, les journaux réactionnaires font converger leurs attaques contre le professeur de philosophie, qui a beaucoup contribué à créer l'U. P. :

Le bruit court que M. C..., professeur de philosophie, prononcera le discours d'usage, lors de la distribution des prix du lycée de Laval.

Cela est fait pour surprendre.

Tout le monde ici connaît M. C.... Tout le monde connaît également ses opinions socialistes et collectivistes, qu'il affiche du reste avec ostentation.

On sait qu'il est l'âme de cette *Université Populaire Lavaloise* dont les exploits ne s'énumèrent plus...

Peut-être M. le professeur de philosophie profitera-t-il de l'occasion pour lire le placard électoral du citoyen Lanslin, qu'il avait lui-même collé au-dessous de la fenêtre de sa chambre.

Pourquoi pas, après tout?

(*Patriote de la Mayenne*, 26 juin 1902)

Sait-on qui doit prononcer le discours de distribution des prix du lycée de Laval?

M. C..., l'illustre M. C..., le commentateur admiratif de Zola, le grand meneur de l'U. P. L., dont les manifestations antireligieuses et internationalistes occupent la presse depuis plusieurs mois!

Voilà ceux que l'Université des Leygues, des Chaumié et des francs-maçons met en vedette!

(*Mayenne*, 26 juin 1902)

Aux derniers jours de juillet, le professeur de philosophie apprend qu'il sera déplacé, contre son désir et en violation des traditions de l'Université : car ce n'est pas le titulaire de la chaire, socialiste et rédacteur à *la Petite République,* qui reprend son poste ; on fait revenir un ancien suppléant, pour avoir l'occasion de déplacer le professeur suspect, en évitant « l'apparence d'une disgrâce ». On reconnaît d'ailleurs que le professeur suspect a fait son métier d'une manière irréprochable; même, cette année, sa petite classe de onze élèves a eu ce qu'on nomme des succès : dix baccalauréats dès juillet, et le premier accessit au Concours Général entre les lycées des départements. On ne reproche au professeur déplacé que ses « imprudences ». Imprudences, la fréquentation de la Bourse du Travail et la fondation de l'Université Populaire. A Laval, cela suffit.

Une jeune Russe intelligente, à qui je contai cette histoire, prit le ton le plus sérieux pour me poser cette question : « En France, êtes-vous en République ? »

C'est sans doute à des démarches accomplies directement au ministère par des politiciens républicains modérés, peut-être aussi par le préfet, qu'il faut attribuer le déplacement du professeur suspect. — Les fondateurs de l'U. P. ont répété qu'ils ne cherchent pas à faire œuvre de politique locale ; leur idéal est plus élevé, plus lointain : ils veulent participer au vaste mouvement historique qui conduit l'humanité à la révolution sociale, à la destruction de toutes les injustices et de tous les privilèges, à la création de la société juste et libre. Dans les conditions spéciales d'espace et

de temps où ils ont à agir, à Laval, en 1902, ils ne peuvent tirer grand parti des moyens politiques que peuvent utiliser ailleurs les socialistes plus nombreux. — Mais les politiciens républicains lavalois, en leur âme étroite, ne peuvent admettre qu'on se consacre à une œuvre autrement que par ambition personnelle, pour la satisfaction du succès immédiat ; il leur paraît plus intéressant d'être conseiller municipal ou sénateur que de travailler à la rénovation d'un monde, à l'apparition d'une nouvelle humanité. Ils comprennent en *langage parlementaire* ce que disent en français honnête les fondateurs de l'Université Populaire. Et ils s'effrayent. Qui sait si les ouvriers dont la *conscience de classe* s'éveille continueront à voter docilement pour des républicains modérés sans exiger la garantie de sérieux engagements ?

Surtout les modérés et le préfet redoutent l'effet produit, par la campagne de *la Mayenne* et du *Patriote,* sur les petits bourgeois, lecteurs des journaux réactionnaires, électeurs des républicains modérés. Si l'Université Populaire mourait, les Lavalois vivraient plus tranquilles.

Dès la fondation de l'Université Populaire, les réactionnaires ont pris peur. Par la campagne de leurs journaux, ils ont communiqué cette peur à la population timide des petits bourgeois. La peur des électeurs petits-bourgeois a gagné les politiciens républicains modérés. Par peur des politiciens républicains modérés, le ministère radical, soutenu par le Parti Socialiste, déplace le professeur socialiste coupable d'avoir agi en républicain. Solidarité dans la peur ; contagion de lâcheté. L'expérience de la petite ville confirme la

loi générale formulée par Ostrogorski : *la lâcheté est un des plus grands vices du gouvernement démocratique.*

l'action ouvrière depuis 1902

Le coup de force essayé contre l'U. P. ne réussit pas à la tuer : elle n'est pas le produit fragile de la fantaisie d'un individu ; elle est la création réfléchie, volontaire, de l'élite des travailleurs d'une ville. Elle continue à vivre, à grandir, après le départ de celui qui l'a fondée. Le nombre des adhérents continue à osciller entre 150 et 200. Le professeur est remplacé à la présidence du comité par le docteur, au comité par le pasteur protestant, partisan enthousiaste de la coopération socialiste. Celui-ci, en 1902-1903, commence une série de conférences très suivies sur les coopératives en France et à l'étranger. Des conférenciers connus viennent parler sous les auspices de l'U. P. : Victor Basch, Charles Guieysse ; le préfet, ayant osé venir entendre Basch, se fait violemment critiquer par la presse réactionnaire. — Un jour le professeur déplacé revient voir les camarades de l'U. P. A onze heures et demie du soir, cinquante travailleurs l'attendent à la gare, lui serrent la main, silencieusement. Le lendemain, au milieu des manifestations les plus cordiales, l'U. P. lui offre un souvenir acheté par souscription. Fidélité touchante attestant la valeur, la vitalité de l'œuvre.

En 1903, la Bourse du Travail s'installe dans un vaste nouveau local, avec l'Université Populaire, et une société coopérative de consommation qui vient de se fonder. Laval a sa Maison du Peuple.

La coopérative nouvelle, *l'Émancipatrice,* présente un caractère nettement socialiste :

Statuts

« Article XXII. — Pour les répartitions, il sera d'abord prélevé 5 % sur les économies nettes réalisées, pour le fonds de réserve collectif...

« Sur le total du reliquat, il sera ensuite prélevé 50 % pour le fonds de prévoyance...

« Les économies restant seront divisées en cent parts égales qui seront ainsi réparties :

« Quatre-vingts parts à la consommation distribuées au prorata des achats.

« Quinze parts à l'amortissement du matériel, dont l'entretien sera compté dans les frais généraux.

« Cinq parts aux employés. »

Articles spéciaux, irrévocables et irrévisibles

« Article premier. — Le prélèvement fait sur le total des économies nettes, après déduction de ce total de 5 % destinés au fonds de réserve collectif, est fixé à 50 %. Ce prélèvement ne peut, en aucun cas, être diminué, mais il pourra toujours être augmenté par une réduction du nombre des parts accordées à la consommation. L'assemblée générale a tout pouvoir pour décider cette augmentation.

« Article II. — Le fonds de réserve, le fonds de prévoyance et tous les fonds qui y seront ultérieurement ajoutés constituent, à partir de ce jour, un *capital social et impersonnel* servant à instituer tous les ser-

vices de consommation et de production que la société jugera bon d'entreprendre, et à créer ou subventionner toute organisation sociale jugée utile à la société.

« Article III. — Les précédentes dispositions statutaires sont *irrévocables* et *irrévisibles*.

« Toute proposition de modification ou de revision sur ce point tendant à opérer une répartition, un partage ou une dispersion du capital social, sera considérée comme nulle et non avenue, et rigoureusement écartée de la discussion.

« Article IV. — Au cas où la majorité ou l'unanimité même des sociétaires contreviendrait en les violant aux précédentes dispositions, la minorité contre la majorité, la commune de Laval contre l'unanimité auront le droit et le devoir de s'emparer de tout l'actif social, la minorité pour continuer l'œuvre en son nom, la ville pour en constituer un service public ou une œuvre de bienfaisance.

« Il est bien entendu que tant que sept membres voudront le maintien de la société en respectant les présentes dispositions, la commune n'a pas à intervenir. »

L'Émancipatrice fonde d'abord un cabaret antialcoolique, dans une des salles du bâtiment où se trouvent logées la Bourse du Travail et l'Université Populaire. Voici quelques articles des statuts du cabaret :

« Article IV. — La société s'interdit rigoureusement la distribution de l'alcool et des boissons distillées, apéritifs ou liqueurs.

« Article VII. — L'employé [e] devra faire tous ses efforts pour amener les consommateurs à substituer l'usage des boissons non fermentées (café, thé, lait, chocolat, bouillon, sirops, eaux minérales, etc...), à l'usage des boissons fermentées (vin, cidre, bière).

« Article VIII. — La consommation des boissons fermentées est rigoureusement réglementée. Il ne pourra être délivré à la fois, à un consommateur, plus d'un quart de litre de vin, d'un demi-litre de cidre ou d'un demi-litre de bière. Cette ration ne pourra être accordée plus de trois fois, non consécutives, dans une journée, à un même consommateur. »

Ce premier essai de coopérative socialiste réussit admirablement. La coopérative commence à fabriquer elle-même son cidre. On étudie le projet d'une boulangerie coopérative.

Ainsi, autour de la Bourse du Travail et de l'Université Populaire, se groupent peu à peu des œuvres nouvelles, créées par la classe ouvrière, destinées à réaliser son émancipation intellectuelle et économique. L'action socialiste commence à transformer la somnolente petite ville.

conclusion ; — le socialisme à Laval

S'il fallait désigner, par une brève formule, l'état d'âme de l'élite des travailleurs lavalois, on pourrait l'exprimer en réunissant deux des plus beaux mots de notre langue. C'est un *Socialisme d'action.*

La société capitaliste est profondément injuste, parce que la propriété n'y correspond pas au travail. Un petit nombre d'hommes possède sans travailler, sans avoir jamais travaillé. La plupart travaillent sans posséder, sans pouvoir arriver à posséder. Seule une révolution totale mettra fin à cette totale injustice.

Mais cette révolution urgente, nous pouvons immédiatement commencer à l'accomplir. Il faut dès maintenant travailler à créer la société juste. Il faut agir.

Dans la société actuelle, capitaliste mais démocratique, le prolétariat a déjà sous la main tous les moyens indispensables à sa libération. C'est le syndicat, opposant à la force du capital la force des travailleurs unis. C'est la coopérative, réalisant un déplacement graduel de la fortune nationale au bénéfice des travailleurs. C'est l'action politique, permettant d'agir sur les lois, pour les rendre libératrices, d'établir des impôts expropriant la richesse des riches, de créer des services publics utiles à tous, d'organiser, avec des ressources nationales, un vaste système de coopératives destinées à remplacer les industries et commerces capitalistes.

Ce ne sont pas les moyens d'action qui manquent aux hommes; ce sont les hommes qui manquent aux moyens d'action. Il faut, par l'éducation, créer des hommes. Voilà le rôle essentiel de l'Université Populaire dans le mouvement ouvrier. Pas de cité socialiste possible sans citoyens socialistes.

Ainsi compris, le socialisme cesse d'être un bavardage stérile ou nuisible ; c'est le programme d'une tâche à commencer dès aujourd'hui. Ce n'est pas l'attente passive d'une révolution fatale; c'est le plus

énergique appel à la libre activité des consciences généreuses et audacieuses.

Ce socialisme d'action, à mesure qu'il se réalisera en œuvres nouvelles d'émancipation intellectuelle et économique, il transformera de plus en plus profondément la petite ville.

Déjà commence à s'accomplir, à Laval, la révolution.

Une Cité nouvelle s'élève, foyer de vie ardente, vaillante, libre et sincère, parmi les somnolences, les lâchetés, les tyrannies, les hypocrisies de Laval-la-Morte.

FÉLICIEN CHALLAYE

ORLÉANS VU DE MONTARGIS

AVERTISSEMENT

Je n'oublie pas les bonnes gens de mon pays; et puisque mon vieux camarade Henri Roy ne se résout point à citer nos cahiers dans son *Progrès du Loiret*, je serai bon camarade, et prendrai les devants; je citerai dans ces cahiers *le Progrès du Loiret*, dont il est devenu le rédacteur en chef.

La situation d'Orléans n'est pas analogue à la situation de Laval; non pas que les catholiques réactionnaires orléanais soient moins mauvais, moins autoritaires, plus vraiment libéraux, moins portés aux dominations temporelles, moins avides, moins tyranniques, moins portés à exercer les autorités de commandement et de gouvernement que les catholiques réactionnaires lavalois; nous connaissons par Challaye les catholiques réactionnaires lavalois; je connais pour les avoir éprouvés les catholiques réactionnaires orléanais; pour les avoir éprouvés en un temps où nos radicaux de gouvernement politiques parlementaires se terraient à plusieurs degrés au-dessous de l'horizon.

Mais les catholiques réactionnaires orléanais sont momentanément les moins forts, dans leur province; ils n'ont pas reculé devant l'État-Major d'un radicalisme de gouvernement; ils ont dû reculer devant une action,

devant une propagande révolutionnaire socialiste et dreyfusiste, admirablement soutenue et nourrie par quelques vieux radicaux orléanais, simples hommes; je me rappelle encore cette célèbre ancienne conférence de l'ancien Pressensé, de Quillard et de Mirbeau, dans la salle du Théâtre.

Les catholiques réactionnaires orléanais sont momentanément les moins forts dans leur département; est-ce à dire qu'Orléans soit devenue, à la différence de Laval, une cité de justice, une cité de liberté; naturellement non.

Usurpant les résultats de cette action, de cette propagande révolutionnaire socialiste et dreyfusiste si admirablement soutenue et alimentée par quelques vieux radicaux, républicains sincères, inambitieux, ignorés, nos ennemis les amis politiques, les radicaux de gouvernement politiques parlementaires, les États-Majors précédemment terrés n'eurent pas de cesse qu'ils n'eussent assis, en face de la domination catholique réactionnaire, momentanément repoussée, leur domination opposée, leur autorité de commandement égale et de sens contraire, leur autorité de gouvernement parlementaire et politique; leur action n'a nullement consisté à libérer les citoyens qui se voulaient affranchir de la domination de l'Église, mais elle a fort exactement consisté à substituer, point pour point, bout à bout, sans aucun jeu, la domination de l'État laïque, autoritaire, gouvernemental, préfectoral, parlementaire et politique, à la domination de l'Église autoritaire, gouvernementale, épiscopale et politique; tout ce qui a été perdu pour l'Église a été gagné pour l'État; ainsi la part de la vraie liberté est demeurée

strictement la même; nulle; ni la justice, ni la liberté n'ont gagné d'une ligne; le bénéfice de l'opération devient le suivant : tout ce qui se dérobe à la domination de l'Église est asservi à la domination de l'État; tout ce qui se dérobait à la domination de l'État était asservi à la domination de l'Église; sans compter ce qui est asservi ensemble et à l'une et à l'autre domination; car ces deux dominations chevauchent.

Ainsi partagé entre ces deux dominations égales et de sens contraire, opposées, l'une plus officiellement forte, l'autre plus sournoisement forte, Orléans représente mieux que Laval ce que nous pouvons nommer la situation générale, moyenne et commune, du pays; plié sous la servitude catholique, réactionnaire cléricale, presque unique, Laval représente, par un cas de survivance intéressant, ce qu'était le pays moyen sous la domination méliniste, il y a quelques années, avant le sursaut, la révolte et la révolution de l'affaire Dreyfus, du socialisme révolutionnaire, du dreyfusisme révolutionnaire; ou si l'on veut, par un phénomène intéressant d'anticipation, dès aujourd'hui Laval nous représente ce qui nous attend, ce qui nous guette, pour quand le détournement parlementaire, pour quand la corruption politique aura fini d'épuiser toutes les forces de liberté, toutes les forces révolutionnaires, de dreyfusisme, de socialisme et d'acratisme qui seules maintiennent la République.

Pourtant ce n'est point pour donner une image, une représentation du pays commun, moyen, ordinaire, à la date d'aujourd'hui, que nous publions ci-après trois articles du *Progrès;* — que je me permets de nommer

familièrement *le Progrès* tout court, comme un du pays ; — pour donner une représentation de tout le pays commun, il faudrait tout un *courrier d'Orléans,* comparable au courrier que nous avons de Laval; un tel courrier ferait *la France vue d'Orléans ;* les trois articles du *Progrès* font *Orléans vu de Montargis.*

Nous avons dit souvent qu'un certain radicalisme autoritaire, traditionnel, conservateur et souvent réactionnaire, qu'une certaine libre-pensée, qu'un certain prétendu rationalisme en réalité tendait à restituer un culte rituel d'État, de gouvernement, laïque, officiel, civil, — catholique au fond; — nous avons dit souvent que tout un parti politique parlementaire tendait à se constituer en Anti-Église; nous avons souvent essayé de montrer que cette tendance, que cette inclination n'était pas moins dangereuse pour la liberté, si même elle ne l'était plus, que la conservation catholique.

De même que la conservation catholique reparaît surtout aux grandes circonstances de la vie, naissance, mariage, et mort, de même cette inclination religieuse anticatholique, cette antireligion, apparaît, ou si l'on veut reparaît aux grandes circonstances de la vie; nous connaissons tous, au moins par les journaux, ces baptêmes laïques, si catholiques.

Je me permets de publier ci-après, empruntés au *Progrès du Loiret,* deux comptes rendus d'enterrements et un compte rendu de mariage; le respect que nous devons à tous les morts pourrait nous interdire de publier sur un mort des comptes rendus ennemis; il ne peut nous empêcher de publier un compte rendu ami; et si l'on voyait dans les textes reproduits la matière de quelque irrévérence, la faute en reviendrait toute

aux amis, — aux amis politiques, — du défunt; ce que nous voulons laisser voir, c'est justement qu'un certain rituel civil, en réalité politique, c'est qu'un certain cérémonial politique apporte quelque gêne à la manifestation des simples sentiments respectueux; qu'un certain cérémonial, en réalité catholique, apporte quelque ostentation à la manifestation des simples sentiments affectueux.

J'ai lu honnêtement les *obsèques du docteur Gebaüer;* j'ai lu ce compte rendu d'autant plus sérieusement, d'autant plus respectueusement que j'avais jadis beaucoup entendu parler de cet homme, en bien, par des hommes de bien, et que dans l'assistance, *exceptionnellement nombreuse,* nous avons reconnu plusieurs de nos véritables amis, qui sont des hommes sérieux; mais quand verrons-nous des enterrements civils vraiment libres, où il n'y aura pas *la musique républicaine;* et qu'est-ce enfin qu'une *musique républicaine?* quand n'y aura-t-il plus des *bannières couvertes d'un long voile de crêpe,* qui remplacent les drapeaux couverts d'un long voile de crêpe; quand n'y aura-t-il plus de *drapeau* de la *Société de secours mutuels,* qui remplace les drapeaux militaires; et quand ne mènera-t-on plus *les petits garçons de l'école laïque* aux enterrements laïques des grandes personnes; laissons jouer nos petits enfants; nos petits garçons ne sont pas des enfants de chœur; et ce *cercueil recouvert du drap mortuaire de la Libre-Pensée;* qu'est-ce qu'un drap mortuaire de la Libre-Pensée; faut-il avoir des draps mortuaires particuliers, cérémoniels, et quand on est mort, pourquoi n'accepter pas le drap mortuaire de tout le monde; que si dans ces petites communes le

drap mortuaire est un drap catholique, orné de croix, que la Libre-Pensée fasse faire un drap qui ne soit pas catholique, mais qui ne soit pas nommément, rituellement, et cérémoniellement, le *drap mortuaire de la Libre-Pensée,* qui ainsi étant commun puisse devenir quelque jour le drap mortuaire de tout le monde ; ce *corbillard orné d'écussons ;* ces *assistants* qui *portent à la boutonnière l'immortelle rouge ;* comme si nous n'étions pas déjà pourris de décorations; toujours se distinguer; toujours n'être pas vêtu comme le simple citoyen; toujours porter un uniforme, et des galons; et surtout *la voiture habituelle de M. Gebaüer* qui *suit, lanternes allumées et voilées;* cette voiture habituelle, c'est le fameux cheval de guerre, le cheval accoutumé, le cheval habituel, tout harnaché, conduit en main; pour moi, né du peuple, et demeuré peuple et simple autant que je le puis, je ne comprends pas qu'une voiture se promène avec personne dedans; c'est un cheval et une voiture de dérangés inutilement ; la voiture d'un médecin de campagne n'est pas une relique, un moyen de miracles et de béatification, un appareil sacramentel, qu'il faille promener en procession, tête nue, et devant qui s'agenouiller; et comme dans cette vieille et nouvelle coutume je retrouve la naïve mentalité politique radicale anticatholique et catholique, d'opposer le médecin au curé comme un faiseur de miracle à un autre faiseur de miracle ; mais non, citoyens, le médecin est un praticien, modeste, un travailleur; il travaille, ou il doit travailler, d'après les savants, et, s'il peut, lui-même être un savant, c'est-à-dire un homme qui travaille et qui cherche, nullement un homme merveilleux; la voiture d'un médecin de

campagne, pour moi socialiste, c'est son instrument de travail; et je ne connais pas que l'on en puisse rien dire qui soit plus respectueux et plus honorable que ceci, que c'est un instrument de travail; car je ne connais rien de plus respectable et de plus honorable qu'un instrument de travail; aucune cérémonie cultuelle ne me paraît plus respectable et plus honorable que le simple travail humain; si donc une voiture habituelle, d'un médecin de campagne, est un instrument de travail, et nullement un objet sacré, un objet de cérémonie religieuse, le jour que le médecin ne travaille pas, parce qu'il est mort, laissez reposer aussi ses instruments de travail; et que son vieux cheval en paix se repose dans son écurie; ce cheval n'est point un cheval de bataille, un cheval d'armes; c'était un cheval qui traînait une voiture; soyons simple; restons simples et professionnels; restons peuple; soyons hommes de métier; nullement cérémonieux; restons pragmatiques; je ne comprends pas qu'une lanterne soit allumée, si on veut la voiler; ou qu'une lanterne soit voilée, si nous l'avons allumée; les pompes funèbres ne sont pas considérables, à moins que de mettre en mouvement six divisions d'infanterie, l'artillerie de corps, et une division de cavalerie indépendante; mais ni les six divisions d'infanterie, ni l'artillerie de corps, ni la division de cavalerie indépendante ne valent un modeste cortège de simples amis conduisant leur ami, sans lanternes, en plein jour; les lanternes étaient faites pour éclairer les routes et les chemins, la nuit, dans les boues d'automne et dans les gelées d'hiver, quand le docteur, vivant, dans sa Sologne plate ou dans son val de Loire, allait visiter ses malades.

Comment ne pas s'indigner que les comédies politiques parlementaires aillent se produire jusque sur les tombes ; l'oraison funèbre, en elle-même, est déjà un genre extrêmement délicat ; je n'ai jamais bien compris que l'on pût parler dans le silence de la mort ; mais que dire du boniment politique parlementaire assez impudent pour jouer sur un mort sa partie de comédie ; on lira plus loin qu'*au cimetière, M. Descolis, juge de paix,* ayant excusé *MM. Fernand Rabier, député ; Le Carpentier, procureur de la République,* — ici va commencer la comédie, — *donne lecture de la lettre suivante,* — ici commence l'audace, — *de M. Viger, sénateur.*

On lira plus loin la lettre de M. Viger, sans doute écrite par quelque secrétaire. *Elle est adressée à M. Baconnet, ami dévoué et exécuteur testamentaire du docteur Gebaüer.* Pour l'intelligence de la comédie, et pour la mesure de l'audace, il faut savoir que le docteur Gebaüer appartenait à la deuxième circonscription d'Orléans, Orléans campagne, et que cette circonscription fut la circonscription de M. Viger député ; le docteur Gebaüer appartenait donc de quelque manière à M. Viger ; il était de son arrondissement, de sa circonscription, de son royaume ; en outre, si j'en crois les biographies, le docteur Gebaüer avait été en situation, à un moment de sa carrière politique, de devenir le député de cet arrondissement, qui était le sien, de cette seconde circonscription d'Orléans ; il était, à ce moment de sa carrière politique, tout désigné aux suffrages préliminaires de ces assemblées plénières, de ces congrès généraux qui aujourd'hui, dans les pays de la domination radicale, anticipent les résultats du suffrage

universel, fonctionnant comme un premier degré, mais comme un degré souverain, de suffrage, restreint ; depuis, M. Viger est devenu sénateur du Loiret ; son ancienne circonscription est tombée aux mains d'un réactionnaire ; c'est ici un des rares événements qui font tache dans la carrière politique d'un politique parlementaire ; c'est la seule tache qu'il y ait dans sa carrière politique, disent les hommes entendus ; la morale, ou si on veut la nommer ainsi, l'immorale politique parlementaire, qui supporte tout, supporte mal cet accident ; il a laissé sa circonscription à un réactionnaire ; cela fait un dilemme ; cela donne à penser aux simples ou bien que dans le temps de sa législature ce député a bien mal entretenu l'esprit républicain de ses électeurs, ou bien que dans le temps de sa législature ses électeurs étaient déjà, au moins pour une partie, réactionnaires, et qu'il représentait des éléments réactionnaires ; et l'on se demande comment il rémunérait les réactionnaires qui lui donnaient leurs voix ; car d'imaginer au contraire qu'aujourd'hui ce soit le député réactionnaire qui représente au Parlement des éléments républicains, nul n'y songe ; on a vu des républicains représenter des éléments réactionnaires ; — par quelles complaisances réactionnaires et nationalistes ; — on ne voit pas un réactionnaire qui représenterait des éléments républicains.

Pour toutes ces raisons il fallait bien que M. Viger enterrât M. Gebaüer. M. Viger avait été comme le substitut, au moins imaginaire, de M. Gebaüer. M. Viger avait des remords politiques sur son ancienne circonscription, cette circonscription qui lui était commune, en un sens, avec M. Gebaüer. *En terminant, M. Viger*

fait connaître l'empêchement absolu où il se trouve d'assister aux obsèques et en exprime tous ses regrets.

Les journaux nous ont rapporté, si j'ai bonne mémoire, que M. Gebaüer avait pu devenir le député de la deuxième circonscription d'Orléans et qu'il avait préféré continuer son métier de médecin; une telle résolution, si les journaux disent vrai, et si je me rappelle bien, honore un homme; M. Viger, qui était aussi médecin, je crois, à Jargeau ou à Châteauneuf-sur-Loire, et qui a préféré ne pas continuer son métier, qui a mieux aimé devenir député, ministre, sénateur, n'en devait pas moins enterrer avec tous les honneurs politiques ce médecin demeuré médecin.

Ce qui fait ici la funèbre comédie politique parlementaire, c'est que si je me reporte au *Progrès du Loiret,* numéro de l'avant-veille, mercredi 27 janvier 1904, annonçant la mort du docteur Gebaüer et donnant sa biographie, en un article nécrologique signé, si j'ai bien vu, de Roy lui-même, je lis que le docteur Gebaüer fut un dreyfusiste passionné, à ce point qu'en présence de la mort même il se réjouissait d'avoir pu assister au commencement assuré de la réparation judiciaire. Si le docteur Gebaüer était dreyfusiste, il était donc de ceux que M. Viger voulait faire enfumer dans leurs tanières ou fusiller.

Ces vieux républicains, que l'on enterre un peu partout aujourd'hui, et sur qui les jeunes républicains font des oraisons funèbres, appartiennent justement à cette première génération républicaine dont je parle dans mon *courrier des cahiers;* c'est ce qui fait un intérêt de ces cérémonies; ces vieux républicains eux-mêmes

étaient un peu cérémonieux, aimaient un peu la cérémonie, un peu la magnificence, pourvu qu'elle fût civique; mais cette affection particulière avait nous ne savons plus quoi de naïf et de jeune, et aussi de naturellement grand, qui sauvait tout; rien de bourgeois; au contraire nos jeunes gens aiment la cérémonie comme un instrument de domination.

Il serait intéressant d'examiner, d'essayer de démêler dans des cérémonies comme celles dont nous publions aujourd'hui, dont nous reproduisons le compte rendu, quelle serait la part qui revient au cérémonialisme traditionnel des vieux républicains, et quelle au cérémonialisme arriviste de nos jeunes politiques parlementaires; et comment ces deux sentiments, sentiment traditionnel des anciens, sentiment politique et utilitaire des jeunes, se confondent, se soutiennent; aujourd'hui, nous n'avons voulu donner que des exemples de la résultante; et nous avons été chercher ces exemples dans un journal rédigé en chef par un homme intelligent.

C'est en effet une vieille règle de la méthode historique, et nous ne manquerons jamais de l'appliquer, que de demander les textes et les renseignements aux témoignages amis, autant qu'on le peut, et non pas aux témoignages ennemis; ayant à donner des exemples de ce que nous avons souvent répété que le radicalisme de gouvernement nous prépare une antireligion, une religion d'État, que la politique parlementaire nous prépare une immorale d'État, qu'une certaine libre-pensée, prétendue, nous prépare un culte rituel, formel, avec intronisation de nouveaux saints, qu'un certain rationalisme, prétendu, nous prépare un certain surna-

turel, c'est aux journaux radicaux, puisque nous le pouvons, que nous devons demander nos preuves et nos témoignages; et non pas aux ennemis politiques parlementaires des radicaux.

Et parmi les journaux radicaux, selon ce que je dis dans mon *courrier des cahiers* des cas *maxima,* des cas *minima,* et de la zone intermédiaire, mieux vaut demander à un bon journal, connu, les citations que l'on veut faire; on obtient ainsi des mesures plus délicates, probantes, intéressantes; si l'on voulait emprunter aux journaux radicaux politiques parlementaires des citations *maxima* de contamination politique, les textes scandaleux abonderaient; les zones moyennes, celles de la contamination politique ordinaire, moyenne, commune, apporteraient encore de vastes et de vagues citations, des régions immenses, plaines et marais; je préfère un cas *minimum;* on obtient par lui la limite inférieure, à laquelle ou au delà de laquelle on est assuré que se meut la gravité de la contamination.

Ces comptes rendus d'enterrement ne manquent pas de laisser quelque embarras, un sentiment de gêne; la grandeur de la mort est telle que tout ce qui tient à la mort, et même aux cérémonies qui l'accompagnent, en reçoit un assombrissement particulier; des sentiments particuliers fonctionnent aussitôt que la mort intervient; et puis parmi cette foule, souvent désagréable, bavarde, vaine et frivole, qui accompagne, il peut y avoir, il y a de véritables amis, qui éprouvent toute la tristesse de la séparation; ces amis ne sont pas plus engagés par les cérémonies laïques, nouvellement instituées, aux-

quelles ils sont contraints de participer, que nous ne sommes engagés par les cérémonies catholiques anciennes auxquelles nous participons dans les enterrements catholiques; l'amitié demeure fidèle et constante à elle-même dans les évolutions et dans les retournements des cérémonies religieuses.

Le troisième compte rendu que nous reproduisons est le compte rendu d'un mariage, non pas d'un simple mariage privé, entrée en famille de l'homme et de la femme; c'est dans l'*arrondissement de Montargis* le compte rendu d'une *cérémonie laïque et républicaine;* et vraiment, puisqu'il paraît, d'après ce compte rendu, que tant de monde s'est tant réjoui assistant ou n'assistant pas à ce mariage vraiment politique et bien parlementaire, je ne vois pas pourquoi nous nous interdirions de nous en réjouir pour autant.

J'offre la deuxième circonscription d'Orléans, l'ancienne circonscription de M. Viger, vacante, puisqu'elle appartient momentanément à un réactionnaire, à qui me découvrira la moindre différence entre cette cérémonie publique, laïque, bourgeoise, et le plus grotesque des mariages catholiques; je nomme grotesques non pas les mariages catholiques sincères, que nous devons respecter, mais les mariages catholiques bourgeois comme nos ministres radicaux de défense et d'action républicaine s'en commandent pour le mariage de leurs héritiers dans les chefs-lieux de leurs départements; on sait en effet, par les journaux républicains, que nos ministres ne peuvent marier leurs fils dans leurs circonscriptions électorales à moins que bénits par l'archiprêtre catholique, fonctionnaire du gouvernement, par

l'évêque, fonctionnaire, par l'archevêque catholique, fonctionnaire, entre ministres et fonctionnaires, en musique de grand opéra, au milieu d'un concours d'immenses populations, dans la majesté des cathédrales concordataires.

On lira le texte, les discours ; il y a déjà de bons textes dans le courrier de Challaye ; sans vanité locale, je crois pouvoir affirmer que les textes orléanais dépassent les textes lavalois d'autant que la liberté absolue du congréganiste se concilie avec la suppression totale de la congrégation.

Qu'on lise les textes ; je m'en voudrais de les déflorer par une seule citation anticipée. Il serait doux de les citer ici et de les commenter ; mais tout commentaire affaiblirait.

Lisant ces textes, quelque abonné dira : Ce n'est pas possible ; ce *Progrès du Loiret* n'existe que dans la fabrication des cahiers ; ce sont des textes que l'on nous a fabriqués pour mieux nous faire apercevoir que les radicaux fabriquent une religion laïque d'État, par des cérémonies rituelles ; ces textes collent trop bien pour être authentiques ; on nous les a faits exprès.

Ainsi parlerait un abonné irrespectueux, — il en est. — J'affirme sur l'honneur qu'il y a bien un *Progrès du Loiret*, paraissant à Orléans, et que nous n'avons pas fabriqué ces textes ; le compte rendu que nous publions de ce mariage, non pas mariage, mais *cérémonie laïque et républicaine*, a bien été publié dans *le Progrès du Loiret*, numéro daté du samedi 19 décembre 1903, deuxième page, en haut de la cinquième et dernière colonne.

Et d'ailleurs qu'on relise un peu ces textes, et qu'on y réfléchisse : qui de nous, qui d'ailleurs serait capable de forger des textes aussi admirables ; j'ai la plus grande estime pour nos auteurs et pour nos collaborateurs accoutumés ; mais ce n'est pas leur faire injure que de demander : qui de nos auteurs, qui de nos collaborateurs accoutumés forgerait un texte aussi admirable ; il y a dans *madame Bovary* un discours de *Comices* agricoles que prononce un conseiller de préfecture et que l'on entend un peu partout, aujourd'hui, attribuer au préfet ou au sous-préfet, ce qui n'est pas juste, puisqu'il fut prononcé par un conseiller de préfecture, et que *M. le préfet,* dit l'auteur, *n'avait pu venir ;* pour faire, pour forger des textes et des comptes rendus comme ceux que l'on va lire, il faudrait être plus fort que le vieux Flaubert et que Maupassant ; or on n'est pas plus fort que le vieux Flaubert et que Maupassant ; saluons modestement une réalité aussi grande que le génie ; et respectueusement dédions le courrier que l'on va lire

à la mémoire du vieux Flaubert.

CHARLES PÉGUY

Le Progrès du Loiret, *dans son numéro daté du vendredi 29 janvier 1904, publiait le compte rendu suivant :*

OBSÈQUES DU DOCTEUR GEBAUER

Hier ont eu lieu à Cléry, puis à Meung-sur-Loire, les obsèques civiles du docteur Gebaüer.

L'affluence était considérable et c'était un spectacle à la fois grandiose et douloureusement impressionnant que de voir se dérouler sur la route de Meung à Cléry le long cortège endeuillé et lent.

En tête la musique républicaine de Cléry, dont Gebaüer était président d'honneur, la bannière recouverte d'un long voile de crêpe.

Puis la Société de secours mutuels dont le drapeau est crêpé de noir. Les adhérents suivent nombreux ; sur leurs figures contractées les larmes coulent silencieusement : ils savent qui ils perdent en la personne de M. Gebaüer qui fut un des fondateurs de la Société et qui en était le médecin.

Voici les petits garçons de l'école laïque. Puis le corbillard chargé de couronnes offertes par la famille, le Comité républicain de Cléry, la Société de secours mutuels, la fanfare, les facteurs, les comités républicains d'Orléans, etc.

Le cercueil est recouvert du drap mortuaire de la Libre-Pensée, le corbillard orné d'écussons. La plupart des assistants portent à la boutonnière l'immortelle rouge.

La voiture habituelle de M. Gebaüer suit, lanternes allumées et voilées.

Les cordons sont tenus par le chef de la fanfare, le président de la Société de secours mutuels, M. de Lannessan, percepteur à Cléry, Edmond Javoy, de Mareau-aux-Prés.

Reconnu parmi les assistants, exceptionnellement nombreux :

MM. Hamelle, conseiller de préfecture, représentant le préfet ; Raubardeau, Verrière, conseillers généraux ; Rocher-Potheau, conseiller d'arrondissement ; Péan, maire de Saint-Pryvé ; Gabriel Michy, maire de Bou ; Berthault, adjoint au maire de Saint-Hilaire ; Durand, Masson, maire de Saint-Ay, accompagné de plusieurs de ses conseillers municipaux ; Benoist, adjoint au maire de Cléry ; Boissay-Boury et Boissay (Louis-Michel), conseillers municipaux ; Leprovost, Herrenschmidt, conseillers municipaux de Meung-sur-Loire ; les fonctionnaires de Cléry, de nombreux instituteurs et institutrices, Valaencourt, Vallet, Archenault, Bonnardot, docteur Riu, Alfred Bonnet, Boitier, Mousset, Crolt, Dufour, Henri Roy, etc.

Au cimetière, M. Descolis, juge de paix, excuse MM. Fernand Rabier, député ; Le Carpentier, procureur de la République, et donne lecture de la lettre suivante de M. Viger, sénateur.

Elle est adressée à M. Baconnet, ami dévoué et exécuteur testamentaire du docteur Gebaüer.

Je prends une part immense à votre douleur et à celle de tous nos amis du canton de Cléry où depuis de si longues années le bon républicain et le sincère démocrate que nous

pleurons aujourd'hui tenait si fermement le drapeau de la République.

Son dévouement passionné aux idées qui me sont chères, son désintéressement et son attachement à la cause des petits et des humbles m'avaient de longue date inspiré pour ce vaillant défenseur des conquêtes morales de la Révolution une profonde estime.

Maintenant qu'il n'est plus, nous apprécions encore plus hautement les services rendus par le vide qu'il laisse au milieu de ses amis.

Aussi conserverons-nous un sympathique et respectueux souvenir de la mémoire de ce vieux lutteur dont la foi politique ne s'est jamais démentie, que nous avons toujours vu sur la brèche, avec la même énergie dans l'action, la même constance dans les convictions.

Lorsque des républicains de cette trempe nous sont ravis par la mort impitoyable, il ne nous reste, aux hommes comme moi qu'elle attend aussi avant l'achèvement de la tâche commencée, qu'à souhaiter de voir surgir des rangs de la jeune génération des citoyens dignes de les remplacer par leur enthousiasme et leur probité politique.

En terminant, M. Viger fait connaître l'empêchement absolu où il se trouve d'assister aux obsèques et en exprime tous ses regrets.

Après M. Descolis, qui ajoute quelques mots au nom des fonctionnaires républicains de Cléry qui trouvèrent toujours chez Gebaüer soutien et réconfort, M. Foiret, instituteur à Cléry, prononce le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

Comme instituteur de Cléry, je ne veux pas laisser disparaître M. Gebaüer, qui fut un si ferme soutien pour l'enseignement laïque et républicain, sans faire une courte énumération des services éminents qu'il a rendus.

M. Gebaüer a été maire de Cléry de 1878 à 1884, conseiller général de 1883 à 1889, délégué cantonal depuis 1878, prési-

dent de la délégation cantonale depuis 1881, membre honoraire de la Société de secours mutuels des instituteurs et institutrices du Loiret depuis environ vingt-cinq ans, membre honoraire de toutes les œuvres post-scolaires de Cléry et de l'U. S. T. L. depuis la création desdites Sociétés.

Tout dernièrement encore il s'était fait inscrire comme membre fondateur de la Société d'encouragement à l'agriculture.

Comme maire, en 1882, il a laïcisé l'école maternelle de Saint-André et fondé l'école laïque de filles de Cléry ; depuis, il s'est appliqué à la prospérité des écoles laïques et a empêché l'installation de la mairie dans les locaux de l'école des filles, en faisant réserver lesdits locaux pour une école enfantine que l'on devra installer sous peu probablement.

Comme délégué cantonal, il accorda, à tous les instituteurs et institutrices du canton, comme à toutes les écoles dudit canton, son bienveillant appui.

Chacun savait qu'il pouvait compter sur lui, et tous ressentent vivement sa perte.

Il s'est toujours montré très dévoué aux instituteurs et institutrices, comme médecin cantonal.

Il était partisan des réformes de l'enseignement et, dans ses conversations particulières, il l'a toujours montré.

Au nom de l'administration académique,

Au nom de mes prédécesseurs dans le canton de Cléry,

Au nom de mes collègues du canton et de ceux présents,

Au nom de la population républicaine du même canton,

Docteur Gebaüer, recevez notre dernier adieu.

Et vous, madame Gebaüer, recevez, ainsi que votre famille, nos très sincères condoléances.

La musique joue un dernier morceau et les assistants se séparent, après avoir présenté aux membres de la famille leurs respectueuses condoléances.

Le Progrès du Loiret y joint les siennes. Le docteur Gebaüer fut pour nous un ami et un compagnon de luttes.

J'ai eu un moment, sur sa tombe, la tentation de le rappeler : j'ai pensé que les paroles seraient vaines et impuissantes à résumer le passé de luttes, à évoquer l'avenir de promesses de victoires.

Je regardais les larmes sourdre puis ruisseler sur les figures, hâlées par le soleil et ridées par l'effort, des paysans de Cléry, de Mareau, de Mézières, de tout le canton. Et je pensais que ceux-là, pendant toute leur vie, se souviendraient de leur ami et de leur chef, qu'ils évoqueraient son exemple et ses leçons chaque fois qu'un acte politique devrait être accompli par eux.

Le parti réactionnaire du canton de Cléry peut manifester une joie indécente, encore que discrète, en voyant disparaître celui qui fut son plus terrible adversaire.

Gebaüer aura des continuateurs qui reprendront son œuvre et la mèneront à bonne fin. Le jour de l'émancipation luira quand même dans le canton de Cléry et nous ferons tous nos efforts pour que rien ne le vienne retarder.

H. R.

Le Progrès du Loiret, *dans son numéro daté du jeudi 21 janvier 1904, publiait le compte rendu suivant :*

NOUVELLES DU DÉPARTEMENT

ARRONDISSEMENT D'ORLÉANS

Sandillon. — *Obsèques de M. Amédée Bonhaume.* — Hier ont eu lieu les obsèques civiles de M. Amédée Bonhaume, conseiller municipal de Sandillon.

L'affluence était considérable ; plus de huit cents personnes étaient venues rendre à cet homme de bien les derniers devoirs.

Reconnu parmi les assistants : MM. Rocher-Poteau, maire de Saint-Denis-de-l'Hôtel, conseiller d'arrondissement ; Brinon, maire de Tigy ; Avezard, maire de Vienne-en-Val ; Barbier, maire d'Olivet ; Rouillard, Gabriel Michy, maire de Bou ; Orillard, adjoint ; Desbrosses, maire de Mardié ; Corde, juge de paix de Jargeau ; Calletyer, huissier ; Lemoine, notaire ; (M. Renard, conseiller d'arrondissement, s'était fait excuser ;) Roussel, de Saint-Denis-en-Val, etc.

Au cimetière des discours ont été prononcés par : M. Octave Desnoues, chef de la fanfare, dont nous citerons le passage suivant :

Mesdames, Messieurs,

M. Bonhaume fut pour nous un ferme soutien qui, sans aucune défaillance, nous a toujours tenus sur la brèche. Il aimait cette fanfare qu'il fut d'ailleurs un des premiers à fonder. Tout d'abord membre exécutant pendant de longues années, il lui fallut avec l'âge abandonner ce rôle, mais de

suite il s'inscrivit en tête de notre longue liste de membres honoraires, et l'an dernier, alors que, dans des moments difficiles à passer, la fanfare avait plus que jamais besoin de toutes les énergies pour résister aux attaques qui lui furent successivement portées, il ne craignit pas d'accepter les fonctions de vice-président que lui avaient unanimement attribuées nos amis.

Quand le calme revint, il fut le premier à nous exhorter à la recherche de nouveaux lauriers et il se fit un plaisir, qui fut pour nous une véritable fête, de nous accompagner il y a quelques mois dans notre dernier voyage, nous prouvant ainsi son sincère attachement à cette fanfare républicaine qui le pleure aujourd'hui...

A sa veuve éplorée, à sa famille entière j'apporte mes bien vives condoléances. Et toi, mon cher Paul, toi si éprouvé depuis quelque temps, souviens-toi dans ton malheur qu'il te reste encore, avec l'affection des tiens, celle d'un grand nombre d'amis qui, tu peux en être certain, ne demandent qu'à te prouver leur inaltérable amitié. Puisse la peine de ceux qui t'entourent apporter un adoucissement à ta douleur ! Reprends courage, car c'est du courage qu'il te faut pour surmonter ce coup cruel dont tu viens d'être frappé.

Monsieur Bonhaume, pour la dernière fois notre bannière vous salue. Cher vice-président, au nom de votre bien-aimée fanfare, je vous envoie l'éternel adieu.

Le jeune Jeangirard prononce ensuite quelques paroles au nom de la Société de lecture et de tir, dont M. Bonhaume fut un des fondateurs et un des souscripteurs.

Voici le discours que prononce ensuite M. Desnoux père, ancien maire de Sandillon, d'une voix que l'émotion fait trembler :

Mesdames, Messieurs,

... Lorsque l'an dernier le comité républicain me fit l'honneur de me nommer son président, j'envisageais courageu-

sement la lourde tâche qu'il me faudrait accomplir cette année, mais je n'avais pas prévu le pénible devoir qui m'incombe aujourd'hui. Avant de laisser refermer cette tombe sur l'ami qui n'est plus, je veux lui adresser mon suprême adieu.

La mort, aveugle, l'a emporté à notre affection, alors que sa vigueur et son enjouement habituels nous faisaient encore entrevoir pour lui de longs jours. Comme moi, vous connaissez la vie d'Amédée Bonhaume. Né à Sandillon, parti de rien, il était ce qu'on appelle le fils de ses œuvres. Sa loyauté et sa franchise lui avaient valu l'aisance à laquelle il était en droit de prétendre aujourd'hui. Son bon cœur, sa charité connue de tous, laisseront sûrement parmi les pauvres de son entourage un inaltérable souvenir.

D'un caractère franc, ouvert, il a toujours combattu pour la bonne cause, en sincère républicain, et jamais aucune défaillance n'est venue entacher cette carrière d'honnête homme que ses ennemis mêmes se plaisaient à apprécier. C'est avec joie qu'il se préparait à la lutte prochaine, espérant bien cette fois vaincre la réaction contre laquelle il s'est toujours employé. Sa famille éprouve par sa mort une perte bien cruelle, ce lui sera une consolation de voir que tous nous partageons sa douleur.

Mes chers amis du comité républicain, nous perdons beaucoup en ce cher Amédée dont il faut nous séparer à jamais ; du moins nous laisse-t-il l'exemple d'une fermeté de conviction inébranlable ; le premier, à Sandillon, il s'est affranchi des coutumes cléricales. Souhaitons que cet exemple soit mis à profit ; jusque dans la mort il a travaillé pour nos institutions républicaines. Notre reconnaissance et notre affection n'en seront que plus vives et resteront avec lui éternellement dans la tombe.

Amédée, au nom de tous tes amis qui sont les miens, ton vieux compagnon de lutte te dit adieu à jamais.

C'est le tour de M. Roche, conseiller municipal, un des vieux amis et collègues de Bonhaume. Dès les premières paroles qu'il prononce l'émotion l'étreint, comme

elle étreint tous les auditeurs. Il doit renoncer à parler plus longtemps et c'est M. Octave Desnoues qui lit le discours suivant :

Mes chers amis,

Lorsque dimanche se répandit dans Sandillon la nouvelle de la mort d'Amédée Bonhaume, ce fut, chez nous tous, une profonde émotion.

Non pas seulement cette émotion qui se produit lorsque s'en va tout à coup une personne à qui paraissait promise encore une longue vie, mais aussi l'émotion profonde qui étreint le cœur lorsque disparait un ami justement apprécié et aimé.

Cette douleur, je l'ai ressentie plus qu'aucun d'entre vous. J'étais lié avec Amédée Bonhaume d'une amitié déjà bien vieille et qui s'était chaque jour renforcée de toutes les luttes que nous avons soutenues ensemble pour la cause républicaine. C'est plus qu'un ami, c'est un frère que je perds aujourd'hui et dont je ressens la perte à l'égal des membres de sa famille.

Ce n'est pas à vous, qui l'avez tous connu et estimé, que je raconterai sa vie. Né à Sandillon, il a grandi et vécu parmi vous, et la dignité de sa vie, la loyauté de son caractère ont forcé l'estime même de ses adversaires.

Travailleur infatigable, il ignorait la fatigue et aussi le repos. Parvenu à une situation qui lui aurait permis de se laisser vivre doucement parmi l'affection des siens et l'estime de tous, il ne pouvait se résoudre à savourer un bien-être conquis de haute lutte, loyalement.

Ces qualités, vous les aviez appréciées, et à plusieurs reprises, vous aviez demandé à Amédée Bonhaume de soutenir vos intérêts au conseil municipal.

Tous ceux qui ont été ses collègues, peuvent témoigner qu'il apporta dans les affaires publiques les mêmes qualités de loyauté, de probité et d'indépendance dont il donna tant de preuves dans sa vie privée.

Jamais Bonhaume n'a laissé passer une occasion de pro-

tester hautement de ses sentiments de républicain et de libre penseur.

Dévoué à la République, il le fut toute sa vie et il en donna des preuves effectives.

Penseur libre convaincu, il a tenu à ce que sa mort fût encore un exemple. Cet enterrement est le premier, à Sandillon, qui se produise sans qu'on ait fait appel aux prières de l'Église.

Il convenait que cet exemple fût donné par Amédée Bonhaume.

Au nom de sa famille si douloureusement affectée d'un deuil aussi cruel, je dis merci à tous ceux qui ont tenu à rendre à cet homme de bien les derniers devoirs.

Au nom de vous tous, j'exprime à la famille vos regrets et la part que nous prenons tous à un deuil qui ne l'atteint pas seule, mais qui atteint aussi le parti républicain.

Adieu, mon vieil ami. Ton souvenir et ton exemple demeureront à jamais parmi nous.

M. Desnoues donne ensuite lecture d'une lettre d'excuses de M. Henry Roy, rédacteur en chef du *Progrès du Loiret*, dont Amédée Bonhaume fut actionnaire.

Les assistants se sont ensuite retirés vivement émus.

C'est le premier enterrement civil qui a lieu à Sandillon. Tous ceux qui y assistèrent témoigneront qu'aucun ne fut plus digne et plus imposant.

On a beaucoup commenté divers incidents.

[*Ici le compte rendu de l'enterrement est interrompu dans le journal par une annonce :* du choix d'un journal financier.]

M. le curé de Sandillon crut devoir faire une démarche pour éviter le « scandale » d'un enterrement civil. Il se heurta à la volonté expresse de la famille de

faire respecter les instructions souvent et hautement affirmées d'Amédée Bonhaume.

D'autre part, le conseil municipal, lorsque vient à mourir un des conseillers, se réunit d'urgence, offre une couronne et assiste en corps aux obsèques. Jamais Amédée Bonhaume ne refusa sa cotisation pour rendre au collègue disparu, — même réactionnaire, — un dernier hommage. Il assistait aux obsèques. M. Baguenault (de Puchesse) et ses collègues réactionnaires ont cru devoir changer cette coutume digne et correcte.

Le conseil fut rassemblé par les soins de l'adjoint. Mais, — il s'agissait de l'enterrement civil d'un républicain! — aucune couronne ne fut offerte ; *ni le maire, ni l'adjoint n'étaient présents.* A peine trois conseillers, MM. Réguigne, Bourgeois et Malécot ont-ils osé se faufiler parmi les rangs serrés des assistants.

Ceci se passe de commentaires, comme aussi l'attitude singulière, pour ne pas dire plus, de quelques individus qui regardaient défiler le cortège des fenêtres du « siège social » de la réaction.

Le Progrès du Loiret, *dans son numéro daté du samedi 19 décembre 1903, publiait le compte rendu suivant :*

ARRONDISSEMENT DE MONTARGIS

Cérémonie laïque et républicaine

Ainsi que nous l'avons annoncé, le mariage de M. Henri Guingand, fils du sympathique député de Gien, avec mademoiselle Adrienne Couté, de Montargis, a été célébré, mercredi matin, à la mairie de cette ville.

Et cette cérémonie a été, pour les deux familles, l'occasion d'affirmer hautement leurs sentiments républicains : aucun prêtre n'a béni les nouveaux époux, — et il convient de les en féliciter.

La cérémonie, d'ailleurs, grâce à M. le maire de Montargis, n'y a rien perdu en solennité. L'assistance était nombreuse, qui se pressait dans la magnifique salle des fêtes de l'hôtel de ville, et nous nous excusons à l'avance des oublis inévitables que nous commettrons dans la longue énumération des personnes qui avaient tenu à donner aux nouveaux époux et

à leurs familles un témoignage public de leur sympathie :

M. Raux, sous-préfet de Montargis ; M. Vauzy, sous-préfet de Gien ; M. Pannet, conseiller général de Gien ; MM. Rain et Chomette, conseillers d'arrondissement ; M. Thibault, maire de Gien ; MM. Delaporte et Malâtre, adjoints au maire de Montargis ; M. Perrier, procureur de la République ; M. Craponne, substitut ; MM. Slauve et Leturcq, juges ; MM. Huet et Amade, ingénieurs ; M. Goubin, maire de Chalette ; M. Sibre, capitaine de gendarmerie à Gien ; M. Intins, ancien maire de Gien ; M. Merry, directeur de *la Vraie République ;* MM. Martin et Gogois, délégués de la Libre-Pensée de Gien ; M. Boitiat, inspecteur primaire ; M. Dupont, directeur de l'école de garçons ; mademoiselle Evelin, directrice de l'école des filles de la rue Gambetta ; mademoiselle Roulleau, directrice de l'école de filles de la Chaussée ; M. Gastebled, sous-inspecteur d'enregistrement ; MM. Noailles, Dardel, Combes, professeurs au collège ; MM. Raillard et Falleau, professeurs au Chesnoy ; M. Jaget, inspecteur des chemins de fer ; MM. Noël, Diedrich et Ferrez, président et vice-président de la coopérative P.-L.-M. ; MM. Mainguet, Prudhomme, Ballot, Leloup, Girard, conseillers municipaux de Montargis ; M. Lafaix, percepteur ; M. Mazoyer, juge de paix ; M. Bailly, notaire ; M. Lefèvre, commissaire de police ; M. Boiraud, président de l'Association fraternelle des employés de chemins de fer ; M. Midol, trésorier de la caisse d'épargne ; M. Bonneau, contrôleur ; M. Démonté, préposé en chef de l'octroi ; M. Duval, économe de l'hospice ; M. Briais, receveur munici-

pal ; MM. Marlin, Alassœur et Perthuis, conseillers municipaux de Chalette ; M. Harry, adjoint au maire de Villemandeur ; M. Musson, secrétaire de la sous-préfecture ; M. Quirin, vétérinaire ; M. Huard, conducteur des ponts et chaussées ; MM. Gillet, Carlet, Chételot, Corbasson, Revel, conducteurs et commis des ponts et chaussées ; MM. Lecointre, trésorier du Comité des Droits de l'Homme ; Chaumeron, Marx, Gravier, Legros, Chartier, Demné, Guille, etc., etc.

Un grand nombre de dames et de jeunes filles assistaient également à la cérémonie. Ici nous renonçons à citer les noms : les oublis ne nous seraient pas pardonnés !

A onze heures, le cortège nuptial fait son entrée dans la salle des fêtes. Un excellent orchestre invisible fait entendre, sous la direction de M. Parouty fils, la *Marche du Prophète.*

MM. Rabier et Vazeille, députés, et notre rédacteur en chef, M. Henri Roy, sont parmi les invités.

On annonce : « Monsieur le maire ! » et M. Sédillot fait son entrée, aux accents de la *Marseillaise.* Il est accompagné de M. Couté, secrétaire en chef de la mairie.

M. le maire présente ses civilités à la nombreuse assistance, procède à l'examen des pièces de l'état civil et recueille le consentement des parents. Et l'orchestre fait entendre la fantaisie de Dancla (solo pour violon, exécuté par M. Parouty fils).

Une agréable surprise était réservée à la nombreuse assistance. Un chanteur invisible, accompagné par l'orchestre, nous fait entendre un morceau spécialement

composé pour la circonstance et dû à l'un de nos concitoyens qui désire conserver l'anonymat. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en le reproduisant :

TRINITÉ RÉPUBLICAINE

Qu'un chant, qu'un hymne d'hyménée
Vous accueille, jeunes époux !
Tous deux, bienvenus parmi nous,
Unissez votre destinée ;
Échangez vos serments si doux.

Planant sur l'enceinte où nous sommes,
Maison de tous les citoyens,
Celle qui délivre les hommes
Veut sur vous répandre ses biens.
La *Liberté,* bonne déesse,
Qui rendit vos liens plus légers,
De tous ses dons vous fait largesse,
En dépit des vieux préjugés.

Qu'importe qu'un nuage passe
Dans l'azur de votre beau ciel ;
L'amour ailé soudain l'efface,
Là-haut de son souffle immortel.
Chacun de vous en dot apporte
Cœur généreux, droite raison ;
Le bonheur qui frappe à la porte,
Restera dans votre maison.

Quittant sa demeure éthérée,
On voit descendre dans ces lieux,
Autre figure vénérée,
L'*Égalité* de nos aïeux.
La plus noble de leurs conquêtes,
Sans entre vous faire aucun choix,
Sous son niveau plaçant vos têtes,
Vous dit : « Ayez les mêmes droits. »

Oui, l'homme, ainsi que sa compagne,
Du foyer sont les souverains ;
Le sceptre d'or de Charlemagne
Aujourd'hui brille dans leurs mains.
Ils règnent sur un petit monde,
Sans jalousie et sans orgueil ;
Une paix aimable et féconde
Leur sourit de loin sur leur seuil.

Vers vous, enfin, grave et sereine,
S'avance une dernière sœur :
La Trinité républicaine
Se complète dans sa splendeur.
« Aimez et soutenez vos frères, »
Soupire la *Fraternité ;*
« Calmons les maux et les misères,
Pour l'amour de l'humanité. »

Devant vos pas s'ouvre la vie,
Aux horizons mystérieux ;
Elle n'est point toujours fleurie,
La route que fixent vos yeux.
Mais pour marcher sans qu'on chancelle,
Et sans jamais se désunir,
Vous aurez, ô couple fidèle.
De ce beau jour le souvenir.

M. le maire procède à la remise de l'anneau nuptial aux nouveaux époux et prononce l'allocution suivante, que nous sommes heureux de publier :

C'est toujours avec un légitime plaisir que nous procédons à la célébration d'un mariage ; de tous les devoirs que nous imposent nos fonctions de maire, il est celui que nous accomplissons avec le plus d'aise.

Ce plaisir, aujourd'hui, est singulièrement augmenté par la considération et l'amitié que nous portons aux familles qui vont s'unir.

Mon cher monsieur Guingand, vous êtes le député loyal

et franchement démocrate auquel, non seulement les populations républicaines de l'arrondissement de Gien, mais encore celles du Loiret tout entier sont fortement attachées.

Nous sommes fiers et heureux d'avoir aujourd'hui à marier votre fils, et le brillant cortège qui vous accompagne, en ce jour de fête, dit combien nous vous tenons tous en grande estime.

Nous l'admirons ce cortège : d'un côté, les notables de la politique à l'air sérieux et réfléchi, de l'autre, ces dames au visage aimable et aux toilettes charmantes, donnent à cette cérémonie civile le caractère à la fois sévère et joyeux qui lui convient.

Vous avez décidé, familles Guingand et Couté, que l'alliance d'aujourd'hui doit se célébrer en l'absence de tout culte religieux.

Nos aïeux de 89 ont proclamé la liberté de conscience, inscrite dans nos cahiers il y a plus de cent ans; cette liberté est encore arrêtée dans ses manifestations par l'esprit des sectes religieuses.

L'exemple que vous donnez aujourd'hui est de bon augure ; et le progrès continue sa marche ; dans un avenir prochain, comme le veut la saine Raison, il sera toujours donné à chacun, au nom de la liberté de conscience sans aucune préoccupation religieuse, la part de considération qu'il aura gagnée par son mérite et ses vertus.

C'est ainsi, familles Guingand et Couté, que nous vous donnons la nôtre d'une façon très complète et que nous vous adressons nos sincères et amicales félicitations.

Et vous, jeunes fiancés, nous savons que vous possédez l'un et l'autre de belles et solides qualités ; elles assureront les jours heureux de votre existence.

De tout cœur, nous vous souhaitons le bonheur que vous méritez, et c'est à ce bonheur que nous confions la garde des liens de l'hyménée que nous allons nouer à l'instant.

Les deux époux prononcent ensuite le *oui* sacramentel et M. Sédillot les déclare unis par les liens du

mariage. Les témoins de M. Guingand sont MM. Rabier et Vazeille, députés ; ceux de la mariée, M. Couté, de Pannes (son oncle), et M. Chambellan, directeur d'école à Étampes.

M. Couté donne lecture de l'acte de mariage, cependant que M. Sédillot prie la charmante mariée d'inaugurer sa vie de dame en faisant une œuvre de charité. Les demoiselles d'honneur quêtent alors pour le bureau de bienfaisance. (La quête a produit 74 francs 80.)

L'orchestre exécute le *Rêve* (de Gillet) et les nouveaux époux, les parents et les témoins donnent les signatures indispensables.

Très galamment, M. Sédillot embrasse madame Henri Guingand et il annonce qu'il met les salles de l'hôtel de ville à l'entière disposition des nouveaux époux, pour leur permettre de recevoir les félicitations de leurs amis. Il offre son bras à la mariée et la conduit alors dans la salle des séances du conseil, pendant que l'orchestre exécute l'*allegro* de *la Dame Blanche*.

Les assistants défilent, tour à tour, devant M. et madame Henri Guingand et leurs invités. Chacun tient, en outre, à serrer la main de nos trois députés républicains.

Nous ne voulons point terminer ce trop rapide compte rendu sans adresser à M. le maire de Montargis nos plus sincères félicitations pour le bel ordonnancement de cette cérémonie civile, bien faite pour réjouir le cœur des véritables républicains, et sans adresser tous nos vœux de bonheur aux nouveaux époux.

Un grand nombre de personnes s'étaient fait excuser. Citons parmi elles : M. Fort, président du tribunal de

commerce ; M. Tachard, président de la Société d'agriculture, etc.

Au cours des réceptions, M. Martin, délégué de la Libre-Pensée de Gien, a prononcé l'allocution suivante :

Madame, mon cher Henry,

Nous sommes heureux de venir, au nom de la Libre-Pensée de Gien, dont nous avons l'honneur d'être les délégués, vous offrir les vœux sincères que notre groupe, tout entier, forme pour votre bonheur.

L'acte viril accompli aujourd'hui, d'un consentement mutuel, est un bon présage, un garant pour la paix, la joie, la tranquillité de votre union.

Et, heureux, par le chemin du travail et de l'honneur, ainsi que l'ont fait vos ascendants, vous parcourrez la vie, que nous vous souhaitons très longue.

CAHIERS DE LA QUINZAINE

CAHIERS DE LA QUINZAINE

Georges Clemenceau.— *Discours pour la liberté.* — Je n'ai pu revenir plus tôt sur ce cahier, cinquième cahier de la cinquième série ; je n'ai pu apporter plus tôt les quelques commentaires que je préparais ; l'édition, la fabrication de cahiers tous les jours plus considérables, la publication de textes tous les jours plus considérables m'ont totalement empêché pendant deux mois d'écrire ces commentaires ; mais nous sommes ici d'accord sur ce que nous devons avant tout éditer, fabriquer, autant que nous le pouvons, des cahiers tous les jours plus considérables, publier, autant que nous le pouvons, des textes tous les jours plus considérables ; que les textes valent par eux-mêmes et passent avant les commentaires ; que nous devons réduire nos commentaires autant que la publication de nos textes nous le demande ; que nous savons lire des textes ; et que nous nous passons aisément de commentaires.

Ce que je voulais noter seulement, c'était d'abord ce que ne pouvaient pas bien imaginer d'eux-mêmes ceux de nous qui n'avaient pas assisté à la séance même, c'est ce que nous ont rapporté tous ceux de nos abonnés qui avaient assisté à la séance ; beaucoup d'entre eux n'étaient pas des habitués des séances parlemen-

taires ; habitués et non habitués rapportaient cette impression à peu près unanime : que dans sa plus grande part cette séance ne fut vraiment pas une séance parlementaire, et que Clemenceau ne s'y conduisit pas comme un orateur parlementaire ; la séance dépassa de beaucoup, et en largeur du débat, et en une certaine hauteur, et même en quelque profondeur, en toutes dimensions, pour ainsi dire, ce que l'on peut attendre d'une simple séance parlementaire ; on avait l'impression que l'on dépassait de beaucoup le gouvernement et le Sénat ; en outre il y eut des parties de grande polémique et de grande comédie, qui firent de plusieurs passages le texte et la matière de véritables représentations, non pas seulement aux deux sens que nous avons reconnus dans ces cahiers aux deux mots *représentation parlementaire.*

Parties de grande polémique et parties de grande comédie dont le compte rendu sténographique officiel, de l'avis unanime des assistants, ne pouvait donner aucune idée, tant elles étaient vives, et tant il est atténué ; c'est pour cela qu'ayant publié ce compte rendu sténographique nous devons le compléter au moins par cet avertissement qu'il est ainsi incomplet ; parties de polémique ancienne et grande, qui faisaient dire aux anciens, parlant aux jeunes : A présent vous avez une idée de ce que fut comme orateur l'ancien Clemenceau. Il faut croire en effet que si l'ancienne action parlementaire de M. Clemenceau a laissé un si grand souvenir, c'est parce qu'elle était assez grande en effet ; assez grande en elle-même ; assez grande par la qualité même et par la valeur des adversaires ; assez grande par toute la qualité, par toute la valeur de la politique

parlementaire en ce temps ; les périodes politiques de même forme ou de même apparence ne sont pas forcément de même qualité, de même grandeur, de même taille ; les républicains d'alors, les opportunistes et les radicaux étaient moins petits sans doute que nos radicaux de gouvernement ; si nous avons l'impression que la vie politique parlementaire était moins petite, moins ingrate au temps où Clemenceau renversait les grands opportunistes, ce n'est pas seulement parce que le passé paraît toujours mieux que le présent ; ce n'est pas seulement parce que nos anciens nous ont dit que leur temps valait mieux ; mais sans doute c'est parce qu'en effet la troisième République, à mesure que des mains de ses rêveurs, de ses martyrs et de ses ouvriers elle est descendue aux mains de ses politiciens, est descendue tous les jours plus bas dans la petitesse et dans l'ingratitude, dans la corruption. Comme ce grand Bernard-Lazare un jour me le disait ; et je me rappelle textuellement ses paroles ; c'était au moment où il devenait évident que les politiques parlementaires, ayant dénaturé l'affaire, allaient dénaturer la reprise de l'affaire : *Les opportunistes,* me dit-il, *ont mis trente ans pour se pourrir ; les radicaux n'ont pas mis trente mois ; les socialistes n'auront pas mis trente jours.* Tout nous fait croire que la vie politique parlementaire était tout de même un peu moins petite pendant la première période, pendant les premières années de la malheureuse République.

Ce qui plaît, encore aujourd'hui, et peut-être aujourd'hui surtout, dans les discours de M. Clemenceau, et dans quelques-uns de ses articles, c'est que les uns et les autres nous présentent plusieurs des rares textes

où nous pouvons avoir connaissance de ce que fut la République, la tradition républicaine ; aujourd'hui nous ne savons plus ce que c'est qu'un républicain, j'entends un simple républicain; tout ce qu'il y avait de bon dans la République s'est réfugié dans le socialisme, libertaire, anarchiste; nous n'entendons même plus ce que c'est qu'un républicain qui n'est pas socialiste, libertaire, anarchiste; ce fut pourtant; il y eut un esprit républicain, une âme républicaine, et c'est un phénomène historique assez important pour que nous nous y arrêtions quelque peu dès ce cahier.

Un grand, un énorme mouvement, événement d'histoire, comme le christianisme, enveloppe tout un système philosophique, mental, sentimental, moral, religieux, toute une vie, tout un monde de pensée, de théologie, de philosophie, d'amour divin, de sentiment, de passion, de charité, de sacrifice, de don : cela va bien; il y a là comme une proportion gardée du développement, du déroulement historique au contenu mental et sentimental qui satisfait l'esprit; pareillement un grand, un énorme mouvement, événement d'histoire, au moins en espérance, comme le socialisme, enveloppe tout un système philosophique, mental, sentimental, moral; ayons le courage de le dire, métaphysique; toute une vie, tout un monde de pensée, de métaphysique, de philosophie, d'amour humain, de sentiment, de passion, de solidarité, de communication : cela va bien encore; il y a là cette même proportion gardée du déroulement historique au contenu moral et sentimental; mais la satisfaction de l'esprit n'est pas la loi de la réalité; il y a de grands mouvements, de grands événements de l'histoire qui ne sont pas emplis d'une réa-

lité mentale, sentimentale, correspondante; il y a de grandes réalités mentales, sentimentales, qui n'obtiennent jamais les mouvements, les événements d'histoire qu'elles nous paraissent mériter; il y a des événements sans contenu; il y a des contenus sans événement; c'est là, du moins il me le semble, un sujet de méditations inépuisables pour les philosophes et pour les historiens, selon que l'on aborderait ce problème et cette inquiétude partant du contenu même ou partant de l'événement; c'est un problème où l'histoire et la philosophie, venues de chez elles chacune, sont étroitement, solidairement engagées.

Par exemple particulier, c'est un cas particulier de ce problème que de savoir si le socialisme, ayant commencé à donner un mouvement, un événement d'histoire assez proportionné à son contenu idéal, ayant promis, ayant fait espérer la continuation, et l'achèvement de ce mouvement proportionné, de cet événement, sous nos yeux va s'arrêter court, pour avoir été criminellement remis aux mains des politiques parlementaires; c'est un problème particulier que de savoir si le socialisme en fin de compte sera un mouvement proportionné ou un mouvement disproportionné, improportionné, si le mouvement, si l'événement d'histoire socialiste épuisera dans son déroulement ou n'épuisera pas tout le contenu de l'idéal socialiste.

Au contraire c'est un fait désormais acquis, et l'explication seule de ce fait donné réserverait les inconnues d'un problème, d'un cas particulier qui provoquerait les méditations, que le mouvement d'histoire, que l'événement républicain a de beaucoup dépassé le contenu, l'idéal correspondant; ni dans l'histoire de la

pensée, ni dans l'histoire du sentiment l'idéal républicain ne figure au premier plan; il n'a point apporté une modalité nouvelle, un monde nouveau, une humanité nouvelle, neuve; l'État républicain bourgeois ne figure pas dans l'éternelle énumération au même titre et sur le même plan que la cité hellénique ou la cité chrétienne ou la cité socialiste; la République bourgeoise n'entre pas en concurrence avec ces grandes cités; elle n'est pas de leur monde; elle n'est pas de leur société, de leur compagnie; elle n'a pas apporté un contenu de même qualité, de même nouveauté, de même grandeur; cela est entendu; et pourtant.

Pourtant si redescendant de ces hautes et grandes considérations nous regardons autour de nous modestement le détail de l'action, des événements, des réalisations, un fait indéniable immédiatement nous frappe : cet idéal républicain bourgeois, étatiste, a obtenu un mouvement, un événement d'histoire qui le dépassait de beaucoup ; nous pouvons parler de ce mouvement en toute sérénité, aujourd'hui que la courbe en est sensiblement achevée; nous devons avouer que cet idéal républicain bourgeois, étatiste, politique et parlementaire, tout vide qu'il fût de pensée, tout sec de sentiment, a obtenu un mouvement, un événement d'histoire que le socialisme même, si plein de pensée, si plein de sentiment, n'est plus désormais assuré d'obtenir; il y a eu tout un esprit républicain, toute une âme républicaine, un personnel républicain, du travail, de l'action, des dévouements républicains.

Nous avons du mal à nous le représenter aujourd'hui, parce que tout ce qui tient à la République bourgeoise et à l'État démocratique nous apparaît à travers les

déformations radicales, à travers les contrefaçons politiques; mais ce ne sont là que les tristes conséquences de la corruption, les tristes résultats de la décadence; il y a eu un personnel républicain; et la constance et le dévouement de ce personnel prouve que si un mouvement, un événement d'histoire a besoin d'un idéal approprié, ajusté, en fin de compte, proportionné qui l'emplisse pour demeurer au livre de l'humanité, il n'a pas besoin d'un idéal aussi plein pour tenir une assez pleine réalisation temporaire.

Ainsi, comme je l'ai dit dans un précédent *avertissement,* une humanité n'en remplace une autre que si elle est au moins aussi grave, au moins aussi efficiente; mais un mouvement, un événement d'histoire, temporaire, n'est nullement proportionné à l'événement, au mouvement intérieur dont il fait le déroulement historique.

De même que dans la vie familière et dans la vie de l'histoire nous connaissons tous les jours qu'il y a des hommes et des institutions qui n'obtiennent pas une réalisation qui leur corresponde, ainsi les grandes idées humaines, et les grandes institutions qui les revêtent, et même les races qui les nourrissent et qui les portent, n'obtiennent pas toujours une réalisation qui leur corresponde.

Ainsi un remplacement stable, une survivance, exige au moins une égalité de valeur, de grandeur, de gravité, d'efficience ; mais un événement ne représente pas toujours son contenu ; il y a là une sérieuse difficulté, sur laquelle je reviendrai; tout ce que j'en ai pu dire aujourd'hui était pour nous garder d'une erreur que je vois souvent commettre au détriment des républicains.

La tentation est ici, en effet, et la tentation est grande, premièrement d'évaluer le passé sur le présent, deuxièmement d'évaluer l'événement sur le contenu, l'histoire sur la philosophie, le déroulement sur le mouvement de pensée.

Quand un jeune homme, un homme au-dessous de vingt ans, assiste aujourd'hui aux manifestations de la politique parlementaire, il est tenté de croire qu'il en a toujours été ainsi; nous qui sommes assez anciens pour avoir dans les premiers temps de nos enfances recueilli le témoignage de mœurs beaucoup moins corrompues, qu'il nous soit permis d'apporter ce témoignage aux jeunes socialistes en faveur de l'ancienne République bourgeoise; on peut nous en croire; et nous sommes témoins impartiaux; il y a eu un temps, et non seulement sous le second Empire, mais dans la première période, pendant les premières années de la troisième République, où ce beau mot de République ne servait pas seulement aux généraux de brigade qui veulent devenir généraux de division, aux généraux de division qui veulent devenir généraux commandant un corps d'armée, aux généraux commandant un corps d'armée qui veulent se réserver pour devenir quelque jour ministre de la guerre; ce mot de République a été prononcé, défendu, honoré par des hommes qui ont bravé, pour fonder la République et pour la soutenir, les extrêmes persécutions des puissances réactionnaires; pour moi je considère comme un bonheur personnel d'avoir connu, dans ma toute première enfance, quelques-uns de ces vieux républicains; hommes admirables; durs pour eux-mêmes; et bons pour les événements; j'ai connu par eux ce qu'était une conscience

entière et droite, une intelligence à la fois laborieuse et claire, une intelligente et demi-voulue naïveté, une bonté ancienne, un courage aisé, gai, infatigable ; et ce perpétuel renouveau de courage et de gaieté ; nous ressemblons peu à ces hommes ; et nous devons continuer à les aimer d'autant ; nous avons des soucis et des tristesses, des peines mêmes qu'ils ne connaissaient pas ; justement parce que notre socialisme est plus plein, il nous fatigue davantage, nous vieillit plus que ne faisait leur simple républicanisme ; ces vieux républicains sont plus jeunes à cinquante ans que nous ne le sommes à trente ; ils n'ont pas connu les désillusions, les détournements et les déceptions qui nous attendaient au seuil de l'action socialiste ; ce sont aussi des hommes qui n'écoutent pas volontiers leurs propres désillusions ; ils ont connu des temps heureux, où les mots républicains vêtaient des réalités républicaines ; et le reflet de cet ancien bonheur, les illuminant encore aujourd'hui, leur maintient une perpétuelle jeunesse.

Les réactionnaires bourgeois, les républicains orléanistes, les nommaient avec épouvante les rouges, les radicaux ; car ce nom même de radicaux, prostitué aujourd'hui à toutes les aventures de politique et d'argent, recouvrait en ce temps ancien, et dans les départements, que je connais, la constance et la fidélité des plus admirables dévouements obscurs ; nos jeunes gens ne connaissent guère aujourd'hui de tels hommes ; les mœurs politiques de tous les partis politiques parlementaires sans exception, bourgeois et prétendus socialistes, ont subi depuis vingt ans une altération dont peuvent seuls s'apercevoir les hommes d'un certain âge ; et tout le monde participant au mouvement, à

la décadence, on ne s'est pas aperçu qu'il y avait mouvement, décadence; notons que ces vieux républicains existent encore; et même ils existent autant que jamais; seulement on ne les connaît pas ; on ne les connaît pas comme enfants nous les avons connus; nos jeunes arrivistes radicaux les méprisent, les écartent, les appellent familièrement vieilles bêtes; et je ne sais pas si nos jeunes socialistes cultivent autant qu'ils doivent la cultiver l'amitié ancienne et précieuse de ces hommes.

Il est merveilleux de penser que ce même nom de radical, qui aujourd'hui désigne M. Delpech, a désigné jadis tant d'honnêtes gens, tant d'hommes honorables, tant de conscience, tant de dévouement, tant d'épreuves, et tant de vertus. Mais quand on y pense, il n'est pas moins merveilleux de penser que ce grand nom de socialiste, si plein de sens et déjà d'événement, et qui a désigné tant de martyrs, tant d'hommes honnêtes et honorables, tant de conscience et tant de vertus, tant de dévouement, tant de travail, désigne aujourd'hui M. Zévaès.

Nous ne devons pas plus faire porter à ces vieux républicains la peine des altérations subies par la République et le radicalisme qu'il ne serait juste aujourd'hui de nous faire porter la peine des altérations subies par le socialisme; au contraire nous devons les honorer de ce nom de radicaux, puisqu'ils avaient tant fait pour honorer ce nom; comme nous devons nous honorer de ce nom de socialistes, que nous n'avons rien fait pour déshonorer.

Je ne sais pas s'il y a de ces vieux républicains à nos jeunes socialistes assez de communication; il serait

vite dit, et il serait d'un marxisme grossier, inexact, sans doute infidèle, de dire qu'après tout ces républicains étaient des politiciens bourgeois ; non, ils n'étaient nullement des politiciens ; et même qu'ils n'étaient que des républicains bourgeois ; ils étaient des ouvriers républicains ; ils ont été les ouvriers de la République ; ils attendaient tout de la République ; ce n'est pas de leur faute si, remise criminellement aux mains des politiques parlementaires, la République a fait faillite ; ils ne sont pas plus responsables de leurs politiciens que nous ne sommes responsables des nôtres.

Je ne crois pas qu'il y ait entre ces vieux républicains et nos jeunes socialistes assez de communication ; il y a entre les uns et les autres l'espace de plusieurs générations politiques ; ce qui est trop ; les hommes de ma génération seuls peuvent avoir eu, dans les toutes premières années de leur apprentissage, avec ces vieux républicains, cette communication immédiate que rien ensuite ne peut plus instituer. Ainsi ces vieux républicains sont toujours jeunes, et pourtant ils ne sont plus guère que par nous en communication avec la jeunesse révolutionnaire ; ils ne sont pas en communication directe avec la jeunesse révolutionnaire.

Que nos jeunes socialistes en croient donc le témoignage que nous apportons ; et si ne les ayant pas connus personnellement ils ne peuvent avoir pour ces vieux républicains l'amitié particulière que nous avons, ils ne doivent pas manquer de les estimer grandement ; car s'il est vrai que notre socialisme est beaucoup plus plein d'idéal, de contenu, et d'événement espéré, que leur simple République, il est vrai aussi que dans la réalité ils ont effectué, ils ont réalisé beaucoup plus que nous

n'avons fait encore, peut-être beaucoup plus que nous ne ferons jamais; que si ces hommes de cinquante ans accueillent avec une indulgente bonté nos déclarations socialistes révolutionnaires, à l'efficacité desquelles nous avons nos raisons de croire, c'est que, depuis le temps de leur jeunesse, ils en ont tant entendu, de déclarations.

Si ces hommes ont gardé, pour les discours et pour les articles de M. Clemenceau, un goût particulier que nous ne pouvons partager entièrement, c'est que M. Clemenceau est aujourd'hui un des rares orateurs et journalistes en qui ces vieux républicains retrouvent la résonance de leur ancienne République; ils n'ont jamais bien mordu à Jaurès, même dans le temps de sa gloire honnête et de sa véritable grandeur; avec un instinct merveilleux ils sentaient en lui la persistance de cet opportunisme qu'aux temps héroïques ils avaient tant combattu dans leurs départements; ils n'ont jamais cessé de lui préférer Clemenceau, malgré tout ce qu'ils reconnaissaient en lui souvent de politique et de parlementaire; c'est que le vieil et intraitable radical, malgré tout, est un homme de leur temps, de leur famille, de leur parenté; un homme de leur sang, comme on disait; nous-mêmes, soyons historiens, et si nous ne reconnaissons pas, connaissons en M. Clemenceau un exemple de cet esprit républicain.

Oublions pour cela les enseignements que nous avons reçus dans nos classes de logique, oublions tout ce que nous avons en nous de scolaire; car la deuxième tentation ici, et c'est la grande tentation scolaire, est de mesurer la réalité de l'événement républicain à la réa-

lité de son contenu mental, et un jeune homme, un homme au-dessous de vingt ans, à peine entré dans les premières années de son apprentissage, ayant aperçu les immenses profondeurs du socialisme révolutionnaire et libertaire, jettera un coup d'œil dédaigneux sur cette pauvre ancienne République politique bourgeoise et dira : Il n'y avait rien dans cette misérable et vaine République ; aucune pensée, aucun système, aucune philosophie, aucune connaissance de l'histoire; donc elle n'a rien pu développer dans l'événement; il n'y a pas eu un personnel républicain, un mouvement républicain, un dévouement républicain. — Erreur grossière, jeunes écoliers, — je parle comme ces anciens, — confusion venue de naïveté. Cette République, si pauvre, en théorie, de contenu mental et sentimental, a, dans la réalité, suscité un peuple de dévouements qui la dépassaient de beaucoup ; et c'est justement de quoi nous n'avons pas à nous vanter, que le socialisme, qu'un socialisme aussi plein de sens en soit encore à soulever les dévouements jeunes, constants, non vieillissants, qu'une République aussi pauvre a certainement suscités.

La satisfaction de l'esprit ne fait pas la loi de la réalité ; les événements ne sont pas proportionnés justement à leur contenu ; nous qui représentons le grand socialisme, combien de défaillances, de fatigues et d'aigreurs ne reconnaissons-nous pas autour de nous, et la simple République bourgeoise, mère ingrate, a été servie en son temps par tout un peuple d'ouvriers laborieux et gais.

Ainsi est la réalité; dans la même nation, à trente ans de distance, il y a eu un mouvement qui n'était

rien, qui n'avait rien, ni grande philosophie, ni grande pensée, ni grand contenu, ni grand sens; et toutes ces pauvretés ensemble ont animé un grand personnel, ont fait, ont constitué une existence, ont obtenu un déroulement dans l'histoire, un événement; il n'y avait rien; et il y a eu, il s'est passé quelque chose, il a existé quelque chose; aujourd'hui un mouvement capital, plein de philosophie, plein de pensée, plein de sens, plein de contenu, n'obtient rien, ni personnel, ni dévouement; ni travail; il y avait beaucoup; et il n'y a plus rien; nulle réalisation; nulle existence; tel est un effet de la déperdition politique parlementaire; peu avait donné beaucoup; beaucoup ne donne rien; tel est aussi l'effet d'abattement de la désillusion produite sur une génération, au commencement de sa vie morale et sociale, par le manquement de la génération précédente.

Ainsi est la réalité; Hugo était un bourgeois; et même il n'était pas un des meilleurs parmi les bourgeois; il n'en a pas moins obtenu un peuple de lecteurs ouvriers, qui lisaient pieusement, constamment, patiemment, avec enthousiasme; et joyeusement; car ces hommes étaient joyeux; bons et gais; ils chantaient; on ne chante plus comme ils chantaient; ils allaient, ils chantaient, l'âme sans épouvante; ils avaient des souliers autant qu'aujourd'hui nous en pouvons avoir; ils chantaient des chansons qui n'étaient nullement des pornographies et qui n'étaient pas non plus l'inévitable *Internationale;* ils chantaient la *Marseillaise;* et toute la disparité de fortune obtenue par les deux mouvements se ramasse en la disparité de fortune obtenue par les deux hymnes; ce mouvement, où il n'y avait presque rien, s'est manifesté par un grand événement,

parce qu'un peuple de pauvres gens y ont mis leur cœur : cette *Marseillaise,* dont les paroles sont si peu pleines, et si contestables, elle a tenu, dans la réalité de l'histoire, de la passion révolutionnaire complète comme aucune *Internationale* n'en a contenu encore.

Vous lisez un article, un discours de Clemenceau, et vous dites : Mais c'est plein de trous, c'est inégal ; ça ne se tient pas; d'une main il donne la liberté, de l'autre main il retire la liberté ; cela ne se tient pas ; il néglige d'énormes parties de la réalité ; il néglige tout l'économique, tout le socialisme. — Vous lisez mal.

Il ne s'agit pas de chercher et de trouver dans les articles et dans les discours de M. Clemenceau une philosophie et un système du monde ; il s'agit ici d'écouter les derniers échos d'une réalité qui fut ; elle eut peut-être tort d'être ; mais elle fut ; rien au monde, aucune théorie ne remplace d'avoir été; aucune imagination ne vaut d'avoir été ; l'événement de l'histoire n'est point modelé sur le jeu de nos exigences intellectuelles ; cette réalité, toute condamnée qu'elle fût, en théorie, par la logique et par la docte philosophie, en réalité fut ; et combien de réalités que les théoriciens annoncent, que les logiciens construisent, que les philosophes méditent, ne seront pas.

C'est une des raisons pour lesquelles nous avons publié en un cahier ce *discours pour la liberté;* ce discours n'était pas un simple discours parlementaire ; il était contaminé parfois d'intentions parlementaires; on y reconnaît aisément des parties parlementaires; M. Clemenceau est sénateur; il y a un ministère

Combes à soutenir ; d'où les contaminations parlementaires ; je ne suis pas suspect de n'apercevoir pas dans un discours sénatorial, même de M. Clemenceau, les contaminations politiques parlementaires ; mais sommairement le discours de M. Clemenceau *pour la liberté* était plus et autre qu'un simple discours politique parlementaire.

Sur M. Clemenceau parlementaire, homme politique, sénateur, candidat, peut-être, à quelque ministère ou à la présidence du conseil, politicien sans doute, ministériel et combiste, je n'ai aucune illusion ; nul homme, quel que soit son talent, ne peut se dérober aux servitudes formidables de telles situations ; M. Clemenceau parlementaire, homme politique, sénateur, candidat ministre, candidat président du conseil, politicien, ministériel et combiste ne peut donner, ne peut valoir que ce que le parlementarisme, la politique, le sénat, la candidature, le ministérialisme, et le combisme permet de valoir, et de donner.

Je n'ai aucune illusion sur la politique de M. Clemenceau. Trois jours après cette séance du mardi 17 novembre, où il avait prononcé ce beau *discours pour la liberté,* dans la séance du vendredi 20 novembre 1903, M. Clemenceau, répondant à M. Waldeck-Rousseau, prononça *contre les congrégations* un discours, ou plutôt une exhortation, un entraînement où la tare politique reparaît toute, où il n'y a rien absolument que de la politique, c'est-à-dire où il n'y avait littéralement rien, bref un discours politique parlementaire que je défie le plus audacieux des politiciens de concilier avec le beau *discours* précédent *pour la liberté,* où même il est permis d'apercevoir un désaveu politique de ce beau

discours; dans l'intervalle de ces trois jours, que s'était-il passé; la politique avait repris le dessus; Clemenceau homme politique avait regretté son beau discours; il en avait eu honte; et il se hâtait de le rattraper; il se le faisait pardonner.

Je n'ai aucune illusion sur la politique de M. Clemenceau; M. Clemenceau a consommé la plus grande partie de sa vie politique à tomber des ministères; tomber des ministères est une opération politique, parlementaire, aussi vaine, aussi oiseuse, que de soutenir ou de former des ministères; c'est une opération de même plan, du même ordre, de même grandeur, de même utilité, de même efficacité; l'antiministérialisme politique parlementaire est aussi misérable qu'un ministérialisme politique parlementaire; c'en est le contraire et l'équivalent.

M. Clemenceau, un peu tard, s'en est aperçu; et, comme pour compenser son ancien antiministérialisme, il s'est récemment jeté dans un ministérialisme, aussi forcené, aussi outrancier; avec la même fougue intraitable et jeune; seulement, à son ancien antiministérialisme politique parlementaire, il n'a su rien substituer par opposition qu'un ministérialisme politique parlementaire; mais, réciproquement, un ministérialisme politique parlementaire fait une opération de même plan, du même ordre, de même grandeur, de même utilité, de même efficacité, aussi vaine, aussi misérable qu'un antiministérialisme politique parlementaire.

Non que par un secret retour il n'y ait beaucoup d'antiministérialisme politique parlementaire dans le nouveau ministérialisme politique parlementaire de M. Clemenceau; et dans cette séance du vendredi

20 novembre où il sauva le ministère de M. Combes, il tomba surtout, sinon le ministère même de M. Waldeck-Rousseau, du moins un ministère waldeckiste; je vois qu'on s'en est beaucoup félicité autour de nous; ces débats politiques parlementaires sont beaucoup trop savants pour que j'y puisse participer; mais il me semble que tous ces politiques parlementaires, prétendus socialistes, prétendus dreyfusistes, ont la mémoire courte; car j'ai au contraire une mémoire extrêmement longue, et anormale, qui peut remonter jusqu'à plusieurs années en arrière; donc j'ai connu un temps où tous ces politiques parlementaires, dont nous n'avons jamais été, qui se gaudissent aujourd'hui de M. Waldeck-Rousseau, se jetaient à ses pieds et le suppliaient d'accepter le pouvoir; et en ce temps-là, qui eût proposé de confier le gouvernement de la République à M. Combes, on l'eût embarqué directement pour Charenton.

Ayant toute sa vie fait tomber obstinément des ministères dont les torts aujourd'hui ne nous apparaissent plus qu'atténués par l'éloignement et par un certain oubli, M. Clemenceau soutient aujourd'hui opiniâtrément le ministère qui depuis trente ans de République au moins nominale a fait le plus de tort je ne dis pas à la justice, à la vérité, à la liberté, à l'humanité en France, à la culture, au dreyfusisme, au socialisme, à la Révolution, à l'acratisme, je dis à la simple République.

Je n'ai aucune illusion sur le ministérialisme politique parlementaire de M. Clemenceau; M. Clemenceau est beaucoup trop intelligent pour croire lui-même aux raisons qu'il nous apporte et qu'il nous présente en faveur,

en faveur gouvernementale, du gouvernement; mais voilà; lui-même il se dit : c'est de la politique; ce sont des boniments politiques; c'est bon pour le public politique; — les politiques eux-mêmes pensent comme nous de la politique; ils sont les premiers à l'estimer ce qu'elle vaut, c'est-à-dire à la mépriser; mais ils disent : voilà, c'est de la politique; — et ce mot excuse tout; on fait ainsi, on délimite un domaine séparé où les obligations les plus simples de la morale ne fonctionnent plus, ne pénètrent pas, où les devoirs les plus élémentaires sont nuls et non avenus; et les hommes politiques sont les premiers à savoir le peu que vaut le public politique.

Je n'ai aucune illusion sur le nouveau ministérialisme, sur le ministérialisme politique parlementaire de M. Clemenceau ; comme tout le monde je suis excédé de lire tous les matins dans *l'Aurore* le même article, où toute l'argumentation, fort brillante, revient à qualifier de *romains* les catholiques français ; comme si ce n'était pas une gageure d'aberration dans le jugement historique et social que de nommer romain tout un culte rituel, toute une religion, aussi vieille, aussi indigène, aussi terrienne, et aussi enracinée; étaient-ils donc des Romains, un Théroude et un Villon, un Ronsard et un du Bellay, un Descartes, un Corneille, un Pascal, un Racine, un Chateaubriand, un Lamartine, un Pasteur ; devons-nous croire, si nous sommes sérieux, que nulles traces de leurs anciens et de leurs nouveaux catholicismes français n'aient subsisté dans ce pays; devons-nous croire, si nous sommes sérieux et historiens, que tout un héritage de pensée, de sentiment, de religion, d'âme, aussi vieux, que tout un passé,

traditionnel, se soit radicalement éliminé pour quelques embêtements ; devons-nous croire, si nous reconnaissons en France quelques manifestations de catholicisme, que tout ce catholicisme est importé artificiellement de Rome ; et quand même, à la rigueur, il serait importé artificiellement de Rome ; comme tout le monde je suis excédé de ce *Rome ;* comme tout le monde j'ai envie d'envoyer à M. Clemenceau une carte postale illustrée non point par le *Photo-Bromure,* mais de ce simple vers manuscrit :

Rome, l'unique objet de ton ressentiment ;

bien que je ne le tutoie pas ; comme tout le monde, plus que tout le monde, étant internationaliste, je suis excédé de ce naïf ou de ce politique nationalisme radical ; enfin quand même ils seraient Romains ; devons-nous proscrire les Romains ; n'est-il plus permis d'être Romains ; la question n'est pas de savoir s'ils sont Romains ou Napolitains ; mais la seule question est de savoir s'ils peuvent imposer à nos consciences leur croyance religieuse par l'exercice d'une autorité de commandement et réciproquement si nous avons le droit de poursuivre dans leurs consciences leur croyance religieuse par l'exercice d'une réciproque autorité de commandement.

M. Clemenceau le sait aussi bien que nous ; il disait un jour dans les couloirs, par un de ces délicieux écarts de langage qui lui gardent l'amitié de ses amis, qui lui ramènent instantanément la sympathie des tiers, sympathie affectueuse, curieuse et amusée, mais inquiète, — car on a peur, on ne sait jamais bien quel acte, quelle parole va sortir de ce grand humoriste, échapper

de sa fantaisie ou jaillir de sa verve, — il disait : Je ne sais pas si je ne deviens pas ridicule, avec mon histoire. — Mais depuis le jour où cette pensée lui vint, comme il est aussi intraitable avec lui-même, et plus intraitable, qu'il ne l'est avec les autres, il a redoublé son histoire, il a refait son article avec une certaine volupté.

C'est justement ce qui m'intéresse ; quand on veut mesurer les ravages de la politique parlementaire, on peut, on doit commencer par en évaluer les ravages moyens, ordinaires, la zone intermédiaire ; et pour cela considérer les effets de la politique parlementaire dans les esprits, dans les caractères moyens ; ce ne sont pas les caractères moyens qui manquent, ni les petits caractères, faibles, nuls ; ni les esprits nuls ; quand ensuite on veut déterminer les limites de cette zone même, par en haut et par en bas, et effectuer les mesures extrêmes, il faut considérer les *maxima* et les *minima* d'immoralité politique ; en haut les *minima* d'immoralité politique parlementaire ; en bas les *maxima* d'immoralité politique parlementaire ; ces *maxima* sont intéressants ; et ils ne manquent pas non plus ; mais que l'on choisisse comme exemple le cas d'un Edwards, le cas d'un Zévaès, ou le cas de M. Henry Bérenger, rien n'est aussi dégoûtant que de fouiller, fût-ce avec les instruments de la chirurgie, dans ces basses régions politiques parlementaires ; non moins intéressants, non moins nombreux, les *minima* d'immoralité politique parlementaire peuvent apporter beaucoup de tristesses ; ils apportent beaucoup moins de nausées ; je dis *minima* d'immoralité politique parlementaire et non *minima* d'immoralisation politique parlementaire ; il se peut que les

ravages politiques parlementaires exercés dans l'ancien caractère de M. Ferdinand Buisson par les pratiques politiques parlementaires ne soient pas moins considérables que les ravages politiques parlementaires exercés dans l'ancien caractère de M. Alexandre Zévaès par les mêmes pratiques ; mais, les points de départ n'étant pas les mêmes, les résultats non plus ne sont pas les mêmes, et nous sommes en mesure de considérer le cas de M. Ferdinand Buisson comme un cas *minimum* d'immoralité politique parlementaire.

Ces *minima* d'immoralité politique parlementaire sont plus intéressants que les *maxima* et que les cas moyens ; les cas moyens sont naturellement flottants ; les *maxima* présentent de telles outrances et de telles hideurs que la mesure y devient difficile, s'y noie ; les *minima* permettent des mesures plus délicates, plus claires, plus exactes ; il est donc extrêmement intéressant, et extrêmement utile, d'étudier le cas *minimum* d'un Jaurès ou d'un Clemenceau, de M. Buisson, et, un peu plus bas, de M. Charbonnel ou de M. Delpech, d'hommes honnêtes ou ayant joui d'une honnête réputation.

Il est évident que ce que nous disons des cas moyens et des cas extrêmes, cas *maxima,* cas *minima* de contamination politique parlementaire ne s'entend pas des hommes seulement, mais des groupes ; des peuples, des assemblées, des institutions, de toutes les personnes morales et de toutes les personnes sociales, individuelles ou collectives.

Jaurès fait un merveilleux exemple d'homme politique envahi peu à peu, ravagé par la politique parlementaire ; et si dans ces cahiers nous avons suivi dans

un certain détail son évolution, ce fut pour beaucoup de raisons sans doute, mais ce fut en particulier parce que l'histoire de cette évolution nous renseigne admirablement sur la marche de la maladie.

Clemenceau fait un exemple plus merveilleux encore; ce n'est point par longues et lentes invasions, ce n'est point par vagues longues, ce n'est point par ondes que la politique parlementaire l'envahit et le pénètre; il est beaucoup trop fort pour cela; il se connaît trop bien lui-même; et il connaît trop bien les environs; la politique parlementaire fait le pain quotidien de son existence; il connaît parfaitement la politique parlementaire et les moyens de cette politique; il fut député, longtemps; il est sénateur; et sa situation politique a presque toujours dépassé le grade politique où il était parvenu; son action politique a presque toujours dépassé de beaucoup sa situation officielle; aussi connaît-il parfaitement la politique et n'est-il presque jamais, comme Jaurès, ému des grandeurs qu'elle paraît conférer; son caractère aussi le garde contre les automontages de coups, contre les envahissements de la fatuité; la politique fait la trame ordinaire de sa vie, de ses articles et de ses discours; et puis brusquement, comme un homme averti, comme un homme spontané, en impulsif qu'il est, ayant des amitiés et des inimitiés, solides, que ses ennemis nomment des rancunes, il fait des sorties; qui, entendues en leur sens plein, chambarderaient toute sa politique même; cela lui vient justement de ce qu'il représente un peu parmi nous, dans leur esprit et dans leur geste, ces vieux républicains dont je parlais; cela lui vient surtout, et ensemble, de son tempérament même, qui, intraitable, subit malai-

sément les fictions, y compris et surtout les fictions de M. Clemenceau. Ou plutôt son tempérament même est un exemple persistant d'un ancien tempérament; indivisément il représente le tempérament des anciens républicains parce qu'ils avaient en eux ce tempérament; et qu'en lui-même il en a gardé un. Ce sont de telles sorties qui lui maintiennent l'amitié constante, obstinée, fidèle, de ses vieux amis et admirateurs; car à son âge, ayant tant vécu, ayant subi tant de vicissitudes politiques, il a conservé ce que Jaurès n'a déjà plus, des amitiés et des admirations; amitiés, admirations personnelles, d'hommes qu'il connaît, qui ne l'ont point quitté, qui le fréquentent; amitiés, admirations, sans doute plus précieuses, d'hommes qu'il n'aura jamais connus, d'hommes ignorés, qui l'aiment et l'admirent silencieusement; nul homme, aujourd'hui, n'a, encore, autant d'amis inconnus parmi les petites gens honnêtes et avisées; il suscite même aujourd'hui des amitiés et des admirations, dès le premier abord, dès le premier choc, parmi de tout jeunes gens, socialistes, qui préfèrent son radicalisme natif et verjuteux aux vanités oratoires d'un socialisme scolaire; ils savent tout ce qui lui manque; mais ils aiment sa verve primesautière; ils ont d'autres théories, d'autres principes d'action; mais ils aiment ces coups de boutoir, ces raides agressions, ces saillies imprévues, ces plaisanteries à la Voltaire, à la Diderot; car il n'est pas seulement un exemple d'une génération précédente, il remonte fort loin dans la tradition de l'esprit français; il est clair, ouvert; il n'est un *philosophe* qu'au sens du dix-huitième siècle; mais en ce sens il est exactement ce qu'on nommait alors un *philosophe;* averti du travail

scientifique et philosophique juste assez pour ne l'avoir pas approfondi, pas pénétré ; juste à point, assez renseigné, assez ignorant, pour en faire des exposés ; il est pour tous ses amis et admirateurs, pour les uns et pour les autres, j'entends pour les jeunes et pour les vieux, non pas comme un enfant gâté, mais, ce qui est plus amusant, plus rajeunissant, plus délicieux, comme un père gâté, comme un vieil oncle, qui a de mauvais quarts d'heure, mais à qui, dans ses bons moments, on ne peut résister ; ces bons moments sont proprement les frasques du vieux politicien ; car c'est la trame ordinaire de sa vie politique, parlementaire, et gouvernementale, qui condamnerait M. Clemenceau ; et ce qui le sauve, et ce qui lui ramène la sympathie des tiers, au moment qu'elle allait se décourager, ce sont justement ses moments d'oubli, ses incartades, quand le naturel, et par suite quand la vérité reprend le dessus ; ce sont ses frasques, ses blagues, ses gambades, ses brimades, ses boutades et ses écarts ; on lui pardonnera beaucoup parce qu'il a beaucoup blagué ; il n'a pas toujours, évidemment, le sens du respect que nous devons aux puissances politiques parlementaires ; il ne sait pas toujours obéir et trembler, comme nous devons ; cet irrespect chronique à manifestations intermittentes a beaucoup nui à sa carrière politique parlementaire ; mais c'est cela aussi qui le sauve dans la considération des honnêtes gens, dans l'estime des hommes libres ; on assure que c'est à une mauvaise plaisanterie qu'il avait faite à un député qu'il dut de ne pas devenir président de la Chambre ; de tels traits honorent un homme.

La politique lui paraît sans doute, comme à tant

d'autres, un mal nécessaire ; la politique lui fait commettre, comme elle en fait commettre à tous ceux qui en font, des actions mauvaises ; et qui ne lui ressemblent pas ; il a été, par combisme, et comme pour faire oublier son beau *discours pour la liberté,* pour le rattraper, d'une férocité injuste envers les hommes qui refusaient d'entrer dans la démagogie combiste ; il a cherché noise à plusieurs, qui ne le méritaient pas ; il a querellé l'homme le plus innocent, le plus dévoué, le plus innocemment dreyfusiste, M. Gabriel Monod ; et l'énoncé même, la matière, le prétexte de cette querelle a beaucoup surpris, beaucoup attristé ceux qui savent un peu de quelle combinaison politique parlementaire la grâce de M. Dreyfus et l'amnistie tout ensemble furent le résultat.

Il reste que certains jours, à certaines heures, le vieux sang de l'ancien républicain remonte ; le tempérament du vieil intraitable reprend le dessus ; la politique du sénateur Clemenceau l'embête encore plus que toutes les politiques ; parce qu'il est dedans ; il envoie tout ballader ; ... et il fait un de ces discours impolitiques imparlementaires qui crèvent les combinaisons, dépassent les transactions, affolent les timidités ; il ignore la discipline ; il épouvante ses amis ; et, comme nous tous, libérâtres impénitents, il fait le jeu, l'immortel jeu de la réaction.

Le vieil orateur à ces moments retrouve ces parties de grande comédie qui firent l'épouvante jadis des grotesques politiques, des fantoches parlementaires ; le fils de Voltaire et de Diderot se retrouve aussi le fils de Molière ; on m'assure que dans cette séance du mardi 17 novembre il y eut des parties de la plus grande

et de la plus haute comédie; on était à cent lieues du Sénat; c'était tout le vieux débat français, — nullement romain, que l'on m'en croie, — de *l'honnête homme* et de la vie contre la domination de l'école; c'était le vieux *dit* de Montaigne et de Rabelais, de Descartes et de Molière, de Pascal et de Rousseau contre nos ennemis les doctes; et l'on dit que l'honorable M. Lintilhac, assis à sa place, faisait mine aussi piteuse que Thomas Diafoirus dessus son tabouret; il essaya vainement de repousser les premières incursions; ramené vivement, il se tint coi jusqu'à la fin de l'opération.

Pour toutes ces raisons, et pour beaucoup d'autres, ce *discours* méritait de faire un cahier; c'est une opération extrêmement intéressante que de chercher à déterminer les ravages de la politique parlementaire dans un homme comme Jaurès ou dans un homme comme Clemenceau, que de chercher à mesurer ces ravages, à en faire pour ainsi dire la reconnaissance topographique, la délimitation, la géographie, la mensuration; que d'en lever les plans et d'en dessiner la carte; nous avons parlé souvent de Jaurès, et dans un certain détail; nous serons sans doute contraints d'y revenir quelque jour; car la maladie continue; nous parlerons beaucoup moins souvent de M. Clemenceau; il n'est pas comme Jaurès entré dans le mouvement politique parlementaire prétendu socialiste; et quand il fait des bêtises politiques parlementaires, il ne dit pas, comme Jaurès, aux spectateurs, que c'est ça le socialisme.

Je ne veux pas anticiper sur des recherches éventuelles; mais on avait noté pendant l'affaire, — j'entends pendant l'ancienne affaire, cela va de soi, — que les dreyfusistes, ayant raison, avaient plus de talent

que les antidreyfusistes, qui avaient tort; ou plutôt ils remplaçaient le talent accoutumé par un certain génie propre, qui était celui de la liberté, de la justice, de la vérité ; et même les mêmes hommes, selon qu'ils étaient ou n'étaient pas dreyfusistes, selon qu'ils entraient et demeuraient dans le dreyfusisme, ou au contraire qu'ils en sortaient, et demeuraient dehors, les mêmes hommes recevaient et conservaient ce génie propre, ou le perdaient et redescendaient du génie au talent, quand même ils n'y perdaient pas le simple talent; pour la correspondance, pour la communication du dreyfusisme au génie propre du dreyfusisme, ces hommes étaient à eux-mêmes leurs propres *témoins,* au sens que l'on donne à ce mot dans les expériences de laboratoire.

On observerait un phénomène analogue et de tout point comparable, étudiant les ravages de la politique parlementaire; les mêmes hommes ont un talent et même un génie propre quand ils se meuvent dans le domaine de la morale, quand ils défendent la liberté; la justice; la vérité ; l'humanité ; le travail; les mêmes hommes n'ont ni talent ni génie, descendent du génie au talent, ou du talent à rien du tout, quand ils se meuvent dans le domaine de la politique, parlementaire, quand ils défendent, quand ils veulent imposer l'autorité de commandement, l'autorité de gouvernement, l'autorité d'État, le dogme, le combisme.

Les orateurs alors deviennent inéloquents et rhéteurs, les conférenciers bafouillent, les écrivains écrivent comme des journalistes, et les journalistes comme des savates. Les exemples abondent.

Il y a là non pas sans doute l'effet d'une justice imma-

nente, mais tout de même comme une immanente sanction, une correspondance, une communication de la cause que l'on soutient au langage que l'on parle ; un homme, pris au hasard, peut très bien dire vrai et bafouiller ; mais le même homme, étant donné le même talent, le même génie, à valeur égale, à dispositions égales, — sauf exceptions et sommairement parlant, — parle plus net, agit plus droit, pousse plus franc de pied quand il sait qu'il dit vrai, que quand il sait qu'il ment.

C'est ce qui fait l'intérêt particulier du *Bloc* et de certaines œuvres, ou études, plus littéraires de M. Clemenceau ; dans *le Bloc* il n'avait tout de même pas des préoccupations politiques autant immédiates.

Cahiers de la Quinzaine. — *Souscriptions mensuelles.* Je ne sais pas si j'ai dit, dans un cahier précédent, commençant mon compte rendu de gérance, du moins si j'ai assez dit qu'en fait les souscriptions mensuelles modestes annoncées pendant les séries précédentes ont été continuées, depuis le temps de leur annonce, avec une régularité, une constance parfaite.

Souscriptions extraordinaires. Je suis heureux de lire dans les journaux qu'un prix Nobel, dix mille couronnes, quatorze mille francs, est allé à un périodique français peu lu, mais qui a un titre presque international ; cela fait un précédent ; quatorze mille francs feraient pour les cahiers une bonne souscription extraordinaire ; quatorze mille francs, tombant dans ce budget de la cinquième série, feraient bien ; quatorze mille francs s'ajusteraient assez à notre faim dévorante ;

et si nos cahiers recevaient une souscription extraordinaire de quatorze mille francs, je suis assuré que nous saurions faire produire à cette souscription, comme à toutes les sommes qui nous viennent, ce rendement maximum dont je crois avoir déjà parlé ; seulement je ne sais pas comme on obtient un prix Nobel ; je n'ai jamais bien su, depuis que je suis sorti de mes classes, comment on obtient des prix ; si donc nous avons des amis et des abonnés, Scandinaves ou amis des Scandinaves, qui soient en situation de faire pour nous les démarches indispensables, nous leur demandons honnêtement de vouloir bien les faire pour nous ; et à cet effet, par les présentes, nous leur donnons pleins pouvoirs.

La seule condition que nous y mettions, naturellement, est cette condition universelle, dont nous-mêmes nous ne pouvons pas nous débarrasser, que *la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration,* que *ces fonctions demeurent libres ;* je ne serais pas surpris que cette condition simple empêchât beaucoup de récompense ; entendons-nous ; je ne soupçonne pas les honnêtes Scandinaves de vouloir exercer une autorité de commandement sur les lauréats de leurs prix. Mais ce ne sont pas des Scandinaves qui renseignent les Scandinaves sur les périodiques français.

Reconnaissons ici l'infériorité naturelle de notre fortune, comparée à celle de nos camarades scientifiques. L'attribution d'un prix Nobel à un périodique d'action ne va pas comme l'attribution d'un prix Nobel à un chimiste ; un chimiste a quelques envieux, ayant des camarades ; mais il n'a presque pas d'ennemis ; un chimiste peut recevoir un prix Nobel sans rien aliéner

de son indépendance. En outre, tout le monde peut vérifier. Tout le monde, après coup, peut voir ce que c'est que du radium. Il suffit que le chimiste en montre. Au contraire il s'est constitué officieusement parmi le personnel politique professionnellement pacifique une entente internationale assez curieuse, fort connue de tous ceux qui étudient le monde politique parlementaire ailleurs que dans la chaleur communicative des banquets. Il s'est constitué dans plusieurs pays, dans les pays parlementaires, un personnel politique pacifique professionnel dont nous ne devons parler qu'avec le plus grand respect, car ces hommes réchauffent en leurs mains, fomentent les promesses, fabriquent les premiers contrats de la paix internationale ; nous examinerons quelque jour leur action ; je ne connais pas personnellement les pacifiques des autres pays ; mais les politiques parlementaires pacifiques professionnels français ont ceci de regrettable, qu'ils se font la main en faisant la guerre aux pacifiques français qui ne sont pas politiques parlementaires, par exemple aux socialistes révolutionnaires ; on demanderait que ces grands apôtres politiques parlementaires de la paix internationale eussent un peu moins, pour leur consommation, pour leur usage particulier, les sentiments de la haine et de la guerre.

Nous examinerons quelque jour leur action ; historien, nous examinerons ce que vaut, historiquement, leur action ; socialiste, et révolutionnaire, nous examinerons quelque jour ce que vaut une action bourgeoise, parlementaire ; nous examinerons particulièrement si les progrès de la paix internationale se mesurent aux quantités de champagne portées en son honneur ou au con-

traire s'ils ne se mesureraient pas aux ententes économiques et aux ententes morales des peuples mêmes ; aujourd'hui, et dans ce simple compte rendu continué de ma gérance, il faut qu'en bref je rende compte, comme gérant, du retentissement qu'a déjà eu, que peut avoir sur notre fortune la liberté maintenue de notre rédaction, de notre administration.

Les hommes qui plus ou moins officiellement représentent parmi nous les populations opprimées, — non pas les populations ouvrières socialement opprimées chez nous et partout, mais les populations nationales nationalement opprimées en Extrême-Orient, en Afrique, en Finlande, en Russie, en Amérique, dans toutes les colonies européennes, en Roumanie, dans toute la péninsule des Balkans, dans tout le monde, — sont, de ce chef, grandement respectables ; ils sont parmi nous comme des ambassadeurs ; ils ont droit à un premier respect, ordinaire, comme ambassadeurs, comme représentant parmi nous des populations étrangères ; ils ont droit à un deuxième respect, extraordinaire, comme ambassadeurs de populations opprimées ; à l'un et à l'autre titre, ils ont dans nos luttes politiques parlementaires comme un privilège d'exterritorialité ; les mêmes hommes, sommairement, sont aussi parmi nous les apôtres de la paix internationale ; peut-être ces deux apostolats ne coïncident-ils pas autant que paraissent le croire des politiques parlementaires avisés et des révolutionnaires enthousiastes ; car la résistance à l'oppression, la révolte, si elle est le premier des devoirs, est exactement un devoir de guerre et non pas un devoir de paix ; et de l'autre part, au contraire, le devoir de paix n'est pas un devoir de révolte et combat

contre le devoir de justice ; mais laissons d'examiner cette contrariété intérieure de la paix et de la justice pour quand nous examinerons l'action des pacifiques ; aujourd'hui je veux seulement noter que nous devons respecter triplement les pacifiques parmi nous, comme ambassadeurs, comme ambassadeurs de populations opprimées, comme ambassadeurs de la paix internationale, et nous devons leur conférer dans nos luttes civiques un véritable privilège d'exterritorialité.

Mais qui ne voit que réciproquement ces ambassadeurs, ces ambassadeurs de populations opprimées, ces ambassadeurs de la paix internationale, jouissant d'un triple respect, jouissant d'un privilège d'exterritorialité, doivent éviter de participer à nos luttes civiques, ou s'y mêlant, doivent dévêtir la qualité d'ambassadeur ; la plus simple loyauté le demande, car nous ne pouvons, simples citoyens, nous battre, nous défendre contre des ambassadeurs ; la raison le demande, car des ambassadeurs ne peuvent se battre, des ambassadeurs de populations opprimées ne peuvent opprimer eux-mêmes, des ambassadeurs de la paix internationale ne peuvent se battre ; et en même temps conserver ce triple caractère d'ambassadeur. Ils ne peuvent pas être à la fois dans le territoire pour donner des coups, et hors du territoire pour ne pas recevoir les ripostes.

C'est ce que n'ont pas compris un assez grand nombre de politiques parlementaires français qui se sont fait une célébrité, une autorité spéciale comme ambassadeurs, comme ambassadeurs de certaines populations opprimées, comme ambassadeurs de la paix internationale et qui ensuite ont converti, qui journellement convertissent, contre nous, sur nous, cette autorité

morale en autorité de commandement politique parlementaire ; comme avocats et comme ambassadeurs ces politiques parlementaires, députés, journalistes, publicistes, acquièrent une certaine autorité morale à la formation de laquelle nous contribuons tous, honnêtement ; puis, sans nous consulter, ils monnayent, ils convertissent, politiquement, cette autorité morale en autorité de commandement politique parlementaire ; ils mêlent, dans ce périodique même, aujourd'hui récompensé, les plus basses préoccupations autoritaires françaises, gouvernementales françaises, aux plus hautes revendications des libertés nationales étrangères ; par un singulier abus, qui juridiquement constitue la plus inattendue des prévarications, l'autorité morale qu'ils se sont faite en France en y défendant, en y représentant les populations nationales étrangères opprimées, ils tournent cette autorité morale en autorité de commandement pour opprimer en France les consciences catholiques et les populations ouvrières ; ils tournent perpétuellement cette autorité morale, que nous contribuons tous à leur procurer, en autorité de commandement politique parlementaire ; et ils exercent perpétuellement cette autorité de commandement politique parlementaire sur et contre nous, qui en sommes les artisans, les ouvriers, les auteurs innocents.

De tous les détournements, de toutes les prévarications politiques parlementaires, celle-ci est je ne dirai pas seulement la plus triste ; mais elle est aussi une des plus intéressantes ; nous la retrouverons le jour que nous pourrons et nous l'examinerons alors ; on ne saurait trop insister sur un exemple aussi caractérisé ; le mécanisme en est admirable ; et le fonctionnement

rare ; on peut le schématiser ainsi : un oppresseur nationaliste étranger opprime un peuple national étranger ; par exemple un Tsar nationaliste russe opprime un peuple national finlandais ; un député, mettons socialiste parlementaire français, se constitue en France le représentant, le défenseur, l'avocat, l'ambassadeur de ce peuple national étranger opprimé ; par des discours prononcés dans des meetings plutôt qu'à la Chambre, par des articles de journaux et de revues ; nous applaudissons aux uns et aux autres ; nous constituons ainsi à l'ambassadeur une autorité morale, un triple respect ; l'ambassadeur alors se rétrouve politique parlementaire ; comme politique parlementaire il convertit en autorité de commandement cette autorité morale qu'il avait reçue comme ambassadeur ; il exerce enfin cette autorité de commandement sur et contre les simples citoyens qui lui avaient constitué son autorité morale ; et quand, déniaisés, nous commençons à nous vouloir défendre contre cette autorité de commandement, l'ambassadeur se retrouve sous le politique parlementaire ; comment ! nous disent les bons camarades, vous avez écrit un mot contre ce député qui voulait vous imposer l'autorité de son commandement, son gouvernement, sa politique et son arbitraire ; vous ne voyez donc pas, malheureux, que vous faites le jeu du Tsar et du Sultan.

C'est, appliqué aux relations internationales, et avec les mutations nécessaires, ce fameux : *vous faites le jeu de la réaction,* par qui les politiciens radicaux réactionnaires obtiennent si aisément, depuis l'amnistie et la corruption de l'affaire Dreyfus, que les mesures de réaction les plus arbitraires, les plus violentes, les plus

graves, soient précisément votées par nos révolutionnaires professionnels de gouvernement fort ; mais il faut avouer qu'ainsi appliquée aux relations internationales, avec les mutations, avec les agrandissements nécessaires, cette usurpation prend une valeur singulière ; en définitive l'opération revient à ceci ; elle fait un circuit, d'autorité en autorité, passant par le moyen de la liberté ; quelque part il y a un peuple opprimé ; mettons les Finlandais ; première autorité de commandement, de l'oppresseur sur les opprimés, du Tsar sur les Finlandais ; les Finlandais revendiquent leur liberté ; un Français en France revendique ensuite les libertés des Finlandais ; il est en France l'avocat, l'ambassadeur des Finlandais ; nous lui reconnaissons, nous lui faisons une autorité morale ; politique parlementaire, ce Français avocat et ambassadeur se fait de son autorité morale une autorité de commandement ; circuit fermé ; deuxième autorité de commandement ; cette deuxième autorité de commandement a ceci de raffiné qu'elle est exercée en France, par l'un de ceux qui revendiquaient les libertés finlandaises nationales, sur et contre ceux qui les revendiquaient avec lui ; c'est une autorité de commandement toute fondée sur une revendication de liberté ; l'oppression des Finlandais sert à deux fins de servitude, premièrement à faire de la servitude finlandaise, deuxièmement à faire de la servitude française ; comme machine à faire de la servitude avec de la liberté, de l'autorité de commandement avec de la liberté, je ne connais rien de mieux, bien que l'on ne soit jamais sûr que le jeu de détournement politique parlementaire ait dit son dernier mot.

Nous aurons beaucoup à conter quand nous traiterons de la politique internationale de nos socialistes gouvernementaux; nous examinerons en particulier comment il se fait qu'étant députés, ayant un pouvoir constitutionnel d'interpellation, de délibération, et de vote parlementaire effectif, ils n'interpellent jamais le Gouvernement sur sa politique étrangère à la Chambre, où il peut y avoir sanction efficiente, et pourquoi ils interpellent toujours le Gouvernement sur cette politique étrangère dans des congrès socialistes nationaux, où il n'est pas, où il n'est pas représenté, dans des meetings, où tout se passe en paroles; nous leur demanderons comment on peut soutenir à fond et sans aucune réserve tout un Gouvernement, et n'accepter pas sa politique étrangère, à moins de supposer que la politique étrangère d'un Gouvernement est négligeable, pour des internationalistes, ou que toute cette prétendue opposition ne soit qu'un faux-semblant; je continue aujourd'hui simplement le compte rendu de ma gérance; il faut que je dise à nos amis, à nos souscripteurs, à nos abonnés, quel accueil nos cahiers reçoivent auprès des différents publics, auprès des différents personnels; quand nos abonnés lisent un aussi grand nombre de cahiers, aussi travaillés, aussi considérables, publiés pour les populations opprimées de tout le monde, — et sans escompter les cahiers que nous attendons, m'en tenant aux cahiers des quatre premières séries, et au commencement de la cinquième, à la première partie de la cinquième, — quand nos abonnés lisent tant de cahiers, si considérables, pour les populations extrême-orientales, chinoises, massacrées par les expéditions européennes, indo-chinoises, opprimées par les mission-

naires catholiques et par les fonctionnaires français, pour les Juifs de Roumanie et pour les Juifs de Russie, pour les Arméniens, pour la Finlande, pour les populations balkaniques, ils sont fondés à croire que nos cahiers reçoivent un particulièrement bon accueil auprès des hommes qui représentent parmi nous ces populations opprimées; qu'ils se détrompent; les populations opprimées ne font naturellement aucun accueil, les malheureuses, et ne connaissent même pas leurs véritables défenseurs; les représentants des populations opprimées parmi nous sont ou des nationaux de ces populations, ou des nationaux de tierce nationalité, ou des Français; les nationaux des populations opprimées semblent en général se conduire fort honnêtement; les nationaux de tierce nationalité sont peu nombreux; les Français, qui forment le contingent le plus important, se divisent nettement en deux catégories, selon qu'ils ne sont pas ou qu'ils sont politiques parlementaires; ceux qui ne sont pas politiques parlementaires travaillent avec nous sans aucune arrière-pensée; mais ceux qui sont politiques parlementaires exigent absolument que l'on soit combiste.

C'est ici l'effet d'un de ces raisonnements que je suis beaucoup trop bête pour comprendre; je n'ignore pas que le combisme a gagné tous les jours du terrain dans le pays politique parlementaire; et il en a encore pour un certain temps, à se maintenir; les oppositions, les défections qui apparaissent tous les jours un peu plus nombreuses ne sont l'effet ni de révoltes libérales ni de révoltes libertaires; elles ne sont elles-mêmes que les manifestations de combinaisons parlementaires et politiques; elles menacent moins le combisme que le minis-

tère de M. Combes; et le combisme est aujourd'hui si puissant dans le monde politique parlementaire, si entré, si profondément, dans les mauvais raisonnements et dans les habitudes mauvaises, dans les plis de discours et dans les plis d'actes que son sort n'est plus lié au sort du ministère Combes; ce qui est plus grave, le combisme reçoit récemment d'illustres et de solennelles adhésions; ce qui est beaucoup plus grave, et ce qui personnellement m'est très douloureux, je vois qu'il a gagné parmi nos amis, qu'il est entré dans les esprits, qu'il trouble les consciences, qu'il a pénétré; le combisme réussit, et non d'une réussite éphémère; non pas seulement de cette réussite extérieure et grossière dont nous pourrions pour un temps nous consoler, non pas seulement de cette réussite matérielle, temporelle, de puissance et de politique, d'aventure et de fortune, et d'opportunisme; mais de cette réussite beaucoup plus grave que fait la pénétration dans les consciences; pour moi, quelque tristesse que j'éprouve quand je vois de grands amis, ou des amis prochains, se séparer, ou s'éloigner de nous, je ne bougerai pas d'une ligne; je ne plierai pas; je ne m'inclinerai pas; je n'inclinerai pas mon idéal socialiste devant les substitutions, les altérations, les abâtardissements du radicalisme politique, devant les adultérations du radical-socialisme, devant les limitations de l'opportunisme; je n'inclinerai pas ma méthode révolutionnaire devant les compromissions, devant les déviations de la politique parlementaire; dreyfusiste, je n'inclinerai pas la justice devant la raison d'État; je n'inclinerai pas la vérité devant la raison d'État, je n'inclinerai pas devant la raison

d'État les droits imprescriptibles de la conscience personnelle. Pour la deuxième fois depuis le commencement de notre action publique, — la première fut pour l'ancienne affaire Dreyfus, — nous serons faibles, nous serons peu nombreux, nous serons seuls; mais pour la deuxième fois nous refuserons de capituler.

C'est pour cela, — qui le croirait, si l'on ne connaissait pas l'esprit et les mœurs des politiques parlementaires, — c'est pour cela que nos cahiers sont assez mal vus du personnel pacifique professionnel politique parlementaire français; nous nous sommes permis, discrètement, mais fermement, de déclarer, en temps utile, que nous dégagions absolument notre responsabilité de tout ce que ferait ce ministère dans le sens de l'autorité de commandement, dans la voie de la restitution de la raison d'État, de la méconnaissance des libertés personnelles, surtout des libertés de conscience; nous avons maintenu, discrètement, mais fermement, notre conduite, socialiste, révolutionnaire, dreyfusiste; il n'en a pas fallu davantage pour attirer sur nos cahiers le soupçon, le mauvais vouloir des hommes qui revendiquent les libertés nationales pour les populations opprimées et qui réclament des servitudes pour les populations françaises.

Singulière mentalité, vraiment, et que je ne puis pas même en imagination me représenter; pour se faire le défenseur des libertés nationales finlandaises, il est donc indispensable de se faire le complice des asservissements politiques parlementaires français? pour être qualifié contre les servitudes étrangères il est indispensable de participer aux asservissements français? de tels raisonnements me passent.

De tels raisonnements passent la raison ; mais dans le déraisonnement général d'un pays tout entier corrompu par la politique parlementaire, ils réussissent d'autant plus ; ainsi nos cahiers, pour avoir maintenu l'indépendance de la rédaction et de l'administration, l'indépendance de leur texte et l'indépendance de leur budget, contre les empiétements d'un gouvernement autoritaire, pour avoir maintenu les droits de la justice, les droits de la vérité, les droits imprescriptibles de la conscience, pour avoir maintenu leur idéal socialiste, leur méthode révolutionnaire, leur méthode dreyfusiste, leur méthode libérale, ou libertaire, sont ou maltraités ou au moins desservis par des hommes qui trouvaient tout cela excellent pour la France il y a quelques années, qui aujourd'hui trouvent tout cela excellent pour tous les autres pays que la France, qui aujourd'hui trouvent tout cela pernicieux pour la France, et dangereux, et hautement condamnable, par cette seule raison qu'aujourd'hui en France ils sont momentanément les plus forts.

Singuliers maîtres Jacques ; ambassadeurs et parlementaires ; justiciers intermittents ; justiciers injustes ; véridiques intermittents ; véridiques menteurs ; avocats intermittents de la conscience inviolable et de la raison d'État ; défenseurs à éclipses ; alternateurs automatiques ; socialistes bourgeois ; révolutionnaires de réaction ; dreyfusistes antidreyfusistes ; libéraux d'asservissement ; libertaires d'esclavage ; parlementaires et ambassadeurs.

Singuliers ambassadeurs aussi, qui pour satisfaire des rancunes ou pour ménager des combinaisons politiques parlementaires, maltraitent ou desservent celui

des périodiques français qui travaille le plus utilement pour les populations opprimées; singuliers ambassadeurs, et qui défendent singulièrement les intérêts de leurs commettants.

Car ils diminuent d'autant la représentation efficace de leurs commettants en France.

Est-ce aveuglement? ou n'est-on pas conduit à se demander s'ils ont vraiment à cœur les intérêts de leurs commettants, s'ils aiment les Finlandais, ou la situation que donne en France la défense des Finlandais.

Ils aiment peut-être l'un et l'autre, sincèrement, ensemble, étant hommes.

Autre chose est en effet de recevoir d'énormes subventions des nationalités opprimées, et vivant à Paris de réussir à faire donner à ces subventions un certain rendement minimum; autre chose, tirer de son propre fonds, de sa propre substance, de ses propres biens, de son propre travail, une action pour les peuples opprimés aussi considérable que celle que nous avons fait produire aux cahiers. Des revues comme *Pages libres,* comme *les Temps Nouveaux,* travaillant pauvrement, de leur propre fonds, se mouvant de leur propre effort, présentent seules une action comparable à l'action des cahiers.

Ce qu'il y a de désagréable dans les fondations que l'on fait de prix et d'académies, c'est qu'en dehors des domaines strictement scientifiques, et encore, les académies que l'on fait contre la vieille Académie ou à côté d'elle ressemblent à s'y méprendre à la vieille Académie, ayant même imité ses mauvais côtés plutôt que ses bons, son favoritisme et sa littérature plutôt

qu'une certaine tenue, et que les prix vont toujours aux candidats qui ont le plus de parrains. Parrains combistes ou parrains réactionnaires, là aussi on a simplement substitué, au baptême catholique, un baptême laïque, un sacrement de défense républicaine.

Contribution à ce que j'ai dit du vice bourgeois : les prix, surtout les prix en argent, comme les souscriptions, iront toujours de préférence aux riches, avares ou prodigues, et aux besogneux prodigues, aux institutions éblouissantes, sans rendement, sans travail, aux gérants dépensiers, aux grands consommateurs.

Enfin comment ne voient-ils pas que les hommes et que les institutions qui défendent inlassablement en France la même justice, la même vérité, la même liberté, ont seuls qualité, ont seuls pleine qualité morale, ont seuls, universellement, pleine autorité morale de défendre inlassablement la même justice, la même vérité, la même liberté dans les autres pays, dans tout le monde.

Ni la justice, ni la vérité, ni la liberté ne sont intermittentes; elles ne sont pas intermittentes selon le temps; elles ne varient pas avec les années; elles ne sont pas intermittentes selon le lieu; elles ne varient pas avec les pays; elles ne varient pas avec les années politiques; elles ne varient pas avec les pays, avec les partis politiques; en ce sens elles sont universelles, comme elles sont éternelles, immuables; on ne peut les servir un temps, les trahir un autre, les servir quelque part, les trahir ailleurs; celui qui les sert autant qu'il

peut partout et toujours a seul qualité pour parler en leur nom.

Ainsi l'entendait ce grand Bernard-Lazare; assailli déjà des inquiétudes, menacé des fatigues, miné de la maladie qui devait nous le dérober treize mois plus tard, ce n'est point par une juxtaposition fortuite que dans le vingt-et-unième et dernier cahier, cahier supplémentaire, de la troisième série, sa *consultation* suprême sur *la loi et les congrégations,* datée de *Paris, 6 août 1902,* joignait un énorme *mémoire et documents* de Jean Deck *pour la Finlande;* et ce n'était point par un voisinement fortuit que Jean Deck avait de l'amitié pour Bernard-Lazare; mais cette amitié venait d'une solidarité d'action; ces deux hommes faisaient exactement le même métier; il n'y a qu'une justice, finlandaise et française; il n'y a qu'une vérité, finlandaise et française; il n'y a qu'une liberté, finlandaise et française; demain si les Finlandais opprimaient les Russes, nous serions contre les Finlandais, avec les Russes; la fidélité, la constance dans l'action ne consiste pas à suivre dans la voie de l'injustice les anciens justes, quand ils deviennent injustes; elle ne consiste pas à suivre dans la voie de l'erreur ou du mensonge les anciens véridiques, devenant menteurs; elle ne consiste pas à suivre dans la voie de l'autorité de commandement les anciens libertaires ou les anciens libéraux devenus autoritaires; c'est à la justice même, à la vérité même, à la liberté même que nous devons constance et fidélité, non aux faibles hommes qui les représentent momentanément ; il faut être infidèle, inconstant à beaucoup d'hommes et à beaucoup d'institutions, à tous les partis politiques, pour demeurer fidèle et

constant à la justice, à la vérité, à la liberté; pour demeurer fidèle et constant au dreyfusisme, il fallait fausser compagnie aux partis politiques parlementaires qui prétendant continuer le dreyfusisme en réalité le détournaient, l'exploitaient, le méconnaissaient, le trahissaient; le dénaturaient; ce sont les hommes et les institutions politiques, ce sont les partis qui sont infidèles et inconstants à la justice, à la vérité, à la liberté; pour demeurer fidèles nous-mêmes et constants à la justice, à la vérité, à la liberté, il faut que nous fassions aux hommes et aux institutions politiques, aux partis, des contre-infidélités, des contre-inconstances, égales et de sens contraire à leurs propres, directes, et véritables inconstances, à leurs propres, directes, et véritables infidélités.

Ainsi l'entendait ce grand Bernard-Lazare. Miné déjà de la maladie qui treize mois après devait nous le dérober, ce n'est point par une juxtaposition fortuite, par un hasard de brochage et de circonstances que sa *consultation* suprême pour la liberté de la France rejoignait le mémoire et les documents de Jean Deck *pour la Finlande;* c'était sans doute par un effet des événements et des circonstances politiques; mais c'était aussi, et surtout, par un accord intérieur; tout ce vingt-et-unième cahier était, intérieurement, un *cahier pour la liberté;* et quel de nos cahiers n'est pas un cahier pour la liberté, s'il est vrai que dans les cahiers mêmes où le nom de la liberté n'est pas prononcé, et qui ne sont pas formellement des cahiers pour la liberté, la parfaite liberté laissée à tous nos collaborateurs présente un exemple presque unique de liberté en travail.

Ainsi l'entendait ce grand Bernard-Lazare. Je ne veux

pas anticiper aujourd'hui sur le cahier que j'ai commencé, comme je le devais, dès les premiers jours de septembre et que j'ai intitulé *le portrait de Bernard-Lazare;* avant toute écriture je dois achever ce compte rendu de gérance; en même temps il se peut que j'aie, comme gérant, à écrire quelques introductions ou quelques avertissements; mais comme auteur, il ne sortira pas un cahier de ma main avant que j'aie publié ce *portrait de Bernard-Lazare;* j'ai reçu, j'ai gardé de notre ami et de notre collaborateur une image parfaitement nette; j'ai pu écrire pendant les grandes vacances au moins les soixante premières pages, introduction, de mon travail; mais ce travail se présente à moi comme si considérable que je ne sais pas s'il ne me demandera pas plusieurs années; quelle qu'en soit la durée, il ne sortira pas un cahier de ma main, comme auteur, avant le cahier de ce portrait; outre ce que je dois à une telle amitié, le portrait d'un tel homme, l'histoire d'une telle conscience est socialement, historiquement, et moralement, plus intéressante, plus utile, plus importante, que de démêler péniblement et vainement les machinations de tous nos fantoches.

La politique de M. Combes est accueillie avec faveur; elle ne rencontre pas seulement la faveur politique des masses électorales; elle rencontre la faveur d'esprit et de sentiment de beaucoup d'intellectuels; récemment elle reçoit les plus illustres et les plus formelles adhésions; pourtant le combisme, comme tout système de gouvernement, passera; mais la justice, la vérité, la liberté, ne passera pas.

La terre de France est la plus vieille terre de liberté, la plus féconde; la France est proprement dans le

monde la mère de la liberté moderne ; il serait prodigieux que les efforts qu'elle fait pour aller au secours des peuples opprimés lui revinssent en servitude pour ses propres enfants.

La politique de M. Combes est accueillie favorablement. Bernard-Lazare ne séparait pas les libertés françaises de toutes les libertés nationales et internationales; comment l'eût-il fait, lui qui était plongé tout entier dans les revendications des libertés et de la vie des populations opprimées.

Les hommes qui au-dessus de nous en France veulent asseoir la domination de l'État sont des hommes qui touchent au pouvoir et qui n'ayant jamais défendu les populations opprimées que dans les banquets et dans les meetings, n'ont jamais eu, par en-dessous, le contact immédiat, direct, de la tyrannie ; comme autoritaires, comme gouvernementaux, ils en ont, par en-dessus, un contact qui sans doute leur est extrêmement agréable; il faut croire qu'il est doux d'exercer une autorité de commandement ; mais ni dans la chaleur communicative des banquets, déjà nommée, ni dans la fumée cérémonielle des meetings, ils n'ont, par en-dessous, le froid contact de la tyrannie hamidienne ou de la tyrannie tsariste ; nous l'avons eu, et comme nous peuvent l'avoir tous ceux qui font, à leur compte, sous leur propre responsabilité administrative et financière, pour les populations opprimées, un travail industriel de fabrication, un travail commercial de propagande ; quelques-uns de nos amis se sont demandé jadis pourquoi dès le principe je me prononçais aussi nettement contre la démagogie combiste et contre la nouvelle raison d'État ; outre les nombreuses raisons qui aujour-

d'hui en apparaissent clairement à tout le monde, il y avait à faire autrement une impossibilité physique du mensonge, de ce mensonge particulier; je suis occupé sans cesse à demander, à recevoir, à lire, à fabriquer, à corriger en épreuves, à envoyer des cahiers pour des populations opprimées; dans ces cahiers on ne parle que de garanties, garanties individuelles, garanties constitutionnelles; garanties internationales; garanties religieuses; on ne parle que de libertés, libertés individuelles, constitutionnelles, provinciales, civiles, économiques, nationales, religieuses; comment, travaillant à ces cahiers, en même temps participer à la suppression des garanties françaises, à la suppression des libertés françaises.

D'autres ont pu faire ce geste élégant; d'autres nous ont démontré sérieusement que le gouvernement hamidien devait respecter les consciences arméniennes, mais que dans le même temps le gouvernement français ne devait pas respecter les consciences catholiques; d'autres nous ont démontré sérieusement que le gouvernement français devait confisquer les biens de l'Église catholique, mais que dans le même temps le gouvernement tsariste devait respecter les biens de l'Église arménienne; ces démonstrations rentrent dans la catégorie des raisonnements qui me paraissent d'un calibre supérieur à ma moyenne intelligence.

Un homme comme Bernard-Lazare, qui ne croyait pas aux banquets, qui n'allait plus beaucoup dans les congrès et dans les meetings, mais qui réellement produisait pour les populations opprimées du travail industriel et commercial, du travail intellectuel aussi, du

travail diplomatique et du travail de propagande, qui avait pris et qui gardait le contact de l'ennemi, de la tyrannie ennemie, ne faisait pas de ces différences, politiques, parlementaires, inattendues ; se tournant vers le monde il ne revendiquait pas les libertés des populations opprimées pour ensuite se retournant sur Paris gouverner l'étranglement des mêmes libertés ; et parmi nous tous, et comme nous tous, n'était-il pas frappé, au plus profond de son instinct libertaire, par la similitude presque inespérée des raisonnements et des prétextes autoritaires dans tous les pays de tyrannie et de gouvernement. Qu'on oublie un instant les préoccupations politiques parlementaires absorbantes ; qu'on relise impartialement ces cahiers que nous préparions alors pour la Finlande ou pour les Juifs de Roumanie ou de Russie, et que l'on nous réponde, si les raisonnements, si les prétextes, si les tartufferies autoritaires n'ont pas en tous pays comme une même résonance ; et en tout temps : un protestant des plus qualifiés me disait, au courant de juillet dernier, que les mesures préparatoires, que les mesures d'approchement prises par le gouvernement radical successivement contre les catholiques présentent une singulière analogie avec les mesures d'approchement prises par Louis XIV contre les protestants avant la révocation de l'Édit de Nantes ; nous ne pouvons poursuivre ici la comparaison ; je demanderai peut-être à l'auteur même de la poursuivre en un cahier ; mais un véritable instinct de libéral, ou de libertaire, ne s'y trompe pas ; il y a comme un arrière-goût de l'autorité de commandement que le vrai libertaire, que le vrai libéral reconnaît dans un décret présidentiel comme dans un oukase impérial,

et l'ayant reconnu, de quel front imposerait-il ici une autorité que là il combat?

Nous avons reçu, nous, ce contact immédiat et glacial de la tyrannie ; j'ai vu la poste française, qui est libre, sommairement, nous rapporter des cahiers que la censure tsariste avait refusés ; nous avons vu revenir des cahiers marqués, soigneusement annotés, — car leur travail paraît du travail assez proprement fait ; — nous avons vu dans ces cahiers des passages oblitérés ; c'étaient justement, ai-je besoin de le dire, les passages de liberté ; comme c'étaient justement les cahiers libres, les cahiers de revendications de ces populations opprimées ; et ce n'étaient pas seulement des sujets russes, abonnés aux cahiers, à qui le gouvernement du Tsar interdisait ainsi, matériellement, de recevoir un ouvrage fait pour eux, mais c'étaient des citoyens français; et non seulement des citoyens français résidant habituellement en Russie, ou en Finlande ; mais j'ai vu revenir des cahiers adressés par mutation ou par faire suivre à un ingénieur français que ses travaux avaient momentanément appelé à Odessa ; quand on a dans sa main tenu un de ces fragiles cahiers à qui tout un empire est barré, on ne saurait croire combien le combisme paraît peu spirituel, et combien le monopole de l'enseignement excite peu d'enthousiasme ; car le gouvernement ami et allié refusa des cahiers qui pour le moment en France nous paraissent l'innocence même : ainsi le *Joseph d'Arimathée*, de M. Gabriel Trarieux; ce que voyant, je sentis parfaitement que jamais je ne donnerais les mains à rien de tel, fût-ce fait par mes amis les plus puissants, fût-ce fait contre mes ennemis les plus redoutés ; car je connus que la vieille liberté a du bon ; que

la respiration de la liberté a du bon ; que la France est un bon pays, et Paris une bonne ville ; qu'il ne fallait pas que l'effort de tant de générations fût perdu ; car nos aïeux n'ont pas tant souffert et tant lutté, tant vécu et ils ne sont pas morts seulement pour assurer la multiplication des palmes académiques ; mais ils ont peiné, lutté, souffert leur vie et leur mort pour que ce peuple devînt un peuple libre, pour que ce coin de terre devînt le chaud foyer de la liberté dans le monde, pour que Paris devînt ce qu'il est, littéralement la capitale de la liberté dans le monde.

CHARLES PÉGUY

TABLE

PAGES

Notre catalogue analytique sommaire 2

petites garnisons 5

la France vue de Laval 7

Charles Péguy. — *Avertissement*. 9

FÉLICIEN CHALLAYE. — *La France vue de Laval*. . . . 13

la ville. 14
les habitants. 15
les groupes sociaux 24
les journaux 26
la vie religieuse 32
la vie administrative, l'enseignement 43
la vie politique; les élections 51
la classe ouvrière; le mouvement syndical 59
l'Université Populaire 62
la ville contre l'Université Populaire 73
l'action ouvrière depuis 1902 80
conclusion ; — le socialisme à Laval. 83

Orléans vu de Montargis. 87

CHARLES PÉGUY. — *Avertissement* 89

Le Progrès du Loiret, numéro daté du vendredi 29 janvier 1904. — *Obsèques du docteur Gebaüer*. 105

Le Progrès du Loiret, numéro daté du jeudi 21 janvier 1904. — *Nouvelles du département;* — arrondissement d'Orléans ; — *Sandillon;* — obsèques de M. Amédée Bonhaume. 110

Le Progrès du Loiret, numéro daté du samedi 19 décembre 1903. — *Arrondissement de Montargis;* — cérémonie laïque et républicaine. 116

Cahiers de la Quinzaine 125

CHARLES PÉGUY. — *Cahiers de la Quinzaine.* 127

Georges Clemenceau; — discours pour la liberté . . 127

Cahiers de la Quinzaine; *souscriptions mensuelles* . . 155

Souscriptions extraordinaires 155

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce douzième cahier le mardi 15 mars 1904.

Le Gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués.

IMPRIMERIE DE SURESNES (E. PAYEN administrateur), 9, rue du Pont. — 8644

183

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

Nous servons :

des abonnements de souscription à cent francs ;
des abonnements ordinaires à vingt francs ;
et des abonnements de propagande à douze francs.

Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient ; le prix de nos abonnements de propagande est donc sensiblement inférieur au prix de revient. Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

L'abonnement de propagande cesse de fonctionner pour chaque série à l'achèvement de cette série; la quatrième série normale ayant fini fin juin 1903, on pouvait jusqu'au 30 juin 1903 avoir au prix de propagande les vingt premiers cahiers de cette série.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier juillet au 31 décembre 1903 on pouvait avoir pour vingt francs les vingt-deux cahiers de la quatrième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1904 la quatrième série se vend trente-cinq francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.

186

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons deux francs.

Cahier

CAHIER DE PAQUES DE LA CINQUIÈME SÉRIE

GABRIEL TRARIEUX

LES VAINCUS :

Hypatie

QUATRE ACTES

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

139677

Nous prévoyons que le premier cahier de la sixième série, paraissant le dimanche 2 octobre prochain, sera le *catalogue analytique sommaire de* nos *cinq premières séries ;* nous demandons à nos abonnés, de même que nous pensons dès aujourd'hui à préparer l'établissement de ce catalogue, de penser, pour leur part, à en préparer la distribution utile ; c'est-à-dire que nous leur demandons, pendant l'achèvement de cette cinquième série, de chercher et de nous indiquer à qui nous pourrons utilement envoyer ce *catalogue analytique sommaire,* comme nous envoyons nos *vient de paraître ;* pour savoir ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire ;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse ; avertir en même temps cette personne ; elle recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire.*

Du même auteur, en vente à la librairie des cahiers :

THÉATRE

Les Vaincus, trilogie :

Joseph d'Arimathée,	un volume
Hypatie,	un volume
Savonarole,	un volume
Paraboles, prose et vers,	un volume
Sur la foi des Étoiles, drame,	un volume
La Guerre au Village, comédie,	un volume

POÈMES, ESSAIS

La chanson du Prodigue, poèmes,	un volume
La Coupe de Thulé, poèmes,	un volume
La Lanterne de Diogène, notes sur le Théâtre,	un volume
Les Petites Provinciales, sites et portraits,	un volume

Pour paraître :

L'Otage, drame.

AVERTISSEMENT

Nous avons publié, formant le *seizième cahier,* cahier de Pâques, ***de la quatrième série,*** de M. Gabriel Trarieux, *les Vaincus,* — **Joseph d'Arimathée,** — trois actes ; *les Vaincus* forment une trilogie ; nous publions aujourd'hui, formant le *treizième cahier,* cahier de Pâques, *de la cinquième série,* la seconde pièce de cette trilogie, — **Hypatie,** — quatre actes.

Nos cahiers et nos séries mêmes sont préparées longtemps à l'avance et la plupart de nos cahiers sont indéplaçables dans nos séries ; ce cahier en particulier était tout prêt quand nous est parvenue la nouvelle de la mort de M. Ludovic Trarieux, décédé le dimanche 13 mars, dans la matinée.

Retenu par son deuil, M. Gabriel Trarieux, fils du sénateur, n'a pu relire en seconde ses épreuves, qu'il avait corrigées en première ; nous les avons relues pour lui ; pareillement nous avons lu et corrigé les épreuves de M. Clemenceau.

M. Gabriel Trarieux nous avait proposé dès le principe, et avant la publication du *Joseph d'Arimathée,* de publier en forme d'*avant-propos* trois articles que M. Clemenceau avait jadis écrits sur *les Vaincus* dans

la Dépêche de Toulouse et que lui, Trarieux, aimait particulièrement; comme gérant je ne pouvais qu'accueillir cette proposition, puisque tout auteur est libre dans son cahier; mais personnellement j'étais très heureux de l'accueillir, parce que, ainsi que je le disais dans le dernier cahier, les articles non politiques de M. Clemenceau me paraissent présenter beaucoup d'intérêt.

Nous publions les trois articles de M. Clemenceau exactement tels qu'ils parurent dans *la Dépêche;* nous n'avons fait dans ces trois articles que quelques corrections pour ainsi dire typographiques, les textes d'un journal étant rarement conformes à la copie, au texte original; nous nous sommes interdit toute correction de sens ou de texte proprement dite; l'intérêt de telles reproductions diminuerait considérablement si les textes étaient, si peu que ce fût, modifiés; les textes que l'on va lire, fidèlement reproduits, remontent aux mois de juillet et d'août 1900; nos abonnés, qui savent lire, et qui sont des gens avertis, qui d'ailleurs n'ont point oublié par l'amnistie les événements de l'année 1900 et des années immédiatement précédentes, replaceront ces articles à leur date, feront d'eux-mêmes la mise au point, le peu de rajeunissement nécessaire, les quelques transpositions indispensables.

Nous publions aujourd'hui et dès aujourd'hui ces trois articles formant *avant-propos* pour une raison typographique et pour une raison toute organique; pour une raison administrative et pour une raison littéraire; typographiquement *Savonarole* forme un cahier beaucoup plus considérable qu'*Hypatie;* organiquement *Hypatie,* étant la deuxième pièce, est au cœur de la

trilogie ; et c'est ici que devait venir un *avant-propos* général ; mis en tête, avant *Joseph d'Arimathée,* il eût été trop loin de *Savonarole,* dont il parle également.

Voici donc des articles de journal reproduits, exactement, près de quatre ans après leur première publication ; c'est le plus grand éloge que l'on puisse faire d'un article de journal, que de le reproduire, quatre ans après sa première publication, et dans un périodique broché ; combien peu d'articles supporteraient cette épreuve.

Je me garderai de faire aucun commentaire dans un cahier d'œuvre, qui appartient tout entier à son auteur ; et en outre il ne faut pas commenter des commentaires ; mais je ne puis m'empêcher de noter, dans les trois articles de M. Clemenceau, des jugements sur la politique, en général, qui me paraissent particulièrement précieux.

Charles Péguy

La Dépêche, *de Toulouse, dans son numéro daté du mardi 31 juillet 1900, publiait l'article suivant :*

AVANT-PROPOS

LES VAINCUS

Joseph d'Arimathée

En dépit de notre Deschanel en zinc d'art, il y a encore une jeunesse française. Tandis que nos petits hommes d'État s'engraissent à crever en d'assez pauvres plaisirs, une autre génération se présente, haute, désintéressée, qui veut toute la vie, et ne conçoit l'action que comme un aboutissant de pensée. M. Gabriel Trarieux, fils du distingué sénateur de la Gironde, est de ces jeunes qui tâchent à retrouver la tradition française d'idéal dans les conflits humains où notre basse jeunesse politicienne n'a cherché, n'a voulu, que des satisfactions d'intérêts. Et comme il croit que le patriotisme ne consiste pas à s'habiller plus ou moins ridiculement, à rouler des yeux de fou et à agiter les bras en ailes de moulin à vent pour crier *vive la France,* comme il voit que l'esprit français plonge ses plus fortes racines dans les plus belles traditions d'antique humanité, l'idée lui est venue d'offrir à nos méditations quelques-uns de ces drames vivants où les grands ancêtres de l'homme par la pensée et par l'acte s'affirmèrent. Si ce jeune patriote, — plus véritablement français que tous les derviches de Déroulède, — nous convie à remonter avec lui aux grandes sources de

l'histoire, c'est dans l'espérance qu'il nous restera quelque chose de l'enseignement sublime, et que nous voudrons, au contact du plus haut idéal, nous refaire ce que furent nos anciens, à des heures : les fils de toute noblesse et de toute beauté.

Ainsi je comprends la puissante trilogie des *Vaincus* où M. Trarieux fait passer devant nous, dans la tragédie de la vie et de la mort, Jésus, Hypatie, Savonarole. Le divin Juif, la vierge Alexandrine exhalant l'âme grecque sous le poignard du crucifié, le dominicain de Saint-Marc fomentant la révolte de l'esprit de Jésus contre les actes nés du triomphe de Jésus, quelle leçon dans ce seul rapprochement ! On ne peut attendre de moi que j'enferme un tel sujet dans les étroites limites d'un article. J'ai seulement pour dessein de dire un mot aujourd'hui du premier de ces trois drames : *Joseph d'Arimathée.* Il ne s'agit point ici de refaire pour le lecteur, qui en est saturé, le drame dont nous ne connaissons d'ailleurs que la légende. M. Gabriel Trarieux en a tiré le légitime parti d'interprétation qui est dans le droit du poète et du penseur. Respectueux de la tradition sacrée qui fait la trame des chants doux et tragiques de l'Évangile, il y cherche moins la divinité humanisée que l'homme qui s'y magnifie jusqu'aux suprêmes beautés de l'idéal. Loin d'en être diminué, le drame puise ainsi aux sources de l'humanité, en action vers l'espérance, une incomparable grandeur.

On a depuis dix-neuf cents ans épuisé tous les commentaires sur l'événement, tous les jugements sur les personnages. Le fanatisme religieux et la politique firent cette œuvre de mort. Depuis les premiers temps de l'humanité jusqu'à nos jours c'est en de telles

besognes que nous dépensons la vie. Hanan, Caïphe, Judas, Pilate, Pierre, Jésus même sont des personnages éternels de l'éternel conflit d'humanité. Les noms changent, et les formes, et les cadres. Le fonds demeure. Toujours le fanatisme refuse de se rendre, la violence de s'apaiser. Toujours le dogmatique, enragé d'impuissance, veut la mort du rêveur dont l'esprit chargé de vie s'envole au delà de la lettre rigide qui tue. Toujours le politique, lâche, contresigne, avec la conscience plus ou moins nette de son crime, le meurtre qui lui est demandé. Toujours une trahison surgit du fond de la bassesse humaine. Toujours le penseur expie plus ou moins cruellement le crime d'avoir pensé. Toujours de l'injuste supplice naît l'espérance d'une justice future. Toujours le parti de la justice, triomphant après de longs efforts, devient, — parce qu'il est d'hommes, — injuste à son tour. Toujours la lutte recommence : l'appel au droit dans la bouche du vaincu, la haine de l'idéal au cœur farouche du maître dans sa victoire.

Rien, mieux que l'histoire du Christ après sa mort, ne fait apparaître cette trame étrange du bien et du mal, tour à tour issus l'un de l'autre, où l'homme brode sur la sombre chaîne des jours les caprices de son « progrès ». Voici un réformateur, — je crois que ce n'est pas manquer de respect à Jésus de le désigner sous ce nom, — un réformateur, qui, comme beaucoup d'autres, paye de sa vie son triomphe. Il a dit aux hommes : « Aimez-vous ! » et pour cette parole impie il faut qu'on le fasse mourir. Le mauvais disciple le trahit, le meilleur le renie, les autres terrifiés se sauvent. L'Église et le pouvoir laïque le condamnent, l'armée le cloue au poteau d'infamie, et il vient à peine de rendre le der-

nier soupir que déjà il entre dans la victoire. Mis au tombeau, il ressuscite, apparaît à ceux qui l'ont aimé. Il ressuscite en corps, dit le matérialisme grossier des chrétiens. Il ressuscite en esprit, proclame le philosophe, sachant que le penseur survit en l'âme de ceux que ses paroles éveillèrent à l'idée. Les grands morts de l'histoire ne sont-ils pas plus vivants, n'ont-ils pas plus de part à la détermination de nos actes que toutes les impuissances sonores dont notre démocratie tumultueuse emplit chaque matin les cuivres de sa Renommée ?

Donc Jésus, dès sa mort, se retrouva vivant parmi les hommes qui, l'ayant fait mourir, croyaient stupidement, comme on fait encore aujourd'hui, que tuer l'homme c'est se débarrasser de l'idée. Jésus mort était plus vivant que jamais, et loin que ce fût un miracle, au sens vulgaire du mot, il faut voir là l'acte fondamental de toute évolution humaine. Inspiré peut-être par une phrase de Renan, M. Gabriel Trarieux a voulu montrer le processus physiologique de ce prodige de tous les jours. Joseph d'Arimathée ensevelit le corps du supplicié, raconte la légende. Pourquoi le même sentiment de charité suprême n'aurait-il pas poussé quelques heures plus tard le même *Rabbi* à transporter secrètement le cadavre en quelque cachette mystérieuse pour éviter une profanation trop probable de la part des sectaires en fureur ? Pourquoi, trouvant le tombeau vide, les saintes femmes affolées et plus tard les disciples pleurant leur lâcheté n'auraient-ils pas vu se dresser devant eux l'image du Maître ? Pourquoi n'auraient-ils pas entendu sa voix ? Pourquoi ne leur aurait-il pas commandé de prolonger son enseignement au delà de

sa courte vie ? Pourquoi la parole sacrée ne se serait-elle pas ainsi propagée jusqu'à Paul qui allait la semer à pleines mains dans l'âpre sillon des Gentils ?

C'est de cette hypothèse que M. Gabriel Trarieux a fait le pivot de son drame. Dans une suite de scènes, très simples mais très habilement développées, il nous fait voir la résurrection en esprit autrement belle, autrement tragique que l'autre. Je ne veux point faire l'éloge de son art. Il n'est point de ces jeunes qui ont besoin de la bienveillance des vieux. Il a révélé dans sa trilogie les plus remarquables qualités d'écrivain, de poète, de penseur. Il saura s'imposer, dans la suite des temps, par son œuvre.

Mais je n'en ai point fini avec son *Joseph d'Arimathée*. Si, comme je le crois, l'idée première de son drame est venue à M. Trarieux de Renan, ce qui appartient en toute propriété à M. Trarieux lui-même c'est la création d'un personnage d'apparence énigmatique, Céphas, que Jésus tente de son idéalisme et qui ne se rend au Maître qu'après le supplice et la résurrection. Céphas, bon riche, aime Jésus. Mais quand le prophète lui propose d'abandonner tous ses biens pour le suivre, il recule effaré et remet l'événement à plus tard. Cependant Jésus meurt et ressuscite. Marie de Magdala l'a vu, il lui a parlé. A Emmaüs, il a rompu le pain avec les pèlerins. En Galilée ! En Galilée ! tous les disciples en Galilée, pour prêcher la parole sainte ! Céphas, d'un œil troublé, les regarde partir. En lui le miracle s'accomplit comme en Marie Madeleine. Il n'a pas vu Jésus, mais il le sent passer dans l'air. Il comprend désormais les divines paroles : « Abandonne tes biens, et suis-moi ! »

Il va suivre les apôtres en Galilée. D'un geste Joseph d'Arimathée l'arrête : « Veux-tu voir Jésus ? » Et ouvrant le caveau où le corps est caché, il le lui montre. Joseph d'Arimathée, qui sait que le miracle de Marie Madeleine est une hallucination de l'amour, ayant le fait brutal en son pouvoir, n'en veut pas garder pour lui seul le secret. Céphas regarde, et recule effrayé, maudissant la vérité dure qui casse les ailes du beau rêve. Mais son hésitation n'est que d'un moment. Il se redresse en rébellion contre une vérité qui n'est qu'incomplètement vraie. « Que Jésus soit mort ou qu'il vive, il a vécu, il vit en moi ! » Le mystère de l'esprit immortel se révèle à l'âme faible soudainement raffermie. L'idée survit aux créateurs. L'idéal de Jésus mort reste vivant parmi les hommes vivants. C'est Marie Madeleine qui a raison. « Il suffit d'aimer », crie Céphas qui, sans se laisser arrêter par la vue du cadavre, va suivre les disciples à la recherche de l'esprit en Galilée. Qui refusera d'admirer cette haute conception du mouvement chrétien où M. Gabriel Trarieux a mis une fleur d'idéalisme trop délicatement belle pour un siècle de religion sans foi ?

Hélas ! que n'est-il possible d'arrêter là l'histoire du Christ ressuscité ? Il faut poursuivre. Il faut savoir ce que les apôtres du Galiléen et les apôtres des apôtres ont fait de cet esprit d'amour qui fit la vraie résurrection de leur Dieu. Il faut connaître comment, au nom de Jésus, prêchant la vie de l'amour, fut réinstitué le régime de haine et de mort ; comment, par l'autorité du Christ martyr, sous le voile des préceptes de bonté, se perpétra le régime de violence auquel Jésus, dans sa candeur, adjurait les hommes de mettre fin. Qui ne sait

pas cela, qui ne le comprend pas, n'aura pas le secret de l'homme, mieux gardé que celui de Joseph d'Arimathée. Allez au saint sépulcre voir une foule idolâtre, sous le bâton des Turcs, user ses lèvres à la pierre du tombeau. Ces chrétiens croient que c'est adorer Jésus, et l'idée ne leur vient pas que l'acte de la plus vulgaire bonté les mettrait plus près de leur Dieu que ce fétichisme de cadavre. C'est qu'il y a en nous deux évolutions qui ne sont ni synchrones, ni parallèles : l'évolution des pensées, l'évolution des actes. L'erreur capitale est de croire que la pensée détermine l'acte immédiatement d'une façon nécessaire. L'atavisme inconscient qui nous tient sous sa loi de fer ne permet pas qu'il en soit ainsi. Notre vie est de réflexes plus que de volitions. Les idées de Jésus étaient déjà bien vieilles quand Jésus naquit. Six cents ans auparavant la parole de Çakya-Mouni avait enflammé l'Inde. Je ne dis rien des précurseurs. Depuis des siècles et des siècles les plus belles paroles sont dites. Il n'y a plus que les actes à venir. Dans la trilogie de M. Trarieux, Hypatie et Savonarole nous en offrent une triste histoire.

GEORGES CLEMENCEAU

La Dépêche, *de Toulouse, dans son numéro daté du vendredi 3 août 1900, publiait l'article suivant :*

LES VAINCUS

Hypatie

Le Galiléen a vaincu : Julien mourant l'avait dit. Depuis quatre cents ans le crucifié a trouvé dans la mort la royauté que proclamait l'inscription dérisoire de la croix. Il a la royauté de ce misérable Israël que le Père choisit pour son peuple et que le Fils laisse aux malédictions du temps et de l'espace. La royauté de l'Occident que Paul apporta dans Athènes et dans Rome du môle de Séleucie. Car le monde romain traverse la grande crise qui voit naître et mourir les dieux de l'homme épouvanté. L'Olympe a tremblé sur sa base. Ce n'est plus le grand Zeus qui fronce le sourcil, c'est le Christ lamentable qui se lève du tombeau. L'Olympe a tremblé et tout le chœur des Immortels est précipité dans l'abîme où l'attendaient les Titans, où le Dieu nouveau quelque jour ira les rejoindre. Car l'homme est ainsi qu'il se veut des maîtres souverains dans le ciel et sur la terre, pour les entre-choquer, pour les détruire et se faire d'un changement de servitude ce qu'il appelle sa liberté.

Les anciens Dieux sont morts. Julien César-Auguste, Hypatie, reine par la science et par la beauté, ont entrepris contre le destin même de prolonger la vie divine achevée. Ils n'ont pu qu'éterniser les doulou-

reuses funérailles. Les Dieux ne vivent plus désormais que dans les fugitives mémoires qui ont reçu d'eux l'empreinte suprême de beauté. Ils sont de l'histoire humaine et ne finiront vraiment qu'avec l'Humanité. En attendant, il faut à l'homme d'autres Puissances suprêmes en qui il puisse achever son propre mystère. Zeus est mort. Isis, Mithra, Jésus se présentent. Renan constate que Mithra faillit l'emporter sur Jésus. Au temps d'Hypatie Jésus était définitivement vainqueur, et M. Gabriel Trarieux n'a eu à représenter que les dernières convulsions de l'Hellénisme sous la Croix triomphante.

Le sujet devait tenter par sa grandeur le jeune idéaliste qui constate que nos révolutions ont changé les paroles plutôt que les actes, et que, pour sauver l'homme des déceptions qu'il se cause à lui-même, rien n'est plus fort que l'éternelle leçon de l'idée. Sans doute, comme j'ai déjà dit, l'action ne suit que de très loin l'idée, mais mal ou bien, tôt ou tard, une loi fatale veut qu'elle la suive, et tout ce qui affermit l'idée, tout ce qui la répand, tout ce qui la fait plus juste et plus belle, tout ce qui la rend plus digne d'être aimée, tout ce qui suscite au cœur l'envie de la servir, prépare et crée, pour une part, les actes bons qui en devront sortir. Voilà ce qu'il ne faut pas se lasser de dire, de suggérer, de répéter, dans l'invincible espérance du triomphe de la pensée.

La leçon de l'idée dans la bataille de Jésus contre Hypatie, comme dans la bataille de Savonarole contre l'Église, c'est que le changement théâtral des cultes et des Dieux n'est qu'une transformation de décors, un tumultueux conflit d'apparences, une substitution

dramatique de mots et de gestes nouveaux à des mots, à des gestes usés, dans le cadre d'une action continue d'égoïsme mobile diversement paré. Une ornementation de la vie se change : l'éternel fonds humain demeure. Dès que l'homme est sorti de la sauvagerie, la morale de tous ses Dieux s'équivaut. Nul ne prêche le mal, tous le font par la prétention de détenir une indémontrable vérité que l'absence de preuves conduit à imposer, en quelque forme, par la violence. Socrate, Jésus, Jean Huss disent la même histoire. La faillite de tous les dogmes est la même. C'est bien pour cela que l'Église met tant d'acharnement à faire proclamer par tous ses prophètes de bonne ou de mauvaise foi la banqueroute de la connaissance. Il s'agit, parce que nous ne savons pas tout, de nous persuader que nous ne savons rien. Je consens que nous ne savons pas grand chose. Mais dites ce que nous ont donné ces messagers du ciel, porteurs d'affirmations sans preuves qui remplacent les contrôles de l'expérience par la trop commode formule : « Il faut croire parce que j'ai dit. » Je sais que Jésus ne prétendait pas connaître. Il n'apportait pas, comme Socrate, des explications des choses. Il disait simplement : « Ne vous tuez pas, ne vous jugez pas, aimez-vous. » Sa défaite n'en est que plus notable. Çakya-Mouni qui, six cents ans plus tôt, prêcha la bonté comme lui, appuyait sa prédication d'une doctrine du monde. Jésus n'eut qu'un mot : « Soyez bons. » Sa faillite n'en est que plus éclatante. Car, sans parler des massacres séculaires venus du triomphe de la Croix, l'histoire même d'Hypatie montre que dès les premiers âges, la prédication de bonté aboutit aux actes de mort.

Jésus contre Hypatie : l'un des plus beaux duels de

l'histoire ! La lutte épique de Julien contre le crucifié tient à la politique par trop de côtés, le philosophe hellène se trouvant empereur. Autour d'Hypatie, sans doute, M. Trarieux l'a très habilement montré, la politique noue ses intrigues ; mais la noble femme qui fut la dernière incarnation de l'Hellénisme plane très haut au-dessus de ces misères. Sans doute elle ne pourra se défendre d'un moment d'espoir à la nouvelle de la révolte d'un Héraclien, tant la défaite de l'idée paraît amère aux plus grands cœurs. Mais ces coups de partie même ne sont que les convulsions dernières de l'organisme épuisé qui ne veut pas mourir. Ce ne sont là que des secousses d'agonie. La mort vient, la mort est venue. Hypatie elle-même comprend qu'elle est vaincue. Elle est vaincue, mais elle n'en jette pas moins dans le monde son appel confiant à l'avenir. Elle est vaincue, et parce qu'elle est vaincue, elle s'attache plus obstinément à l'idée que purifient les défaites et que les victoires souillent d'une gangue d'humanité. Pour mourir, — pour dormir, faudrait-il dire, — l'idée se fait plus belle et plus pure en vue du réveil prochain des renaissances. L'idée d'Hypatie, l'idée de l'Hellénisme victorieux ou défaillant, c'est la beauté, l'idéal de beauté avec tout ce qui se peut vouloir et faire de ses réalisations concevables. Et c'est là justement ce qui ne touche point Jésus semant sa divine bonté à tous les carrefours. Hypatie contre Jésus. La Grèce toujours contre sa mère l'Asie, la beauté contre la bonté, fût-il jamais plus passionnante tragédie ?

Après d'autres, M. Gabriel Trarieux s'est essayé à nous rendre cette Alexandrie de philosophes, de moines et de courtisanes, où se trouvent rassemblés, comme au

dernier creuset d'une alchimie sociale séculaire, tous les éléments représentatifs de l'ancien monde et du nouveau pour l'amalgame neuf d'humanité qui se prépare. La fantaisie peut ici se donner une assez belle carrière. Mais l'œuvre ne prêtant point aux développements exquis où s'est complu Anatole France dans sa *Thaïs*, M. Trarieux s'est sagement contenté des indications nécessaires au cadre de sa tragédie. Je ne dirai point la pièce pour laisser le plaisir des heureuses découvertes au lecteur. Je présente seulement quatre personnages, Hypatie, Cyrille évêque, Oreste préfet, Krysès.

Cyrille est un de ces évêques des chrétientés primitives qui si souvent prêchèrent l'Évangile en donnant de la pioche dans les temples et du bâton et de l'épée sur les fidèles des Dieux païens. Quand Hypatie se voit par anticipation victorieuse, dans l'attente du succès d'Héraclien, elle repousse avec horreur l'offre sanglante d'Oreste qui lui propose de jeter Cyrille et les siens aux lions de Numidie. Cyrille, au contraire, n'a d'autres propos que de faire venir ses moines assassins du désert pour les lancer en horde meurtrière sur Théon, sur Hypatie, sur ceux qui osent les suivre au temple d'Apollon. Et quand le sang a coulé, quand le crime est accompli, écoutez ses paroles :

Ainsi Dieu s'est réservé la vengeance ! Hier ils formaient des desseins superbes... les voici fauchés comme l'ivraie et l'Église triomphe en tous lieux... Rendons à César le glaive de César. Pour ceux dont les mains furent souillées *(c'est lui qui les a conduits à l'assassinat)*, — bien que le sang répandu soit impie, — nous ferons des pénitences publiques, et ils jeûneront le temps prescrit. Or, nous tous, rendons gloire à celui de qui procède toute victoire, à Dieu, Père, Fils et Esprit. Ainsi soit-il !

Cherchez maintenant comment le mot qui fut jeté de la montagne : « Tu ne tueras pas », peut officiellement se traduire en ces meurtres pieux. Socrate buvant la ciguë, Anaxagore fuyant pour sauver sa tête, Aspasie poursuivie pour avoir discouru des phénomènes célestes et arrachée seulement à ses juges par les larmes de Périclès, sont des traits d'intolérance hellénique que je n'essaie point d'atténuer. Mais combien rares ! Et même si l'on y joint Ésope précipité, — peut-être, — du haut de la roche Hyampée pour on ne sait quelle querelle avec les prêtres de la rocailleuse Pytho, quelle comparaison possible avec les massacres chrétiens, les supplices, les bûchers institués au nom de la parole de douceur et de bonté ! Ouvrez l'Évangile : le progrès dans les mots est immense, bien que les préceptes soient séculairement antérieurs à Jésus. Regardez les actes : ils sont pires. Je sais qu'il y a le cirque. Mais, en aucune façon n'est-il imputable à l'Hellénisme. Si l'arène sanglante où le Romain mettait sa joie devint le théâtre abominable des vengeances religieuses, ce crime est de la barbarie romaine, non de tradition hellénique. Et en regard d'un chrétien massacré dans le cirque, combien de milliers de supplices et de meurtres a-t-il fallu pour satisfaire l'esprit *chrétien* de représailles. N'oublions pas que ce siècle même a vu des « infidèles » monter sur les bûchers de l'Église en Espagne.

Faut-il parler d'Oreste, préfet d'Alexandrie ? C'est le type du politique de tous les temps, ayant pour principal souci de se ranger du côté des plus forts. Il se rapproche d'Hypatie quand il croit la victoire d'Héraclien possible, et cherche à la tenter de la possession du pouvoir. Si l'on ne peut dire exactement qu'il l'aime,

du moins la convoite-t-il avec ardeur, ébloui de sa beauté. Mais tous ses pièges sont trop bas pour une âme si haute.

Le danger prend une autre forme aux yeux de la vierge païenne. Krysès, un Grec converti au Christ, est venu de la Thébaïde pour achever la victoire de Jésus dans Alexandrie. Aux excitations furieuses de Cyrille il oppose la parole de paix tombée de la bouche du Maître. Il est honni, hué, chassé. Cyrille le maudit. Et le voilà, désespéré, cherchant le Christ hors de sa propre Église. Il rencontre Hypatie. Il l'aime. Il lui chante l'amour.

Au désert, parfois, près des citernes, m'endormant à la fin du jour, j'avais rêvé d'une sœur mortelle qui me tendait la cruche d'eau vive, comme il est écrit dans la Bible, et je m'étais réveillé plein d'angoisse... Tu étais là avec ton visage... vivante... et tu parlais pour moi. Tu étais là comme la première femme, apportant à l'homme en ses mains, dans l'aube du jardin céleste, le fruit merveilleux du savoir. Ah ! comme tu emportais mon âme vers le pays de son désir.

Hypatie. — J'ai senti cela tout à l'heure quand tu me parlais de Jésus.

Krysès. — Oui. Oui. Nous adorons le même Dieu... le même... Peu m'importent les clameurs des hommes qui se déchirent et qui passent... Ils sont loin et tu restes seule... plus rayonnante dans la nuit... Je t'aime. Laisse-moi te le dire. Je ne l'avais dit qu'à Jésus.

Et maintenant que faire ? Fuir devant les moines hurlants, fuir pour s'aimer humainement comme le voudrait Krysès, ou rester pour mourir dans le rêve d'universelle beauté ? Beauté ! Beauté ! multiple face du même idéal où se réconcilient tous les Dieux, au nom de qui les hommes, abusés par des mots, se font la guerre.

Hypatie et Krysès l'ont compris, mais les hommes de leur temps ne peuvent pas le comprendre, et quinze siècles passeront encore sans que la foule ait reçu la compréhension du mystère. Ils ont aimé trop haut. Il ne leur reste plus qu'à mourir. Déjà Théon est égorgé au seuil du temple. Hypatie marche aux assassins.

Je te reconnais, Galiléen... Je savais bien que tu viendrais... Cette nuit je t'ai vu en rêve... Tu étais cloué sur ta croix... Tous les dieux passaient en silence... passaient un à un sous tes pieds... Phoibos... Dionysos... Héraclès... Ils s'enfonçaient dans les ténèbres... Kypris est venue la dernière... et ses lèvres ont baisé ta croix.

Pauvre Galiléen vainqueur! Il faudra seulement que Savonarole nous dise ce qu'il pense de ta victoire.

C'est mon chagrin de n'avoir pu rendre en cette sèche analyse philosophique la haute poésie de l'œuvre. M. Trarieux est un poète. M. Trarieux est un penseur. J'ai voulu mettre sa pensée en lumière. Je laisse, non déflorée, toute la joie d'art au lecteur.

GEORGES CLEMENCEAU

La Dépêche, *de Toulouse, dans son numéro daté du mardi 7 août 1900, publiait l'article suivant :*

LES VAINCUS

Savonarole

Dix siècles ont passé depuis la mort d'Hypatie. Sur les peuples et les rois, le Galiléen victorieux règne. Il est souverain maître. Des temples, des chants d'adoration, des offrandes. Nul obstacle à la parole divine. Celui qui a dit « Aimez-vous » peut librement faire qu'on s'aime. Rien n'empêche le Christ de se réaliser humainement. Si. Quelque chose, faut-il croire. Car, depuis que l'amour se prêche à tous les carrefours, jamais il n'y eut tant de haine, tant de violence, tant de sang répandu pour des paroles vaines. Qu'as-tu fait, divin rêveur de Galilée ? Si tu étais demeuré dans la défaite et dans la honte sous la couronne d'épines, sous les lanières, sous les soufflets, sous les crachats, nous pourrions croire en ta mission heureuse, nous pourrions attendre dans l'espérance ton jour. Mais voilà que tu triomphes, infortuné ! et qu'il faut te juger non plus sur les paroles, mais sur les œuvres. Où es-tu ? Que fais-tu ? Je n'entends que ton nom, je ne vois que ta gloire. Et en ton nom la violence et la haine continuent leurs ravages. Dans le rayonnement de ta gloire tout le mal

du passé revit, plus cruel que jamais. O prodige de l'âme humaine! Quel poison des ancêtres barbares continue de couler dans nos veines? Les paroles ont changé. Les actes, non. Partout ce n'est qu'un cri : « Soyez bons », et tout aussitôt les prédicateurs de bonté se ruent furieusement les uns contre les autres. Si au moins ces énergumènes t'avaient fait l'honneur de défigurer tes paroles, de fausser tes discours! Mais non, ils lisent tous les jours en chaire ton évangile sans trahison. La foule écoute, recueillie, et confondant les simagrées du rite avec l'acte sauveur, elle croit se mettre en règle avec toi par des eaux lustrales, par des coups sur la poitrine, par des communions grossières, préface du désaveu qu'elle t'inflige en déchaînant sa rage, à quelques pas de l'autel, contre tout ce qui cherche ta voie en dehors des gestes prescrits. Est-ce ta faute? Tu as parlé. Tu as agi, donnant ta vie. Seulement, les hommes sont lents à suivre. Les grandes paroles les enflamment d'un beau zèle, mais l'enthousiasme fatigué s'arrête au bord de l'action et, dans l'action même, la seule énergie plus ou moins consciente qui demeure ramène ataviquement la violence coutumière des aïeux. Aie patience sur ta croix, frère. Mille ans ce n'est rien qu'un jour. Il faut sans doute une autre reculée.

Notons toujours l'évolution du christianisme, mille ans après le massacre d'Hypatie par Cyrille, évêque de Jésus. Deux hommes sont là, affrontés par l'histoire : Borgia, pape; Savonarole, moine. Tous deux se réclament du Christ, tous deux de mêmes gestes chrétiens, tous deux du même Évangile. En fait, fils du Christ ni l'un ni l'autre. Quand on a dit de Borgia que c'est une

pourriture, tout développement serait superflu. Comment quatorze siècles de christianisme peuvent-ils avoir pour aboutissant ce monstre hissé à la chaire suprême du Galiléen? Qu'on nous dise quelle folie du paganisme nous montra rien de comparable. Quoi de gagné parce qu'Athêné a cédé l'Acropole à Jésus? Comment l'Église du Christ en est-elle venue à se donner un tel homme pour chef, à l'encenser, à le tolérer? Est-ce là la réforme du Christ? Est-ce pour de tels résultats qu'on a bouleversé le monde? Quel tableau si l'on étalait les plaies affreuses de la chrétienté! Redoutables effets de la victoire. Malédiction de l'homme qui devient le plus fort.

L'autre est un moine ingénu, plein d'ardeur et de foi, qui sent et développe le plein de sa puissance parce qu'il donne de sa seule faiblesse, comme Jésus lui-même, contre toute la force sociale agglomérée. Il cherche le Christ en toute sincérité, et ne le trouve pas. Gloire à lui tout de même! Le disciple verse trop aisément dans les faiblesses du Maître. Savonarole hait la beauté, la vie même, que Jésus simplement ignora. Il tonne, il déchaîne l'orage des malédictions. Ce n'est pas lui qui eût prononcé la fameuse parole de la païenne Théano : « Je suis au service des Dieux pour prier, pour bénir, non pour vouer à l'exécration et maudire. » Il veut instituer l'amour, il sème la colère et recueille une ample moisson de haines. Faute plus grave encore, il prophétise à courte échéance et donne innocemment aux foules le temps des vérifications. Enfin, il cède aux tentations de la politique de son temps, croyant, dans son innocence, qu'une intrigue, un coup de force, peuvent restaurer Jésus. Contre Machiavel et les Médicis, il n'est

pas et ne peut pas être de taille à ce jeu-là. D'une seule parole, Jean Huss criant : « *Il ne faut point punir de mort les hérétiques* », était monté plus haut que lui. C'est pourquoi le bûcher de Constance, sans parler du manquement à la foi jurée, parut plus infâme et eut un retentissement plus douloureux que celui de Florence. Savonarole, qui perçait la langue des « blasphémateurs », Savonarole, politique subtil, Savonarole, conducteur des foules, Savonarole, homme d'action, ne se fût point fié sans doute à la parole impériale. Pour quel avantage? La même fin l'attendait que le prédicateur de Bohême, et l'enseignement de celui-ci, en raison même de ce que l'habileté en était absente, devait porter plus haut et plus loin.

Cela dit, j'ai hâte de reconnaître que l'activité de Savonarole, par ses faiblesses mêmes, par tous les traits caractéristiques de son temps sur la trame des fortes pensées et des passions violentes qui les mettent en œuvre, fournit des éléments d'émotion dramatique dont l'art de M. Trarieux a su tirer le plus beau parti.

Quand la scène s'ouvre, le prieur de Saint-Marc a déjà reçu la première blessure. Il est excommunié. Il en appelle, bien entendu. Mais depuis trois mois il garde le silence, lui dont la force est d'action oratoire. Singulier péril au moment décisif de la grande révolte de l'ascète contre cette Église officielle de Jésus que Dante a déjà marquée de son fer rouge : « *La grande débauchée* ». Quand vous visiterez à Florence le couvent tragique de San Marco, où Fra Angelico a laissé aux fresques des cellules tant de douceur humaine, — perdue pour le terrible prieur, — arrêtez-vous à l'étrange profil du dominicain révolté. Grand nez bossué aux

narines mobiles, hystériquement impressionnables, menton fuyant, bouche mollement lippue sans désirs et sans ténacité, le crâne réduit à l'invraisemblance, l'œil hagard, violent, dur, où l'on sent qu'une flamme de folie consume toutes les puissances de l'être. Tel le vit Fra Bartolomeo, telle il nous a rendu cette nature tragiquement déséquilibrée. En cet homme mettez la plénitude de l'action oratoire, l'ampleur du geste, la beauté de l'accent, l'énergie vibrante des suggestions passionnées, et comprenez comment les foules lui furent livrées. Lui, le rêveur jeté sur la place publique, il acceptait provisoirement la violence pour le profit de l'idée. Les foules de tout temps acceptèrent provisoirement l'idée pour le plaisir de la violence. D'où le divorce inévitable tôt ou tard.

C'est un bûcher que nous montre d'abord M. Trarieux. Un bûcher d'enfants, au carnaval, un bûcher pour rire où, à l'instigation des moines dominicains, les gamins de Florence jettent, en glorification de l'austérité monacale, tous les colifichets de parure, tous les ornements d'art, — dérobés ou donnés de bonne grâce, — qui disent la beauté. Sandro Botticelli lui-même se voit ainsi menacé dans sa peinture par les apprentis vandales en l'honneur de qui Savonarole en personne ne dédaigne pas de prêcher.

... Me voici banni, banni, au seuil de l'Église obscure et vide, comme le dernier des mendiants. Pourquoi? Pour avoir travaillé, moi aussi, à la liberté florentine, et pour avoir dit que les prêtres feraient mieux d'avoir de bonnes mœurs qu'une chape d'or sur les épaules. Eh bien! vous m'êtes témoins tous, j'ai obéi, je me suis tu, attendant qu'une lumière luise à Rome. Avec mes poings, j'ai clos mes lèvres. J'ai fait beau jeu à mes ennemis. Mais quoi? si

les vipères l'emportent? si mon silence enhardit leur bouche? si le Pape souffre qu'on l'égare? Souffrirai-je qu'on m'enterre vivant? Non. Ils ne riront pas si vite. Je clamerai contre eux encore. Je clamerai jusqu'à la fin. Il n'est pas du pouvoir du Pape de faire juste une sentence injuste. Si elle est injuste, il n'est plus le Pape, il n'est plus qu'un homme abusé. Si Dieu même, par impossible, venait à donner un ordre inique, ses archanges n'obéiraient point.

Voilà bien le rebelle, avec sa justification. Il va prophétisant, annonçant la foudre divine, stigmatisant sa ville aimée.

Tu te crois libre, ô Florence, parce que tu as chassé ton Duc. Tu n'as frappé qu'une première idole. Regarde autour de toi, regarde! Vingt idoles sont debout, cent idoles qu'il faut encore briser..... Qu'y a-t-il dans tes maisons, dans tes rues? Des femmes lascives, parfumées, chargées de joyaux et d'étoffes claires, qui s'arment, pour séduire les hommes, de ces infernales beautés. Qu'y a-t-il encore sur tes places, dans tes jardins, dans tes palais? Des livres, des tableaux, des statues, des images de tes adultères, de tes corruptions glorifiées... Qu'y a-t-il enfin dans tes Églises?... Des peintures, des idoles encore. Tu viens voir tes filles de joie jusque dans les récits sacrés...

Le peuple éclate en sanglots. Et quand Savonarole réclame pour le bûcher son aliment de « luxure », livres, toiles, statues, parures s'entassent sur la paille flambante. « Allons piller le palais Strozzi », propose un logicien simpliste dont la logique est ajournée, tandis qu'un Florentin remarque sagement : « Quand on allume un feu de paille, un feu de sapins peut s'ensuivre... On ne sait jamais qui sera brûlé ». Nous savons, nous, que ce sera Savonarole tout à l'heure.

C'est que la politique le tient et ne le lâchera pas. C'est que, conducteur du peuple, il est voué d'avance aux reniements populaires. C'est que tout homme qui se met en révolte contre la vie, voit tôt ou tard la vie prendre sa revanche. Je laisse l'intrigue de la Seigneurie conduite par Machiavel contre le révolté pour ne m'attacher qu'à la psychologie du dominicain. Épuisé de l'effort toujours à répandre, il est au bord de la désespérance.

... O si mon cœur débordait d'amour comme une coupe ruisselante, pour Florence, pour ton Église, cela aussi tu le sais, mon Dieu. Eh bien! j'ai manié la verge, j'ai châtié les vendeurs profanes, j'ai frappé longtemps, j'ai brisé toutes les idoles mortelles. Hélas! pour une tâche aussi terrible, mon âme n'est pas assez dure. Elle est usée comme l'enclume où l'on a forgé trop de glaives. Laissez-moi éteindre la flamme et jeter enfin le marteau. Encore, si le rude labeur avait fait fleurir ta parole. Mais partout où je porte les yeux, qu'ai-je donc semé que la haine? Les pierres de cette ville me haïssent. L'Église me hait. Ton Église, elle a soif de mon sang fidèle. Ah! les premiers de tes apôtres n'avaient en face d'eux que des barbares. Maintenant, les chrétiens eux-mêmes sont pour les apôtres des loups...

L'homme est à bout de forces. Le doute même l'envahit. « Le doute, non du calme éternel où nous entrerons par la tombe, mais de ce qui subsiste sur terre de l'œuvre que, vivants, nous aimions. » Ainsi se ferme le cycle de pensée, et Savonarole a compris qu'il ne lui reste plus qu'à mourir. Déjà la ruse de Machiavel a suscité contre lui, — suivant la tactique de l'oligarchie romaine contre les Gracques, — le moine surenchérisseur qui offre de le vaincre en miracles. Savonarole dédaigne

ces luttes de charlatans. Il s'y fût précipité de bonne foi jadis : il y eût trouvé la victoire. Son disciple bien-aimé, Dominique, se présente pour le remplacer dans l'épreuve du feu. Le prieur de Saint-Marc se trouve ainsi vaincu par le plus simple de ses frères. *Consummatum est.* Le peuple ne croit plus en lui. On fausse les votes à la Seigneurie. La foule se rue contre le vaincu, l'accable de coups et d'outrages, en attendant qu'il se renie lui-même dans la chambre de torture. Le repos! Le repos! Il implore le coup de grâce.

Quand Dieu même, mon Dominique, m'ouvrirait ces régions brûlantes, où ton cœur te transporte déjà, je repousserais cette extase. Je ne veux plus que dormir!... Dormir!...

Encore un prodige pourtant avant le dernier sommeil. Sandro Botticelli et Francesca, qui s'aiment et qui vont vivre, se prennent, devant ce bûcher, à douter de la vie, de l'amour, et c'est le vaincu lui-même qui leur rend l'espérance de vivre.

... La vie! oui, je vous rends à elle. Je vous donne à elle tous deux. Je vais mourir et vous allez vivre, apprendre ce que je n'ai pas su. Malade, j'ai voulu guérir les autres. J'ai voulu étouffer la nature sous une discipline féconde. Elle triomphe et je suis vaincu. Mais vous me restez, vous, ma revanche. Soyez l'aube qui naît de la nuit, le printemps qui sort de l'hiver, l'arc-en-ciel qui jaillit de l'orage, la fleur qui germe de la tombe. Soyez l'espérance de la terre qui repousse immortellement...

Restons-en là. Sur cette parole d'espérance, je veux fermer le beau livre de M. Trarieux. C'est une grande pensée de ce jeune homme de nous avoir offert, à l'heure

précise où nous sommes, de hautes méditations sur les grands vaincus de l'Histoire. D'autres s'offraient en foule. J'aurais voulu montrer le lien profond des âmes dans les trois drames qu'il a choisis. Le lecteur se lasserait de tant d'articles sur le même sujet. Je saurai me borner. Il me suffit d'avoir fait entrevoir que toutes ces accumulations de défaites sont des victoires en devenir et qu'il n'y a jamais de vaincus historiquement que ceux qui ont tort. Que M. Trarieux, surtout, soit remercié de nous avoir donné la forte joie de sa poésie, de sa pensée. Il y a encore une jeunesse en France. Espérons.

GEORGES CLEMENCEAU

Je suis née, non pour une haine mutuelle, mais pour un mutuel amour.

SOPHOCLE. — *Antigone*

Hypatie

DÉDICACE

A MADAME SEGOND-WEBER

Nos songes sont pareils aux fantômes d'Homère
A qui manquent la force et la chaleur du sang,
Peuple obscur et silencieux et frémissant
Que fascine la flamme éclose en l'ombre amère.

Pour qu'ils puissent goûter une vie éphémère
Il leur faut affronter le cercle éblouissant :
Le Théâtre est ce lieu magique où, se dressant,
Ressuscite, tressaille et parle la Chimère !

Quand incarnerez-vous la vierge d'autrefois,
La sereine Prêtresse éprise des symboles
Dont le Galiléen renversa les idoles,

L'animant, pour un soir, du geste et de la voix ?...
Je vous offre, endormie en ces pages de livre,
Madame, *l'Ombre en deuil qui sans vous ne peut vivre.*

Gabriel Trarieux

Cette pièce a été reçue et répétée au Théâtre-Antoine. Elle n'a pas été jouée par suite de l'entrée de madame Segond-Weber à la Comédie-Française.

PERSONNAGES

HYPATIE, fille de Théon, âgée de vingt-cinq ans.
SYMÉTHA, suivante d'Hypatie.
HÉLÉNA, courtisane.
CYRILLE, évêque d'Alexandrie.
KRYSÈS, jeune homme chrétien.
ORESTE, préfet d'Alexandrie.
THÉON, ancien prêtre des dieux.
MOHAMMED, vieillard juif.
NICIAS, amant d'Héléna.
PIERRE, diacre de Cyrille.
AMMONIUS, EURYBATÈS, TIMÉE, EUDORE — amis de Théon et d'Hypatie.
Les Moines de Nitria.
Esclaves et suivantes.
Hommes du peuple.
Un messager.

Le drame se passe à Alexandrie, en 415 de l'ère chrétienne.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

LA FIN D'UN MONDE

Décor

Une salle haute et claire dans la demeure de Théon, ouverte sur les jardins du Musée. Au delà des jardins la mer lointaine. A droite et à gauche Alexandrie, étagée sur plusieurs collines. Temples, palais, tours, obélisques. Fin d'une après-midi de printemps. Dans la salle, des sièges épars. A gauche, donnant sur l'intérieur, une porte close. Des fresques sur le mur, figurant d'anciens mythes. Une statue de Pallas Athêné.

Théon, guidé par Hypatie, se dirige vers un des sièges placés près du seuil.

THÉON

Personne encore dans la salle ?

HYPATIE

Personne, mon père.

THÉON, s'asseyant

Le soir vient-il ?... Je sens sur ma face la divine clarté...

HYPATIE

Le soir approche, mais le soleil est radieux... Sa lumière tremble autour des arbres et se repose sur la mer. Ah ! si tes yeux la voyaient encore !...

THÉON

C'est toi que je regrette, Hypatie, plus que la lumière du jour... Quand j'entends dire que tu es belle, alors seulement la nuit m'est odieuse.

HYPATIE

Tu ne me verras pas vieillir...

THÉON

On ne voit pas vieillir ceux qu'on aime. Un silence. L'air fraîchit... Nos amis s'attardent... Ils sont restés au port, sans doute, pour attendre le vaisseau d'Italie...

HYPATIE

Insensés, qui épient de la rive chaque voile, comme si elle apportait le salut !...

THÉON

Ta voix tremble, enfant...

HYPATIE

O mon père, ma peine est grande de voir l'Empire et les dieux tombés, — tristement tombés.

THÉON

Tristement !

HYPATIE

En ce charme neuf du printemps, je me souviens malgré moi d'Athènes, — des dernières fêtes de nos cultes... Tu étais beau dans ta robe de prêtre, parmi la fumée des sacrifices... Des théories montaient de la ville vers la colline du Parthénon...

THÉON

Tu n'étais qu'une enfant, en ces jours... Tu as gardé tous ces souvenirs !...

HYPATIE

Et maintenant je serais prêtresse, prêtresse, à mon tour, d'Éleusis, dans les matinées merveilleuses !... Je figurerais Perséphone ravie par un dieu vers les ombres, et son retour à la lumière... Éleusis ! le golfe désert n'entend plus l'écho des cortèges, et l'âme humaine oublie les mystères où elle apprenait son destin !

THÉON

Certes, nous endurons les derniers maux !

HYPATIE

Oui, tous les maux en un seul : l'exil !... Cette Égypte ardente, où jadis ont vécu tant de dieux et de peuples, ne parle que de mort et de ruines... elle a plus de tombeaux que de vivants... Nous habitons déjà parmi les mânes !... Un silence. Elle s'agenouille devant Théon. Père, dis-moi toute ta pensée !... Ce rêve qui est le mien, le nôtre... de voir le beau passé renaître... les temples de nouveau fleuris... les dieux relevés dans leur gloire... du fond de ton âme, y crois-tu ?

THÉON, après un court silence

Croire ces choses est peu dire... Depuis que mes yeux sont clos, je les vois !...

HYPATIE

Dis-moi ce que tu vois !...

THÉON

L'avenir... plus splendide que le passé même... tous les dieux réunis en un temple... un temple assez grand pour tenir le peuple et les sages ensemble... Oui, une Acropole nouvelle !...

HYPATIE

Qui la bâtira ?...

THÉON

Je ne sais... C'est une vision lointaine... trop

lointaine pour moi... mais qu'importe?... Et parfois elle tremble, et s'efface...

HYPATIE

Avant ce jour... les chrétiens seront-ils vainqueurs ?...

THÉON

Peut-être... Je ne sais, mon enfant... Les dieux ne m'ont laissé qu'une image pour soutenir mes derniers pas... Autour d'elle tout n'est que ténèbres... Si le dieu des chrétiens doit nous vaincre, il tombera à son tour... il tombera !...

HYPATIE

Ne verrons-nous pas sa défaite ?

THÉON

Non, si nous ne devons pas la voir...

HYPATIE, se relevant lentement

Alors... à quoi bon nos paroles ?... Je suis lasse des doctes disciples qui viennent ici pour m'entendre, philosophes entravés dans leur robe... lasse des discours, des disputes !... Je ne peux pas vivre d'un rêve, père, il faut me le pardonner...

THÉON

Ne vivons-nous pas pour combattre ?

HYPATIE

Sans doute... Mais de quelles faibles armes !

THÉON

Tu fais tout ce que tu peux faire... C'est assez pour tous...

HYPATIE

Pas pour moi !... J'ai besoin, j'ai besoin d'un espoir, comme le pèlerin d'eau vive !... Nous ne verrions pas la victoire ?... Et pourquoi ?... Parce que des cœurs fiers manquent à la noble cause... des cœurs ! il n'en faudrait qu'un seul !... Si Julien vivait encore, que n'aurait-il pas accompli ?... Julien ! le César philosophe !... Il est mort trop tôt, fort et jeune, comme les favoris des dieux... mort, dit-on, dans un cri d'angoisse... — Non, le Galiléen n'a pas vaincu !... Un autre Julien peut renaître !...

THÉON

Tu regardes aussi vers l'Italie...

HYPATIE

C'est vrai... Je ne suis qu'une femme, et j'attends les pas d'un héros !

THÉON

Femme et vierge, au cœur de lion ! Un silence. J'entends... N'est-ce pas eux qui approchent ?

HYPATIE

C'est eux... Ammonius, Timée, Eurybatès. Eudore n'est pas avec eux.

Trois hommes d'âge mûr entrent dans la salle. Deux d'entre eux sont richement vêtus. Le troisième a la mise d'un philosophe cynique.

THÉON

Salut, amis. Quelles nouvelles ?

AMMONIUS

Salut. Nous n'avons pas de nouvelles. Nous ne savons rien du vaisseau...

EURYBATÈS

Eudore l'attend avec la foule, sur le quai, espérant lui aussi quelque alerte... Beau privilège des jeunes gens !... Il a refusé de nous suivre...

Ils s'assoient.

HYPATIE

Pour vous, vous n'espérez plus rien ?

AMMONIUS

J'ai vu les cavaliers blancs, les Barbares, et Alaric, dans la nuit funèbre, debout sur Rome incendiée comme un vautour sur un cadavre... le sac de la ville éternelle, le feu aux temples, le sang aux murs... et les troupeaux de captifs mornes chassés vers les forêts du Nord... C'est assez pour avoir vécu !

TIMÉE

Espérer quoi ? Théodose mort, le zélé serviteur des évêques, nous pensions tous reprendre haleine... Deux enfants se partagent l'Empire, à l'Orient et à l'Occident... les moines et les nonnes les gouvernent... C'est le règne des chrétiens établi... Ici même, dans Alexandrie, nos temples sont rasés, nos autels déserts... plus d'aruspices, plus d'encens, plus de libations aux génies !... plus de feu, même en nos demeures !... Ils nous ont traqués jusque-là !...

HYPATIE, à mi-voix

Plus de feu, même en nos poitrines !

TIMÉE

Toutes les coutumes s'en vont... Le langage même se déprave... On ne goûte plus les discours, ni les vers... La puissance de Rome et le charme d'Athènes sont vaincus à la fois...

AMMONIUS

Les Barbares, c'est la fin du monde,... les chrétiens, c'est la fin des dieux...

HYPATIE, de même

Viennent donc plutôt les Barbares !

EURYBATÈS

Nous sommes servis selon nos mérites !

TIMÉE

Le Cynique en parle à son aise !

EURYBATÈS

Certes !... vos plaintes me font rire !... Ammonius regrette ses jardins du Tibre, et toi l'auditoire d'un Tibulle ? Vanités que tout cela, quand il faut se battre !... Il s'agit bien de jeux d'esprit !... Les chrétiens et même les Barbares savent ce que c'est que l'amour, et aussi la haine... ils valent mieux que vous parce qu'ils sont pauvres... et chastes !... Voilà mon avis !...

TIMÉE

Chastes à dépeupler l'empire !

AMMONIUS

Envierons-nous les gueux de la ville que l'évêque traîne après lui ?

EURYBATÈS

Ils ont le secret de la force : le désir !... Vous l'avez perdu...

HYPATIE

Et le remède, Eurybatès ?

TIMÉE

Vivre dans le tonneau de Diogène !...

EURYBATÈS

Ce serait le début de la sagesse... Mais vous n'en

êtes plus capables... Je ne sais pas de remède, Hypatie... Et je ne parlais pas pour toi...

HYPATIE

Oui, nous n'avons rien pour les pauvres... C'est là notre crime, aujourd'hui !... — Mais le peuple est à ceux qui le mènent...

EURYBATÈS

Ceux qui le mènent sont ceux qui le suivent... Vois Jérôme, Augustin, Athanase... séduits par le Galiléen !... Signe néfaste pour une cause, lorsque tous les hommes de cœur jettent contre elle dans la balance le poids terrible de leur pensée !...

AMMONIUS

Veux-tu te convertir aussi ?

EURYBATÈS

Je ne suis ni ambitieux, ni mystique... — Au reste, pas d'espoir, pas de crainte !... Nous ne pouvons guère tomber plus bas... Pour moi, peu m'importe l'orage... il ne changera pas ma fortune... Tel je suis, tel je resterai !

THÉON

Nous n'avons qu'une chose à craindre : c'est de mourir avec déshonneur.

Un silence.

EURYBATÈS

Voici Eudore !... Il arrive en hâte, et agite ses bras en courant...

Entre Eudore.

EUDORE

Alerte !... Entendez la nouvelle !... Héraclien s'est révolté !...

AMMONIUS

Héraclien !

TIMÉE

Le préfet de Carthage ?

EUDORE

Il a débarqué en Italie... il marche sur Rome avec une armée... Honorius est à sa merci...

AMMONIUS

Pourquoi ? Que demande-t-il ?

EURYBATÈS

Ses gages pour le meurtre de Stilicon...

EUDORE

Il demande la pourpre... l'Empire !... Ses soldats l'ont déjà proclamé...

AMMONIUS

Impossible !...

EUDORE

Certain !... Des transfuges l'annoncent par toute la ville...

AMMONIUS

Oreste le sait-il ?

EUDORE

Sans doute... avant ce jour déjà... Il a reçu, dit-on, deux messagers...

Un silence. Tous se regardent.

TIMÉE

Tout n'est donc pas perdu encore...

EUDORE

Héraclien, c'est la revanche... Il hait les chrétiens... C'est notre homme !.. Victoire ! Notre heure va sonner !..

AMMONIUS

Il n'est pas encore dans Rome...

HYPATIE, à mi-voix

Julien... le second Julien !...

EUDORE

Que faire ?... Il faut prendre un parti !

EURYBATÈS

Il faut attendre...

TIMÉE

Voir Oreste !

EUDORE, à Eurybatès

Crois-tu que Cyrille attendra ?

EURYBATÈS

Si vous ne comptez que sur Oreste !...

TIMÉE

Il n'aime pas Cyrille...

EURYBATÈS

D'accord... Mais il fait le signe de croix comme les autres... Il révère en public le dieu dont il se moque devant ses eunuques !... Il n'engagera sa précieuse personne qu'une fois sûr de la fortune...

EUDORE

Il faut en savoir davantage !...

AMMONIUS

Qu'en pense la noble Hypatie ?

HYPATIE, qui conversait avec son père à voix basse

Théon va vous le dire...

AMMONIUS, TIMÉE ET EUDORE, à Théon

Parle !...

THÉON, se levant avec effort

Amis, par-dessus toutes choses, souhaitez-vous le salut des dieux ?

LES MÊMES

Oui !... oui !...

THÉON

Le salut des dieux, même au prix du vôtre ?

LES MÊMES

Certes !... mais...

THÉON

Alors, un seul parti à prendre : monter tous ensemble, sur l'heure, au seul temple resté debout, et prier les dieux pour leur cause !

AMMONIUS

Ce soir même ?

THÉON

Pourquoi demain ?

AMMONIUS

Et... si Héraclien succombe ?

THÉON

Nous aurons tenté la fortune !... Crois-tu que les dieux nous secourent, si nous craignons de les servir ?

TIMÉE

La ville est surprise, incertaine...

THÉON

C'est le moment d'oser ! Un silence. Tous se regardent. Nul ne parle ?.. Ammonius, ton avis ?

AMMONIUS

C'est folie !...

THÉON

Timée ?

TIMÉE

C'est une mort probable...

THÉON

Eurybatès ?

EURYBATÈS

J'ai affaire ailleurs !...

THÉON

Eudore, enfin ?

EUDORE

La vie est belle... Ce n'est pas l'heure de mourir !...

THÉON, après un silence

C'est bien... Nous n'avons rien à dire... plus rien à nous dire... Partez !... Il les chasse du geste. Ils sortent en s'inclinant devant Hypatie. Cynique, tu avais raison !... Le plus grand fléau de l'Empire, ce n'est ni chré tiens, ni Barbares...

EURYBATÈS, s'arrêtant sur le seuil

Qui est-ce, digne oracle ?

THÉON

C'est vous !

Il retombe sur son siège.

EURYBATÈS, à Hypatie

C'est une gageure, Hypatie ?...

HYPATIE

Laisse... Tu ne peux pas nous comprendre...

Eurybatès hausse les épaules et sort. Ils disparaissent. Un silence.

THÉON

C'est donc ainsi... ainsi !...

HYPATIE

Mon père, s'ils ne sont pas prêts, je suis prête.

THÉON

A quoi ?... Nous sommes seuls au monde !

HYPATIE

A monter au temple avec toi !

THÉON

Toi !... Toi !... Pas toi ! C'est impossible.

HYPATIE

Pensais-tu me laisser ici ?

THÉON

C'est la mort, tu viens de l'entendre !

HYPATIE

Peut-être... A nous de le savoir !

Un silence.

THÉON

Es-tu sûre d'avoir cette force ?

HYPATIE

O mon père, entends-tu ma voix ?

THÉON

Je vais t'être un fardeau incommode...

HYPATIE

Je te soutiendrai, sois sans crainte. Souviens-toi d'Antigone... Allons !

THÉON, se levant

Antigone, vraiment !... Antigone d'un Œdipe misérable !... Viens !...

Ils descendent les marches du seuil et sortent.

DEUXIÈME TABLEAU

LA MONTÉE AU TEMPLE

Décor

Une place publique. A gauche, le Temple d'Apollon. A droite, maisons de la ville. La demeure de Cyrille, évêque, fait un angle avec les autres : sa porte est surmontée d'une croix. Sur le devant de la scène, l'échoppe de Mohammed : fenêtres basses ; sous l'une, un banc. Au fond, perspective de maisons sur une colline qui s'abaisse vers la mer. Un étroit chemin y serpente, qui vient déboucher sur la place. On aperçoit les voiles du port.

Mohammed et le messager d'Oreste sortent de l'échoppe de droite. Ils parlent à voix basse, avec précaution.

LE MESSAGER

Oreste peut compter sur toi ?

MOHAMMED

Comme sur lui-même... et plus encore... C'est-à-dire, dans cette affaire, il a des scrupules — honorables, certes !... Et moi je n'en ai pas... Comprends-tu ?

LE MESSAGER

Il attend la somme demain...

MOHAMMED

Demain, dès le lever du jour, c'est compris... J'ai le mot de passe... Ah ! ce ne sera pas sans peine !... Je n'ai pas un denier vaillant, il le sait... Il va falloir courir à la ronde, et rançonner toute la tribu... Affaire ingrate, après le pillage que ces scélérats de chrétiens ont fait de toutes nos demeures ! Représente-lui bien mon zèle...

LE MESSAGER

Allons donc ! Tu n'y perdras rien...

MOHAMMED

Non, sans doute... C'est-à-dire... la besogne vaudra les belles pièces d'or... s'il nous délivre de cette peste... j'entends de ces mendiants, de ces moines... qui devraient avoir autour du cou la corde qu'ils portent autour des reins... Ses pires ennemis, il le sait !...

LE MESSAGER

Et les tiens ! C'est bon, vieux Juif ! — Surtout clos tes lèvres... Oreste veut agir en secret...

MOHAMMED

Pour cela je... j'ai l'habitude... sois tranquille...— Oh !... du monde... assez !... au revoir !

Le messager sort par le fond à gauche. Mohammed s'assied devant sa porte et paraît profondément absorbé. Quatre jeunes gens entrent par la droite.

PREMIER JEUNE HOMME

Donc, un nouvel empereur se lève !...

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Oui, cet Héraclien, qui l'eût prédit ? Un solide corsaire, à ce qu'on rapporte !... Savez-vous qu'après le sac de Rome il a fait vendre aux marchés publics toutes les filles des réfugiés ?

TROISIÈME JEUNE HOMME

Tu en auras acheté quelqu'une !...

PREMIER JEUNE HOMME

Filles de nobles, gibier médiocre !... Les esclaves grecques valent mieux...

QUATRIÈME JEUNE HOMME

Il faut de l'argent pour se battre... Qu'importe où il l'a ramassé ?

TROISIÈME JEUNE HOMME

Vaincra-t-il ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Sa victoire est probable... Honorius n'a plus Stilicon... — Tiens ! Mohammed, le vieil augure !... Son avis !... Qu'en dis-tu, Mohammed ?

MOHAMMED, relevant la tête

Seigneur ?... Je dis que le temps est beau, et que la saison sera sèche.

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Héraclien sera-t-il vainqueur ?

MOHAMMED

N'en doutez pas... s'il a de bonnes troupes, bien armées, bien payées surtout... et peu d'ennemis sur sa route...

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Tu railles, vieux héron sordide !

MOHAMMED

Seigneur, je ne suis pas un augure.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, levant le poing vers la demeure de Cyrille

Quelle fête, de voir ce maudit Cyrille mordu par les chiens qui l'attendent !

PREMIER JEUNE HOMME

Ne crie pas si haut !...

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Pourquoi pas ?

UN MOINE, sortant du fond à gauche

Les maudits, c'est vous !... la vengeance vous guette !

DEUXIÈME JEUNE HOMME

La vengeance !... elle vous serre la gorge !...

LE MOINE

Vous finirez dans la Géhenne !... là sont les pleurs et les grincements de dents !

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Endure donc tes prophéties !

Il le frappe.

LE MOINE

A l'aide !... A moi !...

DEUX MOINES, survenant par la gauche

A l'aide !... On tue nos frères ! Ici !...

PREMIER JEUNE HOMME

Laissons, Fabius !... mauvaise affaire !... l'heure n'est pas encore venue... Partons !...

Il veut entraîner l'autre.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, défiant les moines

Nous allons chez Oreste !...

LES MOINES

Nous, chez Cyrille !...

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Chiens !...

LES MOINES

Damnés !...

Les jeunes gens sortent par la gauche. Les moines entrent chez Cyrille. Pendant les scènes suivantes, va-et-vient de moines dans le fond.

MOHAMMED, seul

Et que le Seigneur d'Israël vous rende à tous ce qui vous est dû !

Krysès entre par le fond à gauche, s'arrête un instant comme interdit. Il regarde de tous côtés. Apercevant Mohammed il va vers lui.

KRYSÈS

Vieillard, peux-tu m'enseigner la demeure de Cyrille, évêque ?

MOHAMMED

Tu portes des habits de moine, et tu ne connais pas l'endroit ?

KRYSÈS

J'arrive de la Thébaïde... Je ne suis pas d'Alexandrie...

MOHAMMED

Et c'est moi que tu prends pour guide... Tu parles à un Juif, sais-tu cela ?

KRYSÈS

Juif ou non, du moins tu m'écoutes... Toi seul ici, tu parais calme... Les autres courent sans mot dire, comme des possédés... Instruis-moi...

MOHAMMED

Soit... Aussi bien tu es au but. Voici la demeure que tu cherches.

KRYSÈS

Ce seuil... C'est donc ici !... La croix !... Il se signe. Un silence. Enfin !...

Il se laisse tomber sur le banc à la droite de Mohammed.

MOHAMMED

Tu ne te hâtes point davantage ?...

KRYSÈS

Je suis las... ma tête est confuse... J'ai marché longtemps... Je n'ose, ainsi, aborder l'évêque...

MOHAMMED

Eh bien ! tu peux l'attendre ici... Il va sortir par cette porte, ou paraître au moins, voici l'heure... Chaque soir ils l'assiègent en foule, quand il ne va pas au Caesareum...

KRYSÈS, regardant au loin. A mi-voix

Étrange spectacle qu'une ville !... Je ne savais pas qu'il fût si beau...

MOHAMMED

Ah ! Ah !... Au sortir du désert, tous ces blocs de pierre t'étonnent ?... On s'y fait !... On s'y fait !... Quelque jour, tu trouveras le désert plus beau...

Il se penche vers Krysès. Regarde... ces arbres, là-bas, ce sont les jardins du Musée... tes pareils ne les aiment point... Devant nous, la mer et le port, avec ses ballots de marchandises, le plus doux des spectacles, à mes yeux... Ces colonnes, sur le coteau, c'était le temple de Neptune... et, tout au bout du promontoire, ce palais blanc, c'est le Timonium... Là, Antoine et la reine Cléopâtre oublièrent, dit-on, la défaite... Une leçon d'histoire, tu vois !

KRYSÈS, indiquant le temple de gauche

Et ce monument, quel est-il ?

MOHAMMED

Le temple d'Apollon... il est vide... C'est le seul que l'évêque Théophile ait laissé debout, il y a cinquante ans, et bien malgré lui, assurément... Cyrille, qui s'est logé en face, ne désespère pas de le démolir...

KRYSÈS

De le démolir ? A Dieu ne plaise ! Mohammed hausse les épaules. Silence. Pourquoi ces gens qui vont et viennent, le visage sombre et troublé ?

MOHAMMED

Il ne sait même pas la nouvelle !... Il se lève. Écoute-moi... Le préfet de Carthage s'est révolté contre l'Empereur... Alexandrie vient de l'apprendre... Ce soir, on se bat en Italie, et, d'ici trois jours, nous

saurons si les moines gardent l'Empire, ou si d'autres vont parler haut... Comprends-tu maintenant quelle fièvre fait courir toutes ces fourmis brunes ?... Oreste et Cyrille... Cyrille et Oreste... c'est entre eux deux qu'est la bataille... et chacun de se démener !... Seulement, l'un travaille portes closes, sans bruit, crainte de se compromettre... l'autre sonne le buccin d'alarme... chacun selon sa politique... Si tu restais ici peu d'heures, tu saurais la fin de l'aventure sans avoir fait un pas de plus... oui, de cette place, en vérité !... Tu verrais le préfet de la ville venir frapper, la tête basse, à cette porte marquée d'une croix, ou bien le vertueux évêque sortir de chez lui sans arrogance... Tableaux instructifs pour le sage... eh ! eh !... qu'en dis-tu ?... C'est ainsi... Mais, si tu cherches de la besogne, tu arrives au bon moment !...

KRYSÈS, se levant à son tour

Et toi, de quel parti es-tu ?

MOHAMMED, secouant la tête et le regardant à la dérobée

Moi, Mohammed ?... D'aucun parti... Je ne suis qu'un Juif... un pauvre Juif... un mécréant, à ce que vous dites... J'attends, sans m'irriter... J'attends...

KRYSÈS

Quoi !... n'as-tu ni amour, ni haine ?

NICIAS, couronné de roses, entrant par la droite

Place, jeune rustre, pour Héléna !... Il frappe sur l'épaule Krysès, qui se retourne brusquement. Un moine !... t'écarteras-tu ?...

Entre Héléna dans une litière, portée par deux esclaves. Elle s'appuie de la main droite sur une jeune fille. D'autres jeunes gens lui font cortège, couronnés de roses comme le premier.

KRYSÈS, reculant d'un pas

Un moine... Je suis aussi un homme... je ne veux pas être frappé !...

HÉLÉNA, le regardant au passage

Par Kypris, j'aime son visage !

UN JEUNE HOMME

Adonis sous un froc de moine !

HÉLÉNA

Suis-nous au Balneum, chrétien !

Elle lui jette une fleur à la tête. Krysès recule encore, interdit. Ils sortent par la droite en riant.

KRYSÈS

Qui est... cette femme ?...

MOHAMMED

Héléna ?... une courtisane... rivale de la noble Hypatie... C'est-à-dire... seulement pour la beauté...

KRYSÈS

« Un démon habite la femme... » Le solitaire avait-il raison ?...

MOHAMMED

Fais-en l'épreuve par toi-même... C'est le plus sûr, en ces matières... Ah ! Ah ! du rouge au front, bon signe !... On gagerait, à voir ce novice, qu'il a du sang de patriciens !...

KRYSÈS

Je suis le fils de Sélénus !

MOHAMMED

De Sélénus ? L'exilé d'Athènes ? proscrit comme défenseur des dieux ?...

KRYSÈS

Oui... Il est mort dans la traversée, et des moines m'ont recueilli... — Quel changement dans ton visage ?...

MOHAMMED

Son fils... tu serais son fils ?... Krysès ?...

KRYSÈS

Tu sais mon nom ?

MOHAMMED

Eh oui ! C'est toi !... je te reconnais, à présent... Mon vieux sang est donc bien engourdi, qu'il n'a

point sauté de te voir !... J'étais l'affranchi de ton père... C'est moi qui ai fermé ses yeux... moi, Mohammed !... C'était un homme, quoiqu'il fût un Gentil... un cœur d'homme !... le seul que j'aie connu, dans mes jours...

KRYSÈS

Mohammed ?... Je ne me souviens plus...

MOHAMMED

Et moi, je me souviens pour deux... Je t'ai appris la Bible, autrefois... Mais tu préférais les poèmes... Puis, tu fus dérobé par ces moines... ils t'ont mené dans la Thébaïde... mais la capture était trop noble pour ces mendiants, n'est-ce pas, mon fils?... le désert t'a semblé sans charmes... eh ! eh !... Tu as voulu voir la ville ?...

KRYSÈS

Je veux servir la cause de Dieu !...

MOHAMMED

C'est cela... j'entends bien... j'entends !... Tu as bonne envie de te battre... La cause de Dieu !... la démêleras-tu de la cause des hommes ?... Tu n'en doutes point !... Dieu t'assiste !... — Le fils de Sélénus... ah ! mais !... — Jeune homme, si tu veux m'en croire, ne va pas chez Cyrille trop tôt...

KRYSÈS

Que veux-tu dire ?... Je suis chrétien !

MOHAMMED

Tous les mêmes !... Je ne veux rien dire... Agis à ta guise... à tes risques !... Mais souviens-toi, dans le besoin, que Mohammed est à ton service... Ce n'est pas à dédaigner, quoi qu'il arrive... Un silence. Tiens, voici tes frères... Entends-les...

On entend un chœur vers la gauche. Les moines entrent en chantant. Deux d'entre eux portent une bière recouverte par un drap noir. Ils la déposent lentement devant la porte de Cyrille. Après le chant, un profond silence.

LES MOINES

« Gloire au Seigneur Christ ! Il est mort
« Mort pour nos péchés sur la croix !
« Alleluia !

« Gloire au Seigneur Christ ! Il viendra
« Comme un voleur au seuil des portes !
« Alleluia !

« Il viendra dans un nimbe d'or
« Juger les vivants et les morts... »

Cyrille paraît au seuil de sa porte. Il étend le bras vers l'assemblée.

CYRILLE

Frères, que Dieu vous garde ! Qui portez-vous ?

UN MOINE

Hierax, martyr !

DEUXIÈME MOINE

Hierax, mis à mort par Oreste !... On l'a flagellé deux cents fois !

MOHAMMED, à part, à mi-voix

Pour avoir assommé son prochain...

TOUS LES MOINES

Justice ! Justice !

CYRILLE

Patience ! La justice viendra ! — Dieu tient dans sa main formidable les meurtriers de ses martyrs ! — Portez Hierax au Caesareum. Nous lui ferons de belles funérailles. Béni soit-il ! Un silence. Pour vous, frères, imitez cet homme en courage, en force, en espoir ! Vous savez qu'un orage s'apprête ; des signes menacent la cité. La nuit n'est pas lointaine peut-être où l'Archange porteur du glaive s'appesantira sur Sodome, et la frappera dans sa couche !... Préparez-vous, nettoyez vos cœurs, afin qu'il reconnaisse les Justes ! — Cependant demeurez sans crainte. N'écoutez pas le bruit des hommes. Pour agir, attendez mes ordres. Souvenez-vous que les Empereurs passent, mais que Dieu demeure à

jamais, et qu'Il a promis la victoire à ceux qui garderont la foi. L'Église n'est pas dans l'Empire, c'est l'Empire qui est dans l'Église !... Voyez ! Partout, sur ces collines, les temples des faux dieux sont à bas... Pour celui-ci, qui seul demeure, il est vide, sans fidèles, sans prêtre... Ainsi Dieu châtie l'insensé ! Un silence. J'ai dit. Portez Hierax au Caesareum. Nous l'y retrouverons demain soir. Que le Père et le Fils vous gardent ! Allez !

Les moines soulèvent la bière et commencent à sortir par la droite. Krysès, pendant toute cette scène, est resté tourné vers Cyrille, comme soulevé par l'émoi. — A ce moment une foule animée, avec des gestes et des cris, fait irruption sur la gauche. Elle s'arrête devant les moines, qui se groupent autour de Cyrille. Hypatie et Théon paraissent au fond sur la colline, descendant à pas lents le chemin. — Sur le devant de la scène, à gauche, entrent Héléna et sa suite, qui s'arrêtent à ce spectacle.

LA FOULE

Hypatie !... Hypatie !... Évohé !...

NICIAS, à Héléna

Encore des moines... Hypatie !...

KRYSÈS, à Mohammed

Qui sont ce vieillard et cette vierge qui descendent ainsi le coteau ?...

MOHAMMED

Hypatie et Théon... les derniers fils des dieux !...

KRYSÈS

Oh ! ils viennent d'un autre monde !...

Un silence. Hypatie et Théon arrivent sur la place. Ils passent entre les deux groupes, lui marchant avec effort et courbé, elle la tête haute et comme illuminée. Le soleil baisse derrière la colline et n'éclaire plus que la mer. L'ombre claire envahit la ville. Hypatie et Théon se dirigent vers le temple et gravissent lentement les degrés.

CYRILLE, d'une voix mal assurée

Prends garde à toi, Théon !... prends garde !...

Hypatie et Théon, sans se retourner, continuent de gravir les marches.

LA FOULE, d'une seule clameur

Hypatie et Théon !... Évohé !... Évohé !...

NICIAS, à Héléna

Tes fleurs... Jetons toutes nos fleurs !...

Ils jettent leurs couronnes de roses sur les marches aux pieds d'Hypatie.

KRYSÈS, à mi-voix, immobile

Hypatie !... Hypatie !... Beauté !...

ACTE II

TROISIÈME TABLEAU

ATHÊNÉ POLIAS

Décor

La demeure de Théon. Matinée sereine

ORESTE, seul, debout

Il faut m'assurer l'alliance de cette vestale fanatique... Elle peut m'amener plus d'un cœur... Les dieux... le cirque... mes deux seules chances de rallier le gros de la plèbe contre le Cyrille et sa meute... Voudra-t-elle m'entendre?... Elle est fière... mais on la dit ambitieuse... Elle cédera, si je sais m'y prendre... Oui, par l'ambition, c'est le plus sûr... Souriant. Il s'agit de me transformer pour une heure en patriote austère... en Stilicon!... rôle antique, mais honorable... Nous l'ajusterons par la suite aux besoins de la cause, selon les nouvelles

de Rome... — La voici. Par Hercule, elle est belle, et vaut qu'on se donne quelque peine, ne serait-ce que pour ce corps orgueilleux... Entre Hypatie. Il s'incline devant elle. Salut à la noble Hypatie !

HYPATIE, elle parle debout et sans le regarder

Qui me vaut l'honneur de ta venue ?

ORESTE

Qui, sinon toi-même, ô vertu, toi qui es nommée de bouche en bouche la sœur d'Athêné?... et la bien nommée!...

HYPATIE

J'écouterai donc ton message...

ORESTE

Je veux, le premier de la ville, saluer en toi l'héroïne qui monta au temple hier soir...

HYPATIE

J'ai suivi mon père...

ORESTE

Tu le guidais !... au péril de ta vie, et seule...

HYPATIE

Notre mort eût grandi ta cause. Peut-être dois-tu la regretter !

ORESTE

Tu railles cruellement qui t'honore...

HYPATIE

Je n'ai obéi qu'à l'amour des dieux.

ORESTE

C'est au nom de cet amour aussi 'que je viens te louer, Hypatie.

HYPATIE

J'ignorais ce zèle chez Oreste !

ORESTE

C'est donc que tu me connais mal !... En vérité je suis un autre, au fond du cœur, que tu ne penses... Je respecte la foi de l'Empereur... mais j'ai gardé celle de nos pères... C'est mon rôle d'emprunt qui t'abuse...

HYPATIE

Ce rôle, pourquoi l'accepter ?

ORESTE

Tu le sais bien... Les temps sont durs aux adorateurs des immortels... Cyrille épie mes moindres gestes, prêt à crier plus haut qu'un aigle... S'il pouvait m'accuser d'un seul acte, je serais perdu auprès de l'Empereur... Hier encore, quel tumulte de moines, pour un des leurs que j'ai bâtonné !... Va, je suis moins à blâmer qu'à plaindre !...

HYPATIE

Quel est le but de ton discours ?

ORESTE, faisant un pas vers elle et baissant la voix

Nous ne sommes pas des enfants, et tu refuses de me comprendre... Cette révolte d'Héraclien vient de changer le tableau de l'Empire... — J'ai reçu de lui deux messagers : le premier me demandait d'arrêter le convoi des vivres destinés à Rome... Je l'ai fait... Mouvement d'Hypatie. Le second me promettait l'Afrique... l'Afrique, entends-tu ? pour ma part du monde, si j'appuyais le mouvement...

Un silence.

HYPATIE

Eh bien ?...

ORESTE

Demain c'est la victoire peut-être, et je serai le maître, enfin !... Je verrai se réaliser le rêve où jadis échoua Marc Antoine : l'Empire d'Orient à moi seul !... Alors je jetterai le masque, et je montrerai quel je suis... Il ne manquera plus à ma gloire qu'un seul de mes vœux, le plus cher...

HYPATIE

Lequel ? Parle...

ORESTE

Celui d'avoir pour Cléopâtre la seule femme digne ici d'être reine par la sagesse et la beauté... Tu connais son nom, Hypatie...

HYPATIE

Moi !... Moi !... être... cela !... Ah ! dieux !...

ORESTE

Vraiment?...

Un silence.

HYPATIE, avec effort

Pardonne... à ma surprise... Quel service attends-tu de moi, pour m'offrir... ce pacte?

ORESTE

Un service ?... L'amour ne connaît pas ce langage...

HYPATIE

Je ne te parle point d'amour !

ORESTE

Soit... Ton pouvoir est grand sur les cœurs, tu le sais... Ton audace d'hier vient de l'accroître... Quelle force, unie à la mienne !...

HYPATIE

Je comprends, enfin... Je comprends...

ORESTE

Eh quoi ! ta colère est si prompte? Songes-tu bien à ce que je t'offre, à ce que moi seul je peux t'offrir ?... Que de choses nous aurions à tenter ensemble !... rebâtir les temples détruits... rendre au culte antique ses fêtes, la longue acclamation des foules... refaire, du Serapaeum aux quatre cents colonnes brisées, un Panthéon pour l'Olympe en-

tier, et mettre au sommet de l'édifice la statue d'Athêné Polias encore une fois victorieuse !... — Ah ! tes yeux viennent de sourire !... J'ai le cœur d'un Hellène, après tout...

HYPATIE, à mi-voix, immobile

L'Acropole nouvelle... son rêve... un rêve impossible !...

ORESTE

Oui, si tu es seule à le poursuivre... Que penses-tu faire pour combattre ?

HYPATIE

Ce que j'ai fait !... Monter au temple, jusqu'à ce que d'autres me suivent... La fête d'Apollon Loxias est dans deux jours... J'irai !...

ORESTE

Oui, quelques amis te suivront... Mais le peuple ?... Silence d'Hypatie. Le peuple est à vendre, et j'ai de quoi te l'acheter... Laisse venir le jour propice... Nous rouvrirons l'amphithéâtre... J'ai des lions de Numidie... Cyrille et les siens feront les frais de ces jeux qu'ils ne peuvent souffrir...

HYPATIE

Penses-tu les livrer aux bêtes ?

ORESTE

Pourquoi non ?... T'en offenseras-tu ?

HYPATIE

J'ai honte pour nous du sang des hommes tant de fois répandu dans le cirque !... Serons-nous toujours des barbares?

ORESTE

Il faut bien égayer la plèbe, quand on vise au souverain pouvoir... Elle n'est pas tendre aux philosophes... Rappelle-toi l'Empereur Julien... — Ces choses, d'ailleurs, me concernent... Hypatie ne saurait qu'en détourner ses yeux... Un silence. Songeras tu à ma requête ?

HYPATIE

Souffre quelques délais encore !... Héraclien n'est pas vainqueur...

ORESTE

On dirait que tu ne souhaites plus sa victoire... J'ai hâte d'assurer la mienne... et je l'espère de ta prudence... — Voici tes disciples... Adieu... Je reviendrai demain... Réfléchis !

Il sort, salué au passage de tous les amis d'Hypatie qui entrent en foule dans la salle. Parmi eux Ammonius, Eudore et Timée.

HYPATIE, à part, à mi-voix

L'Empire... l'Empire... à quel prix !...

Après un instant d'incertitude elle reprend possession d'elle-même, et, allant au-devant de Théon, elle le guide vers un siège. Dans le tumulte des survenants, Krysès se glisse inaperçu, vêtu comme un citoyen pauvre.

TOUS

Gloire à Théon et Hypatie !...

Un silence. Hypatie, debout à côté de Théon, se recueille avant de parler.

HYPATIE

Amis, nous ne ferons pas aujourd'hui nos lectures accoutumées. Vous le savez, nous avons d'autres tâches que de tremper désormais nos lèvres au miel de Platon ou des Aèdes, — une tâche plus belle que de lire des livres ! Aujourd'hui, nous avons à combattre, comme ont combattu les héros ! Un silence. Elle baisse la tête et la relève lentement. O mes amis, je ne suis qu'une femme ! De telles paroles conviendraient mieux à une bouche virile qu'à la mienne... Pour faire vos âmes exaltées je voudrais être la Pythonisse, sentir haleter ma poitrine du souffle terrible d'un dieu, — ce souffle qu'entendaient les peuples, et ils saluaient le grand Phoibos !.. Rappelez-vous ces jours antiques... la jeunesse du monde et des hommes, beaux d'une grâce fraternelle, quand l'Olympe, couronné d'Immortels, resplendissait sur la Hellade, et la terre résonnait avec joie sous le talon des demi-dieux !... Rappelez-vous nos gloires éteintes, Athènes, Éleusis, Lemnos, Delphes, sanctuaires où les foules sacrées venaient célébrer sous le ciel libre, au bord de la mer bienveillante, le triomphe de la beauté !... Pourquoi ces jours ne

sont-ils qu'un songe ?... Les Immortels ont-ils disparu ?... Ont-ils vécu, Zeus, la lumière, le regard de l'azur éternel, Phoibos, le vainqueur des ténèbres, Dionysos, la splendeur des vignes, Aphrodite, le rire des mers, Artémis, le frisson des forêts ?... En ces dieux, adorés de nos pères, la Nature, l'immuable et l'unique, ne fait-elle pas éclater sans cesse l'ouragan des puissances d'un Dieu ?... Mais voyez !... Ouvrez vos prunelles !... la terre, la mer et le ciel sont là, où alternent selon l'ordre antique la ronde des jours et des nuits... Immortels ! légions sereines des demeures de l'éther vaste, non, par les aubes et les étoiles, par les printemps et les automnes, par toute l'allégresse des choses, je l'atteste, vous n'êtes pas morts !... Le monde est demeuré fidèle... Ah ! nous seuls, séparés du monde, sans force, sans beauté, sans joie, nous traînons une vie stérile que la mort achèvera tout entière !... Nous seuls avons trahi les dieux !...

PLUSIEURS VOIX

Hélas !... Hélas !... Elle dit vrai !...

EUDORE

Dis-nous ce qu'il faut faire, Hypatie !...

HYPATIE

Vous le savez !... honorer les dieux, si vous frémissez à leurs noms !... Un grand espoir est au fond

de vos cœurs, que je ne veux pas dire encore... Honorez-les pour qu'ils vous entendent, pour que l'autel de la Victoire soit relevé dans le sénat de Rome, pour qu'en toute ville de l'Empire renaisse le culte des aïeux !... Voyez ce qu'un faible effort peut faire... Vous êtes venus ce matin en foule, et hier soir vous étiez absents... S'il suffit de deux cœurs sincères pour toucher tant de prosélytes, songez à l'immense théorie qui se lèverait sur nos traces, si nous montions au temple ainsi !...

EUDORE, PLUSIEURS VOIX

Nous te suivrons ! — Nous te suivrons !

HYPATIE

C'est à moi qu'il convient de vous suivre... Si vous dites vrai, donnez-en la preuve... La fête d'Apollon Loxias, vous le savez, est dans deux jours... Que nos amis viennent à nous, et conduisent Théon au temple... Vous offrirez le sacrifice... Moi, la dernière, avec les femmes, j'irai portant les urnes saintes, comme autrefois...

PLUSIEURS VOIX

Nous viendrons !

EUDORE

Et toute la ville !

HYPATIE, étendant la main vers la statue d'Athêné Polias

Déesse entends-les !... Conduis-nous !... — Toi qui t'élances des nuées avec un long cri de victoire, fille de Zeus, Sagesse et Génie, Force et Religion d'Athènes, toi qui fis l'eurythmie de ses temples, l'éloquence de ses poèmes et le courage de ses héros, consolatrice de Socrate et sœur aînée de Marc Aurèle, pénètre nos cœurs d'un éclair !... Enseigne-nous tes secrets augustes par qui toute vie se conforme à l'ordre, et retourne à la terre maternelle comme l'olive mûre qui la baise, détachée par le souffle du vent !... Fais que, descendant en nos âmes, nous choisissions ici la mort plutôt que de trahir ta pensée ! De ce jour nous serons invincibles comme l'étaient ceux de Marathon !... De ce jour règnera de nouveau ta libre beauté disparue !... O Promachos, redoutée des cohortes, toi que les marins de l'Hellénie saluaient de loin à l'aurore, debout sur le cap de Sunium, fais que cette Alexandrie, jetée jadis comme une cuirasse macédonienne par le dernier des demi-dieux, redevienne la citadelle d'où, sous le casque et sous l'égide, tu rayonnes vers l'Orient !... Par ta lance mieux que par mille glaives nous vaincrons la folie des chrétiens et leur grossier fanatisme... Nous sauverons l'Empire et la paix de la seconde barbarie... Clarté ! délivre-nous du songe qui menace ta splendeur

vivante, de ces moines, ennemis du jour, qui adorent une croix d'esclave, de ces fantômes indignes d'être hommes qui haïssent leur propre vie, qui brisent les statues et cloîtrent les femmes, et qui feraient un jour du monde un désert avec des tombeaux !...

TOUS

Gloire à Athêné Polias !... Évohé ! Évohé !... Mort aux chrétiens !...

KRYSÈS, se frayant un passage jusqu'au premier rang, à Hypatie

Femme... tu viens de blasphémer !... Oh ! tu ne connais pas Jésus !...

Un silence.

HYPATIE

De blasphémer ?... Que veux-tu dire ?...

KRYSÈS

De blasphémer le Christ !... ton sauveur et ton Dieu !...

VOIX

Un chrétien !...

KRYSÈS

Oui, je suis chrétien !...

PLUSIEURS VOIX

A mort !... A mort !...

Ils entourent et saisissent Krysès. Des poignards sont levés sur lui.

HYPATIE, les arrêtant du geste

Silence !... Ne donnons pas l'exemple de la haine, mais du pardon... Vous ne m'avez pas entendue... Laissez ce jeune homme, et qu'il sorte, ou qu'il soit le bienvenu parmi nous... Un silence. On lâche Krysès, qui reste immobile, interdit. Que venais-tu faire ici, chrétien ?

KRYSÈS

Je ne sais plus... ce que je venais faire... J'étais venu te voir... t'entendre... Il relève la tête et la regarde. Je voulais... t'annoncer Jésus !...

Murmures et ricanements dans la foule.

HYPATIE

Tu reviendras... Nous verrons lequel convertira l'autre... Au revoir... Va dire maintenant à Cyrille les choses que tu as entendues... Va !... Krysès la regarde en silence, puis sort à pas précipités. Elle lève les bras vers le ciel. Gloire aux immortels !

TOUS

Gloire aux dieux !

QUATRIÈME TABLEAU

LE CAESAREUM

Décor

Le Caesareum, la nuit. Temple clos, aux larges colonnes, plein d'une obscurité funèbre. Au fond, élevé d'un degré, l'autel, où brûlent de rares lumières. On distingue vaguement, sur le mur, un Christ en croix. Devant l'autel, la bière d'Hierax recouverte d'un linceul noir. A droite un siège bas, où Cyrille agenouillé est en prières. Au début de la scène, le diacre Pierre entre par la droite et se tient debout, sans mot dire, à quelque distance de l'évêque.

CYRILLE, se levant

Pierre ? C'est bien. Qu'as-tu appris ?

PIERRE

Ce matin, Hypatie a reçu Oreste...

CYRILLE

Ce devait être... les démons s'unissent ! Il est resté longtemps ?

PIERRE

Environ une heure...

CYRILLE

Bien... Après ?

PIERRE

Les amis d'Hypatie sont venus en foule... Elle les a harangués, je crois. Ils doivent l'accompagner au temple...

CYRILLE

Ah !... Quand ?

PIERRE

Dans deux jours...

CYRILLE

J'ai le temps ! Un silence. Tu vas aller trouver Pambo, passeur du Nil. Il te prêtera une barque. Tu remonteras le fleuve jusqu'à Nitria. Tu diras de ma part à Arsénius, abbé, qu'il me faut quatre cents solitaires rendus ici en toute hâte, avant l'aube d'après-demain... La porte d'Isis sera ouverte... Tu seras leur guide. Tu m'as compris ?

PIERRE

Oui, seigneur évêque...

CYRILLE, à part

Nous n'avons ici que des chiens timides... Il nous faut des bergers... et des loups ! A Pierre demeuré immobile. Qu'y a-t-il ?

PIERRE

J'ai ouï dire qu'Oreste a reçu de Mohammed mille deniers...

CYRILLE

Ces Juifs... engeance misérable !... la dernière leçon ne leur suffit pas ?... nous verrons bien à les réduire !... mille deniers, dis-tu ?

PIERRE

Pour le moins... Hésitant. Je crois qu'ils préparent la guerre...

CYRILLE

Je l'accepte ! Nous les devancerons ! — Laisse-moi faire... et pars en hâte ! Je me souviendrai de ton nom... Pierre sort. Un silence. Dans deux jours... oui, la guerre enfin ! le sort en est jeté par Dieu même !... Qu'Héraclien triomphe ensuite... il aura triomphé trop tard... Et que s'il échoue... patience !... — C'est là une partie sanglante... Le salut de l'Église le veut !

Il s'agenouille de nouveau. L'église se remplit peu à peu de fidèles, moines et hommes du peuple, qui s'abordent en silence en faisant le signe de la croix. Il se lève après un moment.

CYRILLE

Frères, nous sommes ici de nuit, comme des voleurs qui se dérobent, ou comme autrefois, dans les catacombes, nos frères en Christ, les martyrs !

Avons-nous commis quelque crime ?... Avons-nous offensé la loi ?... Non, ce sont les puissants qui la bravent... et voici ce qu'ils font de nous ! Il relève brusquement le drap de la bière et découvre Hierax. Mouvement. Regardez-le... c'est lui, Hierax... Rassasiez vos yeux de sa vue !... Il a sué les sueurs funèbres... sa face redit l'agonie... son corps n'est qu'un lambeau marqué de sang... Oh ! qu'ils l'ont frappé avec joie !... Toutes les bouches de ces plaies ne vous crient-elles pas : Debout !... Debout !...

VOIX DANS LA FOULE

Hierax !... mon frère !... O Hierax !

CYRILLE

Ne le pleurez pas !... Son âme sourit bienheureuse, vêtue d'une tunique splendide, dans l'éternelle béatitude où l'ont accueilli les Élus !... Il a la palme et la couronne, et l'enfer profond hurle d'attendre la chair damnée de ses bourreaux !... Qui de nous ne voudrait être mort de cette mort d'Hierax ?...

VOIX DANS LA FOULE

Moi !... Moi !... Nous tous !... Amen !... Amen !...

CYRILLE

Bienheureux donc ceux qui l'envient !... Peut-être ils le suivront bientôt... Vous avez vu ce vieillard

aveugle et cette Hypatie, cette vierge, — digne d'enfanter l'Antéchrist ! — bravant la défense de César, monter au temple de leur Phoibos ?... Là ne s'arrêtent point leurs menées... Oreste, préfet de la ville, leur rend en secret des visites, lui qui devrait les charger de fers !... Comprenez-vous la trame funèbre qu'ils s'efforcent d'ourdir ensemble ?... et comprenez-vous contre qui ?... Ils n'attendent entre eux qu'un signal pour entraîner toute la ville et vous jeter à l'amphithéâtre !... C'est à nous qu'en veut la prêtresse maudite, et elle souffle sa furie à l'homme hésitant qui recule !... Vous verrez qu'elle ira dans son lit pour le décider, s'il a peur !... Salomé demande toujours la tête de Jean le Baptiste... et, parce qu'elle danse, on la lui donnera !... Il lui faut bien ce temple encore, pour le consacrer à Phoibos !...

LA FOULE

A mort Hypatie ! Oreste à mort !... A mort ! A mort !

CYRILLE

Oui, puisque les rebelles se conjurent, à nous de défendre l'Église ! A nous d'obéir à César ! N'avons-nous pas pour nous et le droit, et le nombre ?... Je sais bien... on parle en ces jours d'un factieux impie qui veut être Empereur par la force, et pense être fort sans la croix !... Si son jour passager doit venir,

n'attendons pas qu'il nous persécute... Aux armes pour la cause du Christ !... Et, s'il marche vers sa défaite, nous serons donc vainqueurs deux fois !... — D'ailleurs les ennemis nous provoquent... Ils veulent dans deux jours monter au temple et sacrifier à leurs idoles... Vous serez là, rempart solide !... Vous ne souffrirez pas le scandale !... Ils passeront sur mon corps s'il le faut !...

LA FOULE

Nous serons là ! Nous serons là !

CYRILLE

Amen ! Vous savez votre tâche !... Vos diacres vous mèneront au combat. Que si quelqu'un de vous hésite et demande à parler, qu'il parle !

Un silence.

KRYSÈS

Je demande à parler !...

La foule s'ouvre avec surprise. Il s'avance devant Cyrille.

CYRILLE

Qui es-tu ?

KRYSÈS

Le fils de Sélénus, Krysès...

CYRILLE

Tu arrives de la Thébaïde ?... Je te reconnais... Parle donc...

KRYSÈS

Évêque... frères... pardonnez mon audace... Il faut que je parle... et comment vous dire? Oh! si mon cœur avait une voix!...

CYRILLE ET QUELQUES VOIX

Parle... Parle!...

KRYSÈS

Dites, n'est-ce pas les martyrs qui ont fait le salut de l'Église?... je veux dire tous ceux qui sont morts... ceux de Lyon et ceux de Rome... morts dans le cirque... comme Jésus... heureux... souriants... sans reproches... sans haine, ah! sans haine... comme Jésus... tous ceux dont, là-bas, la Thébaïde répète les noms avec des larmes?... N'est-ce pas eux qui ont triomphé?...

CYRILLE

Sans doute... les martyrs sont nos pères... Nous les vénérons... Que veux-tu dire?

KRYSÈS

Quoi donc, si les temps recommencent?... si l'on ouvre l'amphithéâtre et si tous les supplices s'apprêtent?... Ne souffrirons-nous pas mille morts pour gagner la robe sans tache?... Ne serons-nous pas aussi des martyrs?... Ah! qu'ils viennent!... voici mon corps, voici mon sang et toute ma vie!...

Qu'ils me prennent, qu'ils me déchirent!... Je veux mourir avec Jésus... Je ne veux pas tuer... tuer!...

VOIX DIVERSES

Qui est-il?... — C'est un solitaire... — Un saint!... — Il a l'air d'un enfant...

UNE VOIX DE FEMME

Cet enfant parle comme un apôtre!...

CYRILLE

Cet enfant parle en insensé!... Il sort du cloître, et la solitude l'aveugle encore de son extase... il est trop jeune de trois siècles. Il ignore la marche du monde, que les cloîtres n'ont pas arrêtée!... — C'est pardonnable à lui sans doute... non pas à vous, si vous l'écoutez! — Toi, mon fils, sache-le avec joie : nous ne sommes plus une troupe errante que la haine écrase et pourchasse... La barque où saint Paul faisait voile est devenue le haut navire qui porte à son bord tous les peuples... L'Église est mûre pour le royaume... Constantin lui a remis le glaive, et Théodore a baisé la croix... Elle est l'Église catholique!... pour achever la conquête immense, ce sont des soldats qu'il lui faut!

KRYSÈS

N'est-il pas dit : « Offre ta joue à celui qui t'aura frappé? »... Jésus n'est-il pas mort sans défense?...

CYRILLE

Il est dit aussi : « J'apporte l'épée!... » Le Christ, retourné près du Père, attend le jour où tous les hommes seront prosternés sous sa loi... Alors, il viendra dans la gloire!... A nous de hâter sa venue!... son jour a tardé trop longtemps!

KRYSÈS

Faut-il tuer pour qu'il se lève? Accueillerons-nous le soleil du Juste avec des mains baignées de sang?...

CYRILLE

« Celui qui tue et celui qui guérit coupent les chairs et persécutent : mais l'un persécute la vie, et l'autre coupe la pourriture!... » Augustin a écrit ces choses, et contre des chrétiens rebelles!... Es-tu plus sage que les Pères?... C'est assez élever la voix!...

KRYSÈS

Et si nous persécutons des justes?...

CYRILLE

Quels justes?... Oreste et Hypatie?... Tu blasphèmes, prends garde!

VOIX DANS LA FOULE

Qu'il se taise!

KRYSÈS

Jésus me soit témoin qu'Hypatie est juste!...

VOIX DIVERSES

Hypatie?... Hypatie?...

Murmures et rumeurs.

CYRILLE, avec éclat

Vous l'entendez!...

KRYSÈS, tombant à deux genoux

Frappez-moi!... mais pitié pour elle!... Frères!... Hypatie est juste, elle est noble!... Vous ne pouvez pas la connaître!... Je l'ai entendue ce matin!... Elle m'a sauvé de la mort!... Je l'atteste par cette croix, Hypatie est juste!...

LA FOULE

Anathème!... Qu'il soit anathème!...

KRYSÈS, tendant les bras vers le crucifix

Jésus!... Jésus!...

CYRILLE

Implore-le!... Tu as blasphémé sans mesure, et la vile magie de la femme idolâtre t'a pris au piège... C'est le voile de la chair qui t'égare, quand tu parles au nom de l'esprit!... Krysès se relève. Je devrais te retrancher de l'Église comme on coupe du figuier le

sarment... Mais j'ai pitié de ta jeunesse... Tu seras quarante jours anathème... Puisses-tu t'arracher au malin!... Que nul parmi vous, pendant ces jours, ne lui donne le pain, le feu, ni l'eau... Va, expie et remâche ta faute... Tu reviendras dans le repentir!

KRYSÈS

Je reviendrai... si Dieu le commande... Je ne suis pas avec ceux qui tuent... Évêque, adieu!

CYRILLE

Sors donc, maudit!...

Il le bannit dehors du geste. Krysès sort entre une double haie de fidèles. Tous lui tendent le poing avec rage.

LA FOULE

Anathème!... Anathème!...

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU

HYPATIE ET KRYSÈS

Décor

La demeure de Théon. Fin du jour. Hypatie et Théon sont assis devant le seuil, elle lisant à haute voix un manuscrit.

HYPATIE, lisant

« ... Cependant Socrate, qui se promenait, dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir, et il se coucha sur le dos, comme l'homme l'avait ordonné. En même temps, le même homme qui lui avait donné le poison s'approcha, et, après avoir examiné quelque temps ses pieds et ses jambes, il lui serra le pied fortement, et lui demanda s'il le sentait. Socrate répondit que non. Il lui serra ensuite les jambes; et, portant ses mains plus haut, il nous fit voir que le corps se glaçait et se roidissait; et, le touchant lui-même, il nous dit que, dès que le froid

gagnerait le cœur, Socrate nous quitterait. Lui alors se découvrant, car il était couvert : « Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette. » — « Cela sera fait, répondit Criton; mais vois si tu as encore quelque chose à nous dire. » Il ne répondit rien, et, un peu de temps après, il fit un mouvement convulsif; alors l'homme le découvrit tout à fait; ses regards étaient fixes. Criton, s'en étant aperçu, lui ferma la bouche et les yeux. »

Un silence.

THÉON

C'est la mort d'un héros et d'un sage... souriante comme sa vie...

HYPATIE

Heureux qui peut mourir ainsi...

THÉON

Quelle est ta pensée, Hypatie?

HYPATIE

Heureux qui peut mourir paisible, entouré d'amis et de proches, en méditant sur la vérité!... Ce n'est pas cette mort qui est redoutable... C'est la haine de tous les visages... et le sang!... le sang...

THÉON

Ces paroles... et le son de ta voix!... Quelle pensée t'inquiète?

HYPATIE, se levant

Pardonne-moi. C'est un mauvais songe... Je n'aurais pas dû, aujourd'hui, te lire cette mort de Socrate... plutôt la fin de l'Odyssée, quand Ulysse frappe à sa porte et reconnaît les champs d'Ithaque... Je vois notre demeure d'Athènes et tout le passé, dans ces vers...

THÉON

Hypatie! Hypatie!... tu ne veux rien me dire... Est-ce l'heure de songer au passé?... quand demain...

HYPATIE

Je sais bien que ce n'est plus l'heure... Mais qu'importe?... demain est en route, et ne s'en lèvera pas moins...

THÉON

Es-tu troublée de quelque crainte, toi, hier encore indomptée?... Demain, nous ne serons pas seuls...

HYPATIE

Seule avec toi, j'étais sans crainte... Oui, l'autre soir, sur la colline, quand nous descendions vers la ville, j'ai connu la suprême clarté!... Et maintenant...

THÉON

Et maintenant?...

HYPATIE

Je ne sais que dire... Je vois trop clairement que tous les autres ne brûlent que de convoitises, et reculeraient au premier coup... la fièvre du pouvoir les enflamme, et non l'amour de la beauté... Mieux vaut la franchise du Cynique!... Nous servons une petite lumière qui n'a plus de place dans le monde, entre les pauvres qui l'ignorent et les riches qui la délaissent... Dans les yeux d'un seul je l'ai vue... ou j'ai cru la voir... et c'était... cet apôtre d'hier... ce chrétien!... Un silence. Peut-être suis-je impropre à la guerre?... l'âpreté des désirs me fait honte... Je n'étais pas née pour la haine, mais pour un mutuel amour...

THÉON

Et je t'aime ainsi... Prends courage!... ou qui de nous ne défaillera?

HYPATIE

Mon père!... Je serai de ta race!... Un silence. Quelqu'un vient...

MOHAMMED, entrant

C'est moi... Il s'incline.

HYPATIE

Mohammed!... Quelle affaire t'amène?

MOHAMMED

Tu te rappelles mon nom, je le vois... Eh bien! je me rappelle aussi qu'à mon arrivée dans cette ville, quand j'étais un gueux sans ressources, — je ne vaux guère mieux aujourd'hui, — cette demeure fut la seule qui m'a secouru... J'en avais grand besoin... eh! eh!... Mohammed a la mémoire longue, pour le bien comme pour le mal...

HYPATIE

Que nous veux-tu?...

MOHAMMED

Payer votre aumône d'un bon conseil, si tu l'accueilles... Prends garde à toi!... Me comprends-tu?

HYPATIE

Tu veux dire qu'un danger nous menace... Mais lequel?

MOHAMMED

Vos affaires sont les vôtres. Tu sais ce que tu sais... J'ai dit. — Vos pères ont jeté des hommes dans la fosse aux lions, autrefois... Prenez garde que les lions ne se retournent sur vous-mêmes!...

HYPATIE

Je n'entends pas tes paraboles... Est-ce de Cyrille que tu nous parles?... Nous avons Oreste pour nous...

MOHAMMED

Je dis : Veille sur la route où tu marches!... Elle mène à des gouffres profonds...

HYPATIE

Même si Héraclien triomphe?

MOHAMMED

L'espérance n'est qu'une viande creuse...

HYPATIE

A quoi tendent tes paroles obscures? Si tu sais quelque chose, parle!

MOHAMMED

Pour mon salut, sinon pour le tien, j'en ai assez dit...

HYPATIE

Tu nous redoutes?... Parle sans crainte... Ta nouvelle, si tu en as une, restera connue de nous seuls...

MOHAMMED

Vous le jurez?...

HYPATIE

Il suffit!

THÉON

Va, parle!

MOHAMMED, baissant la voix

Eh bien donc, sachez-le... Héraclien est mort!...

HYPATIE ET THÉON

Héraclien est mort?...

MOHAMMED

Son armée en défaite... Il a bien fait de ne pas survivre... Désormais, Honorius sera bon chrétien!

Un silence.

HYPATIE

Le sait-on, dans Alexandrie?...

MOHAMMED

Personne!... Plus d'un paierait un bon poids d'or le secret du vieux Juif... eh! eh!... mais il n'est pas à leur usage... qu'ils vident leurs querelles selon leurs forces!... — Toi, souviens-toi de ta promesse...

HYPATIE

Quand arrivera... la nouvelle?...

MOHAMMED

Dans deux jours... Peut-être demain... Maintenant, vous savez la chose... Consultez-vous... Moi, je pars... je rentre... il est temps...

Il sort. Un silence.

HYPATIE

La partie est perdue...

THÉON

Perdue... Mais nul ne le sait encore...

HYPATIE

Tu veux dire... qu'il nous faut l'ignorer?

THÉON

Oui, jusqu'à demain soir!...

HYPATIE

Ah! demain!... oui, demain nous reste... jusqu'au bout nous tiendrons parole... merci! tu me rends la fierté! — Je voulais savoir l'avenir... Je le sais... Tu vois, je suis calme... Vienne désormais la fortune!... Un silence. Mais ce soir... c'est Oreste encore... sous quel prétexte l'éconduire?... A part. Enfin! j'en serai délivrée!

THÉON

Ménage-le... pour sauver les autres... Il peut servir, dans le danger...

HYPATIE

Que vais-je lui dire?

THÉON

Suis ton cœur!... Il te guidera mieux que moi...

UN ESCLAVE, entrant

Oreste demande Hypatie...

HYPATIE

Il peut venir...

THÉON

Les dieux t'assistent!

Elle l'aide à sortir. Entre Oreste.

ORESTE

Que dois-je espérer d'Hypatie?

HYPATIE

Je ne saurais te répondre encore... Daigne m'écouter sans colère... Ne vaut-il pas mieux, pour toi-même, attendre que le sort ait parlé?... Geste interrogateur d'Oreste. Si c'est... Honorius qui l'emporte, notre... alliance devient inutile...

ORESTE

Non pas!... C'est trop me faire injure!... Je ne l'entends point ainsi...

HYPATIE

Je ne te comprends pas...

ORESTE, se penchant vers elle

Je t'aime et je veux t'avoir, tu m'entends?... Aucun jeune homme n'a donc su te dire que tu es belle et désirable?... Ne nous perdons pas en vaines

paroles!... Si je suis venu hier matin avec des feintes superflues, je te connais mieux aujourd'hui... Crois-moi, j'ai senti le pouvoir de toute ta divine image... La victoire n'a de prix que par toi... Et je veux que tu me répondes!...

HYPATIE, qui l'a écouté les yeux mi-clos et sans un geste

Craignant, si j'attends la fortune, que je ne veuille plus du marché?

ORESTE

Peut-être!...

HYPATIE

Et si je m'engage, enfin, sur la foi d'espoirs chimériques, je serai trompée sans retour!... — Je ne veux pas, moi, d'un tel risque!... Je ne veux pas me vendre pour rien!... Est-ce parler clairement ton langage?

ORESTE

Pour te décider, que faut-il?

HYPATIE, après un silence

Si la victoire nous demeure... tu jures de servir les dieux?

ORESTE

Certes!... ne te l'ai-je pas dit?

HYPATIE

Et... si Héraclien succombe?...

ORESTE

Nous aurons le temps d'aviser...

HYPATIE

Penses-tu qu'Honorius te pardonne ?

ORESTE

Il ne me condamnera pas sans preuves... et les preuves manqueront, sois sans crainte...

HYPATIE

Ainsi... tu ne viendrais pas au temple... avec nous, demain ?... c'est trop tôt ?...

ORESTE

Mon temps n'est pas libre... et même, si tu daignais m'en croire...

HYPATIE

Tu accepteras la défaite !...

ORESTE

Quel autre parti ?... dis-le moi...

HYPATIE

Pourquoi ne pas tenter la bataille, ne pas te soulever, toi seul ?... sans attendre... demain... ce soir même ?... Si les chrétiens doivent nous perdre, nous laisserons-nous égorger ?... Si l'Italie nous abandonne, pourquoi ne pas rallier l'Afrique ?...

ne pas sauver au moins cette Égypte, terre sainte de tous les dieux ?... Ah ! celui qui oserait cette œuvre serait digne d'amour, vainqueur, et plus grand peut-être, vaincu !...

ORESTE

Tu ne songes pas à l'entreprise !

HYPATIE

Je songe à la gloire des dieux !

ORESTE

Ce serait chimère... et trop de fatigues... Je n'ai pas les talents d'un soldat...

HYPATIE

Veux-tu servir ou trahir ta cause ?

ORESTE

Tes yeux brillent comme des dagues !... En vérité, une fanatique !... Mais le fanatisme te sied...

HYPATIE

Réponds-moi !

ORESTE, haussant les épaules

C'est chimère, te dis-je !

HYPATIE

Voici donc aussi ma réponse... Je ne serai jamais à toi !

ORESTE

Même si Héraclien ?...

HYPATIE

Jamais !... Jamais ! — Dispense-moi du reste...

ORESTE

Tu t'en repentiras quelque jour !...

HYPATIE

Le crois-tu ?

ORESTE

Peut-être dès bientôt... demain !... Sache que l'évêque fait rage, et que c'est une gageure insensée de livrer contre lui la bataille avant de connaître les dés... Je t'aurais sauvée de la ruine... Mais qui repousse mon amour peut compter sur ma haine, entends bien !...

HYPATIE

Je n'ai cure de l'un ni de l'autre !

ORESTE, passant devant elle avec un geste de colère

Vierge plus folle que Cyrille !

HYPATIE

Adieu !

ORESTE

Adieu !

Il sort.

HYPATIE, seule

Vierge... ainsi du moins je vivrai... et je mourrai, s'il faut mourir !... Oui... plutôt la mort que de survivre au désastre du dernier songe !... le Hadès n'a rien qui m'épouvante... On y goûte le sommeil ou la paix... — Père, tu n'as pas lu ma pensée... Hélas ! je tremble pour toi seul !... Un silence. Son de flûtes qui s'approchent. Ces flûtes... la Bonne Déesse !... D'autres sont donc heureux, ce soir... heureux de s'aimer... Ombres folles !... leur joie se rit de ma misère... mais je ne regrette pas leur amour... — Une Bacchanale lassée qui danse parmi des ruines, voilà donc l'image des rites !... Je veux rester debout !... debout !...

Entrent Héléna et Nicias enlacés l'un à l'autre. Une ronde de jeunes gens les entoure. Tous sont couronnés de feuillage et agitent des thyrses fleuris. Ils s'arrêtent devant le seuil d'Hypatie. La nuit est tout à fait venue. Des clartés baignent l'horizon.

NICIAS

Vois nos thyrses verts, Hypatie ! Couronnés de feuilles nouvelles, nous chantons Adonis qui renaît... Le souffle de la Bonne Déesse passe dans l'air du printemps... Artémis va venir sous les arbres brillants de secrètes rosées... Les feuilles, les vents, les eaux sont ivres, et tremblent d'amour infini... Et nous, par nos yeux, par nos lèvres, par nos danses et par nos caresses nous fêtons le Prin-

temps immortel !... Entends-tu nos flûtes ?... Suis-nous...

HYPATIE

Hypatie n'est pas de vos fêtes... Frappez à d'autres seuils... Passez !...

HÉLÉNA

Pourquoi faire la dédaigneuse ? Tu as foulé nos fleurs, l'autre soir... les fleurs que nous t'avons jetées ! Va, les Bacchantes des montagnes aux seins gonflés par le désir valent bien la Vestale stérile dont le corps se flétrit sans aimer !... Tu refuses, captive de l'orgueil ?... Reste !... implore la froide Athêné !... Ta folie est sœur de la nôtre... Nous adorons aussi les dieux !

Son de flûtes. La ronde recommence. Ils disparaissent dans la nuit.

HYPATIE, seule

Les dieux !... Savent-ils qui vous êtes, fantômes ondoyants qui changez avec tous les cœurs qui vous nomment ?... Ah ! le sais-je moi-même ?... les dieux !... ils riaient, aux jours d'allégresse, parmi les clairières sacrées... Voici la nuit et la souffrance. Je cherche, et ne les trouve plus !... Les sages ont dit : Dieu est l'Abîme... il n'entend, ne voit, ni ne souffre... Pourquoi voudrais-je être entendue ?... Parler, ah ! parler à ce marbre !... Elle s'approche d'Athêné Polias. Je ne peux pas !... l'extase toute pure se refuse à mon cœur de femme... Je comprends, en

ce jour, tous ceux qu'enivrent les magies secrètes, si elles peuvent ouvrir ces lèvres, et faire s'animer ces yeux !... — Maîtres que j'ai voulu servir, Plotin, Porphyre, et toi, divin Platon, pardonnez !... Hypatie n'est pas digne de vous ! J'ai besoin d'aimer, et ne puis !... — Les dieux sont loin !... ils ne viennent plus, comme des Étrangers sublimes, habiter, même un soir, nos demeures !... Quoi donc, si nous invoquons des songes ?... Un signe... Ah ! je voudrais... un signe !... voir, entendre, toucher un dieu !... — Un dieu ?... ce serait alors... un homme !... Un Dieu-Homme !... Qui donc l'avait dit ?... Un silence. Suis-je moi-même ?... ma tête s'égare... Est-ce Héraclien... ou cette Héléna ?... Je n'ose poursuivre ma pensée... J'ai besoin d'aimer, et ne puis !... Quelle voix m'appelle... hors de moi ?... Krysès apparaît sur le seuil. Elle recule avec terreur. Ah !... Qui entre ici ?... Le chrétien !...

KRYSÈS

Je ne sais plus si je suis chrétien ! Mais toi, entends-moi !... Entends-moi !...

HYPATIE

Que veux-tu me dire ?...

KRYSÈS

Prends garde à toi !... Cyrille veut te perdre... Hier, au Caesareum, ils l'ont tous juré.... Ils m'ont

chassé pour t'avoir vue... Leur haine est terrible... Oh ! prends garde !...

HYPATIE

Pourquoi viens-tu me dire ces choses ?...

KRYSÈS

Ne m'as-tu pas sauvé, hier matin, avec des paroles bénies ?

HYPATIE

Et hier matin, pourquoi venais-tu ?...

KRYSÈS

Je t'avais vue monter au temple... Je venais... je t'ai dit... t'annoncer Jésus....

HYPATIE

Votre Christ ?... Le dieu de Cyrille ?

KRYSÈS

Non ! ce n'est pas le même dieu !... Je ne sais pas les paroles subtiles, et je ne peux pas te parler de lui... Si tu le connaissais toi-même, oh ! comme tu le ferais aimer !... — Lui t'aime déjà, comme toutes les âmes... Oui, je sens qu'il t'aime entre toutes !... N'a-t-il pas relevé la Madeleine, et mangé chez Marthe et Marie ?... Il viendra... Il frappera à ta porte, un soir, et tu le laisseras entrer... Si tu savais !... peut-être il est proche... il nous surprend dans le chemin... Ce n'est pas un dieu

magnifique... il n'est grand que de sa misère... Il est pauvre, comme un autre homme... mais ses paroles sont si belles qu'elles font pleurer sur ses pas... il aime tellement le monde qu'il est venu mourir pour nous... Il se charge de toutes nos souffrances... Il porte l'éternel fardeau !... Il saigne devant nous sur la route !... Il saignera jusqu'au jour suprême... où nous serons tous pareils à Lui !...

HYPATIE

Qui t'a enseigné... de telles paroles ?...

KRYSÈS

On ne me les a pas enseignées...

HYPATIE

D'où viens-tu ?

KRYSÈS

De la Thébaïde...

HYPATIE

Quelle est donc ta ville natale ?... N'es-tu pas né dans ce pays ?... Tu as l'accent d'un Grec d'Athènes...

KRYSÈS

Je suis Krysès, fils de Sélénus, né dans la Hellade, dit-on...

HYPATIE

Le fils de Sélénus d'Athènes ?... Proscrit ?...

KRYSÈS

Oui, mon père fut un jour des vôtres...

HYPATIE

Ton père fut l'ami de mon père !... et, peut-être, nous nous sommes rencontrés enfants...

KRYSÈS

Je t'aurais... je t'aurais... déjà vue ?...

HYPATIE

N'as-tu pas le souvenir d'Athènes ?

KRYSÈS

Je ne sais plus... Ce nom m'est cher, mais je ne peux voir ce qu'il évoque... Parle-moi...

HYPATIE

La ville est blanche sur des collines, entre des bouquets d'oliviers... une bourgade, auprès de celle-ci !... mais peuplée de mille statues qui semblent vivre et se souvenir, sur les temples et sur les places... on est dans la patrie des dieux !... L'Acropole, pure et sublime, luit tout au faîte de la cité... L'air est vif et la mer diaphane...

KRYSÈS

La mer... oui, je l'ai reconnue... Oh ! parle !... un

voile se déchire !... Tu m'évoques un ciel disparu... le ciel de mon enfance lointaine... un heureux ciel !...

HYPATIE

Oui, un heureux ciel !... Je l'ai quitté aussi... Un silence. Mais toi, parle... Quel fut ton destin ?...

KRYSÈS

J'ai vécu là-bas, au désert, où le soleil rougit les sables, parmi les sphinx, les pyramides et les obélisques muettes, parmi les sépulcres sans nombre, les rochers où les cénobites meurtrissent leur chair de leurs ongles, et tendent les bras vers le ciel... Et mon cœur était devenu, lui aussi, un désert ardent. Quelquefois, comme les nuages se lèvent dans la solitude, nous venaient les échos du monde... Des pèlerins s'arrêtaient, la nuit, sous les palmes de l'oasis fraîche... Ils parlaient de César, des batailles... Et je brûlais de soifs inconnues... — Un soir, j'ai fui les solitaires... j'ai suivi le fleuve, longtemps, et je suis entré dans Alexandrie... Oh ! comme j'étais ivre de joie à voir la verdure des arbres, des visages d'hommes, la vie enfin ! Mais j'étais perdu dans ces foules comme dans un désert plus farouche... C'est alors que tu m'es apparue en ta tunique de déesse, descendant la colline dans le soir, ô lumière de ce nouveau monde ! Et mon cœur a connu la confiance !...

HYPATIE

Tu étais là aussi ?... Je ne t'avais pas vu...

KRYSÈS

Et moi je n'ai vécu que pour te voir encore !... J'ai quitté mes vêtements de moine... Mohammed m'en a donné d'autres... Je suis venu dans ta demeure... Tu as parlé... j'ai su ta voix !... Je comprends, maintenant, jusqu'où cette voix descendait au loin dans mon âme, suscitant les échos du passé... Alors je ne savais pas... j'étais ivre... je voulais crier, et me taire... Tu élargissais tout mon être... tu m'ouvrais les royaumes interdits... Au désert, parfois, près des citernes, m'endormant à la fin du jour, j'avais rêvé d'une sœur mortelle qui me tendait la cruche d'eau vive, comme il est écrit dans la Bible... et je m'étais réveillé plein d'angoisse... Tu étais là, avec son visage... vivante... et tu parlais pour moi... tu étais là comme la première femme apportant à l'homme en ses mains, dans l'aube du jardin céleste, le fruit merveilleux du savoir... Ah ! comme tu emportais mon âme vers les pays de son désir !...

HYPATIE

J'ai senti cela tout à l'heure... quand tu me parlais de Jésus...

KRYSÈS

Oui! Oui! nous adorons le même Dieu!... le même!... Quand ils m'ont lâché hier matin... quand tu m'as délivré du geste... je l'ai su en te regardant... tu étais au seuil du ciel vaste... des anges t'éclairaient de leurs ailes!... — J'ai fui, ah! plein de quelle ivresse! J'ai couru au Caesareum, proclamant ton nom devant tous... Ils m'ont chassé avec des menaces, chassé, sans même vouloir m'entendre!... Eh bien! ils m'auront rendu libre!... et maintenant je comprends, je vois!... Peu m'importent les clameurs des hommes qui se déchirent et qui passent!... Ils sont loin et tu restes seule... plus rayonnante dans la Nuit... Tu n'es pas l'ennemie antique dont ils parlaient... tu es la Vie!... tu es le palmier du désert... l'étoile du soir sur ma route... l'image dont tressaille le monde... Je t'aime!... Il tombe à deux genoux. Je t'aime... Laisse-moi te le dire... Je ne l'avais dit qu'à Jésus... Il tend les bras vers Hypatie qui recule lentement vers le seuil et s'appuie pour ne pas chanceler. Oh! ne recule pas dans l'ombre!... la terre est trop vide sans toi!...

HYPATIE

Sa voix... C'est cette voix que j'attendais...

KRYSÈS

Je t'aime...

HYPATIE

Je t'aime...

KRYSÈS, debout

Toi !... Toi !... est-ce à moi que tu parles ?...

HYPATIE

Je t'aime...

KRYSÈS

Hypatie...

HYPATIE

Krysès...

Il l'entoure de ses bras. Un silence.

KRYSÈS

Comme le ciel dans une eau calme, je vois... là, dans tes yeux... ma vie... Elle m'apparaît en un rayon... Oui, la Grèce et la Thébaïde... Ils ne m'avaient pas tout appris !... Quelque chose est plus grand dans ce monde que toute la douleur... c'est l'espoir... l'espoir qui fait vivre... la Joie !...

HYPATIE

Oui, la Joie !... la Joie infinie !... Un silence. Elle se dégage et le regarde anxieusement. Mais demain !... demain ?...

KRYSÈS

Demain ne peut pas nous atteindre ! Ne venons-nous pas des deux bouts du monde pour nous rencontrer ?... Qui nous abattra ?... Nous sommes plus

grands que le monde, puisqu'il souffre encore et se cherche, partagé entre deux amours... Nous avons la source d'eau pure et nous en abreuverons toutes les lèvres... Écoute !... à travers les orages, toute la haine et les angoisses, je vois surgir un autre monde... un monde plus beau et plus jeune... Je comprends l'antique parole... Le jour de la grâce viendra...

HYPATIE

N'entends-tu pas... comme un bruit funèbre?

KRYSÈS

Non... Quel bruit?...

HYPATIE

On dirait qu'une grande foule marche dans la ville, du côté de la porte d'Isis... Elle marche dans un silence morne... On n'entend que le bruit des pas...

KRYSÈS

Je n'entends que le vent dans les arbres, et la voix de la mer...

Un silence.

HYPATIE

Adieu !... Adieu !... la ville sommeille... il faut nous séparer... Adieu !...

KRYSÈS

Adieu... Mais à demain ?...

HYPATIE

A demain... oui... peut-être...

KRYSÈS

Demain et l'avenir sans bornes... la vie, la mort, à toi !... Adieu !...

Il sort.

HYPATIE

Adieu !...

KRYSÈS, du dehors

Adieu !...

Il s'éloigne.

HYPATIE, après un silence

Toi que les Sages appellent Abîme et que nous nommons malgré nous Lumière, Bonheur, Amour, Toi qui respires dans cette nuit d'étoiles et qui soulèves ma poitrine d'un flot de ta joie plus qu'humaine, — Toi qui associes dans ta gloire leur Jésus et notre Hélios, — Dieu ! Dieu ! qui que tu sois, ô Dieu ! — fais lever enfin sur les hommes l'aube sans déclin de la Grâce, l'aube qui doit embaumer la terre d'innocence, de beauté, d'amour !... Un silence. Elle murmure encore comme en songe : d'amour... d'amour...

ACTE IV

SIXIÈME TABLEAU

LES MOINES DE NITRIA

Décor

La demeure de Théon. Salle vide. Fin d'une ardente après-midi.

HYPATIE, debout près du seuil, regarde anxieusement au dehors. Elle appelle après un silence

Symétha! Entre Symétha. Les urnes sont prêtes?...

SYMÉTHA

Prêtes... et les gâteaux de miel...

HYPATIE

Mes femmes?...

SYMÉTHA

Elles attendent tes ordres... Elles sont toutes rassemblées ici...

Un silence.

HYPATIE

Reste avec moi... Je suis lasse d'attendre...

SYMÉTHA

Prends quelque repos... Je veillerai seule...

HYPATIE

Pourquoi tardent-ils ?... Dès la troisième heure ils sont venus chercher Théon... Le soleil s'abaisse déjà, et nul messager qui nous prévienne !... Il ne fallait pas ce long temps pour préparer le sacrifice. N'entends-tu aucun bruit ?...

SYMÉTHA

Aucun bruit !

HYPATIE

Non... rien !... La ville semble morte dans cette lumière de feu... Pas une ombre au loin... Aucun pas... Ce silence est lourd... Je le hais !... Ah ! vienne la fraîcheur du soir !... Un silence. Qu'as-tu dans les mains ?

SYMÉTHA, hésitant

Des tablettes... Un passant est venu, sans mot dire, et, les ayant jetées, il s'est enfui... je crois que c'était le Cynique...

HYPATIE

Donne... donne-les... je le veux !... Elle prend les tablettes. Lisant. « Prends garde... Ne quitte pas ta

demeure...» Toujours !... Amis zélés, merci !... Elle jette sur le sol les tablettes qui se brisent. Ils sont riches de prudents conseils... autant que pauvres de hardiesse !

SYMÉTHA

Plusieurs sont venus chercher Théon... Ce départ pour le temple était beau...

HYPATIE

Pauvre père !... Qu'il semblait vieilli !... Sans rien dire, nous nous sommes quittés... Je n'aurais pas dû le laisser partir !... Tressaillant. N'entends-tu pas un bruit ?... des voix !...

SYMÉTHA

Peut-être... une rumeur lointaine...

HYPATIE

Ah !... quelqu'un !...

SYMÉTHA

Oui !... porteur de nouvelles...

HYPATIE

N'est-ce pas un serviteur d'Oreste ?...

LE MESSAGER, entrant

Salut à la noble Hypatie ! Mon maître t'envoie ce message.

Il tend à Hypatie un manuscrit roulé.

HYPATIE, lisant

« Héraclien est mort, et Cyrille le sait... Mon palais est le seul abri sûr... Qu'Hypatie daigne y venir fugitive ; elle y sera reçue en souveraine par son très humble esclave : Oreste... » Que veut dire ?... Craint-il quelque émeute ?...

LE MESSAGER

Sans doute... les gardes sont en armes, et l'ordre est donné de fermer les portes... Oreste t'engage à te hâter...

HYPATIE

Réponds-lui... Il connaît ma réponse !... Qu'il vienne me chercher au temple... où il devrait être ! je n'irai pas à lui, s'il ne vient à moi !... Va!... Sort le Messager. Laisse-moi, Symétha... Je t'appellerai... Laisse... Sort Symétha. Cyrille le sait... Est-ce vrai ?... Oui, sans doute, puisqu'il le sait, lui... lâche qui s'enferme en ses murs! Ainsi... maintenant tout est possible... les dieux sont contre nous... Que faire ?... Sortir, aller à eux ?... S'il était trop tard ?... Si, peut-être... je trouvais le temple fermé ?... qui sait ?... assiégé par les moines ?... Je n'ose pas sortir seule... Ah ! mon cœur est lâche, depuis qu'il a rêvé d'amour !... je ne voudrais pas mourir encore... mourir ce soir... sans avoir vécu ! — Et lui... pourquoi ne vient-il pas ?... Il me dirait ce qu'il faut

dire... lui, mon seul espoir... lui, ma force !... Entre Krysès. Ah !... Krysès !... Enfin toi !... Elle se jette aux bras de Krysès qui l'étreint, puis elle se dégage. Qu'y a-t-il ?

KRYSÈS

Il y a... Plût au ciel que nous fussions loin !... Sauve-toi!... Viens, partons!... Héraclien est mort... Les moines de Nitria soulèvent le peuple... Les chiens de l'enfer sont lâchés !...

HYPATIE

Les moines de Nitria ?...

KRYSÈS

Oui !... venus d'hier soir... par la porte d'Isis...

HYPATIE

Par la porte d'Isis... hier soir... C'était cela !...

KRYSÈS

Oui... viens, suis-moi !... Il faut gagner le port... Si nous arrivons jusque-là, nous serons sauvés... Un vaisseau doit partir ce soir... Il nous recueillera. J'ai acheté tous les hommes du bord, grâce à Mohammed... Hâtons-nous !...

HYPATIE

Partir... je ne peux pas partir !...

KRYSÈS

Veux-tu mourir aux mains des moines?... Sais-tu qui sont ces solitaires brûlés par le rêve et la faim? Ces spectres d'hommes... sans faiblesse comme sans pitié... sans désir?... Ta grâce, qui a dompté le peuple, ils ne la verront même pas... Ils ne savent pas ce que c'est qu'une femme... Ils te briseront comme une statue de marbre!... Viens!... Oh! viens!...

HYPATIE

Non... Non!...Je ne partirai pas!...

KRYSÈS

Folie!... tu ne veux pas... rester?...

HYPATIE

Je veux... je dois... monter au temple!... Vous avez eu aussi des martyrs!...

KRYSÈS

Pour le Christ!... Il est mort pour nous!... Tes dieux ne demandent pas qu'on meure... Crois-tu même à leur existence?... La cause de tes dieux est perdue!...

HYPATIE

C'est pourquoi je meurs avec elle... Je crois toujours à sa beauté!...

KRYSÈS

C'est un insensé sacrifice !... les hommes ne valent pas cette mort !...

HYPATIE

Qu'importe ?... on ne meurt pas en vain !...

KRYSÈS

On ne meurt pas pour une chimère !...

HYPATIE

Des peuples en ont bien vécu !... Oh ! Krysès, j'ai pris sous ma garde la gloire du passé radieux... Je ne peux pas faillir à cette heure !

KRYSÈS

Regarde plutôt l'avenir !... l'avenir, où s'élance le monde !... Arrache-toi d'un rêve mortel, et suis-moi !... Rappelle-toi... hier soir !...

HYPATIE

Hier soir était trop beau pour en vivre !... il faut mourir, après l'extase... mais on meurt dans un cri de joie !... ô mon bien-aimé, comprends-moi !... D'autres vivront peut-être... un jour... un jour !... Maintenant il est trop tard... ou trop tôt !...

KRYSÈS

Hélas !... tu ne sais pas aimer !...

HYPATIE

Tu ne crois pas ce que tu viens de dire...

KRYSÈS

Non! tu ne sais pas ce qu'est l'amour!... Il n'y a devant lui ni dieux, ni monde... ni de rôle à jouer, ni d'orgueil... Il n'y a plus ici ni Phoibos, ni Christ!... — Je t'aime, et je veux que tu vives!... ta vie est tout... elle est à moi... N'entends-tu pas que ma voix tremble?... Veux-tu mourir sans avoir aimé?... sans avoir légué la lumière à d'autres qui vivront par nous?

HYPATIE

Ah! ne me parle pas ainsi... Laisse-moi... ma force...

KRYSÈS

Tu m'entends!... Oui, ton cœur veut me suivre!... Viens!... le vent gonflera la voilure... Demain nous serons loin sur la mer, et libres!... Nous reverrons les maisons d'Athènes... Nous vivrons une vie inconnue sous quelque heureux ciel... loin d'ici!...

HYPATIE

Mon père!... mon père est au temple!... menacé peut-être... et je songe... Misérable, j'ai voulu fuir!... laisse-moi!... Il faut que je sorte!...

Elle veut sortir. Krysès la retient.

KRYSÈS

J'irai!... je sauverai ton père, s'il en est temps... mais pas toi!... pas toi!...

Une immense clameur s'élève au loin. Hypatie tend le bras vers la ville. Ils se regardent en silence.

HYPATIE

C'est... oui, c'est du côté... du temple... J'ai peur... Ah!... qui vient?... là... qui vient?... Dieux!... Dieux!... Eurybatès!... C'est toi?...

Entre Eurybatès, la tunique déchirée, le visage souillé de sang, l'air égaré. Il parle avec peine. Les esclaves et les femmes d'Hypatie entrent en foule par la porte de gauche.

EURYBATÈS

Oui... moi... J'aimerais mieux... être mort!

HYPATIE

Mon père?...

EURYBATÈS

Femme, Théon n'est plus... Il est mort avec tous les autres... sur le seuil du temple... massacré!... Je l'ai vu debout le dernier... Il est mort en disant ton nom... La ville est une mer en furie... Les hommes noirs nous tueront comme des porcs!... Entendez, vous tous... Sauvez-vous, si vous le pouvez... Moi, je suis sans forces... J'ai soif...

Un silence. Les esclaves l'emmènent avec des gestes de terreur. Hypatie et Krysès restent seuls.

KRYSÈS

O Christ! est-ce pour eux que tu es mort?... Un silence. Hypatie... Hypatie... tu viens de l'entendre... Maintenant, il n'y a plus qu'à partir...

HYPATIE, qui est restée immobile, les yeux agrandis, à demi-voix

Sa tête blanche... elle s'est inclinée... et je ne l'ai pas soutenue!... je n'ai pas... baisé ses paupières... Maintenant, il faut l'ensevelir!...

KRYSÈS

Hypatie, entends-moi!... fuyons!... Ne sens-tu pas la mort qui s'approche?...

HYPATIE

Comme Orphée aux mains des Ménades, il est mort... mort, le vieil aède!... Oh! oh!... toutes ces mains sanglantes!... Et sa bouche redisait mon nom!...

KRYSÈS

Hypatie!... Bien-aimée!...

HYPATIE

Et maintenant à moi!... Hélios m'appelle... et je vais mourir... c'est mon tour!... Cassandre!... Cassandre! il m'a choisie pour chanter les malheurs de

Troie !... Hélios !... je viens !... je viens !... je viens !...

KRYSÈS, à genoux devant elle

Hypatie!... sa tête s'égare... elle ne m'entend plus... ses dieux l'ont reprise... Ah! pitié!... Reviens!... sens mes mains sur les tiennes!... Entends-moi!... moi, Krysès!... Réveille-toi!... Hypatie s'éloigne. Il se relève. Est-ce que... tu ne me reconnais plus?

HYPATIE, le regardant avec calme

Si... si... je te reconnais, Galiléen... Je savais bien que tu viendrais... Cette nuit je t'ai vu en rêve... Tu étais cloué sur ta croix... Tous les dieux passaient en silence... passaient un à un sous tes pieds... Phoibos... Dionysos... Héraklès... ils s'enfonçaient dans les ténèbres... Kypris est venue la dernière... Et ses lèvres ont baisé ta croix...

KRYSÈS

Jésus... Pitié sur nous!... — Qu'importe... si elle me suivait?... Suis-moi!...

HYPATIE

Tu es venu trop tard... trop tard!... Maintenant, ils sont morts... tous morts... Hélios m'appelle... Tu me verras mourir... voici l'heure... Tu as eu des martyrs aussi!...

CHŒUR DES MOINES, lointain

« Gloire au Seigneur Christ! Il est mort,
« Mort pour nos péchés sur la croix!
« Alleluia!... »

KRYSÈS

Les moines!... trop tard... C'est la fin... Eh bien... s'il faut mourir, mourons tous!... debout!... debout!... Il s'élance vers la salle de gauche. Esclaves!... Femmes!... A moi!... Défendons Hypatie, et nous-mêmes!... Revenant. Personne!... Eurybatès qui râle... Ils ont fui!... Tous ont fui!... Ma tête tourne... Nous sommes seuls... Le monde est désert!...

CHŒUR DES MOINES, lointain

« Gloire au Seigneur Christ! Il viendra
« Comme un voleur au seuil des portes!
« Alleluia!... »

MOHAMMED, entrant

Êtes-vous fous? ou changés en pierre? N'entendez-vous rien l'un et l'autre?

KRYSÈS

Mohammed!

MOHAMMED

Fuyez!... fuyez donc!

KRYSÈS

Par où ?...

MOHAMMED

Par ici... Une voie détournée... elle doit être encore déserte... elle conduit chez moi... En route !...

KRYSÈS, lui montrant Hypatie

Regarde...

MOHAMMED

Qu'y a-t-il ?...

KRYSÈS

Sa tête est troublée... Elle est hors du monde...

MOHAMMED

Prends-la ! Emporte-la et viens !... Partons !...

KRYSÈS, allant à Hypatie

Je ne peux pas... Ses yeux... m'arrêtent...

MOHAMMED

Ses yeux !... ils voient la mort, ses yeux !... Aimes-tu mieux la voir déchirée ?... Prends-la !... Prends-là !... Homme ou bien moine ?... Ah ! si ces bras...

CHŒUR DES MOINES, plus proche

« Il viendra dans un nimbe d'or
« Juger les vivants et les morts... »

Allons!...

Il veut saisir Hypatie.

HYPATIE, l'arrêtant du geste

Écoutez... le chant nuptial... les rondes d'allégresse... Hyménée!... l'époux vient... c'est le Dieu fait homme... il ne saigne plus... il sourit... l'aube naît... la terre est heureuse... la terre n'est plus qu'amour... amour!... Elle se tourne vers l'espace, où le soleil va disparaître. Son visage se fait douloureux. Mais non!... c'est Hélios qui s'en va... il s'en va sous les eaux!... il m'appelle... Voyez, voyez comme il s'enfonce... il veut m'emporter dans la nuit!... C'est le Crucifié qui nous chasse... l'ombre de sa croix couvre tout... Hélios, attends-moi!... Me voici!... Un flot de moines, à droite et à gauche, envahit le fond de la salle. Ils brandissent des crucifix. Elle s'élance vers eux sans les voir, en extase et les bras levés, en disant : Dans la mer... dans la mer... où naquit Aphrodite!...

Elle chancelle et tombe dans la foule qui se referme en une clameur vaste. Krysès, qui a voulu la suivre, est retenu par Mohammed, et se débat avec désespoir. On ne voit plus qu'une curée confuse, d'où s'élève un cri déchirant.

SEPTIÈME TABLEAU

LA MORT D'HYPATIE

Décor

La place publique. Nuit profonde. La place et les marches du temple regorgent d'une foule immobile. Au premier rang les moines de Nitria, d'un aspect sauvage et sordide, tiennent à la main des torches fumeuses. Le seuil du temple est jonché de cadavres. Cyrille, debout sur la première marche, achève de haranguer la foule.

CYRILLE

... Ainsi Dieu s'est réservé la vengeance ! Hier ils formaient des desseins superbes... Les voici, fauchés comme l'ivraie, et l'Église triomphe en tous lieux ! — Désormais trêve aux représailles !... Que nul ne touche plus ces cadavres, et qu'ils restent la proie des vautours, en attendant le vœu de l'Empereur ! Rendons à César le glaive de César !... Pour ceux dont les mains furent souillées, — bien que le sang répandu soit impie, — nous ferons des pénitences publiques, et ils jeûneront le temps prescrit. Or, nous tous, rendons gloire à Celui de qui procède toute victoire, à Dieu, Père, Fils et Esprit ! — Ainsi soit-il !

LA FOULE

Ainsi soit-il!...

Elle s'écarte sur le passage de Cyrille, qui rentre en sa demeure suivi de Pierre et des autres diacres. Tous s'écoulent ensuite en silence, avec ordre et recueillement. La place demeure entièrement vide. — Krysès paraît alors sur la colline du fond, et descend à grands pas le sentier, les vêtements poudreux, en désordre, et le visage convulsé. Il traverse la place à tâtons et heurte doucement, par deux fois, à la porte de Mohammed.

LA VOIX DE MOHAMMED, de l'intérieur

Qui vive?...

KRYSÈS

Krysès!... Mohammed paraît sur le seuil. Une torche!...

MOHAMMED

Je ne te croyais plus vivant...

KRYSÈS

J'ai fait ce que j'ai pu pour mourir... La mort n'a pas voulu de moi... Une torche!...

MOHAMMED, lui donnant une torche

Voici... Où vas-tu?... Krysès monte les marches du temple et se penche longuement sur les corps entassés, dont parfois il soulève la tête. Il s'arrête enfin devant l'un d'entre eux, s'agenouille et le contemple immobile, à la lumière de la torche. Une prière muette remue ses lèvres. — Il se redresse tout à coup, éteint la torche et la jette au loin. Il soulève alors un corps de femme, avec une tendresse infinie, et descend les marches. Prends garde! il n'y a point de sépulcre à la ronde... le désert est

loin... Va, fuis plutôt cette Sodome, sans te retourner!... laisse les morts!... je reste ici... Krysès, sans l'écouter, a traversé la place et monte lentement la colline, tenant dans ses bras le corps d'Hypatie. Krysès!... Où donc l'emportes-tu?...

KRYSÈS, se retournant vers lui

Dans la mer... dans la mer... où naquit Aphrodite!

Mohammed fait un geste d'adieu. Krysès s'éloigne et disparaît.

TABLE

PAGES

Notre catalogue analytique sommaire. 2

Du même auteur, en vente à la *librairie des cahiers* . 4

Charles Péguy. — *Avertissement*. 6

GEORGES CLEMENCEAU. — **Avant-propos**. 9

Georges Clemenceau. — *Les Vaincus*. — Joseph d'Arimathée; — dans *la Dépêche de Toulouse*, numéro daté du mardi 31 juillet 1900. 11

Georges Clemenceau. — *Les Vaincus*. — Hypatie; — dans *la Dépêche de Toulouse*, numéro daté du vendredi 3 août 1900. 19

Georges Clemenceau. — *Les Vaincus*. — Savonarole; — dans *la Dépêche de Toulouse*, numéro daté du mardi 7 août 1900. 27

GABRIEL TRARIEUX. — ***Hypatie*** 37

Dédicace, à madame Segond-Weber, *sonnet*. 39

Théâtre-Antoine 40

Personnages. 41

ACTE PREMIER

Premier tableau. — La fin d'un monde 43

Deuxième tableau. — La montée au temple 60

ACTE II

Troisième tableau. — Athêné Polias 77
Quatrième tableau. — Le Caesareum 90

ACTE III

Cinquième tableau. — Hypatie et Krysès 101

ACTE IV

Sixième tableau. — Les moines de Nitria 127
Septième tableau. — La mort d'Hypatie 141

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce treizième cahier le mardi 29 mars 1904.

Le Gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués.

IMPRIMERIE DE SURESNES (E. PAYEN administrateur), 9, rue du Pont. — 8693

167

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

Nous servons :
des abonnements de souscription à cent francs ;
des abonnements ordinaires à vingt francs ;
et des abonnements de propagande à douze francs.

Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient ; le prix de nos abonnements de propagande est donc sensiblement inférieur au prix de revient. Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

L'abonnement de propagande cesse de fonctionner pour chaque série à l'achèvement de cette série ; la quatrième série normale ayant fini fin juin 1903, on pouvait jusqu'au 30 juin 1903 avoir au prix de propagande les vingt premiers cahiers de cette série.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier juillet au

149.

31 décembre 1903 on pouvait avoir pour vingt francs les vingt-deux cahiers de la quatrième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1904 la quatrième série se vend trente-cinq francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.

Vient de paraître aux éditions de la *Revue d'Art dramatique et musical,* en vente à la *librairie des cahiers :* ROMAIN ROLLAND; — **la Montespan,** drame en trois actes, un volume in-16, de 96 pages, deux francs.

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons trois francs.

QUATORZIÈME CAHIER DE LA CINQUIÈME SÉRIE

Gaston Paris

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

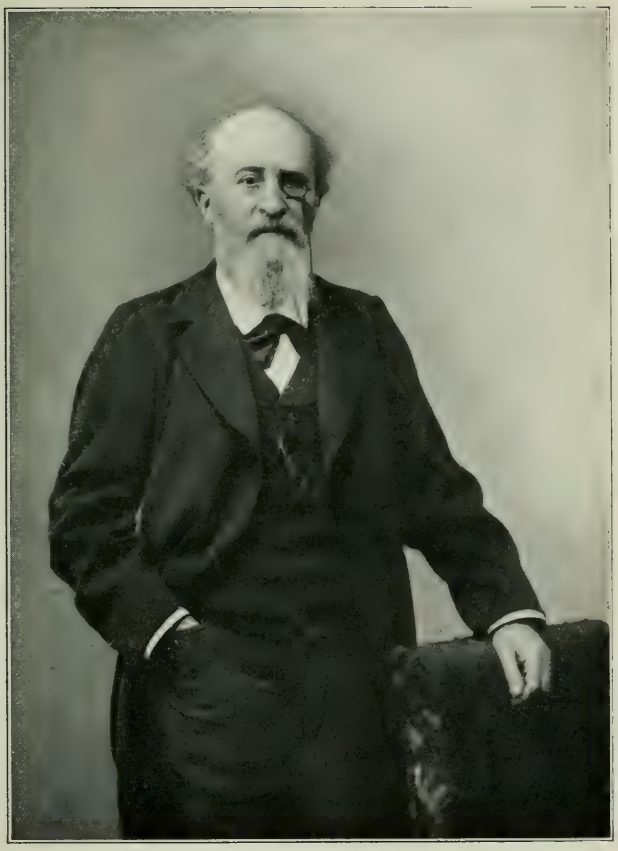
Nous prévoyons que le premier cahier de la sixième série, paraissant le dimanche 2 octobre prochain, sera le *catalogue analytique sommaire de* nos *cinq premières séries ;* nous demandons à nos abonnés, de même que nous pensons dès aujourd'hui à préparer l'établissement de ce catalogue, de penser, pour leur part, à en préparer la distribution utile ; c'est-à-dire que nous leur demandons, pendant l'achèvement de cette cinquième série, de chercher et de nous indiquer à qui nous pourrons utilement envoyer ce *catalogue analytique sommaire,* comme nous envoyons nos *vient de paraître ;* pour savoir ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire ;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse ; avertir en même temps cette personne ; elle recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire.*

9

Tu m'hai di sérvo tratto a libertate
Per tutte quelle vie, per tutt' i modi,
Che di ciò fare avean la potestate.

La tua magnificenza in me custodi
Sì, che l'anima mia che fatta hai sana,
Piacente a te dal corpo sì disnodi.

DANTE, *Paradis*, XXXI, 85.



Gaston Paris

139878
4/10/16

Né à Avenay, — Marne, — le 9 août 1839, Gaston Paris est mort le 5 mars 1903, à Cannes.

Nous proposant de constituer, dans la série de nos biographies, et sur le même plan, un cahier de Gaston Paris, nous avons demandé à M. Joseph Bédier, qui a succédé à Gaston Paris dans sa chaire du Collège de France, de bien vouloir nous donner sa leçon d'ouverture, sur l'œuvre de Gaston Paris, *prononcée le mercredi 3 février 1904.*

SUR L'ŒUVRE DE GASTON PARIS

Joseph Bédier

SUR L'ŒUVRE DE GASTON PARIS

Messieurs,

Gaston Paris me comprendrait, lui qui comprenait tant de choses dans l'ordre du cœur comme dans l'ordre de l'esprit, si je vous disais : « Souffrez que je rompe avec l'usage qui m'impose de consacrer à mon maître cette leçon d'ouverture. Souffrez que je m'en tienne à ces quelques paroles, simples et vraies : il fut grand, il fut bon; je l'ai tendrement aimé, entre tous les hommes; je lui dois des bienfaits sans nombre; je saurai vouer ma vie à sauver ici quelque chose de sa tradition. Souffrez donc qu'abordant aussitôt le sujet de mon cours, je vous montre de quel cœur j'entends tenir cette promesse, et que ce soit là ma façon de le louer. »

Mais puisque vous êtes venus, les uns l'ayant aimé, les autres sur le seul renom de sa gloire, pour entendre encore parler de lui, du moins n'attendez de moi rien qui rappelle la leçon, à la fois si filiale et si critique, que jadis, dans cette chaire, Gaston Paris consacra à Paulin Paris. Il savait, lui, comment, « continuant l'œuvre de son père, il la modifierait »; il pouvait en

marquer à la fois l'importance et les limites; il pouvait l'analyser et la juger, en critique; je ne puis que méditer sur la sienne, en disciple fervent.

I

Et d'abord, je veux qu'elles soient de lui, les premières paroles que je prononcerai dans cette chaire. Avant de retracer sa biographie, je veux redire les rares passages de ses écrits où, s'interrogeant sur la signification de sa vie et de son labeur, il a défini son attitude intellectuelle. Ces quelques phrases éparses, ces quelques phrases précieuses, je les recueille, et vous y reconnaîtrez l'accent de sa voix et le son de son âme.

Il disait : « Ce qui éveille et soutient l'ardeur du savant dans le cours de ses recherches, qui pourraient parfois sembler peu dignes du temps et de la peine qu'elles exigent, c'est la pensée qu'il concourt à l'édification de ce grand monument, l'histoire de l'esprit humain. » Cette pensée créait pour lui la sainteté de toute besogne d'érudition. En des vers datés du 20 novembre 1856, qui fut le dixième jour après son arrivée à l'Université de Bonn, cet écolier de dix-sept ans déclarait que l'avidité de savoir, la *libido sciendi,* serait pour lui religion. Et, dès qu'une vocation héréditaire lui eut désigné pour son domaine propre les études romanes, il s'y livra, non par curiosité frivole de bel esprit ou d'érudit, mais en philologue, c'est-à-dire pour fonder sur l'analyse linguistique et sur l'interprétation des textes littéraires la connaissance vraie du passé.

« Nous nous attachons moins », disait-il, « à apprécier et à faire apprécier le moyen âge qu'à le connaître et à le comprendre. Ce que nous y cherchons avant tout, c'est de l'histoire. Nous regardons les œuvres poétiques elles-mêmes comme étant avant tout des documents historiques... Elles sont des faits historiques, des phénomènes soumis à des conditions. Comprendre ces phénomènes dans leurs caractères multiples, assigner à chacun d'eux sa date et sa signification, en démêler les rapports, en dégager enfin les lois, telle est la tâche du savant. » Il estimait qu'il ne suffit pas de considérer les productions de l'esprit sous la catégorie du beau, car elles ne valent pas seulement selon qu'elles nous plaisent ou nous déplaisent; qu'il ne s'agit pas de les juger au gré de nos préférences artistiques, ou plus ambitieusement au nom de lois esthétiques universellement décrétées, car c'est toujours, en dernière analyse, notre goût individuel qui les juge; qu'il faut, non pas rapporter les choses à nous, mais nous à elles, nous soumettre, en toute humilité et passionnément, aux faits; poursuivre, par la connaissance érudite de toutes les manifestations de la vie, la pleine intelligence du passé. Il disait qu'il faut « apporter à ces études, autant que possible, la disposition d'esprit que demandent les sciences naturelles, cherchant non à juger ni à prouver, mais à connaître et à comprendre ». Il disait qu' « il n'y a pas de vérités indifférentes, de vérités inutiles ». Il disait, reprenant une parole de Bossuet, que « le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient ». Il disait qu'il faut accepter en leur rigueur et en leur plénitude les exigences de l'esprit

critique, et il est beau de trouver ceci sous la plume d'un tout jeune homme :

« La critique arrive devant l'objet qu'elle étudie sans prévention comme sans arrière-pensée; elle ne cherche qu'en cet objet même les raisons de la sentence qu'elle va rendre et ne se laisse influencer par aucune considération extérieure. Elle ignore complètement les conséquences heureuses ou regrettables que pourra avoir sa décision, et ne se préoccupe que de savoir la vérité. D'ailleurs la vérité ne peut jamais être dangereuse. »

Ces lignes, vous pourrez les retrouver au tome II de la *Revue Critique,* à la fin d'un article où, sachant qu'il blessera le sentiment patriotique de tout un peuple, il démontre que les chants historiques des Slaves de Bohême ne sont que des supercheries, et plusieurs de vous, messieurs, reconnaissent ce thème : c'est celui même qu'il reprendra en cette chaire pendant le siège de Paris; c'est cette déclaration, bien digne de servir d'épigraphe à tout son œuvre :

« Je professe absolument et sans réserve cette doctrine que la science n'a pas d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui, par un motif patriotique, religieux, ou même moral, se permet dans les conclusions qu'il en tire la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. »

Mais voici que cette pensée reparaît encore dans son discours de réception à l'Académie, et, de même qu'à

regarder les portraits de Gaston Paris, on voit que les lignes et l'expression de son visage se sont embellies à mesure qu'il progressait de la jeunesse vers l'âge mûr, puis vers la vieillesse, ainsi cette pensée, qui donne la note profonde de son âme, s'embellit encore en ce troisième et dernier état : « Il faut, avant tout », disait-il, « aimer la vérité, vouloir la connaître, croire en elle, travailler, si on peut, à la découvrir. Il faut savoir la regarder en face, et se jurer de ne jamais la fausser, l'atténuer ou l'exagérer, même en vue d'un intérêt qui semblerait plus haut qu'elle, car il ne saurait y en avoir de plus haut, et du moment où on la trahit, fût-ce dans le secret de son cœur, on subit une diminution intime qui, si légère qu'elle soit, se fait bientôt sentir dans toute l'activité morale. Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes d'accroître son empire; il est donné à tous de se soumettre à ses lois. Soyez sûrs que la discipline qu'elle imposera à vos esprits se fera bientôt sentir à vos consciences et à vos cœurs. L'homme qui a, jusque dans les plus petites choses, l'horreur de la tromperie et même de la dissimulation est par là éloigné de la plupart des vices et préparé à toutes les vertus. »

Certes, ces paroles sont belles, et sans doute ce Collège où Gaston Paris enseigna pendant soixante-trois semestres se réjouit de les entendre encore. Mais tel d'entre vous, messieurs, songera peut-être : « Sont-elles le propre de Gaston Paris? En tant qu'elles disent le respect dû à la vérité, la plupart des savants de sa génération n'auraient-ils pu mettre en tête de leurs œuvres des déclarations identiques? En tant qu'elles respirent une foi qu'on peut croire démesurée aux destinées de la philologie, n'y reconnaissons-nous

pas ces formules, entendues ailleurs, que « seul le savant a le droit d'admirer », ou que « jouir c'est comprendre », ou que « la philologie inséparablement liée à la critique est un des éléments les plus essentiels de l'esprit moderne »? N'est-ce pas là le ton, l'esprit de *l'Avenir de la Science* de Renan, et si Renan a donné à son livre ce sous-titre *Pensées de 1848,* n'a-t-il pas lui-même indiqué par là que ces idées portent déjà la marque du temps et comme sa ride? »

Il se peut, en effet, messieurs, si vous regardez ces idées du dehors; mais nous tous qui avons vu Gaston Paris les réaliser, les vivre, les traduire en belles œuvres et en bonnes actions; nous qui savons, grâce à lui, de quelles vertus elles sont génératrices; nous tous à qui notre maître, selon l'expression de M. Louis Havet, « a découvert, par l'orientation de sa vie de travail, la source de la morale, c'est-à-dire la hardiesse de la pensée à se contrôler elle-même », nous ne croyons pas que ces idées puissent jamais fléchir ni vieillir. Elles ne forment pas une doctrine abstraite, que l'on critique et que l'on juge; elles sont pour nous la règle acceptée, en nous incarnée, non pas la règle dure, mais la loi souple et forte, la bonne nouvelle qui confère à notre vie sa part de joie et de beauté.

II

Mais volontiers nous reconnaîtrons que, si l'on considère historiquement cette doctrine, Gaston Paris ne l'a pas créée. Réaction contre le romantisme, énergique instinct réaliste, retour à l'observation et à la

recherche concrète et positive, ces termes définissent l'attitude de Gaston Paris, mais ils définissent aussi, dans tous les ordres de la pensée, la disposition principale des intelligences pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, et par là Gaston Paris n'a fait que participer à l'esprit de son temps. Dans l'ordre même de ses études spéciales, il ne serait pas vrai de dire qu'il fut chez nous le fondateur ou l'introducteur de la philologie romane : sans remonter jusqu'à Fauriel ou à Raynouard, il suffit de rappeler qu'après tout, au jour où Gaston Paris commence son œuvre, Littré a presque achevé la sienne. Il est bon et juste de redire au contraire quelles fortes influences se sont exercées sur son enfance et sur sa jeunesse. Si son entrée dans la science fut précoce, c'est que Gaston Paris a grandi dans les vieux bâtiments de l'arcade Colbert, parmi les conservateurs de la Bibliothèque du Roi; c'est que Paulin Paris, comme son fils lui-même l'a écrit, lui inculqua dès l'enfance ces trois sentiments : « l'amour de l'étude, l'amour de notre vieille poésie et l'amour de la douce France »; c'est qu'il a hérité, comme d'un patrimoine, du labeur paternel; c'est qu'élève au collège Rollin, il y reçut les leçons d'un maître qu'il révéra toujours comme son initiateur, M. Auguste Himly; c'est que, du mois de novembre 1856 au mois d'août 1858, il fut le disciple de Frédéric Diez à Bonn, puis de Curtius à Goettingue, et qu'entrant dans ces illustres universités, il crut, lui aussi, entrer dans des temples; et c'est encore qu'au retour d'Allemagne, élève de l'école des Chartes, en 1859 et 1860, il y trouva des maîtres excellents, comme Tardif et Guessard, et entre tous, ce vrai savant, Jules Quicherat.

S'il en est ainsi, qu'apportait-il de nouveau? Où donc réside son originalité propre? Il en va de lui, messieurs, comme de tous les novateurs : à force de leur trouver des devanciers, nous risquons de les faire apparaître comme des tard-venus. Ainsi, quand on a dénombré les précurseurs de Rabelais, on s'étonne à l'ordinaire qu'à la date où il croit utile d'entrer en guerre contre la scolastique, la dialectique et la Sorbonne, il semble ignorer que déjà la Renaissance est victorieuse et que déjà ce Collège de France est bâti en hommes; et l'on oublie que lorsqu'une belle cause est gagnée dans les milieux de haute culture, il subsiste encore des foyers de réaction dangereux, dont il nous est malaisé à distance de mesurer l'intensité.

Ainsi pour Gaston Paris. Certes, la tradition scientifique n'a jamais subi en France d'interruption réelle, et des hommes comme Littré, Paulin Paris, Natalis de Wailly, Barthélemy Hauréau et Joseph-Victor Le Clerc suffisaient à la maintenir; mais nul désir chez eux de la propager, satisfaits s'ils demeuraient toujours assez nombreux pour occuper les fauteuils de l'Académie des Inscriptions, et pour y poursuivre entre eux, à cinq ou six, avec lenteur, dans le demi-jour de la commission de l'*Histoire littéraire,* l'œuvre des Bénédictins de Saint-Maur. Au-dessous de ce petit comité respectable et paisible, c'était une sorte d'engourdissement de la vie scientifique; dans le haut enseignement officiel, c'était la rhétorique implantée, et le bon goût classique, et la grande pitié des cours éloquents; au-dessous encore, c'était le pullulement des travaux de ces amateurs, de « ces dilettanti qui ne valent pas mieux pour la science que pour l'art », c'était le « pé-

dantisme à la cavalière » et la misère de la demi-science.

Qu'est-ce donc que Gaston Paris apporte de nouveau? Ceci, si je ne me trompe : le sentiment, inconnu jusqu'à lui, de la largeur avec laquelle le travail scientifique devait être organisé; l'idée que « la science ne devait pas rester reléguée dans des temples rarement visités où quelques prêtres seuls célèbrent ses rites, mais animer et inspirer toute l'activité intellectuelle d'un pays »; et tandis que Paulin Paris essayait de vulgariser les romans du moyen âge en leur conquérant un plus vaste public de lecteurs et de lectrices, ce qu'il voulut vulgariser, lui, ce fut l'esprit scientifique, en sorte qu'il imprégnât la vie nationale elle-même.

C'est d'abord dans les méditations de son « poële d'Allemagne » qu'enivré de savoir comme un humaniste du quinzième siècle, riche déjà d'une diversité de connaissances que peut seule expliquer sa singulière force de mémoire, c'est ensuite pendant son noviciat de l'École des Chartes que Gaston Paris dut former ces vastes desseins; mais comment les autoriser, sinon par des œuvres? Un grand exemple est un puissant témoin, et, à sa sortie de l'École des Chartes en 1862, il produisit son *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française,* où, précisant une loi reconnue par Diez, il en prouve la constance par la réduction des faits qui semblent la contredire. Il songe alors à traduire la *Grammaire des langues romanes* de son maître et, dès 1863, il en a composé l'introduction. Mais ce n'est pas seulement dans les recherches linguistiques, c'est encore dans l'ordre littéraire qu'il a compris la valeur de la méthode comparative instaurée

par Frédéric Diez, et il publie en 1865 son *Pseudo-Turpin* et son *Histoire poétique de Charlemagne.*

Faut-il vous redire à mon tour les mérites de ce grand livre, l'*Histoire poétique de Charlemagne,* et « ce qu'il y avait de merveilleux dans la science de ce jeune homme de vingt-cinq ans qui possédait le vieux-français et le provençal, l'allemand, le flamand, le scandinave, l'italien, l'espagnol, et qui savait disposer avec sûreté les textes empruntés à ces divers idiomes »? Faut-il vous redire comment il a su s'orienter à travers le chaos des poèmes étrangers, les comparer, prouver qu'ils procèdent tous des chansons de geste françaises; classer ces chansons de geste, deviner leurs prototypes perdus; décrire la force de création héroïque qui suscite les légendes et la force d'hérédité ininterrompue qui les transmet et les transforme; débrouiller le travail des siècles qui a fondu dans la figure épique de Charlemagne les traits glorieux de ses prédécesseurs, les traits ignominieux de ses descendants? A quoi bon? Dire que l'*Histoire poétique de Charlemagne* contenait en puissance les travaux de Léon Gautier, de Pio Rajna, de Godefroy Kurth, et de tant d'autres, c'est le lieu commun des romanistes, et sans doute vous préférerez, messieurs, que je vous apprenne quel accueil ce livre reçut de ses premiers lecteurs. Vous croyez, n'est-il pas vrai, qu'ils durent y reconnaître d'emblée la beauté de l'ordonnance, la sagacité des combinaisons, la force des hypothèses? ou, s'ils ne comprirent pas, vous croyez, n'est-il pas vrai, qu'à tout le moins ils se sentirent confusément en présence de quelque chose de jeune, de singulier, d'inentendu dans la critique française? Permettez-donc que je vous cite

ces quelques lignes d'un jugement porté sur l'*Histoire poétique de Charlemagne* par un critique d'alors, et des plus haut situés dans l'opinion publique. Vous y mesurerez la force d'incompréhension qui pouvait alors s'opposer, en des milieux réputés scientifiques, à l'esprit scientifique. Le critique s'exprime ainsi : « Sous des apparences scientifiques légèrement suspectes, à côté de prétentions un peu altières à une méthode toute nouvelle, à une méthode absolument exacte et rigoureuse, j'ai trouvé dans l'*Introduction* de M. Gaston Paris beaucoup de redites, beaucoup de paroles inutiles. L'auteur semble annoncer la révélation d'une science inconnue avant lui, et il expose souvent des lieux communs. Il y aurait bien des choses à atténuer pour le ton général ; il y aurait aussi des idées vagues à préciser. La définition de l'épopée est-elle complète ? M. Gaston Paris a-t-il signalé toutes les conditions du genre ? Je ne le pense pas. Ces critiques s'adressent surtout à l'*Introduction,* mais l'auteur convient lui-même que c'est là la partie philosophique et littéraire de son travail, le reste n'étant qu'un recueil de faits. Ce recueil de faits atteste d'ailleurs beaucoup de savoir, de lectures, d'études. »

L'année suivante, l'Académie des Inscriptions décernait à l'*Histoire poétique de Charlemagne* le grand prix Gobert. Ces deux témoignages de l'esprit du temps semblent contradictoires. Pour les raisons que je disais tout à l'heure, ils ne le sont pas ; ils se concilient à merveille, et se complètent l'un par l'autre.

Le mal était réel, vous le voyez, et l'apostolat de Gaston Paris nécessaire. C'est alors, au lendemain de la soutenance de cette thèse de doctorat, que s'ouvre,

pour se prolonger jusqu'en 1872 environ, la période héroïque de son activité. Il avait formé avec M. Paul Meyer, dès l'École des Chartes, « dans une émulation qui ne fut jamais une rivalité », ce compagnonnage que la mort a semblé rompre, mais qui unira à jamais leurs deux noms dans l'histoire de notre renaissance philologique. Avec M. Paul Meyer, avec Ch. Morel et Zotenberg, il fonde en 1866 la *Revue Critique*, et la librairie Franck où s'assemblaient les quatre directeurs nous est aussi vénérable que cette arrière-boutique de Le Brethon d'où s'élancèrent jadis les Encyclopédistes. Pour réformer l'Université « qui n'était qu'une administration », pour censurer les travaux inutiles, pour répandre et perfectionner les méthodes, pour « renouveler l'atmosphère de toutes les disciplines historiques et philologiques », ce fut une belle guerre. L'appel de ces jeunes hommes groupa autour d'eux, dès la première année, leurs aînés, Egger, Thurot, Tournier, MM. Gaston Boissier, Michel Bréal, Henri Weil, leurs contemporains, Brachet, M. Émile Picot, M. Rodolphe Reuss, et quarante-trois autres collaborateurs. C'est chose émouvante de relire ces vieux articles de Gaston Paris, à demi improvisés, et tout gonflés de sève. « Presque toutes les conceptions qu'il développa plus tard », dit M. Paul Meyer, « se retrouvent en germe dans ses articles des quatre ou cinq premières années de la *Revue Critique.* » C'est, par exemple, dans le premier volume de la *Revue,* un article sur les *Altromanische Glossare* de Diez, qui annonce ses cours futurs sur le Glossaire de Reichenau, et tant de travaux sur l'*Appendix Probi,* sur les *Gloses de Cassel* et sur les *Serments de Strasbourg ;* ce

sont, dans les tomes I et III de la *Revue Critique,* à propos des recueils de contes ou de chansons populaires de Bladé et de Bujeaud, des discussions si sûres de méthode qu'au jour où M. Gaidoz fondera *Mélusine,* comme une des nombreuses filiales de la *Revue Critique,* il n'aura qu'à reproduire l'un de ces articles en tête de sa revue comme le programme des folkloristes. Sous divers pseudonymes, des numéros entiers, dit-on, écrits par Gaston Paris seul ; sous sa signature, des articles consacrés à Montaigne, aux *Nibelungen,* au pentamètre iambique allemand, à Rabelais, à Goethe, à Pascal ; c'est une activité multiple, sans frontières définies ; et, pourtant, dans ce mélange même, on discerne déjà ses trois directions principales, de linguiste, de folkloriste, d'historien de la littérature médiévale, et déjà l'on pressent ce qu'il va devenir : comme linguiste, notre Diez ou notre Ascoli, comme folkloriste, notre Jacob Grimm, comme historien de notre vieille littérature, le grand Paris, *Paris absque pari,* Paris sans rival.

Mais voici que son activité de savant se double et s'enrichit de son activité de professeur. C'est au Collège de France qu'il l'inaugura, comme remplaçant de son père, et c'est une date mémorable dans l'histoire de la science française que le 3 décembre 1866, jour où, pour la première fois, Gaston Paris enseigna. Il enseigna bientôt après dans deux chaires, au Collège de France et à l'École des Hautes Études, dans « sa grande église », comme il disait, et dans « sa petite chapelle », qu'il aima pareillement.

Depuis ces jours lointains où il forma ses premiers élèves, les Léopold Pannier et les Arsène Darmesteter,

que d'intelligences il a fécondées, l'admirable découvreur d'hommes, et mieux encore, que d'âmes il a réchauffées et fortifiées, le maître indulgent, le maître bon, le patron, le père ! Vous le savez, qu'il n'y a pas en France et qu'il n'y a guère dans le monde de chaires de philologie romane qui ne soient aujourd'hui occupées par un de ses élèves ou par un élève de l'un de ses élèves ; vous le savez, que, dans des disciplines voisines, bien des savants se réclament de lui comme de leur initiateur; et j'aimerais à grouper autour de son nom, comme une belle parure, les noms de ses disciples ; mais je ne puis en nommer un seul, car si j'en oubliais un, plus modeste ou plus obscur, il me semble que notre maître en souffrirait, et qu'il dirait de celui-là : « πατρὸς δ'ὅγε πολλὸν ἀμείνων ».

Il poursuivait ainsi sa double tâche de savant et de professeur quand vint la guerre. Au sortir de cette crise, bien des Français durent se réformer intimement et, comme on disait alors, « se régénérer » ; lui, nous pouvons lui rendre ce témoignage qu'il n'eut qu'à poursuivre le travail commencé, d'un cœur plus filial sans doute et plus énergique encore, mais selon les lignes mêmes qu'il s'était tracées avant la guerre. « C'est alors », comme l'a écrit M. Michel Bréal, « qu'il donne de sa foi en l'avenir la preuve la plus spirituelle : tandis que des prophètes de malheur annonçaient la fin des nations romanes, il fait paraître, de concert avec M. Paul Meyer, en janvier 1872, la première livraison de la *Romania* » ; peu après, en 1875, il contribue à fonder la Société des anciens textes français. Alors, peut-on dire, son œuvre d'organisateur est accomplie ; à cette heure, par son enseignement, par

son action dans la Société des anciens textes et dans le Conseil de perfectionnement de l'École des Chartes, par les revues qu'il dirige, par les élèves qu'il forme, il dispose de toutes les forces qu'il avait médité de susciter ou de consolider; les longs espoirs et les vastes pensers conçus aux jours de la jeunesse, il les voit désormais se réaliser peu à peu.

III

A cette heure arrêtons-nous pour le contempler dans la plénitude de sa force. Je tâche de l'évoquer par l'effort de ma tendresse, mais surtout de ma raison. Je tâche de le revoir tel qu'il fut, en sorte que ceux qui l'ont connu puissent dire : « Ce portrait ne doit rien à l'embellissement que la mort confère aux visages aimés. »

Gaston Paris est un érudit, mais qui a nommé l'érudition « la chercheuse avare et aveugle, qui ne jouit pas de ses richesses ». Il est un savant, appliqué à se dégager de l'illusion personnelle, à maîtriser en lui les puissances trompeuses, et qui pourtant a écrit : « Dans tous les ordres de la pensée et de l'activité humaine, c'est la puissance de l'imagination qui fait les grands hommes; le savant a besoin d'imagination autant que l'artiste. » Il est réfléchi et il est audacieux. Il a le goût du fait, le sens du concret, et aussi des parties d'idéaliste et de poète. Il est libéré de tout dogmatisme héréditaire, et pourtant il a le culte des choses populaires et traditionnelles, l'intelligence passionnée, enfantine et presque mystique de tout ce qui fut de la

vieille France. Il semble se confiner dans son moyen âge, et toute la vie moderne retentit en lui. Ses travaux sont d'un spécialiste, mais de lui, comme d'un Scaliger, qui pourrait dire où commence, où finit sa spécialité ? Il a la grande, la presque universelle curiosité; il est ouvert à toutes les aires de vent de l'esprit. Regardons-le dans l'activité de la recherche érudite, comme tant de fois en ses conférences ses élèves l'ont vu travailler devant eux, avec eux. Il établit le texte du *Fierabras* ou de la *Vie de saint Alexis,* et, pour en classer les manuscrits, il faut les confronter tous, vers par vers, mot par mot. Il étudie la *Vie de saint Gilles,* et, pour en déterminer le dialecte, il faut qu'il dresse la liste de tous les traits de vocalisme et de consonantisme attestés par la mesure des vers et par les rimes. Il compose le glossaire de l'*Histoire de la guerre sainte,* c'est-à-dire qu'il commence par recopier chaque phrase de ce poème de douze mille vers sur autant de fiches qu'il y a de mots notables dans chaque phrase. Il étudie la légende de *Cymbeline,* c'est-à-dire qu'il cherche d'abord, dans le trésor dispersé des littératures populaires, quarante versions de ce conte. A toutes ces tâches limitées et concentrées, il apporte la patience et les scrupules d'exactitude qui sont les conditions de la probité scientifique; il y met aussi la coquetterie de l'ouvrier qui aime le bon ouvrage bien fait, que d'autres n'auront pas à recommencer. Mais après avoir considéré l'érudit courbé sur sa besogne, est-ce que vous attendez, messieurs, que je vous le montre à d'autres jours, en d'autres œuvres, s'évadant hors de l'érudition? que retournant brusquement la médaille, j'oppose, selon la loi d'un contraste convenu, l'architecte au

manœuvre, le philosophe, le poète, le penseur au philologue? Non, c'est ici même, c'est dans ces travaux de philologue qu'il est tout entier, c'est ici l'œuvre de vie. C'est au cours même de ces opérations érudites que son imagination poétique s'ébranle et s'élance. Le brillant article de la *Revue de Paris* que vous connaissez tous sur *la Légende de Tristan* est sorti de conférences de l'École des Hautes Études, prolongées et reprises pendant quatre semestres; il est extrait d'un minutieux travail technique ou, pour dire plus vrai, il est ce travail technique lui-même. Tandis que Gaston Paris semble se plier en esclave à des tâches anonymes et presque impersonnelles d'analyste, le généralisateur qui est en lui transmue les faits en idées. Il perçoit entre les faits qui semblent le plus distants des liaisons possibles, il jette de l'un à l'autre le réseau des inductions et des hypothèses, il combine ou dissocie le système de leurs rapports, il pressent la loi qui les enchaîne, et du groupement des faits jaillit enfin la théorie neuve, hardie, imprévue : tantôt celle qui veut que nos chansons de geste ne soient que le dernier aboutissement d'une épopée mérovingienne, elle-même héritière de l'épopée germanique; (1) ou bien cette théorie, belle comme un mythe de la Grèce, selon laquelle la poésie lyrique est issue en France, dans le haut moyen âge, des fêtes de mai, en sorte que la poésie serait sur notre sol, en sa plus lointaine origine, une émanation du Printemps. Ainsi sont associés en lui, sans qu'on puisse les disjoindre, l'érudit et le philosophe, l'analyste et le

(1) Gaston Paris l'exposa le premier en des leçons professées au Collège de France, en 1867. — Voir la *Romania*, XIII, 600.

généralisateur, pour composer, par l'équilibre des facultés les plus diverses et par leur harmonie, un rare, un noble type humain.

Ces dons harmonieux, il les répand dans une œuvre multiple, qu'il me faut décrire. Pour vous donner l'impression juste de ses dimensions, il faut, semble-t-il, déterminer ce qu'il a exclu de son domaine, et, par exemple, remarquer que, comme linguiste, il a négligé les patois, la sémantique, les études de syntaxe; que, comme historien des littératures romanes, il s'est plutôt choisi pour son champ d'activité la littérature française des origines à l'avènement des Valois. Pourtant, si je dis qu'il a écarté de ses recherches le moyen âge latin, ses travaux sur l'auteur du *Ligurinus,* sur Egbert de Liège, sur Siger de Brabant, me démentiront aussitôt. Si je dis qu'il a moins étudié le quinzième siècle français, il me faut ajouter aussitôt que son édition des *Chansons du quinzième siècle,* celle du *Mystère de la Passion,* d'Arnoul Greban, ses études sur les *Cent Nouvelles nouvelles,* sur Antoine de la Sale, sur Martin le Franc, sur François Villon, suffiraient à représenter chez un autre savant toute une vie de travail. Il a moins étudié les littératures italienne, provençale, espagnole; mais M. d'Ancona a récemment dressé la liste de ses contributions à l'histoire de la littérature italienne; M. Jeanroy a fait de même pour la provençale, M. Hartwig Derenbourg pour l'espagnole : et si je vous lisais seulement ces trois listes bibliographiques, elles suffiraient à épuiser une bonne part du temps qui me reste. Me restreignant à la langue et à la littérature françaises, si je dénombre ses éditions de textes, *Saint Alexis,* les *Miracles de Notre-Dame,* la *Vie de saint*

Gilles, les *Versions rimées de l'évangile de Nicodème,* le *Roman de Merlin,* la *Chronique d'Ambroise,* le *Roman des Sept Sages, Orson de Beauvais,* ce sont déjà seize volumes in octavo ou in quarto, et l'on en formerait trois ou quatre autres à réunir les textes de moindre étendue publiés en diverses revues. Dois-je énumérer ses mémoires linguistiques sur l'*o* fermé, sur l'amuïssement de l'*s* devant une consonne, sur le pronom neutre de la troisième personne en français, sur la première personne du pluriel, sur les accusatifs en *ain,* sur l'altération romane du *c* latin? ou ses études merveilleuses de littérature comparée sur les légendes de Saladin, du châtelain de Couci, d'Eliduc, de Trajan, du Juif errant, sur le conte de la Rose dans le roman de *Perceforest?* Quand je l'aurais fait, et déjà j'aurais pu doubler chacune de ces listes de titres, il se trouve que j'aurais précisément négligé les écrits auxquels il tenait le plus peut-être, n'ayant rien dit encore de ses mémoires sur chacun des genres littéraires du douzième et du treizième siècles, rien encore sur les chansons de geste, ni sur l'épopée animale, ni sur la poésie lyrique courtoise, ni sur les romans d'aventure, ni sur les romans de la Table ronde, et l'on reste confondu de l'impuissance où l'on se voit à épuiser ce dénombrement.

Certes, cela même est significatif; mais les romanistes, déjà nombreux, qui se sont faits les biographes de Gaston Paris, éprouvent ici à l'ordinaire un embarras d'un autre ordre et que je veux vous décrire. Parmi tant d'idées et de théories qu'il a semées, lesquelles choisir pour les résumer, sans que ce choix soit arbitraire et semble mesquin? Parmi toutes ces œuvres,

lesquelles sont essentielles ? Parmi tous ces mémoires, où sont les livres ? Si l'on fait la biographie de Taine, par exemple, elle se découpe nécessairement en quelques périodes qui vont du livre sur *La Fontaine* à l'*Histoire de la littérature anglaise,* de cette histoire au livre de *l'Intelligence,* de ce livre enfin à l'*Histoire des origines de la France contemporaine.* De même pour un Fustel de Coulanges, voire pour un Renan. Chacun de ces créateurs d'idées s'est enfermé plusieurs années dans un vaste sujet, et de chacune de ces retraites successives, un grand livre est sorti. Gaston Paris, au contraire, n'a jamais écrit qu'un seul livre complet, l'*Histoire poétique de Charlemagne,* qui est d'un jeune homme de vingt-cinq ans. Et l'on peut bien masquer cette singularité par un dénombrement oratoire des titres de ses ouvrages ; il reste que ces ouvrages sont des mémoires, des notices, des éditions de textes, des comptes rendus critiques, non pas des livres ; et, ce qui frappe dans cette œuvre, c'en est le caractère parcellaire et dispersé.

Quand il vivait, des amis le lui reprochèrent, publiquement parfois. Par quel ascétisme scientifique mal entendu, lui demandaient-ils, ou par quelle limitation de parti pris, ou par quelle défiance de lui-même s'en tenait-il à ces travaux partiels ? Pourquoi laissait-il sa vie se dissiper et s'user à reviser des ouvrages d'élèves, à corriger les épreuves d'autrui, à faire au jour le jour des comptes rendus critiques pour la *Romania,* à y dépouiller des périodiques étrangers ? Que ne savait-il échapper à ces tâches, se ressaisir, se concentrer, refaire une nouvelle *Histoire poétique de Charlemagne,* créer une œuvre synthétique ? Que ne donnait-

il ce que lui seul aurait pu produire, une grande *Histoire de la littérature française au moyen âge ?*

Gaston Paris souriait et laissait dire. Il savait mieux le secret de sa grandeur et qu'elle résultait surtout d'un don merveilleux d'ubiquité. Quiconque l'a connu, ou même entrevu, le reconnaîtra ici : il avait le pouvoir, presque magique, de se donner d'emblée à chacun. Venait-on l'entretenir d'une question à laquelle on le supposait presque étranger, qui du moins semblait fort distante de l'ordre actuel de ses travaux ; on commençait à la lui exposer, brusquement il s'en emparait; déjà et comme par sortilège il s'était transporté au centre de vos préoccupations ; déjà elles étaient devenues siennes ; il semblait n'en avoir plus d'autres; déjà il possédait votre sujet, il en était possédé lui-même, il le fouillait, l'éclairait jusqu'aux profondeurs. Et si quelque autre interlocuteur vous succédait, par une métamorphose aussi soudaine, il s'adaptait à lui.

Par l'effet de cette organisation singulière, jamais il ne voulut limiter sa curiosité, ni la fixer en un système d'idées aux arêtes inflexibles, à jamais précisées. « Les synthèses, ces magnifiques sottes ! » a écrit Alfred de Vigny. Il voulait dire ces monuments imposants et caducs dressés dans leur orgueil par les grands systématiques, qui croient que la vérité historique se construit comme un poème. Gaston Paris la concevait plutôt comme « une vaste équation où la variable oscille sans cesse par l'accession de données nouvelles » ; comme la courbe des vérités spéciales découvertes, chacune dans son ordre, par des hommes spéciaux ; et toujours il s'appliquait à modifier ces lignes souples, jouissant

sans fin de la variété renaissante de leurs aspects. Sa science est toujours sujette à correction et à renouvellement, toujours en mouvement, emportée dans un perpétuel devenir. « Cette étude », écrivait-il d'un ouvrage de M. Léopold Sudre, « clôt une époque, et elle en ouvre une autre » : c'est le plus bel éloge qu'il sût faire d'un livre. Jamais il ne connut le moment où l'on a son siège fait, où l'on met le point final à une œuvre, où l'on se déprend d'elle, où elle se détache de vous pour vous devenir bientôt indifférente et comme étrangère. Volontiers il publie une étude sans conclusions fermes ; si parfois il croit nécessaire de conclure, dans les articles par exemple où il s'adresse au grand public lettré, c'est par une péroraison qui a quelque chose d'oratoire et qui semble n'être qu'une pièce rapportée. Ses vraies conclusions ont la belle modestie de l'incomplet : elles se bornent d'ordinaire à marquer le juste degré d'indécision où la critique doit provisoirement se tenir, à pressentir les quelques solutions possibles du problème posé, à préciser ce qui manque encore en l'état actuel des connaissances pour faire prévaloir telle ou telle théorie, à dire : « Voici les deux ou trois directions nouvelles où il faut chercher désormais. Je reviendrai quelque jour sur ce sujet. » Un de ses élèves suédois a dressé, dit-on, il y a dix ans, la statistique de ces travaux projetés, et a composé une vaste bibliographie des ouvrages que Gaston Paris a promis et qu'il n'a point donnés. Mais depuis ces dix ans, Gaston Paris a publié plusieurs de ces travaux annoncés, et d'autres que lui, partis à la découverte dans les directions par lui indiquées, réalisent peu à peu ses promesses, et réduisent journellement la liste du biblio-

graphe suédois. Par là, l'œuvre de Gaston Paris n'est pas révolue, comme elle le serait, s'il avait dressé un de ces vastes systèmes qui portent la marque et le nom de leur constructeur, mais qui bientôt *datent* et se délabrent. Cette œuvre qu'il n'a jamais voulu clore n'est pas close aujourd'hui qu'il n'est plus, mais vivante, et quand la plupart d'entre nous et de nos écrits auront disparu dans l'oubli, elle vivra encore, indéfiniment féconde, et les travailleurs futurs viendront encore lui demander des suggestions.

Cette disposition foncière, qui est peut-être sa maîtresse forme, explique le besoin, qui fut toujours le sien, de rester en communication perpétuelle avec tous les médiévistes, et sa prédilection pour le travail collectif. D'autres, les systématiques dont je parlais tout à l'heure, s'isolent volontiers, ne gardent de liens qu'avec les quelques savants préoccupés des mêmes problèmes. Gaston Paris, au contraire, présent à tout, attendait, guettait le livre nouveau ; sitôt paru, il s'en saisissait, le vidait de ce qu'il apportait de neuf ; il en rendait compte soit par une courte note, soit par un long article de la *Romania,* soit par un mémoire du *Journal des Savants ;* il y montrait comment cet apport d'éléments nouveaux modifiait la forme des vérités réputées acquises, et la question rebondissait ; d'autres la reprenaient et, quelques mois, quelques années plus tard, elle lui faisait retour sous une forme imprévue, plus voisine de la vérité ; un nouveau compte rendu, de nouvelles approximations, une nouvelle synthèse provisoire la renvoyaient vers d'autres travailleurs encore, et des problèmes sans nombre marchaient ainsi peu à peu vers leur solution. Choisissons comme exemple ses

études sur les légendes du cycle de Bretagne. La série (1) s'ouvre, dès 1866 et 1867, dans la *Revue Critique,* par des comptes rendus des livres de Paulus Cassel sur le Saint Graal, d'Édouard Mall sur Marie de France ; elle se poursuit en 1877 et 1878 par des comptes rendus des éditions de la *Saga* de Perceval et du *Brut* de Munich. En 1879 il publie dans la *Romania* un groupe de lais bretons inédits et trace à ce propos les premiers linéaments d'une théorie sur l'origine celtique de ces légendes et sur le mode de leur transmission aux peuples romans. Ses grands articles de 1881 à 1883 sur *Lancelot du Lac* posent ces problèmes dans toute leur ampleur ; il leur consacre au Collège de France cinq cours semestriels, de 1879 à 1885, et pendant cette période il rend compte dans la *Romania* des livres d'Arthur de la Borderie sur l'*Historia Britonum* et sur les *Prophéties de Merlin,* de Martha Carey Thomas sur *Gauvain,* de Joseph Loth sur l'*Émigration bretonne en Armorique,* en 1884 de l'édition de *Cligès* par Foerster. En 1886, paraissent les deux volumes de son édition du *Merlin* en prose, en 1888 son vaste travail du tome XXX de l'*Histoire littéraire de la France* sur les *Romans en vers de la Table ronde,* en 1890 son *Manuel de l'histoire de la littérature* où un important chapitre est consacré aux romans bretons ; dans l'intervalle, il a critiqué dans la *Romania* l'édition de la version portugaise de la *Quête du Saint Graal,* le livre de Heeger sur la légende de l'origine troyenne des Bretons, les travaux de Kaluza et de Mennung sur le *Bel inconnu,*

(1) J'en écarte, pour abréger, ses contributions si nombreuses à l'étude de la *Légende de Tristan.*

d'Alfred Nutt sur la *légende du Saint Graal*. Mais, dans son étude du tome XXX de l'*Histoire littéraire*, il a hasardé cette hypothèse que la matière de Bretagne est galloise d'origine et qu'elle a été transmise aux trouvères de France par les Anglo-Normands, sous la forme de poèmes aujourd'hui disparus ; et cette théorie a soulevé un débat multiple que mènent contre lui MM. Zimmer, Golther, Foerster. En 1901, dans un compte rendu d'*Erec*, Gaston Paris demande à ses adversaires un répit, comme il se faisait souvent entre chevaliers dans les romans arthuriens. Pourtant il ne se retire guère de la lice : il ne cesse de suivre la polémique engagée entre MM. Zimmer, Ferdinand Lot, Brugger ; il rend compte des travaux de MM. Wechssler sur Robert de Borron, Schofield sur *Guingamor*, Friedwagner sur Raoul de Houdenc. En 1901-1902, cinq articles du *Journal des Savants* sur le *Cligès* de Chrétien de Troyes prouvent comment cette collaboration incessante à tout ce qui se faisait autour de lui l'a enrichi, et sa dernière leçon au Collège de France, en janvier 1903, consacrée au roman de *Horn*, reprenait sous une forme nouvelle son hypothèse, si vivement contestée, de l'existence des romans anglo-normands. Or, si l'on suit cette longue série de travaux, on constate que les plus importants ont été parfois provoqués par de modestes comptes rendus, que toutes ces études s'appellent les unes les autres, s'ajustent merveilleusement entre elles, qu'elles composent comme un tissu riche et souple dont les fils, vingt fois repris, ont été vingt fois tramés, assortis, nuancés à nouveau ; on voit que les comptes rendus ne forment pas dans son œuvre une part négligeable, mais caractéristique et

essentielle ; et l'on comprend que cette *Romania,* où il critiquait les livres nouveaux, il l'ait appelée « son œuvre de prédilection », et qu'il ait consacré le dernier effort de sa vie à sauver de la ruine le *Journal des Savants.*

Encore ne se contentait-il pas d'attendre que le livre eût paru : souvent, il le suscitait, le surveillait, entretenant avec presque tous les médiévistes une correspondance si multiple qu'elle n'a d'analogue que celle d'un Peiresc ou d'un Voltaire ; dirigeant, de près comme de loin, des équipes entières d'érudits, non pas à la manière de ces savants qui font travailler des sous-ordres, mais pratiquant au contraire le beau précepte :

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière,

heureux de l'originalité d'autrui, indifférent à ses propres trouvailles, donnant encore et donnant toujours. De la sorte son œuvre est comme mêlée à celle d'un nombre indéfini de romanistes. On peut le constater matériellement au fait qu'on formerait une bibliothèque des livres ou des brochures qui lui furent dédiés par tant d'érudits conscients d'un service rendu. Ainsi son œuvre a des prolongements et des ramifications sans fin. Il n'a pas écrit, comme M. Meyer-Lübke, une grammaire des langues romanes : demandez pourtant à M. Meyer-Lübke de vous nommer ses maîtres préférés, le nom de Gaston Paris se présentera bientôt dans sa liste ; posez pareille question à M. Antoine Thomas, bien que Gaston Paris n'ait point accompli de travaux lexicographiques suivis ; ou à M. Gilliéron, bien que Gaston Paris n'ait pas conduit d'enquête personnelle

sur les patois de France; ou à M. l'abbé Rousselot, bien que Gaston Paris n'ait point fait de phonétique expérimentale; ils vous répondront : c'est lui, Gaston Paris, notre initiateur et notre maître.

Et c'était une forme de vie très grande, qui rappelle celle d'un Diderot. Lorsqu'on lui répétait : « Limitez-vous, concentrez-vous, donnez-nous quelque ouvrage d'ensemble »; il répondait : « Quand je serai devenu tout à fait aveugle », et c'est le signe qu'il aimait ce mode d'activité, et que, s'il avait dû y renoncer, il en aurait souffert comme d'une sorte de diminution. Mais loin de se concentrer, prodigue, acceptant au jour le jour, comme elles venaient, les tâches nouvelles, sans désordre pourtant, et sans que l'on sentît jamais chez lui l'excitation cérébrale, mais avec une sorte de sérénité puissante et harmonieuse, il allait semant sans cesse les idées et les bienfaits, et sans cesse élargissait sa vie.

Si l'on veut prendre une idée juste de sa production scientifique, il ne suffit donc pas de parcourir les fiches pourtant si nombreuses de sa bibliographie; il faut feuilleter ou bien le *Grundriss der romanischen Philologie* publié par M. Groeber ; ou bien ces annuaires critiques dirigés par M. Vollmoeller où l'on expose périodiquement l'état des questions de la philologie romane : à tous les chapitres, on y lira le nom de Gaston Paris. Ainsi son œuvre n'est pas contenue tout entière dans ses nombreux ouvrages linguistiques, philologiques ou littéraires; elle est aussi dans sa puissance de suggestion, de direction et de rayonnement, et qui voudrait la décrire, ce qu'il lui faudrait décrire, c'est l'histoire de la philologie romane pendant

quarante années, c'en est le rythme et le mouvement.

Dès lors on comprend qu'au jour de sa mort, ce fut dans le monde des médiévistes un désarroi, une stupeur, la sensation d'un arrêt brusque. Tant d'hommes savaient que leur travail partait de lui, reviendrait vers lui ; tant d'hommes se sentaient vivre sous son regard, comme sous celui même de leur conscience scientifique ; tant d'hommes pouvaient dire : *In eo vivimus, movemur et sumus.*

Est-ce donc que je voudrais annexer à son œuvre et absorber en elle l'œuvre de ses émules et de ses disciples ? Rien ne saurait être plus contraire à son esprit, car il fut toujours attentif à mesurer l'apport d'autrui, à reconnaître ses propres dettes, et il est admirable qu'ayant ainsi inséré son œuvre dans celle de ses rivaux, jamais ne se soit posée à son propos aucune de ces mesquines questions de propriété ou de priorité d'idées. Faire le départ de ce qui est le propre de son génie et de ce qu'il doit à des influences subies, ce serait faire l'histoire de l'érudition médiévale au siècle dernier, et personne n'y serait présentement habile ; mais il est vrai de toute vérité de dire que nul plus que lui ne fut à la fois, au grand sens que Rabelais donne à ces mots, emprunteur et prêteur. Par là, il est un beau type français. Si la France le chérit entre ses fils, ce n'est pas seulement parce qu'elle retrouve en lui quelque chose de sa raison et de sa grâce, de sa force, de son entrain et de son harmonie ; ce n'est pas seulement parce que « nul désormais ne pourra plus étudier l'âme française dans son évolution historique et dans les œuvres où elle s'est manifestée, sans rendre hom-

mage au grand amour qu'il lui a porté et au labeur admirable qu'il lui a consacré »; (1) si la France le chérit et se reconnaît en lui, c'est qu'il fut, à son image, accueillant et généreux, prêt à recevoir et prêt à donner; c'est qu'il a toujours avoué sa dette envers son grand maître Diez ; c'est qu'il a travaillé pour sa part à « constituer sur la terre cette cité de Dieu qu'aucune guerre ne souillera, qu'aucun conquérant ne menacera » ; c'est que, partout où brille un foyer de science, des étrangers ont aimé ce Français, et le pleurent.

Mais ceux-là entre tous le pleurent, étrangers ou français, les jeunes et les vétérans, ceux-là qu'il appelait ses élèves. Quand il mourut : « O mon plus que père ! » disait l'un, et cet autre : « *O et praesidium et dulce decus meum !* » et cet autre : « Nous sommes tous comme des orphelins. » Ils se cherchaient les uns les autres, eux tous qui s'aimaient en lui. Ils se redisaient ce qu'il avait fait, non seulement pour le bien de leurs travaux, mais pour la formation de leur vie morale ; comment chacun d'eux tour à tour, en telle crise de sa vie, s'était confié à lui, et s'était cru alors le disciple bien aimé, et l'avait été, en effet, au jour de sa souffrance. Ils se redisaient les heures de leur jeunesse où il leur avait appris comment et pourquoi l'on travaille. Et moi, ne dirai-je rien à mon tour de ce qu'il fut pour moi ? Ne devrais-je pas les décrire devant vous, ces heures chères, ces heures sacrées, et n'est-ce pas ce qu'attendait de moi mon ami, M. Alfred Jeanroy, lorsqu'il m'écrivait, il y a quelques jours : « Je m'associe

(1) Maurice Croiset, *Notice sur la vie et les travaux de Gaston Paris*, lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

aux paroles que vous allez prononcer ; laissez-y seulement parler votre cœur... » ? Oui, au lieu de cette image comme officielle et comme publique du philologue et du savant, j'aurais préféré, moi qui pendant dix-sept ans ai vécu de ses bienfaits, en retracer une autre, plus intime, et plus riche, et plus tendre, au gré de mon émotion et de mes souvenirs personnels ; et je souffre à considérer que d'une existence si diverse et si complexe, de la magnificence de son âme, de ma reconnaissance et de mon amour, je n'aurai montré que le peu que j'en ai laissé transparaître pendant cette heure. Mais j'ai été contraint aujourd'hui, comme lui-même l'avait fait pour son père, à « ne rien dire ici qui ne dût être dit par tout autre à ma place ». Je dirai donc seulement : si la meilleure leçon que j'ai apprise de lui est qu'il faut travailler de toute son honnêteté intellectuelle, de tout son cœur aussi, selon ce que l'on est, selon ce que l'on peut, à chercher la vérité et à en répandre le culte, cette leçon, je l'ai bien retenue, et par là, par là seulement, mais par là du moins, sa chaire du Collège de France ne sera pas diminuée.

JOSEPH BÉDIER

Nous proposant de publier ensuite, conformément au plan que nous suivons dans ces biographies, un ou plusieurs exemples *de notre auteur, il nous fallait, si j'ai bien lu la leçon précédente, il nous fallait non pas découper artificiellement dans l'œuvre de Gaston Paris quelques textes littéraires accessibles à un soi-disant grand public, mais au contraire il nous fallait rester au cœur de l'œuvre, et donner un ou plusieurs exemples ordinaires de son travail ordinaire; madame Gaston Paris, qui a bien voulu approuver le projet de ce cahier, nous a permis d'extraire de l'œuvre de Gaston Paris et de reproduire les deux études suivantes :*

travaux

Le travail que l'on va lire est extrait de la Revue historique, *tome LIII, année 1893; il porte, comme on le verra, sur le texte même d'où nous est venue la légende de* la Princesse lointaine.

JAUFRÉ RUDEL

JAUFRÉ RUDEL

Jaufré Rudel est moins connu par les six poésies qu'il nous a laissées que par la touchante et romanesque histoire que raconte en tête de ces poésies son antique biographe provençal. Voici dans sa concise élégance le texte de cette histoire :

Jaufres Rudels de Blaia si fo mout gentils hom, princes de Blaia, et enamoret se de la comtessa de Tripol ses vezer, per lo gran bon qu'el n'auzi dir als pelegrins que vengron d'Antiochia, e fetz de lieis mains vers, ab bons sons, ab paubres motz. E per voluntat de lieis vezer el se crozet, e mes se en mar; e pres lo malautia en la nau, e fo condutz a Tripol en un alberc per mort. E fo fait a saber a la comtessa, et ella venc ad el al sien lieit, e pres lo entre sos braz. Et el saup qu'ella era la comtessa, si recobret lo vezer e l'auzir el flairar; e lauzet Dieu que l'avia la vida sostenguda tro qu'el l'agues vista. Et enaissi el mori entre sos braz; et ella lo fetz a gran honor sepellir en la maison del Temple. E pois en aquel dia ella si rendet monga per la dolor que ella ac de la mort de lui. (1)

L'aventure de Jaufré Rudel devait inspirer la poésie, et depuis le temps du premier romantisme jusqu'à nos

(1) Cette biographie a été souvent imprimée; voyez Chabaneau, *les Biographies des troubadours* (Toulouse, 1885), page 10. Je donne, avec quelques très légères variantes, le texte de MM. Paul Meyer (*Recueil de textes bas-latins, provençaux et français*, page 99) et Stimming (*Jaufre Rudel*, page 40), qui est le plus court et certainement le plus ancien.

jours elle n'a pas cessé de le faire. Pour ne citer que les maîtres, elle a fourni les thèmes d'interprétations diverses à Uhland, à Henri Heine, à Swinburne, et tout récemment à Giosué Carducci et à Mary Robinson. Mais est-elle elle-même dès l'origine une fiction poétique ou contient-elle au moins une part de réalité? C'est une question qui a été souvent discutée dans ces derniers temps, et à laquelle je voudrais essayer de répondre. Fixons d'abord l'époque et le milieu dans lesquels l'aventure devrait se placer.

Le biographe provençal ne nous fournit aucune date pour l'époque où florissait notre héros, mais un témoignage contemporain nous en donne une fort précise. Le troubadour Marcabrun termine ainsi une pièce composée en 1148 :

Lo vers el so vuelh enviar
An Jaufre Rudelh oltra mar,
E vuelh que l'aion li Frances
Per lor coratges alègrar. (1)

Jaufré avait donc pris part à la deuxième croisade, dirigée par Louis VII, et où les Français étaient de beaucoup les plus nombreux; il était déjà connu comme poète, puisque Marcabrun lui adressait spécialement son *sirventes*.

Il était, dit la biographie, « prince de Blaye ». Ce titre surprend au premier abord, et on se demande s'il n'est pas dû à l'imagination du narrateur; mais il est au contraire fort exact. Le bisaïeul de Jaufré, Guillaume Fré-

(1) *Cortezamen vuelh comensar* (Raynouard, *Choix*, III, 373). C'est par distraction que M. Chabaneau (*Biographies*, page 10, note 4) attribue cet envoi à la pièce bien connue : *A la fontana del vergier*. Le *vers* qu'il accompagne n'a en lui-même aucun rapport avec la croisade.

déland, est déjà qualifié de *princeps Blaviensis* dans une charte de 1090, et son fils Gérard (1) reçoit le même titre dans un acte de 1106 environ. (2) « Le titre de prince », veut bien m'écrire mon savant confrère A. Longnon, « est fréquemment donné par les chartes du douzième siècle, en Saintonge et dans les régions circonvoisines, aux seigneurs châtelains qu'ailleurs on nomme *dominus* en latin ou *sire* en français. De là les titres de prince de Chalais et de Marsillac, ce dernier désignant ordinairement, dans les derniers siècles de la monarchie, l'héritier présomptif du duc de la Rochefoucauld. » La ville de Blaye faisait partie des domaines des comtes d'Angoulême, et elle fut donnée en fief à des cadets de cette famille. Dès le onzième siècle, nous trouvons comme seigneur de Blaye un Arnaud Rudel,

---

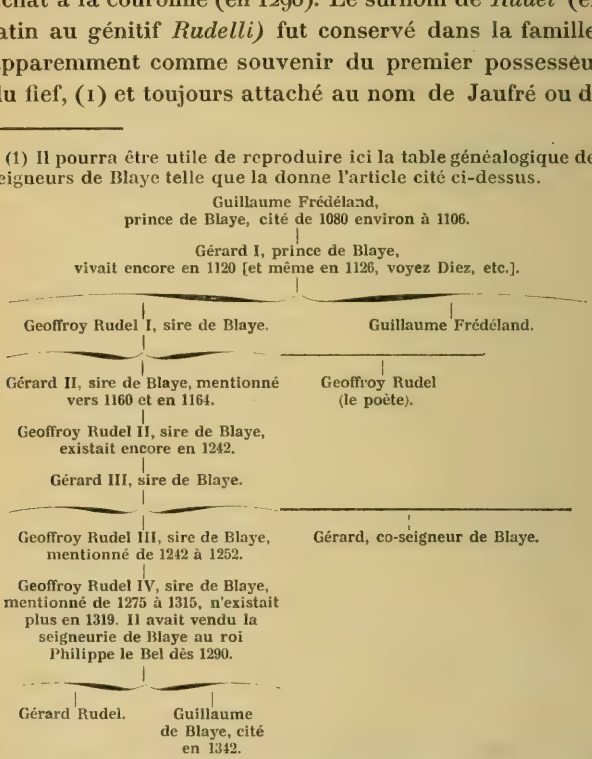
(1) Ce nom de Gérard, qui reparaît à plusieurs reprises dans la liste des seigneurs de Blaye, suggère un rapprochement. La ville de Blaye, célèbre dans l'épopée française comme possédant le tombeau de Roland, y est également connue par le petit cycle qui comprend *Ami et Amile* et *Jourdain de Blaye* : or le fils d'Ami, seigneur de Blaye comme lui et père de Jourdain, s'appelle Gérard, et le fils de Jourdain a le même nom. Il est probable que l'auteur de *Jourdain* a pris à un des Gérard, princes de Blaye, le nom de son héros. L'hypothèse inverse n'est guère admissible, vu le peu d'antiquité du poème.

(2) Ces renseignements sont empruntés à l'article *Blaye* (douze pages in quarto, inséré au tome V de l'*Histoire généalogique et héraldique des pairs de France* du chevalier de Courcelles (Paris, 1825), article que m'a signalé M. A. Longnon. Les renseignements donnés par Foncemagne et Paulmy et reproduits ou résumés par Diez *(Leben und Werke der Troubadours*, édition Bartsch, page 48) et M. Stimming sont moins complets et moins exacts que ceux de cette notice. Signalons seulement en outre l'acte de 1227 concernant Jaufré Rudel II (III), signalé par M. Chabaneau *(Biographies*, page 47), d'après Teulet, *Layettes du Trésor des chartes*, II, 40 *bis*. C'est la fille de ce même Jaufré qui, d'après l'une des recensions de la plus ancienne biographie de Richaud de Barbézieux, fut aimée et chantée par ce troubadour (Chabaneau, *Biographies*, page 43; Suchier, *Jahrbuch für romanische Litteratur*, XIV, 337) : cette recension l'appelle « filha d'en Jaufre Rudelh, prince de Blaia ».

fils de Geoffroi Taillefer, comte d'Angoulême. Le Guillaume Frédéland qualifié de *princeps Blaviensis* en 1106 n'aurait pas été son fils, Guillaume paraissant être mort sans postérité : c'était sans doute alors, comme lui, un cadet de la famille d'Angoulême. Sa descendance posséda le fief jusqu'au moment où il fut réuni par achat à la couronne (en 1290). Le surnom de *Rudel* (en latin au génitif *Rudelli)* fut conservé dans la famille, apparemment comme souvenir du premier possesseur du fief, (1) et toujours attaché au nom de Jaufré ou de

---

(1) Il pourra être utile de reproduire ici la table généalogique des seigneurs de Blaye telle que la donne l'article cité ci-dessus.



Je ferai seulement remarquer que Jaufré Rudel le poète, qui ne figure dans aucune charte, a été certainement prince ou vicomte de

Jofrei : (1) on n'en compte pas moins de cinq dans la généalogie de la famille. (2) Les seigneurs de Blaye, cadets des comtes d'Angoulême, auraient, semble-t-il, porté naturellement le titre de vicomtes, et, en effet, un poète du dix-huitième siècle, que nous citerons plus tard, donne le titre de « vicomte » à notre Jaufré; mais le titre de princes (ainsi que celui de seigneurs) leur était attribué concurremment.

Remarquons à ce propos que Blaye est située sur la rive droite de la Gironde, dans une région dont le parler

---

Blaye; il doit donc être considéré comme l'aîné de Gérard II, et celui-ci, qui n'est mentionné qu'à partir de 1160, ne devint seigneur de Blaye qu'après la mort de son frère, arrivée en 1148, si l'on accepte l'hypothèse proposée plus loin. Jaufré doit donc prendre dans le tableau la place de Gérard, et recevoir le numéro II dans la série des Jaufré Rudel de Blaye, le numéro de chacun des suivants étant augmenté d'une unité.

(1) On trouve aussi un Gérard Rudel, mais très tardivement.

(2) Cela tendrait même à faire croire que Guillaume Frédéland était le fils d'Arnaud Rudel, mais je ne puis étudier la question à fond. Quant à l'origine du surnom de Rudel porté par cet Arnaud, fils d'un Jofrei, je ne la connais pas. Remarquons seulement qu'il se retrouve dans la famille de Bergerac. Un *Rudellus*, mentionné pour la première fois en 1115 et pour la dernière en 1144, a gouverné le comté de Périgord seul ou conjointement avec d'autres; Hélie Rudel *(Helias Rudelli)*, qui figure en 1146 et 1154 comme associé du comte de Périgord, était probablement son fils et l'auteur des seigneurs de Bergerac : on trouve dans sa descendance des Rudel, Hélie Rudel, Geoffroi Rudel et Guillaume Rudel. Ces renseignements sont extraits de l'article *Bergerac*, par l'abbé Lespine (seize pages in-quarto), inséré au tome V (1827) de l'ouvrage de Courcelles cité plus haut. « Dessalles, en son *Histoire du Périgord*, combat le sentiment de l'abbé Lespine au sujet de l'origine des Rudel de Bergerac, et prétend qu'ils devaient être issus des seigneurs de Blaye. Pour ma part, je trouve au contraire l'opinion de Lespine très fondée, et avant de la connaître j'étais arrivé aux mêmes conclusions que cet érudit. » (A. Longnon) — Les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* veulent que le premier *Rudellus* ait reçu ce nom « en raison de la dureté de son caractère »; c'est fort peu probable : on voit ici le nom de Rudel, qui n'est qu'un surnom dans la famille de Blaye, employé comme un véritable nom; c'est en partant de là qu'il faudrait en chercher l'étymologie.

a aujourd'hui un caractère tout septentrional. Il n'en était pas ainsi au moyen âge et le langage de Blaye, comme celui d'une partie de la Saintonge et de l'Angoumois, avait alors beaucoup des traits caractéristiques qu'on est convenu d'attribuer à la « langue d'oc ». (1) Toutefois ce n'est certainement pas le langage de sa terre que le prince de Blaye a employé dans ses poésies; ce qu'il appelle (2) la *plana lengua romana* dans laquelle il compose ses vers, c'est la langue littéraire déjà fixée par les troubadours antérieurs, notamment Guillaume IX, Eble de Ventadour et Marcabrun, c'est-à-dire essentiellement le limousin. Ses poésies ont déjà par ce fait un caractère conventionnel : il n'y faut pas chercher l'expression naïve et spontanée de sentiments vrais; d'ailleurs, la forme rythmique en est très artistique, le style en est très étudié, et les formules convenues y abondent : toutes, sauf une, commencent par cette évocation du printemps et de ses manifestations typiques qui était de style dans la poésie courtoise. (3) Ce sont des exercices de l'esprit et non des effusions du cœur, ce qui n'empêche pas que certains passages n'aient un charme qui ne s'est pas encore évanoui. (4)

Voilà ce que nous apprennent de Jaufré des témoignages certains : il était seigneur, prince ou vicomte de

---

(1) Voyez sur ce point Paul Meyer, *Romania*, VI, 632.

(2) II, 31 *(Quan lo rius de la fontana)*.

(3) Voyez sur l'origine de ce début obligé les conjectures que j'ai émises dans le *Journal des Savants*, 1892, page 424.

(4) Le biographe de Jaufré dit que ses chansons avaient de bons airs *(bons sons)*, mais de pauvres paroles *(paubres motz)*. On trouvait à son époque le style du vieux troubadour trop simple, pas assez *ric* ou *clus* (voyez Suchier, *Jahrbuch*, VIII, 338). Mais c'est jus-

Blaye, il composa des vers dans la langue des troubadours, et il se croisa en 1147. A ces données, la biographie ajoute l'histoire qu'on vient de lire : étant devenu amoureux de la comtesse de Tripoli sur sa renommée, il s'embarqua pour la Syrie afin de la voir, tomba malade en mer, et n'arriva à Tripoli que pour rendre le dernier soupir entre les bras de la comtesse, qui se fit nonne le même jour.

Que cette histoire soit peu vraisemblable, c'est ce qui ne paraîtrait pas avoir besoin d'être démontré. Pourtant on l'a crue fermement pendant longtemps, et on a maintes fois soutenu que l'invraisemblance d'une action pareille à celle que la biographie attribue à Jaufré n'était pas au moyen âge telle qu'elle serait de nos jours. « Cette aventure amoureuse, dit Diez, ne se compare, dans l'histoire des troubadours, qu'à celle de Guilhem de Cabestaing et apporte une belle contribution à notre connaissance de cette époque remarquable qui est la vraie floraison du moyen âge. Un amour

---

tement la grâce simple de quelques vers de Rudel qui nous fait encore trouver du plaisir à les lire. Tels sont ceux-ci :

D'aquest' amor sui tant cochos
Que quand ieu vauc vas lieis corren,
Veiaire m'es qu'a rehusos
Men torn e qu'ella m'an fugen (I, 22-25).

Quan lo rius de la fontana
S'esclarzis si com far sol,
E par la flors aiglentina,
El rossinholetz el ram
Volf e refranh e aplana
Son douz chantar et afina,
Dreitz es qu'ieu lo mieu refranha (II, 1-7).

Las pimpas sian als pastors
Et als enfanz burdenz petitz,
E mias sian tals amors
Don ieu sia jauzens jauzits (III 9-12).

allumé par la simple réputation répond parfaitement à la manière de penser exaltée de l'époque, et on en a d'autres exemples chez les troubadours. » (1) « En pesant la possibilité psychologique du cas », dit de son côté M. Stimming, (2) « nous ne devons pas prendre pour base les façons de penser et de sentir de notre temps prosaïque ; il faut en juger d'après l'esprit et le goût de l'époque à laquelle il appartient. Or, il n'y a pas besoin de preuves particulières pour montrer que ce qui caractérisait cette époque, c'était en général, mais surtout dans ce qui touchait à l'amour et au service des dames, une prédilection marquée pour tout ce qui était exalté, fantastique et mystérieux, et qu'il s'est ainsi passé bien des choses qui doivent nous paraître, d'après nos idées, exagérées et déraisonnables. Mais si cela ne suffisait pas pour nous faire regarder l'aventure comme possible *a priori*, c'est-à-dire en dehors de preuves spéciales, le fait que précisément de cette époque on nous rapporte des événements qui rappellent beaucoup l'histoire de Jaufré pourrait sans doute nous y amener. » Et l'auteur cite les amours de Dante da Majano et de la Sicilienne Nina, qui s'aimèrent sans s'être jamais vus et échangèrent des lettres et des poésies. (3) M. Suchier, repoussant les objections de

---

(1) Diez pensait sans doute aux cas plus ou moins pareils qu'a notés depuis M. Crescini (voyez ci-dessous).

(2) *Der Troubadour Jaufre Rudel, sein Leben und seine Werke* (Kiel, 1873), page 16.

(3) Le cas, à supposer qu'il soit authentique (ce qui est loin d'être assuré), n'est pas le même. Nina était poétesse et Dante était poète ; il s'éprend d'elle sur des vers d'elle qu'il a lus et lui en envoie des siens, auxquels elle répond. Un commerce de ce genre n'a rien d'inusité dans l'histoire littéraire : on connaît la célèbre

M. Stengel à l'authenticité de la biographie, remarque à son tour : « Un amour fantastique de ce genre était tout à fait dans l'esprit du temps. L'abîme entre la poésie amoureuse et la vie amoureuse n'était pas, surtout chez les anciens troubadours, aussi grand que l'admet Stengel... Les biographies de Peire Vidal et d'Ulrich de Lichtenstein montrent suffisamment que le fantastique en amour ne régnait pas seulement dans les chansons, qu'il était aussi largement représenté dans la vie. » (1) M. Carducci apporte à l'appui de la même thèse de fines remarques sur le caractère idéaliste de l'amour au moyen âge. (2) Enfin, tout récemment, M. Crescini, dans une excellente étude où il a heureusement rectifié quelques passages des œuvres de Jaufré, après avoir signalé l'incrédulité de M. Stengel et l'adhésion que je lui ai donnée en remarquant que le thème de l'amour conçu par ouï-dire se retrouve dans les fictions de tous les peuples, (3) ajoute : « A la bonne heure; mais, surtout dans les époques héroïques et poétiques, on ne peut nettement distinguer le domaine de l'imagination de celui de l'histoire. La création romanesque découle de la vie, et à son tour, influe sur la vie. Sommes-nous sûrs que ce thème, développé sous des formes séduisantes, n'ait pas ravi

---

mystification que le poète Desforges-Maillard, sous le nom de mademoiselle Malcrais de la Vigne, pratiqua au dix-huitième siècle sur ses contemporains. Tous les poètes en vogue reçoivent des lettres d'inconnues, et ces déclarations sont souvent suivies de visites ; on en a vu aboutir à des mariages. Mais lire les œuvres de quelqu'un, c'est le connaître autrement que de réputation.

(1) *Jahrbuch für romanische und englische Litteratur*, XIII, 338.

(2) *Jaufré Rudel, poesia antica e moderna* (Bologna, 1888), page 37.

(3) *Histoire littéraire de la France*, tome XXX, page 152.

les imaginations au point de pouvoir se changer en une aventure réelle ? » (1) Et l'auteur rapproche ce qui, dans d'autres biographies de troubadours, est raconté de Rambaud d'Orange et du roi Pierre d'Aragon, épris tous deux, sur la simple réputation de ces dames, l'un de la comtesse d'Urgel, l'autre d'Alazais de Boissazon. (2)

On le voit, toutes ces apologies reposent sur la même conviction, à savoir qu'au moyen âge il n'y avait pas entre la poésie et la vie la séparation qui s'est faite plus tard, conviction appuyée sur le fait que des aventures semblables à celle de Jaufré Rudel sont racontées de divers personnages contemporains. Malheureusement, elles ne le sont que dans des documents aussi suspects que celui qui concerne Jaufré. On s'appuie encore sur des aventures qui, sans rappeler celle-ci, sont aussi des plus extraordinaires, comme celles de Guilhem de Cabestaing, et de Peire Vidal, auxquelles on pourrait joindre celle de Richaud de Barbézieux. Mais tout cela a encore la même provenance : les biographies des troubadours. Pour Guilhem de Cabestaing, personne aujourd'hui ne doute que le biographe ne lui ait attribué un vieux conte qui se

---

(1) Voir Crescini, *Per gli studi romanzi* (Padova, 1892), page 14.

(2) Je n'ai pas le loisir de faire ici la critique de ces deux récits ; je ferai seulement remarquer qu'ils peuvent être authentiques sans appuyer beaucoup l'authenticité de l'histoire de Jaufré. Qu'un homme, qu'un poète, sur les grands éloges qu'il a entendu faire d'une femme, pense à elle, désire la connaître, exprime ce désir dans des vers, il n'y a là rien de bien surprenant, et cela s'est vu et se voit sans doute encore souvent. Mais il y a loin de cette disposition d'esprit, de cette aspiration vague à un voyage aussi aventureux que celui de Jaufré, entrepris sur de simples ouï-dire.

retrouve sous beaucoup d'autres formes et vient sans doute de l'Inde. (1) On a récemment démontré que l'incident le plus bizarre de la biographie de Peire Vidal (et il en est sans doute ainsi de plusieurs autres) n'avait aucune réalité historique. (2) Je dirai tout à l'heure un mot des deux versions de l'aventure de Richaud de Barbézieux. Enfin l'autobiographie d'Ulrich de Lichtenstein, que M. Suchier a encore citée à l'appui de sa thèse, contient, comme on l'a fait voir aussi il y a peu de temps, infiniment plus de fiction que de vérité. (3) On est quelque peu surpris, à vrai dire, de voir alléguer par des critiques sérieux des « témoignages » de cette valeur. Quant à l'idée générale qu'au moyen âge la vie était plus gouvernée par l'imagination et moins par la raison qu'elle ne l'est communément de nos jours, elle n'est pas contestable en soi ; mais c'est précisément dans les choses de l'amour qu'elle est le moins appuyée de preuves, et en tout cas elle ne saurait suffire à nous faire admettre comme historique tout ce que « les conteurs et les fableurs », pour parler comme Wace, ont trouvé bon de nous débiter. En fait, les sources vraiment historiques ne nous montrent rien de pareil à ces aventureux épisodes, et on ne conçoit pas pourquoi des chroniqueurs qui, sur d'autres points, ne se montrent pas moins avides d'histoires merveilleuses que les poètes et

---

(1) Voyez *Romania,* tome XXI, page 140, le compte rendu sommaire de la plus récente publication sur ce sujet : Patzig, *Zur Geschichte der Herzmaere* (Berlin, 1891).

(2) Voyez Fr. Novati, *Romania*, XXI, pages 78-81.

(3) Voyez Reinhold Becker, *Wahrheit und Dichtung in Ulrich's von Lichtenstein Frauendienst* (Halle, 1888).

romanciers contemporains, auraient gardé sur des faits aussi intéressants un silence systématique. (1) Dans le cas de Jaufré Rudel, ce silence, comme on le verra, serait particulièrement inexplicable. D'ailleurs, ce n'est pas seulement l'amour conçu par simple renommée qui est extraordinaire dans la biographie du prince de Blaye. Ce qui en fait précisément le charme poétique, cet embarquement aventureux, cette maladie en mer, cet abordage à Tripoli au moment où il va rendre le dernier soupir, cette arrivée de la comtesse pleine de surprise, de pitié et d'angoisse, cette mort du poète entre les bras de celle qu'il voit pour un seul et suprême instant, cette retraite de la comtesse dans le cloître, tout cela forme un de ces romans complets que l'imagination agence, mais que la réalité ne fournit guère tout faits. Le point d'arrivée, comme le point de départ, du récit sort visiblement du domaine de la vraisemblance.

Toutefois, « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable », et l'invraisemblance d'un récit, quand elle ne va pas jusqu'à être directement contraire à la crédibilité, n'est pas une raison suffisante pour le rejeter *a priori*. Ce qui est surtout à considérer, ce sont les autorités sur lesquelles il s'appuie. Seulement il faut noter qu'en bonne critique on doit être d'autant plus exigeant pour les preuves que le récit inspire plus de doutes : si, étant donné un récit en lui-même invraisemblable, il est

(1) C'est une question très semblable à celle de la réalité des « cours d'amour », que M. Crescini, dans le même volume où il s'occupe de Jaufré Rudel, essaie aussi de défendre, en prenant d'ailleurs également une position « juste-milieu ». Le silence complet des textes poétiques ou apparentés est un des arguments les plus solides contre leur existence.

en outre sensiblement postérieur aux événements qu'il raconte, si le narrateur est l'objet d'une suspicion légitime, si les circonstances du récit sont contradictoires entre elles ou en opposition avec des faits connus d'autre part, si aucun témoignage externe ne confirme le récit, si au contraire on constate un silence absolu là où on devrait trouver la mention des faits allégués, on n'hésitera pas à rejeter le récit qu'on examine dans le domaine de la fiction, et on aura alors à rechercher comment cette fiction a pris naissance. Pour soumettre à cette critique l'histoire de Jaufré Rudel, je vais examiner rapidement l'autorité de la biographie provençale, les circonstances du récit, les tentatives qu'on a faites pour le faire entrer dans le cadre fourni par l'histoire authentique, et enfin la confirmation de ce récit qu'on a trouvée dans ce qui nous reste des œuvres du troubadour saintongeais.

On a longtemps regardé les biographies qui, dans plusieurs manuscrits, précèdent un choix de poésies de certains troubadours, comme des documents historiques incontestables. Les historiens de la poésie provençale n'avaient guère d'autres sources, et ils y puisaient avec confiance. Diez, qui y a encore cru beaucoup plus qu'il n'aurait fallu, a eu cependant à maintes reprises l'occasion d'en constater les inexactitudes, et, dans une note additionnelle de son grand ouvrage, (1) il s'est exprimé ainsi : « Combien peu elles peuvent prétendre à une valeur absolue, c'est ce qu'on a eu plus d'une fois l'occasion de montrer dans ce livre ; mais leur valeur historique générale n'est pas plus à mettre

(1) Édition Bartsch, page 495.

en doute que celle de tant de chroniqueurs du moyen âge qu'il faut parfois rectifier. » La comparaison n'est pas tout à fait exacte : les chroniqueurs du moyen âge sont souvent mal informés, partiaux, inexacts et crédules, mais ils n'inventent pas leurs récits de toutes pièces ou ne les construisent pas sur des données étrangères à l'histoire, au lieu que plusieurs des biographies des troubadours sont de véritables romans, édifiés par un travail de pure imagination sur des passages arbitrairement interprétés des œuvres des poètes. Diez a été trop indulgent, sans doute parce qu'inconsciemment il hésitait à couper la branche sur laquelle il était assis : si on rejette en effet les biographies, on se trouve, pour beaucoup de troubadours, en présence d'un véritable néant au point de vue historique. Depuis Diez, et sans doute pour les mêmes raisons, on a longtemps laissé la question dans le vague. M. Stengel, qui, attaquant la véracité d'une biographie, se trouvait placé à un point de vue différent, a été plus hardi : « Personne ne peut nier, dit-il, (1) que dans ces notices, qui, pour plusieurs poètes, datent de cent ans après leur mort (car elles n'ont guère dû être rédigées avant le milieu du treizième siècle), il ne se soit glissé beaucoup de traits légendaires, que souvent on ne soit porté à supposer qu'elles ont été fabriquées à l'aide d'allusions mal comprises et de façons de parler bizarres des poètes eux-mêmes. » Depuis lors cette opinion a été plus d'une fois exprimée, (2) et, ce qui vaut

---

(1) *Li romans de Durmart le Galois* (Tübingen, 1873), page 504.

(2) M. Novati, dans l'article cité plus haut, a fort justement comparé plusieurs récits des biographes des troubadours aux anecdotes

mieux, démontrée par des exemples probants : je l'ai rappelé tout à l'heure pour Guilhem de Cabestaing et pour Peire Vidal. Je citerai particulièrement l'exemple typique de Richaud de Barbézieux, proche voisin du pays de Jaufré Rudel, et qui a eu pour dame une petite-nièce (1) du poète. Richaud, qui florissait dans le premier quart du treizième siècle, a composé une chanson qui a été très célèbre *(Altresi com l'olifans)*, dont la première strophe dit à peu près : « Comme l'éléphant, quand il est tombé, ne peut se redresser si les autres ne le relèvent par le cri de leur voix, (2) ainsi je suis, et je veux imiter cette façon, car ma faute m'est si lourde et pesante que, si la cour du Pui et la libéralité et le mérite parfait des loyaux amants ne me relèvent pas, je ne me redresserai jamais; qu'ils daignent donc demander grâce pour moi là où ma prière est inutile et où je ne trouve pas de merci. » Et plus loin il dit que, si aucune prière ne sert à rien, il vivra seul et désespéré comme un ermite. Sur ces vers on composa une *razo*, c'est-à-dire une explication du sujet de la chanson, que les jongleurs récitaient avant de la chanter :

---

que les scholiastes de l'antiquité nous ont racontées sur les grands poètes grecs, et qui proviennent souvent aussi d'allusions ou de plaisanteries mal comprises.

(1) Voyez ci-dessus, page 47, note 2.

(2) Richaud avait une prédilection, qu'a déjà remarquée son ancien biographe, pour ces images empruntées à l'histoire naturelle, c'est-à-dire surtout à cette histoire naturelle imaginaire que le moyen âge avait héritée de l'antiquité. Le trait du vieil éléphant qui ne peut se relever quand il est tombé et que le jeune remet sur ses pieds avec sa trompe (et non par ses cris, comme Richaud l'a imaginé pour faire cadrer l'image avec son sujet), se trouve dans un grand nombre de *Physiologues* ou *Bestiaires* (voyez Goldstaub et Wendriner, *Ein toscovenezianischer Bestiarius*, Halle, 1892, page 413 et suivantes).

on y raconte que Richaud, ayant offensé la dame (l'offense elle-même est très romanesque) (1) et ayant été congédié par elle, « pour la tristesse qu'il en eut, s'en alla en un bois, et se fit faire une maison et s'enferma dedans, disant qu'il n'en sortirait pas jusqu'à ce qu'il trouvât merci auprès de sa dame ; c'est pourquoi il dit dans une chanson :

Mielz de dompna, don soi fugitz doz ans. (2)

Puis les bonnes dames et les chevaliers qui les aimaient, voyant le grand dommage de Richaud qui était ainsi perdu, vinrent là où il était reclus et le prièrent de sortir de là. Et Richaud dit qu'il n'en sortirait pas jusqu'à ce que sa dame lui eût pardonné. Et les dames et les chevaliers s'en vinrent à la dame et la prièrent de lui pardonner, et la dame leur répondit qu'elle n'en ferait rien à moins que cent dames et cent chevaliers qui s'aimassent tous par amour ne vinssent tous devant elle, mains jointes et à genoux, lui demander merci et qu'elle lui pardonnât, et alors elle lui pardonnerait s'ils faisaient cela. La nouvelle en vint à Richaud, dont il fit cette chanson qui dit :

Altresi com l'olifanz...

Et... les dames et les chevaliers s'assemblèrent tous et allèrent crier merci à la dame pour Richaud, et la

---

(1) L'histoire racontée là rappelle assez celle de Gaucelm Faidit avec Marie de Ventadour et la dame de Malamort (Chabaneau, *Biographies*, page 36).

(2) *Mielz de dompna* était le nom sous lequel Richaud désignait sa dame. — On voit que dans cette chanson il dit qu'il l'a fuie pendant deux ans, mais il ne parle nullement d'une retraite dans un bois : c'est ainsi que les auteurs de *razos* transforment sans cesse les données fournies par les poètes.

dame lui pardonna. » (1) Voilà qui est déjà assez fantastique; mais ce n'est rien à côté d'une autre rédaction de la même histoire, qui n'est conservée qu'en italien, dans une des *Cento novelle antiche*. Là l'offense de Richaud (2) envers sa dame est autre; il sort de son ermitage pour venir au Pui remporter, incognito, le prix d'un grand tournoi; mais il est reconnu, et on lui demande de chanter; il refuse, à moins d'avoir obtenu le pardon de sa dame. On va la supplier, mais elle répond : « Dites-lui que je ne lui pardonnerai jamais s'il ne me fait pas crier merci par cent barons et cent chevaliers et cent dames et cent demoiselles, qui tous crient d'une seule voix : *Merci!* et ne sachent pas à qui la demander. » (3) Richaud profite de la Chandeleur, où on faisait grande fête au Pui, et quand tout le monde est réuni dans l'église, il chante la chanson qu'il vient de composer *(Altresi com l'olifanz);* alors tous

---

(1) Chabaneau, page 44. Cette anecdote ne se trouve ajoutée à la biographie de Richaud que dans le seul manuscrit P (XLI-42 de la Laurentienne), d'après lequel M. A. Thomas l'a publiée le premier dans le *Giornale di filologia romanza*, III, 12-17. M. Thomas paraît croire que toutes les divergences entre la biographie et le récit du *Novellino* sont du fait du conteur italien; je crois plutôt qu'il a eu sous les yeux une *razo* différente de celle qui nous est parvenue en provençal.

(2) Le rédacteur de la nouvelle n'avait pas trouvé dans son original provençal (ce qui est assez bizarre) le nom du héros. Il dit : « Uno di quelli cavalieri (pogniamli nome messer Alamanno). » Il a pensé sans doute à Bertrand d'Alamanon; mais l'identité de Richaud est suffisamment établie par la citation de sa célèbre chanson.

(3) Il y a là une contradiction flagrante. Il serait en effet bien plus conforme au code de l'amour courtois que ceux qui implorent la grâce de Richaud le fissent sans connaître sa dame (d'autant plus que si elle lui en veut, dans ce récit, c'est pour s'être vanté d'avoir une belle maîtresse); cependant on voit ici les chevaliers aller la trouver; donc elle était connue de tout le monde. Les récits de ce genre présentent souvent de pareilles inconséquences.

les gens qui sont dans l'église se mettent à crier merci, « et la dame lui pardonna, et il rentra dans sa grâce comme il y était d'abord ».

Je me suis arrêté à cette historiette, parce qu'elle nous montre bien comment se sont formées plusieurs des biographies des troubadours : elles reposent souvent, au moins en partie, sur les *razos* des chansons, et les *razos* elles-mêmes, dues ordinairement à des jongleurs, ne sont bien fréquemment que des inventions romanesques qui n'ont pas d'autres bases que les pièces qu'elles prétendent expliquer. De là vient que les critiques s'y sont souvent trompés, et ont cru trouver la confirmation des *razos* ou des biographies dans des textes qui en étaient simplement la source, et qui d'ailleurs ne contiennent pas du tout ce que l'imagination des jongleurs en a tiré. Des observations analogues pourraient se faire et ont été faites sur bien d'autres *razos* ou biographies, même quand elles ne présentent rien de trop invraisemblable en soi. (1) Ce n'est pas d'ailleurs la seule cause des inexactitudes des renseignements historiques qu'elles donnent : beaucoup d'entre elles, écrites longtemps après les faits qui en sont le sujet, montrent chez leurs auteurs une complète ignorance de l'histoire ou une étrange confusion de souvenirs. C'est ainsi que Hugues de Saint-Circ, l'auteur certain des vies de troubadours qui inspirent le plus de créance, et l'auteur présumé de beaucoup d'autres, raconte que Bernard de Ventadour, banni de son pays, vint trouver la duchesse de Normandie, « qui était jeune

(1) Par exemple pour Bertrand de Born, voyez les remarques critiques de MM. Clédat, Stimming et Thomas.

et de grande valeur », et resta longtemps à sa cour ; mais le roi d'Angleterre l'ayant épousée et emmenée, Bernard s'en retourna à Toulouse. Or Aliénor ne devint duchesse de Normandie (1152), puis reine d'Angleterre (1154) que par son mariage avec Henri Plantegenêt ; jusque-là elle était reine de France, ce que Hugues paraît complètement ignorer. (1) La même erreur, exposée plus complètement encore, sur la même personne a fait conjecturer avec vraisemblance à M. Chabaneau que Hugues était aussi l'auteur de la notice sur Guillaume IX. D'après cette notice, Guillaume « eut un fils qui eut pour femme la duchesse de Normandie, dont il eut une fille qui fut femme du roi Henri d'Angleterre ». Ainsi Aliénor, avant d'épouser Henri II, aurait possédé la Normandie comme héritage de sa mère ! Et remarquez que Hugues de Saint-Circ était contemporain d'Aliénor, morte seulement en 1212, qu'il était intimement lié avec Savari de Mauléon, mêlé à toutes les affaires du temps, qu'il fit un long séjour en Poitou, dans le pays même qu'Aliénor avait successivement apporté en dot à ses deux maris, et que le mariage d'Aliénor, aussitôt après sa répudiation par Louis VII, fut un des grands événements du douzième siècle : ses erreurs dépassent donc toute mesure excusable et presque

(1) Diez a bien remarqué qu'ici la biographie de Bernard devenait tout à fait fabuleuse. M. Suchier (*Jahrbuch*, XIV, 124) traduit : « Et il alla chez la duchesse de Normandie et resta longtemps à sa cour, jusqu'à ce qu'elle devînt reine d'Angleterre. » Et il explique, comme Diez d'ailleurs, qu'il s'agit de l'avènement de Henri au trône d'Angleterre, par la mort d'Étienne, en 1154. Mais ce n'est pas du tout ce que dit Hugues de Saint-Circ, et la biographie de Guillaume IX montre bien comment on se représentait les choses. Le désir de trouver un peu de réalité dans ces documents romanesques ne doit pas nous porter à en dissimuler le vrai caractère.

croyable, surtout si on se rappelle qu'il prétend avoir recueilli son histoire de Bernard de la bouche du fils même de la comtesse de Ventadour que Bernard aimait. (1) Et voilà ce qu'est celle des biographies que Diez désigne entre toutes comme « fast urkundlich ».

Nous sommes donc avertis de ne pas nous fier à ces compositions, qui ont été faites en vue non de fournir des documents aux historiens, mais d'intéresser et de divertir les auditeurs et plus tard les lecteurs. La valeur de chacune d'elles doit en tout cas être examinée soigneusement, et il est clair que cette valeur a d'autant moins de chance d'être sérieuse que le biographe sera plus postérieur au héros. La vie de Jaufré Rudel peut bien être de Hugues de Saint-Circ ; ce serait sa plus grande chance d'antiquité : elle serait alors postérieure d'environ trois quarts de siècle aux événements qu'elle raconte; (2) c'est plus qu'il n'en faut pour qu'on ne lui attribue pas une grande autorité. Mais il faut l'étudier en elle-même et voir comment elle se concilie avec l'histoire.

La biographie nous dit que Jaufré « se croisa par volonté de voir la comtesse de Tripoli », et nous savons en effet par Marcabrun qu'il se croisa en 1147 ; mais nous avons la chanson qu'il composa à cette occasion, et elle prouve que ce ne fut nullement pour aller chercher une belle inconnue. Cette chanson nous offre les

---

(1) Cette allégation se heurte d'ailleurs à de nombreuses difficultés, dans lesquelles je n'ai point à entrer ici.

(2) Hugues de Saint-Circ a composé des poésies de 1215 environ à 1240. Je croirais volontiers qu'il a écrit ses biographies à un âge avancé, quand, s'étant marié, il ne fit plus de chansons, comme nous l'apprend sa biographie, qui, à mon sentiment, peut fort bien être de lui-même.

deux thèmes qui figurent dans beaucoup d'autres chansons de croisade, l'amour et l'enthousiasme religieux; mais, tandis qu'ailleurs ils sont ou fondus ou mis en opposition, ici ils sont simplement juxtaposés de la façon la plus étrange. L'incohérence des pensées successivement exprimées dans une même pièce est un des caractères les plus communs de la lyrique provençale (qui contraste singulièrement avec l'unité excessive que donne à chaque pièce le rapport des strophes entre elles et souvent, comme ici, l'identité des rimes d'un bout à l'autre); mais elle a rarement été poussée aussi loin. Dans les six premières strophes, le poète se représente comme passionnément amoureux; il trouve même des accents d'une sincérité rare dans la poésie courtoise, (1) il s'encourage à oser avouer son « talent » à sa dame; puis, sans aucune transition, il écrit ces deux strophes, dont le premier vers seul rappelle l'amour :

Amour, je me sépare de vous avec allégresse, parce que je vais cherchant mon mieux; et j'ai cette bonne aventure d'en avoir le cœur joyeux grâce à mon garant, (2) qui me veut et m'appelle et m'accepte, et qui m'a mis en bon espoir.

Et qui reste par deçà dans les plaisirs et ne suit pas Dieu à Bethléem, je ne vois pas comment il pourra jamais être preux ni atteindre son salut; car je crois et je sais que celui que Jésus instruit peut tenir école avec sécurité.

Il résulte clairement de cette pièce que Jaufré, quand il se croisa, était amoureux non pas d'une inconnue

(1) J'ai emprunté plus haut à cette pièce (I de Stimming) quelques vers qui peignent vivement l'impatience de l'amant qui va trouver celle qu'il aime.

(2) *Schutzpatron*, traduit M. Stimming; je crois que c'est Dieu que le poète désigne.

qu'il allait chercher outre-mer, mais bien d'une personne qu'il laissait en France, et qu'il se croisa, sacrifiant cet amour, sous l'impulsion de la ferveur religieuse excitée au plus haut point, comme on sait, en 1146 et 1147, par les prédications de Bernard de Clairvaux. Aussi Diez, M. Stimming, et tout récemment M. Carducci (1) ont-ils pensé qu'il était retourné en Syrie, vingt-trois ans plus tard d'après Diez, quinze ans seulement d'après M. Stimming, cette fois pour voir la comtesse et mourir. Il faut avouer, a fait observer avec raison M. Stengel, que, si à la rigueur on conçoit qu'un jeune poète exalté fasse un pareil coup de tête, on a bien de la peine à l'imaginer d'un homme qui, en 1170, aurait eu au moins cinquante ans, en 1162 aurait passé la quarantaine. Mais en outre, la biographie, notre seule source pour l'aventure amoureuse, nous dit positivement que Jaufré « se croisa » pour la comtesse. Se croiser n'est pas simplement aller outre-mer : c'est prendre la croix donnée par un prêtre dans une cérémonie spéciale et contracter par là une série d'obligations en même temps que recevoir une série de privilèges ; or, entre 1147 et 1189, il n'y eut pas de « croiserie » en France. Le biographe ne dit pas d'ailleurs que Jaufré soit allé deux fois en Syrie : il rattache expressément son départ comme croisé à son amour pour la comtesse de Tripoli : or nous voyons par la chanson citée que Jaufré, quand il se croisa, était amoureux en France ; la biographie est donc en contradiction formelle avec un fait sur lequel il ne saurait y avoir de doute.

Cette contradiction n'a pas arrêté M. Suchier, qui

(1) *Ouvrage cité*, page 42.

croit à l'exactitude du récit de la biographie, et que Jaufré s'est en effet croisé en 1147 par amour pour la comtesse de Tripoli. (1) Comment il concilie cette opinion avec la chanson de croisade, il ne nous le dit pas ; et les critiques qui se sont rangés à son avis (2) ne cherchent pas davantage à l'expliquer. M. Crescini a sans doute justement interprété leur pensée en disant : « Pour Suchier, la chanson aurait été composée au printemps de 1146. La nouvelle flamme pour la comtesse inconnue se serait allumée dans le cœur du poète entre ce moment et le mois d'août 1147, dans lequel, toujours d'après Suchier, il se serait mis en mer avec le comte de Toulouse et d'autres vers la Terre Sainte. Mais cette passion nouvelle ne semble pas être née ainsi à l'improviste; on l'imagine plutôt longtemps couvée et caressée par l'imagination du poète. Puis, comment croire que, résolu à prendre congé d'Amour, oubliant toute chose terrestre pour le service de Dieu, le poète ait tout à coup entrepris son pèlerinage uniquement pour l'amour d'une femme ? C'est pourquoi, ou ce ne fut pas à l'occasion de la croisade que Jaufré s'aventura outre-mer, ou la chanson en question ne se rapporte pas à la croisade, ce qui semble plus difficile à admettre. » (3) On verra plus loin que, malgré ces sages remarques, M. Crescini ne peut se résigner à considérer comme une simple fiction l'aventure de Jaufré Rudel avec la comtesse de Tripoli. Il ne met pas d'ailleurs assez en

---

(1) *Jahrbuch*, XIII, 127.

(2) Paul Meyer, *Romania*, VI, 120 ; Chabaneau, *Biographies*, page 10, note 4 (« l'opinion de M. Suchier... la seule plausible »).

(3) *Ouvrage cité*, page 2. « Comme on voit, dit ailleurs l'auteur (page 14), on flotte dans une mer d'incertitudes. »

relief l'invraisemblance du système de M. Suchier. Il est très peu probable que Jaufré ait composé son chant de croisade au printemps de 1146; les strophes que j'ai citées montrent clairement qu'en les composant il est tout près de son départ; or il s'embarqua sans doute au mois d'août 1147 : c'est donc au printemps de 1147 que la chanson a dû être faite, et elle nous représente bien les sentiments dans lesquels le poète partait pour l'Orient. Il est bien clair que Jaufré ne s'est pas croisé pour voir la comtesse de Tripoli.

Si les difficultés, pour ne pas dire les impossibilités, sont grandes du côté de Jaufré Rudel quand on veut accepter le récit de son biographe, elles ne sont pas moindres du côté de sa dame. C'était, nous dit le narrateur, la comtesse de Tripoli. On reconnaissait jadis sous cette dénomination la veuve de Raimond II, ce qui placerait l'aventure après 1187 : il ne saurait en être question aujourd'hui. (1) Foncemagne et Paulmy, suivis par Diez, par M. Stimming et tout récemment par M. Carducci, (2) ont cru qu'il s'agissait de Mélissent, fille de Raimond premier et sœur de Raimond II, qui, en 1162, fut outrageusement abandonnée par l'empereur grec Manuel, auquel elle était fiancée : « Cet affront, dit Diez, put décider la comtesse, comme il arrivait souvent, à renoncer aux vanités du monde et à s'adonner aux œuvres pies, et ainsi la renommée de sa vertu, rehaussée par le tort qu'elle avait subi, put se répandre jusqu'en Europe par la bouche des pèlerins. Ceci admis,

---

(1) Voyez Diez, *Leben und Werke*, page 49, note 3.

(2) *Ouvrage cité*, page 42 : « Par amor di Melisenda, come porta la leggenda e la storia può ammettere. » Mais la « légende », si l'on entend par là les témoignages anciens, ne donne aucun nom.

l'histoire se serait passée vers l'an 1170. » MM. Stimming et Carducci raisonnent de même ; seulement ils placent l'événement en 1162, date assignée à la mort de Jaufré Rudel par Nostradamus. (1) On a déjà vu combien il est peu admissible que Rudel, après s'être croisé en 1147, soit retourné en Syrie, poussé par une vision d'amour, vingt-trois ans ou même quinze ans après. M. Suchier a remarqué en outre qu'il était dans les conventions de l'amour courtois d'aimer les femmes mariées et non les jeunes filles. Et en effet, si Jaufré était venu trouver Mélissent, ce n'aurait pu être que pour l'épouser : quoi de plus choquant, et quoi de moins conforme au ton des chansons où on veut qu'il ait exprimé son amour ? (2) Mais il y a plus : Mélissent n'était pas « comtesse de Tripoli ». On ne prodiguait pas au

---

(1) Bartsch a montré (*Jahrbuch*, XIII, 20) que les additions faites par Nostradamus à l'ancienne biographie sont, comme d'ordinaire, ou des ornements ou de pures fictions. Il change *Blaie* en *Blieux*, pour faire de Jaufré un Provençal, etc. Il termine son récit par ces mots : « Et..... rendit l'esprit entre les mains de la comtesse, qui le fist metre en riche et honorable sepulture de porphire, et luy feist engraver quelques vers en langue arabesque, qui fut en l'an 1562 (*lire* 1162), auquel temps il florissoit. » Bartsch remarque, il est vrai : « La date ne se trouvait pas dans la source..., mais elle peut être exacte et Nostradamus peut l'avoir prise dans des sources historiques ; elle s'accorde parfaitement avec la chronologie du poète » (de même Stimming, page 16; Carducci, page 41). Quelles pourraient bien être les « sources historiques » que Nostradamus aurait connues sur Jaufré Rudel et que nous ne connaîtrions pas ? Il a probablement voulu mettre ici une date parce qu'il s'agissait d'une épitaphe, et il a choisi celle-là à l'aventure, sans même s'apercevoir qu'elle ne cadrait pas avec ce qu'il avait raconté (de son chef) sur les relations de Jaufré et du comte de Bretagne Geoffroi, né en 1155. Au reste, il y a une faute d'impression, et peut-être avait-il mis une autre date, 1192 par exemple.

(2) D'après M. Stimming (page 18), la mésaventure de Mélissent avait dû d'autant plus toucher Jaufré que lui-même avait été, de la part d'une dame, victime d'une semblable perfidie (une de ses chansons nous laisse entendre qu'il avait été l'objet d'une mys-

moyen âge les titres féodaux par politesse : Mélissent ayant un frère, Raimond II, qui possédait le comté de Tripoli, n'a jamais eu le titre de comtesse, et cela suffirait à l'écarter. (1)

Aussi M. Suchier a-t-il « laissé tomber » Mélissent, — qui perd ainsi son amant poétique comme son impérial fiancé, — et s'est-il « décidé pour Odierne, sa mère, femme du comte Raimond premier de Tripoli... Odierne était née vers 1118 et pouvait encore alors (en 1147) être assez belle pour mériter la louange d'un troubadour. » A la bonne heure ; mais nous savons pertinemment qu'Odierne ne se fit nullement nonne en 1147, (2) année où le malheureux Jaufré, d'après M. Suchier, serait venu expirer entre ses bras : après avoir assez mal vécu avec son mari Raimond premier, elle exerça, quand il eut été assassiné en 1152, la tutelle de son fils mineur, et mourut en 1161. Si c'est elle que le biographe a eue en vue, il a donc commis une grave erreur. Peu importe,

---

tification assez cruelle de la part d'une dame qu'il courtisait). S'il en était ainsi, ne trouverait-on pas dans les chansons qu'on suppose inspirées par Mélissent quelques traces de pareils sentiments ?

(1) Ajoutons que si Mélissent, sur qui l'attention avait été attirée par son malheur, eût été l'héroïne d'une aventure aussi romanesque et eût pris le voile ensuite, il est inadmissible qu'il ne nous en restât pas un récit. Guillaume de Tyr, qui la connaissait personnellement, qui l'appelle (XVIII, 31) *bonae indolis adolescentulam*, aurait certainement rapporté une telle histoire. Mais ne sent-on pas qu'on ne peut même l'imaginer comme insérée dans son œuvre, et que jamais un conte pareil ne figura dans une chronique sérieuse ?

(2) « Si elle s'est retirée dans un cloître, dit M. Suchier, je ne le sais pas, » et de même M. Crescini (page 17). Mais ce n'est pas assez dire, comme on le voit par les dates rappelées ci-dessus. Tout ce qu'il nous importe en effet de savoir, c'est si elle a pris le voile en 1147 ; or elle ne l'a pas fait, ni au moins pendant les dix années suivantes.

dit M. Crescini : « Qui ne voit que cette donnée doit être purement imaginaire ? Si l'histoire a ses droits, la fantaisie a ses privilèges : elle supplée à son gré ce qui manque de poétique dans les cas réels. Et la retraite de la comtesse de Tripoli dans l'asile du cloître, pour y vivre en songeant à son doux poète mort entre ses bras, ne doit pas être autre chose qu'un complément romanesque donné à la belle histoire de Jaufré Rudel. » La biographie raconte essentiellement quatre faits : Jaufré Rudel s'est épris, à Blaye, de la comtesse de Tripoli sur ce qu'il en entendait dire, — il s'est croisé pour la voir, — il est mort dans ses bras en abordant à Tripoli, — elle s'est faite religieuse. De ces faits, deux seulement, le second et le dernier, se prêtent à un contrôle historique (nous verrons toutefois que le troisième n'y échappe pas tout à fait et n'y résiste pas mieux); or, le quatrième est démontré faux ; le deuxième, de l'aveu de M. Crescini, est à peu près inadmissible ; mais il n'en faut pas moins croire les deux autres, parce que rien ne prouve qu'ils soient impossibles, tout invraisemblables qu'ils nous paraissent ! Le biographe a ajouté à son histoire un « complément romanesque », il l'a commencé par une évidente erreur, mais ce serait pousser trop loin le scepticisme de ne pas le croire sur parole pour le fond même de l'histoire, bien qu'il écrivît près d'un siècle après son héros et que son histoire entière ait précisément le caractère des inventions romanesques de ce temps !

Une seule chose explique cette obstination, chez des critiques de la valeur de ceux que j'ai cités, à défendre une thèse aussi étrange, c'est la conviction où ils sont que les chansons mêmes de Jaufré Rudel con-

tiennent la preuve et l'expression de sa passion insolite :

> Amors de terra lonhdana
> Per vos totz lo cors mi dol! (II, 8-9)

Telle est l'épigraphe que M. Carducci a mise en tête de la jolie plaquette où il a joint sa belle poésie sur Jaufré Rudel à une étude sur sa légende, et il y a des expressions bien plus frappantes dans une autre pièce (VI) : « Que personne ne s'émerveille de moi, dit le poète, si j'aime ce que je ne verrai jamais ; car dans mon cœur il n'y a de joie d'amour que pour celle que jamais je ne vis*; jamais elle ne m'a dit vrai ni menti, et je ne sais si jamais elle le fera... » Et ailleurs (V) : « Jamais je ne jouirai d'amour, si je ne jouis de cette amour de loin; car je ne sais plus gente ni meilleure en nulle contrée ni près ni loin ; son mérite est si vrai et si pur que là-bas au pays des Sarrasins je voudrais être pour elle appelé captif... Ah ! pussé-je être là pèlerin, en sorte que mon bourdon et mon esclavine fussent regardés par ses beaux yeux ! »

Peut-on se refuser, disent les défenseurs de la légende, à des preuves aussi claires? Jaufré ne dit-il pas expressément qu'il aime une dame qu'il n'a jamais vue et qu'il ne verra peut-être jamais? qu'il est prêt pour elle à être prisonnier « là-bas dans le pays des Sarrasins? » et qu'il espère arriver chez elle comme pèlerin? Comme nous savons en outre qu'il se croisa réellement, peut-on demander une confirmation plus éclatante du récit de son biographe?

Pour moi, comme pour M. Stengel, l'examen attentif des chansons de Jaufré doit amener à une conclusion

toute contraire. Ces chansons sont au nombre de six; (1) de l'aveu de tous les critiques depuis Diez, trois de ces chansons se rapportent à un autre amour que celui pour lequel Jaufré Rudel, comme dit Pétrarque,

...usò la vela e'l remo
A cercar la sua morte...

Ce sont les pièces I, III et IV de l'édition Stimming. Jusqu'à ces derniers temps on y joignait aussi la pièce II *(Quan lo rius de la fontana)*, et comme elle tient manifestement aux deux qui restent, elle aurait dû créer un sérieux embarras aux critiques qui séparaient complètement ces deux dernières des autres. La pièce II comme la pièce VI célèbre une *amor lonhdana* (c'est dans II que se trouvent les vers cités plus haut), et il serait vraiment merveilleux que sous ce même nom le poète eût chanté deux amours absolument distincts, l'un pour une personne qui habitait loin de lui, mais qu'il connaissait et voyait, l'autre pour une dame de Syrie qu'il n'avait jamais vue. M. Crescini l'a bien compris, et il a cherché à supprimer la difficulté en admettant, d'accord avec les critiques antérieurs à Diez, que II se rapportait à la dame inconnue tout comme V et VI. Il a fait voir en effet que l'objection qui avait paru décisive à Diez ne s'appuyait que sur une fausse leçon, (2) et il a proposé pour la dernière strophe une correction très admissible, grâce à laquelle elle ne

(1) Diez en comptait sept, mais la septième n'est certainement pas de Jaufré.

(2) La leçon qu'il adopte avec M. Stimming n'est pas, il faut le dire, bien assurée (six manuscrits ont *vostre* et six *sieu*, et *vau* est très mal appuyé), ni bien claire : M. Stimming traduit dans le sens de Diez; la traduction de M. Crescini ne s'impose pas.

signifie plus que la dame aimée par le poète habitait la France. (1) Mais, même si on accorde à M. Crescini que ces deux passages ne prouvent rien, la chanson ne laisse pas que de se concilier mal avec la situation où d'après lui aurait été le poète. Est-ce d'une inconnue qu'on parle ainsi : « Puisque le moyen [d'aller la trouver] me manque tous les jours, (2) je ne m'émerveille pas si je m'en consume; car jamais ne fut plus gente chrétienne, juive ou sarrasine; il est vraiment nourri de manne, celui qui gagne son amour »? Et comment peuvent s'expliquer les vers suivants : « Mon cœur ne cesse pas de désirer la chose que j'aime le plus; et je crois que mon vouloir m'abuse, si la convoitise me l'enlève »? Mais d'ailleurs la question qui se posait quand on séparait cette pièce de V-VI pour la réunir à III se pose sous une autre forme si on la rapproche de V-VI pour la séparer de III. Dans III, en effet, comme dans II et V, le poète parle d'un amour lointain :

> Luenh es lo castels e la tors
> Ont ella jai e sos maritz...,

et il est contraire à toute vraisemblance d'admettre que par deux fois, pour deux personnes différentes, le poète ait éprouvé et chanté un *amor de lonh*. Ce serait vrai-

---

(1) Encore ici la question est douteuse : sur neuf manuscrits, trois seulement ont *lui*, que M. Crescini substitue à *leis*. Mais sa leçon me paraît préférable, à cause du vers 33 : *Bom sap, car gens Peitavina*, etc., qui semble bien rattacher la seconde moitié de la strophe à la première.

(2) Cette expression semble bien plutôt indiquer la difficulté de visites un peu lointaines (comme dans la pièce III) que la grande séparation qui existerait entre Blaye et Tripoli, et qu'on ne ferait disparaître que par une grande décision prise une fois.

ment une prédestination, et il n'aurait pu s'empêcher lui-même de faire remarquer une telle bizarrerie. (1)

Mais prenons en elles-mêmes les deux pièces qui sont considérées comme les témoignages les plus assurés de la passion romanesque de Jaufré. Remarquons d'abord qu'il ne dit nulle part, comme M. Crescini le répète après Diez, qu'il « désire aller comme pèlerin dans le pays des Sarrasins ». (2) Il s'écrie seulement :

> Ai! car me fos lai pelleris,
> Si que mos fustz e mos tapis
> Fos pels sieus bels uolhs remiratz! (V, 33-35)

Je crois qu'il s'agit là non pas d'un vrai pèlerinage, mais d'un déguisement en pèlerin (3) analogue à celui qu'emploie une fois Tristan pour pénétrer auprès d'Iseut ; c'est ce qui résulte, semble-t-il, du mot *tapis :* Diez traduit par « Tasche », c'est-à-dire « besace » (suivant Raynouard), M. Stimming par « Kittel » (4) (il entend sans doute l'esclavine que les pèlerins por-

---

(1) Il y a d'ailleurs entre III et II-V-VI de tels rapprochements de pensée et d'expression qu'on ne peut guère les séparer ; conférez III, strophes 5-6, et VI, strophe 4.

(2) *Ouvrage cité*, page 3 ; et page 16, il dit encore : « Ce qui est certain, c'est que Jaufré chanta son amour lointain, et que la dame dont il était épris demeurait en Terre Sainte, en sorte qu'il souhaite d'aller la trouver sous l'habit de pèlerin. » Rien n'indique dans ses chansons que sa dame demeurât en Terre Sainte.

(3) Il s'agit sans doute d'un prétendu pèlerinage à saint Jacques : rien n'était plus commun que de rencontrer par les routes du sud-ouest de la France des pèlerins de saint Jacques.

(4) Ce serait un sens dérivé de *tapits;* mais il faut ici un mot en *-is* = *ins* comme les quatorze autres mots qui riment en *-is* dans la pièce : l'accusatif est certainement *tapin*. Le mot *tapin*, comme me le fait remarquer M. Paul Meyer, n'est d'ailleurs connu que comme adjectif *(gent tapina, art tapina*, avec un sens méprisant) et dans la locution *a tapi*, ancien français *a tapin*, « en cachette ». Voyez Raynouard, V, 302-303.

taient volontiers); mais *tapin* n'a pas ce sens : ce mot se rattache à toute une série de mots qui signifient « cacher, déguiser, » et il ne peut guère avoir ici d'autre sens que celui de « déguisement ». Quant aux pays des Sarrasins, Jaufré, excepté dans sa chanson de croisade, ne manifeste nulle part le désir d'y aller : il dit qu'il aime tant sa dame qu'il accepterait par amour d'elle d'être prisonnier des Sarrasins; c'est une simple manière de parler qui n'implique aucune intention d'aller dans leur pays.

Maintenant il est incontestable que dans la chanson VI Jaufré Rudel dit positivement qu'il aime une dame qu'il n'a jamais vue et (notons-le bien) qu'il ne verra jamais, (1) dont il n'a pas joui et qui ne jouira pas de lui, etc., et il est possible qu'il ait en effet composé cette pièce en l'honneur d'une dame dont il avait entendu parler et qu'il pensait sans doute ainsi flatter, et, qui sait? conquérir s'il la rencontrait. Mais quel est le ton de cette pièce? celui d'un pur jeu d'esprit. Le poète nous en avertit dès le début, en ne parlant que des mérites techniques de son chant, auxquels il revient encore à la fin, adjurant ceux qui chanteront son *vers* de ne pas le gâter; il lui a donné en effet une forme très recherchée, en composant toutes les strophes de six vers sur les deux seules rimes *i* et *a* habilement croisées, et il a muni chaque strophe d'un « écho » qui prolonge l'*a* de la dernière rime. C'est une pièce dans le genre de plus d'une de celles que nous ont laissées les plus anciens troubadours, comparable au *Farai un vers de*

(1) Comment aurait-il écrit cela s'il avait conçu l'amour pour la dame de Tripoli quand il était déjà croisé et sur le point de s'embarquer pour la joindre?

dreit nien de Guillaume IX. (1) Quand il l'a terminée, le poète l'envoie à ses amis, et semble les engager à y ajouter des variations :

E vuelh l'auja en Caerci
En Bertrams, el coms en Tolsa :
Bos es lo vers, e faran hi
Calque res dom hom chantara. (2)

---

(1) Cette imagination de Jaufré Rudel eut du succès; elle était parfaitement dans le ton général de cette poésie courtoise si artificielle et si éloignée de la réalité. Il serait facile d'en relever chez les troubadours, les trouveurs et les *minnesinger* plus d'une imitation. Je me bornerai à un exemple de chaque groupe. Guillem de Béziers dit à sa dame :

Quar ieus am mais que nulla res que sia,
Et anc nous vi, mais auzit n'ai parlar.

(*Erransa*, Raynouard, Choix, III, 133)

et on lit dans le *Minnesangs Frühling* (11, 1) :

Dô ich dich loben hôrte,
Dô hete ich dich gerne erkant;
Durch dine tugende manige
Fuor ich ie welnde, unz ich dich vant.

Gontier de Soignies a visiblement imité Jaufré dans une de ses pièces, le numéro 24 de l'édition de Scheler (tome II des *Trouvères belges)*, et lui a même emprunté l'expression d'*amour lointaine*. Je donne ici la strophe la plus caractéristique (II) :

Ja plaindroie mon grant enui,
Dolenz! mais je ne sai a cui :
Onques la bele me conui,
Ne ses privez onques ne fui;
Ce que j'en sai, c'est par autrui,
Si m'a conquis que ses hom sui.
Grant dolor et grief paine
Trait l'on d'amor lointaine!

M. Jeanroy, qui a bien voulu constituer pour moi un texte critique de cette pièce, constate qu'elle a été diversement remaniée et interpolée. Cette strophe, qui se lit dans Berne et Bibliothèque nationale française, 846, est une nouvelle variation sur notre thème : *Ainz tel merveille mais n'oï, Quant de ce muir c'onques ne vi; Et s'ele n'a de moi merci, N'ai soing d'amie ne d'ami : Tant par desir l'amor de il Que totes autres en obli. Grant dolor et grief paine Trait l'on d'amor lointaine!*

(2) Sur la constitution de ce passage, qui a déjà été traité par MM. Crescini (page 18) et Paul Meyer (*Romania*, XIV, 501), voyez plus

Est-ce ainsi que chanterait un homme qui, épris d'une mystérieuse et irrésistible passion, s'apprêterait à franchir les terres et les mers pour aller en contempler l'objet inconnu? Ne devrait-il pas rappeler avant tout ce qui a allumé cette passion dans son cœur, les éloges enthousiastes qui lui ont fait connaître la beauté, les mérites et les vertus de la dame? ne devrait-il pas s'occuper surtout d'elle, et non pas uniquement de lui? exprimer l'espoir que son chant ira jusqu'à elle et qu'elle sera touchée de cette aspiration lointaine d'un inconnu? Rien de pareil; il ne songe qu'à faire une chanson originale et bien venue :

No sap chantar quil so no di,
Ni vers trobar quils motz no fa,
Ni conois de rima cos va,
Si razo non enten en si ;
Mas lo mieus chans comens' aisi :
Come plus l'auziretz mais valra a a.

La pièce V paraît contenir un peu plus de réalité : le poète y parle tout le temps de son *amor de lonh,* et il semble bien qu'il ait en vue une personne précise ; mais il ne dit pas qu'il ne l'ait jamais vue, et il semble avoir des raisons de croire qu'elle ne lui rend pas les sentiments qu'il a pour elle :

Mas so qu'ieu volh m'es tant ahis!
Qu'enaissim fadet mos pairis
Qu'ieu ames e non fos amatz.

---

loin à l'Appendice. La leçon *sos* (au lieu de *vers),* que préfère M. Crescini, est écartée par la classification des manuscrits. Mais le sens peut néanmoins être que Jaufré invite ses amis à faire des variantes à son air. La musique de cette chanson (ainsi que de trois autres de Rudel) nous a été conservée dans le manuscrit français 22543.

C'est donc moins l'éloignement que la froideur de la dame qui le préoccupe. (1) Cette pièce se rattache incontestablement, comme l'a montré M. Crescini, à la pièce II, et celle-ci, de son côté, comme on l'a vu, est liée à la pièce III, dans laquelle la dame lointaine nous apparaît comme secrètement d'accord avec le poète, malgré son mari et les *gilos*.

Je n'ai pas mentionné jusqu'ici les deux strophes de la pièce VI qui fournissent l'appui le plus fort aux défenseurs de la légende. Les voici telles que les donne l'édition de M. Stimming :

6. Un' amor lonhdana m'auci,
el dous dezirs propdas m'esta,
e quan m'albir qu'ieu m'en an la 33
en forma d'un bon pellegri,
mei voler son siei anc issi
de ma mort, qu'estiers non sera a a. 36

7. Peyronet, passa riu d'Ili,
que mos cors a lieis passara,
e si li platz, alberguar m'a, 39
per quel parlamens sera fi ;
mal me faderon mei pairi,
s'amors m'auci per lieis que m'a a a. 42

En effet, ces strophes annoncent l'intention bien décidée du poète d'aller trouver sa dame « en forme de

(1) Je ne sais à quoi font allusion les vers 29-30 : *Ben tenc lo senhor per verai Per qu'ieu veirai l'amor de lonh.* On pourrait, dans l'hypothèse de la légende, comprendre que le poète veut parler de Dieu et dit que la croisade entreprise pour Dieu lui servira à voir sa dame lointaine. Mais dans la même strophe se trouvent les vers cités plus haut : *Ai ! car me fos lai peleris*, etc. Si le poète avait été décidé, quand il composait cette chanson, à partir pour la croisade, il ne se serait pas écrié : « Ah ! si je pouvais être là comme pèlerin ! »

bon pèlerin », et en outre elles contiennent un pressentiment de la mort qui résultera pour lui de ce lointain voyage ; ce pressentiment est marqué non seulement dans les vers 41-42, mais bien plus énergiquement dans les vers 35-36, qu'il faut, d'après une excellente conjecture de M. Suchier, (1) restituer ainsi :

Mei voler son siei ancessi,
Que m'an mort, qu'estiers non sera.

« Mes désirs sont des assassins à ses gages, qui m'ont tué, car il n'en sera pas autrement. » On voit ici le poète se décider au grand voyage, envoyant en avant-coureur son jongleur Peyronet, (2) et déjà hanté par l'idée que sa destinée veut que ce voyage cause sa mort. Mais, précisément à cause de cet accord étroit avec la légende, ces strophes paraissent suspectes : on

---

(1) *Jahrbuch*, XIV, 339.

(2) Le vers 37 a été jusqu'à présent imprimé tel que je l'ai donné plus haut, et, depuis Foncemagne et Paulmy (voyez Diez, *Leben und Werke*, page 48), on a compris : « Peyronet, passe la rivière d'Isle ». « Le troubadour, dit Diez, envoie en pensée son jongleur au delà de la rivière d'Isle *(Ilistrom)*, qui pourrait désigner le chemin vers Marseille, où on s'embarquait pour la Palestine. » L'Isle est en effet un affluent de la Dordogne (rive droite), et on peut à la rigueur la passer pour aller à Marseille, quoique Jaufré se soit sans doute rendu à Aigues-Mortes par Bordeaux et Toulouse ; ce serait d'ailleurs une singulière manière d'indiquer qu'on va en Syrie que d'annoncer qu'on passera une rivière à quelques lieues de chez soi. Mais le sens de ce vers est probablement tout autre. L'Isle ne s'est jamais appelée *Ili*. Les noms anciens donnés à cette rivière sont, d'après le *Dictionnaire topographique de la Dordogne* (par M. de Gourgues), *fluvius Elle* (1090), *Ella* (1160), *aqua de la Esla* (1181), *Laela* (1247), *Ilia* (1281), *Insula* (1305), plus tard *Aelle, Layelle*, en vieux patois *Laillo*. En outre, d'après l'usage provençal (et français), une rivière de l'importance de l'Isle n'aurait pas été qualifiée de *riu ;* puis il faudrait au moins *passal riu*. Avec la leçon adoptée, le *Que* du vers 38 n'a pas de sens : il devient très

ne voit pas pourquoi Jaufré, partant pour l'Orient jeune et plein de santé, aurait prévu qu'il mourrait dans le voyage ; au contraire, il est très naturel, si ces deux strophes ont été intercalées par un jongleur au courant de la légende, qu'elles prêtent au poète le pressentiment de cette mort. (1) On pourrait toutefois trouver ce raisonnement défectueux si d'autres arguments, et ceux-là, à mon sens, décisifs, ne prouvaient que les deux strophes sont apocryphes.

D'abord elles sont en contradiction flagrante avec le reste de la pièce. Jaufré dit positivement qu'il ne verra jamais celle qu'il aime (vers 8 et 25) ; comment peut-il déclarer au vers 38 qu'il va *passer* à elle ? L'incohérence serait ici par trop forte. De même, après la strophe 7, la strophe 8 se comprend peu : adressée, sur un ton fort gai, à ses amis de Querci et de Toulouse, elle ne fait aucune allusion au départ présenté dans celle-ci comme imminent. La mention des *ancessis,* si ingénieusement restituée par M. Suchier dans la strophe 6, en prouve à elle seule la supposition. Contre l'emploi métaphorique du mot *ancessi* dans ce genre de subtilités amoureuses il n'y a rien à objecter, car nous le trouvons chez

---

clair en lisant *di li* « dis-lui ». Reste *passa riu,* qui ne se comprend pas. M. A. Thomas me suggère l'idée de voir dans *Passariu,* « passe-ruisseau », un surnom du jongleur Peyronet ; mais il semble qu'en ce cas il serait seul et n'accompagnerait pas le nom ; en outre, le *passara* du vers 38 semble correspondre au *passa* du vers 37. La vraie leçon est sans doute impossible à retrouver.

(1) C'est ainsi que dans la célèbre chanson du châtelain de Couci *(A vos, amant, plus qu'a nule autre gent)* une famille de manuscrits a remplacé le vers : *Por li m'en vois* plorant *en terre estraigne* par celui-ci : *Por li m'en vois* morir *en terre estraigne* (voyez l'édition Fath), changement évidemment suggéré par la mort du châtelain en Orient.

d'autres troubadours ; (1) mais cet emploi ne saurait être aussi ancien : le mot *assassin* avec ses diverses variantes remonte, comme on sait, au nom des Haschischin ou Hassassis ; or les Hassassis ne font leur apparition dans le monde chrétien de Syrie qu'en 1152, précisément par le meurtre de Raimond I, le mari d'Odierne et le père de Mélissent ; le mot *Assassinus* lui-même (ou une de ses variantes) ne se trouve, que je sache, dans aucun texte antérieur à Guillaume de Tyr, qui écrivait vers 1180, (2) et il est impossible qu'un poète de l'extrême ouest de la France l'ait employé avant 1147, surtout comme l'emploie l'auteur de cette strophe, dans le sens général et dérivé de « meurtrier gagé ». Enfin, à ces preuves internes s'ajoute un argument externe des plus forts : la pièce VI est contenue dans cinq copies, qui se divisent en deux familles ; or les strophes 6 et 7 ne se trouvent que dans le manuscrit le moins autorisé de la seconde. (3) Elles se dénoncent d'ailleurs, quand on les examine de près,

---

(1) Raynouard cite ces deux exemples : *Mas que s'amors m'auci, Ja plus mal assassi No sai pogra enveiar* (Guiraut de Borneil); *Mas fag m'avetz ansessi Mon cor, que per vos m'auci* (Aimeric de Peguilhem).

(2) M. R. Röhricht, qui connaît, comme on sait, mieux que personne l'histoire des croisades et de tout ce qui s'y rapporte, a bien voulu me confirmer le fait : nulle part, avant Guillaume de Tyr, on ne trouve dans un texte latin le nom des Hassassis ; et quant à l'emploi de ce mot comme nom commun, il est naturellement sensiblement plus récent.

(3) Cela n'est exactement vrai que pour la strophe 7, car le manuscrit M présente pour les quatre derniers vers de la strophe 4 une variante qui paraît être la première forme de la strophe 7 de C ; les deux derniers vers sont : *Mei suspir son sei assasi De lamor no sai qom pera.* Ainsi la leçon *assasi* était dans la source commune de M et de C ; mais cette source commune de M C était déjà un remaniement interpolé. Je donne à la fin de cette étude un texte critique de la pièce VI telle que nous pouvons la reconstituer.

comme fabriquées par un jongleur, qui a utilisé d'une part la légende déjà formée, à laquelle il a emprunté le voyage de Jaufré et sa mort, d'autre part les autres pièces du poète : l'*amor lonhdana* est prise aux pièces II et V, la *forma de pellegri* à V, 33 ; le vers 41, *Mal me faderon mei pairi,* est copié sur le vers V, 48, *Qu'enaissim fadet mos pairis.* Une fois cette interpolation (et une autre) retranchée, la chanson VII se présente comme suffisamment homogène : c'est le développement d'un thème singulier, déjà indiqué dans les pièces antérieures, mais ici plus accentué, développement destiné à amuser par la virtuosité de l'exécution les confrères en *gai saber* du poète.

Sur l'ensemble de ces quatre pièces, (1) je m'associe donc pleinement au jugement de M. Stengel, qui n'y voit qu'un jeu de l'imagination, poussé à ses dernières limites dans la pièce VI par la verve du poète, et qui considère les passages sur l'*amor lonhdana* non comme fournissant une confirmation à la légende, mais bien comme en ayant été le point de départ. Comment s'est fait le travail dont cette légende est issue, c'est ce qu'il est assez facile de concevoir.

Je crois très probable que Jaufré Rudel mourut en Terre Sainte peu après son arrivée. Comme l'a montré

---

(1) Les deux autres ne parlent pas de l'*amor de lonh.* IV est une pièce curieuse et obscure, où le poète rappelle avec amertume une mésaventure amoureuse ; I est la chanson de croisade. Je serais porté à regarder IV comme la plus ancienne des poésies de Jaufré Rudel, I comme la dernière. Entre les deux se placerait le petit cycle des pièces sur l'*amor lonhdana* (II, III, V, VI). Au reste, si on admet qu'il y a dans ces compositions un fond de réalité (ce qui paraît indéniable pour IV), rien n'empêche de croire que la dame que Jaufré aimait et quittait pour aller en Syrie (I) soit la même que l'objet de l'*amor de lonh.* (Cf. I, 22-28)

M. Stimming, il dut, au lieu de prendre la route de terre avec les Français, s'embarquer au port de Bouc (Aigues-Mortes) avec son cousin et suzerain le comte d'Angoulême Guillaume IV, lequel s'était joint à Alphonse Jourdain, comte de Toulouse, ami de Jaufré, comme le montre l'envoi de la pièce VI. Alphonse, qui hiverna sans doute en route, n'arriva à Acre que vers le 25 avril 1148; quelques jours après, s'étant avancé jusqu'à Césarée, il y mourut, empoisonné, dit-on, par la reine de Jérusalem Mélissent, à l'instigation, à ce qu'on a supposé, du comte Raimond I de Tripoli, son beau-frère. (1) Jaufré avait dû, comme les comtes d'Angoulême et de Toulouse, débarquer à Acre, où arrivaient toujours les vaisseaux venant d'Occident, et il est extrêmement peu probable qu'il soit allé à Tripoli, ce qui l'aurait fort éloigné de Jérusalem. Mais on peut facilement conjecturer qu'il mourut peu après son arrivée, peut-être d'un mal qui l'avait pris en route, comme le châtelain de Couci, qui, lui, fut jeté à la mer. Les maladies tuèrent, à toutes les croisades, plus de croisés que les Sarrasins. Naturellement le vers où Marcabrun envoie une de ses chansons *An Jaufre Rudelh oltra mar* ne prouve rien contre cette hypothèse : les nouvelles mettaient du temps à venir de Syrie en France.

---

(1) Voyez Kugler, *Geschichte der Kreuzzüge*, page 149 : *Studien zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges* (Stuttgart, 1866) ; *Analecten zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges* (Tübingen, 1878). — Raimond de Tripoli était le petit-neveu d'Alphonse, et il pouvait craindre que le comte de Toulouse ne revendiquât le comté de Tripoli. Mélissent de Jérusalem, veuve du roi Fouque et fille du roi Baudouin II, était la sœur d'Odierne, femme de Raimond, celle dont M. Suchier a fait l'objet de la passion de Jaufré.

Les jongleurs qui chantaient les poésies de Rudel y trouvaient pour leurs *razos* une donnée des plus attrayantes dans cette idée de l'amour lointain, conçu même sans que le poète eût jamais vu celle qui en était l'objet : elle se retrouvait, on le sait, dans bien des contes et des romans, mais ici elle semblait se présenter dans la réalité. D'autre part, ils savaient que Jaufré Rudel s'était croisé et qu'il était mort de maladie en Syrie ; il était tout indiqué de supposer qu'il était allé dans ce lointain pays pour y voir sa dame, dont les pèlerins revenus d'Orient lui avaient fait connaître le mérite ; un homme doué d'une vive imagination créa cette belle scène où le poète meurt entre les bras de celle qu'il a cherchée à travers les mers et qu'il ne fait qu'entrevoir, et qui n'a plus évidemment qu'à enfermer dans un cloître le souvenir impérissable de ce moment unique d'amour et de deuil. La dame ne pouvait être qu'une dame de haut rang, car Jaufré était « prince », et la renommée n'aurait pas porté jusqu'à Blaye l'éloge d'une femme de condition ordinaire. Il n'y avait à choisir qu'entre une princesse d'Antioche et une comtesse de Tripoli : c'est cette dernière qui fournit son nom, sans que nous puissions naturellement savoir pourquoi elle eut la préférence. Et ainsi se construisit le roman de Jaufré Rudel, qui a tout entier ses origines dans les chansons du troubadour et dans sa mort en Orient.

C'est bien chez les jongleurs que le roman s'est constitué, et le rédacteur de la biographie, Hugues de Saint-Circ ou un autre, n'en est sans doute pas l'inventeur. Dans une tençon entre Izarn et Rofian, qui doit être d'environ 1240, après avoir cité divers héros de romans, comme André de France, l'un des interlocuteurs dit :

« Le vicomte Jaufré Rudel, quand, pour visiter sa dame, il traversa la mer, mourut volontairement pour elle. » (1) Moins important est le passage d'une autre tençon, entre Peyronnet et Guiraut, qui, si ce dernier est bien Guiraut de Salignac, est beaucoup plus ancienne : « L'amour des yeux ne vaut rien si le cœur ne le sent pas, et sans les yeux le cœur peut librement aimer celle qu'il n'a jamais vue en face, comme Jaufré Rudel fit de son amie. » (2) Ce passage peut en effet s'appuyer uniquement sur la fameuse chanson (VI) de Rudel ; il prouve en tout cas qu'on la prenait déjà au sérieux. Mais l'autre nous montre la légende du prince de Blaye répandue dans le monde des jongleurs, et par conséquent dans le public lettré, à peu près au même moment où se rédigeaient les biographies ; il n'est pas probable qu'Izarn ait puisé à cette source, qui n'était peut-être pas encore ouverte, sa connaissance du voyage

---

(1) Mahn, *Gedichte der Troubadours*, numéro 924. Rofian dit à Izarn, qui n'a pas envie de mourir pour sa dame :

Non semblas ges lo vescomte valen,
Jaufre Rodell, qe moric al passage.

A quoi Izarn répond :

. . . . . Sil vescoms amoros,
Jaufres, saupes penre mort ni turmen,
Non es nuills jois per qel fes cell viage.

Mais Rofian réplique :

E qar moric en Jaufres voluntos
Per sa donna, el n'a bon laus de nos.

C'est peut-être dans ce passage que Pétrarque a trouvé ce qu'il savait de *Gianfré* Rudel, car les vers, cités plus haut, où il dit que Rudel « employa la voile et les rames à chercher sa mort », ne répondent pas trop bien aux données de la biographie et s'expliquent au contraire naturellement si Pétrarque n'a eu sous les yeux que les paroles que je viens de citer, qu'il aura interprétées un peu à côté.

(2) Meyer, *Recueil de textes, Prov.* numéro 21.

aventureux et de la mort de Jaufré Rudel; c'était une histoire qui circulait et qui accompagnait volontiers le chant des vers de Jaufré ; Hugues de Saint-Circ ou l'auteur, quel qu'il soit, de la biographie de Jaufré l'a recueillie là comme Izarn. Et sans doute à la même époque se produisaient dans la pièce VI les deux interpolations successives qui ont leur source dans cette histoire.

On trouvera peut-être que j'ai consacré trop de temps et d'espace à l'étude d'un problème qui n'a pas une grande importance et dont la solution, telle que je la conçois, aurait pu être indiquée en quelques lignes et, en somme, l'avait été suffisamment par M. Stengel. Mais c'est qu'à côté du point spécial de la crédibilité du récit en litige, il y avait là des questions de méthode et des questions de fait, littéraires et historiques, qui m'ont semblé mériter qu'on s'y arrêtât quelque peu. Qu'on me permette de présenter ici en résumé les conclusions générales qui me paraissent se dégager de cette étude.

Questions de méthode. D'abord, ce doit être une règle de critique que, quand un récit est en lui-même invraisemblable, il a besoin de plus de garanties qu'un autre, de preuves plus contemporaines et plus concordantes, pour se faire accepter comme vrai. Puis c'est un procédé dangereux, qui n'a presque jamais donné de bons résultats, que celui qui consiste à conserver d'un récit, dont rien d'ailleurs n'atteste l'authenticité et où il y a des erreurs manifestes, ce qui n'est pas absolument démontré faux ; cela rappelle les errements de l'ancien rationalisme, qui, prenant un récit miraculeux, en retranchait le merveilleux ou l'expliquait par une simple

exagération, pour garder un prétendu noyau historique, tandis que le plus souvent le récit n'était né qu'en vue de ce merveilleux et n'avait aucune existence au dehors : (1) ici ce sont les éléments directement contraires à des données positives (croisade de Jaufré par amour, prise de voile de la comtesse de Tripoli) qu'on élimine, sans considérer que tout se tient dans le conte, et qu'on n'a pas le droit d'ajouter foi à ce qu'on ne peut vérifier (et qui est d'ailleurs invraisemblable) dans une narration où tout ce qu'on peut vérifier est faux. Il faut appliquer avec une rigueur complète les procédés de la critique historique, et n'accepter un récit que quand il se présente dans des conditions vraiment satisfaisantes de probabilité interne (vraisemblance) et externe (témoignages, conformité aux données historiques connues d'ailleurs).

Questions de fait. Il faut retenir que dans les documents qui appartiennent vraiment à l'histoire on ne saurait trouver un seul exemple, quoiqu'on ait souvent répété le contraire, de la mise en pratique des rêves et des théories de l'amour courtois. A coup sûr le cas de Jaufré Rudel serait un des moins inadmissibles : l'histoire est invraisemblable et les incidents en sont trop bien agencés, mais elle n'est ni impossible ni extravagante. Elle est toutefois assez aventureuse pour avoir besoin de preuves exceptionnellement fortes, et ces preuves lui font défaut ou plutôt se tournent contre elle, et surtout elle a précisément le caractère des

---

(1) J'ai essayé de montrer, sur un autre domaine, l'inanité de tentatives de ce genre appliquées à l'hagiographie dans mon introduction à la *Vie de saint Gilles*. (Paris, 1881, *Société des anciens textes)*

autres petits romans qui se sont formés autour de plusieurs poètes du moyen âge (1) et dont les biographies des troubadours ont conservé un certain nombre. Ces biographies, c'est le dernier point, ne doivent être utilisées qu'avec une extrême réserve, surtout celles des plus anciens troubadours. Elles reposent ordinairement sur une tradition très suspecte, formée dans un milieu de jongleurs et d'amateurs de poésie, et nous ne pouvons guère les considérer que comme nous faisant connaître la façon dont, à l'époque des épigones, on se représentait l'histoire et le caractère des principaux héros de l'âge d'or de la poésie provençale. Les confirmations qu'on a cru souvent trouver de leurs récits dans les vers des troubadours eux-mêmes ne sont qu'illusoires; ce sont ces vers mêmes, plus ou moins bien compris, qui ont fait naître les récits; on l'a vu clairement dans le cas de Richaud de Barbézieux, et on le voit aussi dans celui de Jaufré Rudel : sa fantaisie de chanter une « amour lointaine » et de se prétendre épris de ce qu'il n'a jamais vu, jointe au fait qu'il s'était croisé et que sans doute il était mort de maladie en Orient, a suffi pour donner naissance à la fiction que nous a conservée la biographie.

Ce n'est bien en effet qu'une fiction que cette histoire, mais c'est une belle et significative fiction, et le jongleur inconnu qui l'a trouvée a fait œuvre de poète plus sans doute que dans les strophes qu'il construisait laborieusement suivant les règles compliquées de l'art de *dictar*.

---

(1) En Provence, Jaufré Rudel, Guilhem de Cabestaing, Richaud de Barbézieux, Peire Vidal; en France, Blondel, le châtelain de Couci; en Allemagne, le Brennberger, le Tannhaeuser, etc.

Il a le rare honneur d'avoir vraiment créé un mythe, et un mythe assez profond pour qu'il ait tenté et doive encore peut-être tenter plus d'un vrai poète. C'est un des symboles les plus touchants et les plus doux de l'éternelle aspiration de l'homme vers l'idéal : il s'en éprend sur ce qu'il en imagine, il risque tout pour l'atteindre, mais ses forces s'épuisent à mesure qu'il se rapproche du but, et au moment où il va le toucher il tombe frappé par la mort. Heureux encore celui qui, comme Jaufré Rudel, voit un instant, fût-ce l'instant suprême, son rêve réalisé se pencher vers lui, et qui meurt en emportant sur ses lèvres le baiser pour lequel il a donné sa vie!

GASTON PARIS

APPENDICE

La chanson VI de Jaufré Rudel

M. Stimming a présenté les rapports des manuscrits qui nous ont conservé cette pièce avec tant d'inexactitude qu'il est bien difficile de s'y reconnaître. Il en nomme neuf, C E M R b e é g α ; mais il faut tout d'abord retrancher b, citation de deux vers (et non trois : II, 3-4), g et é, qui ne sont que des copies de M ; α n'est que la deuxième strophe, citée par Matfré Ermengaud, mais cette citation n'est pas sans intérêt. Restent donc C (Bibliothèque nationale, fr. 846), E (Bibliothèque nationale, fr. 1749), M (Bibliothèque nationale, fr. 12474), R (Bibliothèque nationale, fr. 22543) et e (Barberini, XLV-59, imprimé par E. Stengel, *Durmart le Galois*, page 506); e est une copie d'un manuscrit perdu, presque absolument identique à E (elle a cependant quelques variantes qui ne sont pas sans intérêt). D'après M. Stimming (je supprime la mention superflue de b g é et provisoirement celle d'α), on peut distinguer deux groupes, qui se séparent nettement

l'un de l'autre; à l'un appartiennent E R e, à l'autre C M. Cette assertion est surprenante, R étant d'accord avec C M contre E e pour les vers II, 2, 5-6; IV, 2; VI, 5, et manquant également de la strophe V. Et malgré cette classification, M. Stimming admet l'authenticité de la strophe V, qui n'est que dans E e (α), et des strophes VI-VII, qui ne sont que dans C : d'après son système, il est évident que toutes trois devaient être exclues.

En fait, nous avons affaire à trois traditions différentes, E e, R, M C (cette dernière caractérisée notamment par les variantes VI, 1, 4, 6), dont les deux dernières sont plus voisines entre elles que de la première. La question est de savoir si R est indépendant de M C ou forme avec eux une famille en face de E e. Dans le premier cas, la bonne leçon résultera nécessairement de E e + R contre M C, de R + M C contre E e, ou de E e + M C contre R; dans le second cas, nous nous trouverons en présence de deux familles entre lesquelles il faudra se décider par d'autres motifs que ceux que fournit la classification. Dans l'une et l'autre hypothèse, VI-VII, qui ne sont que dans C, doivent être regardées comme interpolées; on a vu qu'il en était de même dans l'hypothèse de M. Stimming.

Pour résoudre la question, c'est la comparaison des strophes II et V qui est décisive. R C M s'accordent contre E e pour omettre la strophe V et pour remplacer les vers II, 5-6 de E e par les vers 5-6 de cette strophe omise. Si c'est la forme originale, V de E e est apocryphe, et nous n'avons pas de raison de réunir R avec M C en une famille; si la forme de E e est originale, R M C remontent à un manuscrit qui avait commis la

faute. Or lequel est le plus probable? Si nous supposons que l'auteur de E e a eu sous les yeux le texte de R M C, il a fait un travail incompréhensible; il s'est amusé à substituer à II, 5-6 deux vers de sa façon, puis il a composé les vers 1-4 d'une strophe, qu'il a intercalée après IV, pour y mettre comme vers 5-6 les vers 5-6 qu'il avait retirés de II! Il aurait été bien plus naturel de laisser II telle quelle et de mettre de suite dans V les six vers de sa composition. Au contraire, si un copiste, celui de l'auteur supposé de R M C, avait, par une méprise facile à imaginer, substitué les vers V, 5-6 aux vers II, 5-6, on comprend très bien qu'il ait ensuite supprimé la strophe V, à la fin de laquelle il retrouvait ces deux vers; on comprend mieux encore qu'il l'ait laissée subsister, et qu'un copiste subséquent, remarquant le double emploi, l'ait supprimée. Ainsi il est extrêmement vraisemblable que R M C remontent à une même source, que la strophe V est authentique, et que la forme originale de la strophe II est celle de E e; j'ajouterai que α, extrait donné par Matfré Ermengaud qui ne contient que cette strophe, la donne également sous la forme d'E e, et enfin que cette forme paraît présenter un meilleur enchaînement d'idées que celle de R M C.

Une fois cette vraisemblance établie, d'autres indices la confirment. Dans aucun des cas où R M C sont d'accord contre E e (voyez ci-dessus), ils ne présentent une leçon meilleure, tandis que R + E e contre M C a des leçons évidemment supérieures (II, 3; VI, 1). Nous regarderons donc la question comme résolue, et nous appellerons *z* l'auteur commun de R M C. A cet auteur appartiennent le remplacement de II, 5-6 par V, 5-6 et

par suite l'omission de V, et les variantes des vers II, 2; IV, 2; VI, 5.

Les manuscrits M et C sont à la fois plus étroitement apparentés entre eux qu'ils ne le sont à R et beaucoup plus divergents, par suite de fantaisies des copistes. Leur auteur, que j'appellerai *y*, est responsable des variantes I, 5; II, 3-4; IV, 3-6 (voyez plus loin); VI, 1-6 (l'accord de R avec E e prouve qu'il faut *En Bertrans* et non *Lo vescoms).*

Chacun des deux manuscrits dérivés de *y* représente en outre une tradition particulière. M (qui a le mérite d'avoir seul gardé l'*écho* du dernier vers de chaque strophe) paraît être resté beaucoup plus fidèle à l'original; aussi aux vers II, 3-4; IV, 3-6; VI, 4, on peut croire qu'il a conservé la leçon d'*y* (ce serait donc *y* qui aurait introduit le mot *assasi,* ce qui lui assignerait une date peu reculée). Mais M abrège; il omet la strophe III (en sorte qu'on ne peut savoir si la leçon de C lui est propre ou remonte à *y)* et l'envoi. Cette dernière omission s'était produite dans une copie antérieure à M et a eu une conséquence notable sur le vers VI, 6. Un copiste encore antérieur à M, trouvant la fin du poème ainsi conçue (leçon d'*y) :*

> Car si l'auzon en Caerci
> Lo vescoms nil coms en Tolsa

a vu que la phrase n'était pas terminée, et il l'a refaite ainsi :

> Le vescoms de Tolsa l'entendra,

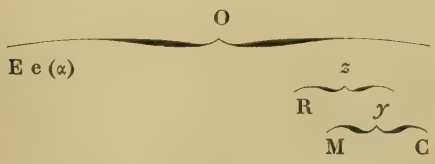
ce que le scribe de M a commencé à copier; mais s'apercevant que le vers avait ainsi une syllabe de trop,

il a exponctué *vescoms d* qu'il avait écrit, et a mis à la place *coms de :*

Le coms de Tolsa l'entendra.

Dans le manuscrit C, le dernier rameau de l'arbre que nous avons essayé de reconstruire, on a l'intervention d'un véritable remanieur. Pour III, 4-6, comme on l'a vu, la leçon de C était peut-être déjà dans *y ;* mais c'est bien à C qu'appartient la variante IV, 3-6 ; il a gardé de la leçon d'*y* (= M) la rime *cami,* et il a repris le vers 5 avec la rime *assasi* (ou *ancessi)* pour le transporter dans l'une des deux strophes qu'il ajoutait (vers 5 de la première). Ces deux strophes (VI et VII de l'édition Stimming) ont été données plus haut, et on a vu avec quels éléments le jongleur à qui on les doit les avait composées.

Les manuscrits du groupe *z* portant tous des marques plus ou moins grandes de l'intervention des copistes ou des remanieurs, tandis que les manuscrits E e n'offrent rien de pareil, c'est le texte d'E e que je donne, et qui paraît s'éloigner fort peu de l'original ; l'utilité de e est de compléter le manuscrit E, dans lequel plusieurs passages de notre chanson sont devenus illisibles. Les manuscrits utilisables pour l'établissement du texte de cette chanson présentent donc les rapports suivants :



I. No sap chantar quil so no di,
Ni vers trobar quils motz no fa,
Ni conois de rima cos va 3 (3)
Si razo non enten en si;
Mas lo mieus chans comens' aisi,
Com plus l'auziretz mais valra a a. 6 (6)

II. Nulhs hom nos meravilh de mi
S'ieu am so que ja nom veira,
Qu'el cor joi d'autr' amor non a 3 (9)
Mas d'aissella que anc non vi;
Ni per nulh joi aitan no ri,
E no sai quals bes m'en venra a a. 6 (12)

III. Colps de joi me fer, que m'auci,
E ponha d'amor, quem sostra
La carn, don lo cors magrira; 3 (15)
Et anc mais tan greu nom feri,
Ni per nulh colp tan non langui,
Quar no cove ni no s'esca a a. 6 (18)

IV. Anc tan suau no m'adurmi
Mos esperitz tost non fos la,
Ni tan d'ira non ac de sa 3 (21)
Mos cors ades no fos aqui;
Mais quant mi reissit lo mati,
Totz mos bos sabers mi desva a a. 6 (24)

V. Ben sai qu'anc de leis nom jauzi,
Ni ja de mei nos jauzira,
Ni per son amic nom tenra 3 (27)
Ni coven nom fara de si;
Anc nom dis ver ni nom menti,
E no sai si ja so fara a a. 6 (30)

VI. Bos es lo vers, qu'anc noi falhi,
E tot so quei es ben esta;
E sel que de mi l'apenra 3 (33)

Gart nol franha ni nol pessi;
E vuelh l'auja en Caerci
En Bertrams, el coms en Tolsa a a. 6 (36)

VII. Bos es lo vers, e faran hi
Qualque res don hom chantara a a. 2 (38)

I, 1 *qui* E *y* — 2 *Nil* M R, *qui* E *y* — 3 *Ni no sap* R, *Ni sap de rima con si va* M — 5 *Pero mos chans y.*

II, 2 *que no veirai ja z* — 3 *Car dautra mon cors joy non a* R *Qar (Ni* C*) nulha res ta mal nom fa y* — 4 *Que so qez anc dels (Que so quanc de mos C) huelhs no vi y* — 5-6 = V, 5-6 *z.*

III manque M — 2 *Ab* C — 3 *lo cor don la crans* C — 4-6 *Sem breu merce nol pren de mi Et anc hom tan gen no mori Ab tan dous mal ni non sescha* C.

IV, 2 *Qe mos esperitz no z* — 3-6 *On li bella si dorme ja Mei dezir fan la lur cami Mei suspir son sei assasi De lamor no sai qom pera* M *A la belha que mon cor a Ou mey voler fan dreg cami E pot ben dir sa man mauci Que mais tan fizel non aura* C.

V manque *z*, sauf 5-6, transportés strophe II (5 *Anc* C) — 1 *anc* E.

VI, 1 *sieu y* — 4 *Gart se z noi falha nil pessi* R *non mueua ni camgi* M *que res non mi cambi* C — 5 *Car si lauzon z lemozi* R — 6 *Le (vescons d) coms de tolsa lentendra* M *Lo vescoms nil coms en tolsa* C.

VII manque M — 1 *lo sos* C — 2 *Qalsqe motz* R *Quasqus don mos chans gensara* C.

UNE ÉTYMOLOGIE

L'étymologie que l'on va lire est prise dans la Romania, *tome XXIV, année 1895, page 274.*

DÔME

On admet généralement que le français *dôme* est l'italien *duomo*. Diez le dit sans trouver nécessaire de le prouver : « *Duomo,* domkirche, dom, daher fr. *dôme,* esp. *dombo.* » Il remarque ensuite que *duomo* ne peut venir que de *dŏmum* et non de *dōma* = δῶμα. Littré s'explique peu clairement : « *Dôme.* Latin *doma, domatis,* maison, église, qui se trouve dans saint Jérôme, et qui vient du grec δῶμα, maison. L'italien *duomo,* d'après Diez, vient du latin *domus Dei,* maison de Dieu ; mais pourquoi séparer *duomo* de *doma,* et le rattacher à *domus ?* » Pourquoi ? mais Diez l'avait dit nettement : parce que l'*uo* de *duomo* postule un *o* bref. Au reste, ni l'un ni l'autre ne nous disent comment *duomo,* qui signifie « cathédrale », ou *doma,* qui signifie « maison, église », ont pris en français et uniquement en français le sens de « coupole ». Cela n'offre aucune difficulté pour M. Brachet, qui nous dit simplement : « *Dôme,* venu vers le quinzième siècle de l'italien *domo* (sic) (coupole d'église). » M. Körting remarque avec raison que *dôme* ne signifie « cathédrale » en français que pour désigner une cathédrale d'Italie ou d'Allemagne, mais il fait d'ailleurs de *dôme,* « coupole », le même mot que l'italien *duomo* et l'allemand *Dom.*

Le *Dictionnaire général* ne s'éloigne pas de l'opinion

reçue depuis Diez et vainement combattue par Littré. « *Dôme* est emprunté de l'italien *duomo* (dialectal *domo),* m. s. » Le « m. s. » est insidieux, car le *Dictionnaire général* attribue à *dôme* trois sens : dans le premier, « en Italie, église cathédrale », il est évidemment l'adaptation de l'italien *duomo;* mais les deux autres, qui reviennent d'ailleurs à un, « toiture ronde », sont complètement inconnus à l'italien. Par là les auteurs se sont dispensés d'étudier, comme ils le font d'ordinaire avec tant de soin et de succès, le passage d'un sens à l'autre.

C'est qu'en fait ce passage est incompréhensible. On pourrait le concevoir s'il s'était fait en sens inverse de celui qu'on admet. Le *Dictionnaire de Trévoux,* qui regarde le sens de « coupole » comme primitif, a pu dire sans absurdité : « Toutes les belles églises modernes ont des dômes à la croisée. C'est pourquoi *dôme* se prend pour une église cathédrale. Le *dôme* de Milan, de Florence, etc. Les Italiens les appellent *coupoles.* »

En réalité, nous avons affaire à deux mots distincts. Le mot *dôme* est le latin *doma,* emprunté au grec δῶμα, qui avait pris le sens de « terrasse de maison » et en général « toiture ». On peut voir les textes que Du Cange a réunis là-dessus. Que du sens de « toiture plate » le mot ait passé au sens de « toiture en calotte », cela n'a rien qui doive surprendre. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'on ne rencontre pas le mot au moyen âge. Le plus ancien exemple qu'en donne Littré est d'Olivier de Serres, et cela nous avertit que nous avons sans doute affaire à un mot méridional. Il s'agit d'un pigeonnier, ce qui nous montre bien que

dôme est un mot populaire et non emprunté au nom italien des cathédrales : « Le *dosme* sur la couverture, dit le grand agronome, portant la principale fenestre pour entrée et issue aux pigeons. » Cette graphie *dosme* se retrouve dans Cotgrave, qui traduit le mot par : « A flatround lover, or open roofe, to a steeple, banketting-house, pidgeon-house, etc., somewhat resembling the bell of a great watch. » Cotgrave distingue *dosme* de *dome,* qu'il définit assez singulièrement par : « A Towne-house, Guild-hall, State-house, Meeting-house in a Citie (from that of Florence, which is called so). » Évidemment, au seizième siècle, *dome* désignant certains édifices italiens, se prononçait avec *o* ouvert, *dosme,* désignant une toiture hémisphérique, avec *o* fermé, et cette dernière prononciation était, suivant l'usage, indiquée par une *s,* qui a laissé sa trace dans l'accent circonflexe de notre mot *dôme.*

Nous avons vu que le mot était sans doute méridional, ce qui explique son absence des textes français du moyen âge. Quant aux textes provençaux, ils sont moins abondants et n'ont pas été aussi diligemment dépouillés, en sorte qu'on ne peut s'étonner de ne pas y trouver tous les mots de la langue. Mais le nôtre subsiste encore en provençal sous une forme qui en met l'étymologie hors de doute : Mistral donne le substantif masculin *domo* comme le synonyme de *capoucho, coupolo,* et en outre avec un sens technique dans la langue des carriers ; or l'*o* de *domo* représente nécessairement un *a* plus ancien ; par conséquent le provençal a possédé au moyen âge un mot *doma* > dōma > δῶμα, qui ne s'est pas conservé dans les textes, et qui, désignant toute espèce de toiture de forme ronde, a passé en

français au seizième siècle et y a été surtout employé pour rendre l'italien *cuppola*. Quant à *dome* au sens de « cathédrale », c'est la simple reproduction de l'italien *duomo* et de l'allemand *Dom*, qui répondent au latin *dŏmum*. (1)

Le *Dictionnaire de Trévoux* fait déjà venir *dôme* de *doma*, et c'était aussi, comme on l'a vu, l'opinion de Littré. Mais ni l'un ni l'autre ne séparaient *dôme* de *duomo*, bien que ce soient deux mots d'origine et de signification toutes différentes, ni n'avaient reconnu que le mot, avec une assez grande variété d'acceptions techniques, s'était conservé dans le midi de la France et n'avait été transporté au nord qu'assez récemment. (2)

---

(1) Je ne sais au juste comment expliquer l'espagnol *dombo* « coupole », que les dictionnaires qualifient d'ailleurs d' « inusité ». Il faudrait en rechercher l'histoire.

(2) Cet article était imprimé quand Paul Meyer m'a signalé le mot *doma* en ancien provençal dans un passage où, il est vrai, le sens n'est pas parfaitement clair, dans *Flamenca*, vers 1103-7 :

Si nom posc guardar una donna,
Mal levaria la coronna,
Qu'es de lonc sant Peire de Roma
E mal derocharia DOMA
Si non puesc venzer una thosa.

L'éditeur, avec beaucoup de doutes, avait interprété *doma* par « dame »; mais cela ne convenait ni pour la forme, ni, à cause de *derochar*, pour le sens : nous avons évidemment ici le *doma* en question (= *dōma*) avec un *o* long (: *Roma*). M. Chabaneau avait dit à propos de ce passage qu'il faut « traduire *doma* par *dôme* » (*Revue des langues romanes*, deuxième série, I, 32). Paul Meyer m'indique encore le nom de lieu *Dome* (le *Dictionnaire des Postes* écrit à tort *Domme*) dans la Dordogne, appelé en latin, au treizième siècle, *Doma, Castrum de Doma, Mons de Doma, Castrum de Monte Domae*, en français *Dome, Dosme* et *Mont de Dome* (voyez le *Dictionnaire topographique de la Dordogne*). Ce lieu est mentionné sous la forme *Doma* dans une pièce d'Arnaut Daniel (édition Canello, page 107 et voir la note de M. Chabaneau, page 221). Quant au nom du Pui de Dôme, il y a lieu d'hésiter à cause du nom de la divinité du lieu, le *Mercurius Dumias*. (Voyez Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, I, 106-8)

TABLE

PAGES

Notre catalogue analytique sommaire. 2

Épigraphe.

Portrait de Gaston Paris.

Gaston Paris

Avertissement 6

JOSEPH BÉDIER. — **Sur l'œuvre de Gaston Paris,** leçon d'ouverture, cours de *langue et littérature françaises du moyen âge,* prononcée le mercredi 3 février 1904 7

Avertissement 40

travaux

GASTON PARIS. — **Jaufré Rudel :**

Extrait de la *Revue historique*, tome LIII, année 1893. 43

Appendice. — La chanson VI de Jaufré Rudel. . . . 91

GASTON PARIS. — *Une étymologie*, extrait de la *Romania,* tome XXIV, année 1895 :

Dôme. 101

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce quatorzième cahier le mardi 12 avril 1904.

Le Gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués.

IMPRIMERIE DE SURESNES (E. PAYEN administrateur), 9, rue du Pont. — 8712

107.

Fini d'imprimer deux mille exemplaires de ce quatorzième cahier le jeudi 14 avril 1904

à l'Imprimerie de Suresnes

(E. Payen, administrateur)

9, rue du Pont

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

Nous servons :
des abonnements de souscription à cent francs ;
des abonnements ordinaires à vingt francs ;
et des abonnements de propagande à douze francs.

Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient ; le prix de nos abonnements de propagande est donc sensiblement inférieur au prix de revient. Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

L'abonnement de propagande cesse de fonctionner pour chaque série à l'achèvement de cette série; la quatrième série normale ayant fini fin juin 1903, on pouvait jusqu'au 30 juin 1903 avoir au prix de propagande les vingt premiers cahiers de cette série.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série; ainsi du premier juillet au 31 décembre 1903 on pouvait avoir pour vingt francs les vingt-deux cahiers de la quatrième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1904 la quatrième série se vend trente-cinq francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons deux francs.

AP
20
C15
sér.5
no 11-14

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY